HISTOIRE

GENERALE

DES VOYAGES.

TOME TRENTE-CINQUIE'ME.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS, *la Religion, les Usages, Arts, Sciences, Commerce, Manufactures, &c.*

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET *d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME TRENTE-CINQUIE'ME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.



VOYAGES DE FERNAND MENDEZ PINTO.



AVANT que de quitter les Indes Orientales, c'est-à-dire, les Isles & les pays maritimes des Indes qui ont fait l'objet de la navigation des Européens & la matiere d'un si grand nombre de Re- INTRODUCT.

INTRODUCT. lations, je dois au Public un article détaché qui n'a pû trouver place dans le plan des Anglois, parce qu'il ne regarde particulierement aucun lieu ; qui ne peut être rejetté non plus entre les voyages autour du monde, parce qu'il n'a pas cette étendue, ni même entre ceux que j'ai nommés *voyages errans*, parce qu'il n'embrasse point d'autres pays que ceux des Indes ; mais qui les embrassant presque tous, & remettant sous les yeux ce qu'on a vû jusqu'à present dans une infinité d'articles separés, appartient justement à la conclusion de cette partie, & n'y promet pas moins d'utilité que d'agrément.

Caractere de Pinto. Fernand *Mendez Pinto*, dont j'entreprends de donner un simple extrait, passe en Portugal pour le plus admirable & le plus curieux de tous les Voyageurs. Sa reputation, qui n'a pas laissé d'être attaquée, a toujours trouvé d'excellens défenseurs. Il est connu en France par une ancienne traduction (1); mais si rare aujourd'hui, que c'est une nouvelle raison pour lui rendre un peu

(1) Publiée en 1628, à Paris, chez Mathurin *Henault*, in-4°. & dédiée au Cardinal de-Richelieu. Elle contient un abregé de la vie de Saint François Xavier, avec lequel Pinto avoit fait divers voyages. Il feroit inutile de rendre compte des Editions Portugaises, qui sont en fort grand nombre.

de lustre, & pour le sauver de l'oubli dont il est menacé. INTRODUCT.

Objections & réponses.

On a porté le zele pour sa défense, jusqu'à rechercher, dans un prodigieux nombre d'Ecrivains, des preuves de sa bonne foi, en montrant que ce qu'il raconte de plus singulier, n'est pas tiré de son imagination, puisqu'on trouve les mêmes recits dans d'autres sources; argument d'autant plus fort, qu'un homme qui avoit passé toute sa vie aux Indes, ne pouvant être soupçonné d'avoir lû tant d'Auteurs differens, cette conformité, sur des choses extraordinaires qui ne se devinent point, devient comme une démonstration en sa faveur. Un Gentilhomme Portugais, nommé *Bernard Figuero*, qui a rendu ce service à Pinto, se fait une autre objection (2). » Est-il possible, dit-il, qu'il eût retenu les circonstances de tant d'étranges avantures? « Il repond » qu'avec de l'esprit » & de la memoire, on n'oublie jamais » les prosperités & les disgraces qu'on » peut avoir essuyées; que les idées des » grands biens & des grands maux sont » à l'épreuve du temps, & qu'il seroit » bien plus surprenant qu'on en pût

(2) Défense Apologétique de l'Histoire orientale de Fernand Mendez Pinto.

INTRODUCT. » perdre le ſouvenir, parce que ce ſeroit » s'oublier ſoi-même. D'ailleurs, la » memoire étoit une qualité qui di- » ſtinguoit particulierement Pinto. *La-Boulaie* remarque avec étonnement, que dans un ſi grand nombre de Pays & de Villes qu'il avoit eû l'occaſion de viſiter, on ne trouve pas (3) une faute de Geographie. Le Roi Philippe II, Prince aſſez éclairé pour diſcerner l'hiſtoire d'avec la fable, eſtimoit ſingulierement Pinto, & ne ſe bornant point au plaiſir qu'il trouvoit dans ſon entretien, il marquoit une déférence extraordinaire pour ſon jugement. *Figuero* qui rend ce témoignage, ajoute que d'autres grands Princes le comblerent de faveurs, & lui donnoient ſouvent audience pour le ſeul plaiſir de lui entendre raconter ſes voyages (4). Enfin ceux qui ont lû les premieres conquêtes des Portugais & des Eſpagnols doivent être accoutumés aux évenemens merveilleux. Il ſuffit de ſe rappeller l'état des Indes, à l'arrivée des premiers Européens, & combien la difference des loix, des uſages, des habits, des armes; en un mot, des

(3) Sentiment de La-Boulaie Le-Gouix, ſur les livres de Voyages qu'il a lûs.

(4) Figuero, *ubi ſup.*

principes & des habitudes, dut faire naître d'avantures bisarres & singulieres. Celles de Pinto n'ont commencé à devenir suspectes, que long-temps après la publication de son ouvrage; c'est-à-dire, lorsque les Indiens, aguerris par notre commerce, sont devenus fort differens de ce qu'ils avoient paru d'abord à leurs vainqueurs. Quoiqu'il en soit, un Voyageur constamment estimé dans sa Nation, auquel on ne reproche aucune fausseté connue, soigneusement justifié sur les choses douteuses par quantité de bons Ecrivains, & cité avec éloge dans un grand nombre d'excellentes relations, ne doit pas être exclu de ce Recueil, pour quelques accusations vagues, qui ne portent que sur la multitude de ses avantures, & sur la fidélité extraordinaire de sa memoire.

L'unique difference qu'on croit devoir mettre entre cet extrait & celui des voyages précedens, c'est de laisser la narration dans la bouche de l'Auteur, parce qu'il seroit moins agreable & plus difficile de suivre autrement l'Histoire de sa vie. N'en derobons pas l'exorde, qui forme une préparation interessante. Après quelques plaintes de la fortune, » Pinto remercie le Ciel

INTRODUCT. » de l'avoir delivré d'une infinité de » perils, entre lesquels il a marché » toute sa vie. Pendant vingt & un ans » de courses, il s'est vû treize fois ca- » ptif, & dix sept fois vendu. Sa con- » solation, dans un âge avancé, est de » pouvoir laisser à ses enfans, *pour me-* » *moire & pour heritage*, l'exemple de » ses peines & de sa constance, qui » doit exciter leur confiance au secours » du Ciel.

§ I.

Premiere fortune de Pinto, & son départ pour les Indes.

MENDEZ PINTO. Il quitte le lieu de sa naissance.

J'AVOIS éprouvé, pendant dix ou ou douze ans, la misere & la pauvreté dans la maison de mon pere (5), lorsqu'un de mes oncles, formant quelque esperance de mes qualités naturelles, me conduisit à Lisbonne, où il me mit au service d'une très illustre Maison. Ce fut la même année que se fit la pompe funebre du Roi Dom Emmanuel, le 13 Decembre 1521, & je ne trouve rien de plus ancien dans ma memoire. Cependant le succès repondit si mal aux intentions de mon oncle,

(5) Il étoit né à Montemor-Ovelho.

MENDEZ PINTO.

qu'après un an & demi de ſervice, je me trouvai engagé dans une malheureuſe avanture, qui expoſa ma vie au dernier danger *(6)*. Je pris la fuite avec une ſi vive épouvante, qu'étant arrivé, ſans aucun autre deſſein que d'éviter la mort, au *gué de Pedra*, petit Port où je trouvai une caravelle qui partoit chargée de chevaux pour *Setuval*, je m'y embarquai le lendemain. Mais à peine fumes-nous éloignés du rivage, qu'un Corſaire François, nous ayant abordés, ſe rendit maître de notre bâtiment ſans la moindre reſiſtance, nous fit paſſer dans le ſien avec toutes nos marchandiſes, qui montoient à plus de ſix mille ducats, & coula notre caravelle à fond. Nous reconnumes bientôt que nous étions deſtinés à la ſervitude, & que l'intention de nos maîtres étoit de nous aller vendre à *la Rache* en Barbarie. Ils y portoient des armes dont ils faiſoient commerce avec les Mahometans. Pendant treize jours entiers qu'ils conſerverent ce deſſein, ils nous traiterent avec beaucoup de rigueur. Mais le ſoir du treizieme jour, ils découvrirent un Navire auquel ils donnerent la chaſſe pendant toute la

Sa fuite de Liſbonne.

Il eſt pris par des Corſaires François.

(6) Les ennemis n'ont pas donné une explication honorable à cette avanture.

MENDEZ PINTO.

nuit, & qu'ils joignirent à la pointe du jour. L'ayant attaqué avec beaucoup de courage, ils le forcerent de se rendre, après avoir tué six Portugais & dix ou douze Esclaves. Ce bâtiment, que plusieurs Marchands de Lisbonne avoient chargé de sucre & d'Esclaves, fit passer entre les mains des Corsaires un butin de quarante mille ducats. Ils abandonnerent le dessein d'aller à la Rache; & ne pensant qu'à faire voile en France avec une partie de leurs Prisonniers, qu'ils jugerent propres à les servir dans leur navigation, ils laisserent les autres pendant la nuit, dans une rade nommée *Melides*. J'étois de ce dernier nombre, nud comme tous mes compagnons, & couvert de plaies, qui nous restoient des coups de fouet que nous avions reçus les jours précedens. Dans ce triste état, nous arrivames le lendemain à Saint-Jaques de Caçen, où nos miseres furent soulagés par les Habitans. Après y avoir retabli mes forces, je pris le chemin de Setuval. Ma bonne fortune m'y fit trouver presqu'en arrivant, l'occasion de m'employer pendant plusieurs années. Mais l'essai que j'avois fait de la mer, ne m'avoit pas degouté de cet élement. Je considerai qu'en Portugal, mes

Motifs qui le conduisent aux Indes.

mes plus hautes eſperances ſe reduiſoient à me mettre à couvert de la pauvreté. J'entendois parler ſans ceſſe des thréſors qui venoient des Indes, & je voyois ſouvent arriver des Vaiſſeaux chargés d'or ou de précieuſes marchandiſes. Le deſir de mener une vie aiſée, plutôt que le courage ou l'ambition, me fit tourner les yeux vers la ſource de tant de richeſſes; & je pris la réſolution de m'embarquer ſur ce ſeul principe, qu'à quelque fortune que je fuſſe reſervé, je ne devois pas craindre de perdre beaucoup au changement.

Mendez Pinto.

Son départ.

Ce fut l'onzieme jour de Mars, de l'année 1537, que je partis avec une Flotte de cinq Navires, qui n'avoit aucun General, c'eſt-à-dire, dont chaque Vaiſſeau étoit commandé par un Capitaine indépendant. Le plus conſiderable étoit ſous les ordres de Dom *Pedro De-Sylva*, fils du fameux Amiral Dom Vaſco De-Gama. C'étoit dans ce même Navire que Dom Pedro avoit apporté les os de ſon pere, qui étoit mort aux Indes; & le Roi, qui ſe trouvoit alors à Liſbonne, les avoit fait recevoir avec une pompe dont le Portugal n'avoit jamais vû d'exemple. Le ſecond Vaiſſeau, nommé le *Saint-Roch*, étoit commandé par Dom Fer-

nand *De-Lima*, qui perdit genereuſement la vie en défendant la Forteresse d'Ormus, dont il fut nommé Gouverneur en 1538. La *Sainte-Barbe*, troiſieme Vaiſſeau, avoit pour Capitaine Dom George *De-Lima*, couſin de Dom Fernand, & nommé Gouverneur de la Ville de Chaul. La *Fleur-de-Mer* reconnoiſſoit pour chef Dom Lope *Vaz Vagado*. Enfin, le Commandant du cinquieme Vaiſſeau, nommé le *Galega*, étoit Dom Martin De-*Freitas*, qui fut tué la même année à Daman; tous Guerriers d'une valeur reconnue, dont la gloire eſt conſacrée dans les Annales Portugaiſes.

Il ſe rend à Diu.

En arrivant au Port de Mozambique, nous y trouvames un ordre de Nugno D'Acunha, Viceroi des Indes, par lequel tous les Vaiſſeaux Portugais qui devoient arriver en cette année, étoient obligés de ſe rendre à Diu, où la Forteresse étoit menacée de l'attaque des Turcs (7). Trois des cinq Navires de la Flotte prirent auſſi-tôt cette route. J'étois ſur le Saint-Roch, qui mit le premier à la voile; & je fus nommé entre ceux qui demeurerent à Diu pour la deffenſe du Fort. Cependant, dix

(7) Voyez au ſecond Tome de ce Recueil, tous les évenemens qui ne ſont ici qu'annoncés.

fept jours après mon arrivée, deux flutes partant pour la Mer-rouge, dans la vûe d'y prendre des informations fur le deffein des Turcs, je ne pus réfifter aux inftances de l'un des deux Capitaines, avec lequel je m'étois lié d'amitié, & qui me propofa de l'accompagner dans ce voyage. Il étoit chargé auffi d'une Lettre de Dom *Silveira*, Gouverneur du Fort, pour *Henri Barbofa*, Facteur Portugais, qui réfidoit depuis trois ans, par l'ordre du Viceroi, au Port d'*Arquico*, dans les Terres de l'Empereur d'Ethiopie.

MENDEZ PINTO.

Un ami l'engage à faire le voyage d'Arquico en Ethiopie.

Nous partimes d'un temps fort orageux, qui ne nous empêcha point d'arriver heureufement à la hauteur de Mazua. Là, vers la fin du jour, nous découvrimes, en pleine mer, un Navire auquel nous donnames fi vivement la chaffe, que nous l'abordames d'affez près. Nous l'avions pris pour un Indien; & ne penfant qu'à remplir notre commiffion, nous nous étions avancés jufqu'à la portée de la voix, pour demander civilement au Capitaine fi l'armée Turque étoit partie de Suez. Mais, pour unique reponfe, on nous tira douze volées de petits canons & de pierriers, qui n'incommoderent que nos voiles; & nous entendimes reten-

MENDEZ PINTO.

tir l'air de cris confus, que cette hostilité nous fit regarder comme des bravades. Bien-tôt, elles furent accompagnées d'un grand cliquetis d'armes, & de menaces distinctes, avec lesquelles on nous pressoit d'approcher & de nous rendre. Cet accueil nous causa moins d'effroi que d'étonnement. Il étoit trop tard pour s'abandonner à la vengeance. On tint conseil, & l'on s'attacha au parti le plus sûr, qui étoit de les battre à grands coups d'artillerie, jusqu'au lendemain matin, qu'à l'arrivée du jour on pourroit les investir & les combattre plus facilement. Ainsi toute la nuit fut employée à leur donner la chasse, en les foudroyant de notre canon; & leur Navire se trouva si maltraité à la pointe du jour, qu'il prit pour lui-même le conseil qu'il nous avoit donné de se rendre. Il avoit perdu soixante quatre hommes dans cette rude attaque. La plûpart des autres se voyant reduits à l'extremité, se jetterent dans la mer; de sorte, que de quatre-vingt qu'ils étoient, il n'en échappa que cinq fort blessés, entre lesquels étoit leur Capitaine. La force des tourmens, auxquels il fut exposé aussi-tôt par l'ordre de nos deux Commandans, lui fit confesser qu'il venoit de Gedda, & que l'armée

Son premier combat.

Vaisseau Turc qui se rend.

La Capitaine est mis à la question.

Ses aveus.

Turque étoit déja partie de Suez, dans le dessein de prendre Adem, avant que de porter la guerre aux Portugais dans les Indes. Il ajouta, dans le redoublement des peines, qu'il étoit Chretien renegat, Majorquin de naissance, fils de Paul Andrez, Marchand de la même Isle; & qu'étant devenu amoureux depuis quatre ans d'une fort belle Mahometane, Greque de Nation, il avoit embrassé la Loi de Mahomet pour l'obtenir en mariage. Nous lui proposames avec douceur de quitter cette Secte, pour rentrer dans les engagemens de son baptême. Il repondit, avec autant de brutalité que de courage, qu'il vouloit mourir dans la religion de sa femme. Nos Capitaines irrités de son obstination, *n'écouterent plus que leur zele.* Ils lui firent lier les pieds & les mains; & lui ayant attaché de leurs propres mains une grosse pierre au cou, ils le précipiterent dans la mer. Après cette exécution, nous fimes passer les prisonniers dans une de nos Fustes, & leur Vaisseau fut coulé à fond. Il ne portoit que des balles de teinture, qui nous étoient alors inutiles, & quelques pieces de camelot, dont nos soldats se firent des habits (8).

MENDEZ PINTO.

Comment il reçoit la mort.

(8) Voyage de Pinto, pages 14 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

Pinto relâche à Gottor.

Il ne nous restoit qu'à nous rendre au Port d'Arquico, pour la seconde partie de notre commission. Mais nos Commandans resolurent de descendre auparavant à *Gottor*, une lieue au-dessous de Mazua, dans l'esperance d'y prendre de nouvelles informations. Nous y reçumes des Habitans un accueil fort civil. Un Portugais, nommé Vasco *Martinez De-Seixas*, y sejournoit depuis trois semaines par l'ordre de Henri Barbosa, pour y attendre l'arrivée de quelque Navire Portugais, & lui remettre une Lettre d'avis sur l'état de l'armée Turque. Barbosa prioit, dans cette Lettre, qu'on lui envoyât du Vaisseau quelques hommes de confiance jusqu'à la Forteresse de Gileytor, où il étoit employé, avec quarante autres Portugais, à la garde de la Princesse *Tigremahon*, mere de l'Empereur. Les deux Commandans des Fustes, voulant donner cette satisfaction à Barbosa, me nommerent avec trois autres, pour lui porter la Lettre du Gouverneur de Diu. Nous partimes dès le lendemain, sous la conduite de Seixas, montés sur de fort bonnes mules, que les Abyssins nous fournirent par l'ordre de l'Imperatrice (9).

Nouvelles de Henri Barbosa.

(9) *Ibidem*, pages 18.

MENDEZ PINTO.

Pinto est envoyé par terre à Gileytor.

Le même jour, nous allames passer la nuit dans un riche Monastere, nommé *Satilgaon* (10). Le lendemain, avant le lever du soleil, nous étant mis en marche le long d'une riviere, nous fimes cinq lieues jusqu'à *Bitoute*, où nous fumes logés dans un autre Monastere, dedié à Saint Michel. Nous y reçumes avant le soir, la visite d'un jeune Seigneur, fils de *Bernaguez*, Gouverneur de cette partie de l'Ethiopie, qui parut sur un cheval équippé à la Portugaise, d'un harnois de velours violet, frangé d'or, avec une suite de trente hommes montés sur des mulets. Sa selle étoit un present que le Viceroi des Indes lui avoit envoyé depuis deux ans, par un Portugais nommé Lope Chenoca, qui fut enlevé à son retour & fait esclave au grand Caire. Le jeune Seigneur Abyssin, informé de sa disgrace, avoit envoyé un Juif au Caire pour le racheter. Mais il étoit deja mort de chagrin & de misere. Cette nouvelle avoit été si sensible au jeune Bernaguez, qu'il avoit fait faire à Chenoca, dans le même Monastere où nous étions, de magnifiques funerailles, auxquelles plus de quatre mille

Génerosité d'un jeune Abyssin.

(10) On ne néglige jamais les détails géographiques.

MENDEZ PINTO.

Prêtres du pays avoient assisté ; & poussant encore plus loin la reconnoissance, après avoir appris que le mort avoit à Goa trois petites filles, jeunes & fort pauvres, il leur avoit fait une aumône de trois cens *oqueas* d'or, qui valent chacune douze croisades de Portugal (11).

Marche de Pinto jusqu'à Sileytor.

Nous continuames le lendemain notre marche, sur d'excellens chevaux qu'il nous fit donner. Pour la rendre plus agreable, il nous fit accompagner de quatre personnes de sa suite, qui nous firent un traitement magnifique pendant tout le reste du voyage. Notre premier logement fut dans un Château nommé *Betenigus*, où de quelque côté qu'on jette les yeux, on ne découvre que de charmantes futaies de cedres, de cyprès & de palmiers. Le lendemain, nous traversames une grande plaine, extrêmement fertile en bled. Nos journées étoient reglées à cinq lieues. Le soir, nous logeames sur un montagne, nommée *Vaugaleu*, habitée par des Juifs blancs & de belle taille, mais qui nous parurent fort pauvres. Deux jours après, nous passames la nuit à *Funeau*, Bourg considerable, où nous trouvames Barbosa & ses quarante Portugais,

(11) *Ibid.* page 19.

MENDEZ PINTO.

qui nous reçurent avec de grands témoignages de joie. Il ne restoit que deux lieues jusqu'à Gileytor, où nous arrivames le Dimanche 4 d'Octobre.

Il voit la Princesse Tigremahon, mere de l'Empereur d'Ethiopie.

Après avoir pris un peu de repos, nous nous rendimes avec Barbosa, au Palais de la Princesse, que nous trouvames à la Messe, dans sa Chapelle. Lorsqu'elle fut rentrée dans son appartement, Barbosa nous fit mettre à genoux devant elle. Nous baisames l'éventail qu'elle tenoit à la main, avec d'autres céremonies dont on avoit eu soin de nous instruire. Elle prit beaucoup de plaisir à nous voir; & parmi quantité de questions sur le Pape & les Rois Chrétiens, elle nous demanda pourquoi ces Princes étoient devenus si indifferens pour la Terre-Sainte, qu'ils la laissoient au pouvoir du Turc, l'ennemi de notre foi (12).

Pendant neuf jours que nous passames à Gileytor, nous eumes souvent l'honneur d'entretenir cette Princesse. En nous congediant, elle nous dit avec beaucoup de bonté, » qu'elle » souhaitoit qu'à notre arrivée aux In- » des, nous fussions aussi bien reçus de » nos amis, que la Reine de Saba l'a-

(12) Page 20.

MENDEZ PINTO.

» voit été de Salomon dans l'admirable
» Palais de sa grandeur. Elle nous fit donner quatre-vingt oqueas d'or, c'est-à-dire, la valeur de 240 ducats, & vingt Abyssins, pour nous conduire jusqu'au Port d'Arquico, où nos Fustes nous attendoient.

Second combat de l'Auteur.

Nous remimes à la voile, le 6 de Novembre 1537, avec Martinez De-Seixas que la Princesse avoit chargé d'une Lettre & d'un present considerable pour le Viceroi des Indes. Un Evêque Abyssin, qui se proposoit de faire le voyage de Portugal & de Rome, avoit demandé passage à nos deux Commandans jusqu'à Diu. Il étoit une heure avant le jour, lorsque nous quittames le Port; & suivant la côte, avec le vent en pouppe, nous avions doublé vers midi la pointe de Goçam, lorsqu'en approchant de l'Isle des Ecueils, nous découvrimes trois Vaisseaux, que nous primes dans l'éloignement pour des *Gelves* ou des *Terrades*, noms des bâtimens ordinaires du Pays. Le seul desir de recevoir quelques nouvelles informations, nous fit gouverner vers eux. Un calme, qui survint tout d'un coup, étoit peut-être une faveur du Ciel, qui vouloit nous dérober au danger. Mais nous nous obstinames si

fort à ſuivre la même route, qu'ayant joint la rame à nos voiles, nous fumes bien-tôt aſſez près des trois Navires, pour reconnoître que c'étoient des Galiotes Turques. Nous primes auſſi-tôt la fuite, avec un effroi qui nous fit tourner nos voiles vers la terre. C'étoit avancer notre malheur, en donnant à nos ennemis l'avantage d'un vent ſoudain, dont nous avions cru pouvoir profiter. Ils nous pourſuivirent à toutes voiles, juſqu'à la portée du fuſil; & lâchant toutes leurs bordées à cette diſtance, ils mirent nos Fuſtes dans un état déplorable. Cette décharge nous tua neuf hommes, & nous en bleſſa vingt ſix. Enſuite, ils nous joignirent de ſi près, que de leur pouppe ils nous bleſſoient aiſément avec le fer de leurs lances. Cependant quarante deux bons ſoldats, qui nous reſtoient encore ſans bleſſures, reconnoiſſant que notre conſervation dépendoit de leur valeur, reſolurent de combattre juſqu'au dernier ſoupir. Ils attaquerent courageuſement la principale des trois Galiotes, ſur laquelle étoit *Solyman Dragut*. Leur premier effort fut ſi furieux de pouppe à proue, qu'ils tuerent vingt ſept Janiſſaires. Mais cette Galiote recevant auſſitôt le ſecours des deux autres, nos deux

MENDEZ PINTO.

Il eſt pris par les Turcs.

MENDEZ PINTO.

Fustes furent remplies en un instant d'un si grand nombre de Turcs, & le carnage s'échauffa si vivement, que de cinquante quatre que nous étions encore, nous ne restames qu'onze vivans. Encore nous en mourut-il deux le lendemain, que les Turcs couperent par quartiers, & qu'ils pendirent pour trophée au bout de leurs vergues (13). Ils nous conduisirent à Mocka; dont le Gouverneur étoit pere du même Dragut qui nous avoit pris. Tous les Habitans reçurent les vainqueurs avec des cris de joie. Nous fumes présentés à cette multitude emportée, chargés de chaînes, & si couverts de blessures, que l'Evêque Abyssin mourut le jour suivant des siennes. Nos souffrances furent beaucoup augmentées par les outrages que nous reçumes dans toutes les rues de la Ville, où nous fumes menés comme en triomphe. Le soir, lorsque nous eumes perdu la force de marcher, on nous précipita dans un noir cachot. Nous y passames dix sept jours entiers, sans autre secours qu'un peu de farine d'avoine, qui nous étoit distribué le matin pour le reste du jour.

Traitemens qu'il reçoit.

Nous perdimes, dans cet intervalle,

(13) *Ibid.* pages 25 & précedentes.

deux autres de nos Compagnons, qui furent trouvés morts le matin; tous deux, gens de naiſſance & de courage. Le Geolier, qui nous apportoit notre nourriture, n'ayant oſé toucher à leurs corps, ſe hâta d'avertir la Juſtice, qui les vint prendre, avec beaucoup d'appareil, pour les faire traîner par toutes les rues. Après y avoir été dechirés par toutes ſortes de violences, ils furent jettés en pieces dans la mer. Enfin la crainte de nous voir perir ſucceſſivement, dans notre horrible priſon, porta nos Maîtres à nous faire conduire ſur la Place publique, pour y être vendus. Là, tout le peuple s'y étant aſſemblé, ma jeuneſſe apparemment m'attira l'honneur d'être le premier qu'on mit en vente. Tandis qu'il ſe préſentoit des Marchands, un Cacis de l'ordre ſuperieur, qui paſſoit pour un ſaint parce qu'il étoit nouvellement arrivé de la Mecque, demanda que nous lui fuſſions donnés par aumône, & fit valoir en ſa faveur l'interêt même de la Ville, à laquelle il promettoit la protection du Prophete. Les gens de guerre, au profit deſquels nous devions être vendus, s'oppoſerent ſi bruſquement à cette prétention, que le peuple prenant parti pour le Cacis, il s'éleva

Il eſt expoſé en vente.

Maſſacre affreux dans Mocka.

MENDEZ PINTO.

un affreux désordre qui ne finit que par le massacre du Cacis même, & par la mort d'environ six cens hommes. Nous ne trouvames point d'autre expedient, pour sauver notre vie dans ce tumulte, que de retourner volontairement à notre cachot, où nous regardames comme une grande faveur d'être reçus du Geolier.

Dragut ayant moins reussi par l'autorité que par la douceur à calmer la sedition, nous fumes reconduits sur la même Place, & vendus avec notre artillerie & le reste du butin. Le malheur de mon sort me fit tomber entre les mains d'un renegat Grec, dont je déteſterai toujours le souvenir. Pendant trois mois que je fus son esclave, il me traita si cruellement, qu'étant reduit comme au désespoir, je pris plusieurs fois la résolution de m'empoisonner. Je n'eus l'obligation de ma délivrance qu'au soupçon qu'il eut de mon dessein. La crainte de perdre l'argent que je lui avois couté, si j'abregeois volontairement mes jours, lui fit prendre le parti de me vendre à un Juif de Toro. Je partis, avec ce nouveau Maître, pour Cassan, où son commerce l'appelloit. Mon esclavage n'auroit pas été plus doux entre les mains

d'un Chrétien. De-là, il me conduisit à Ormus, où j'appris avec des transports de joie que Dom Fernand De-Lima, dont j'étois connu, étoit Gouverneur du Fort Portugais. J'obtins de mon Maître la permission de me présenter à lui. Ce genereux Seigneur, & Dom Pedro Fernandez, Commissaire General des Indes, qui se trouvoit alors dans l'Isle d'Ormus, firent les frais de ma liberté. Elle leur couta deux cens pardos, c'est-à-dire, environ, cent vingt écus de notre monnoie.

MENDEZ PINTO.

Ils ajouterent, à cette faveur, celle de me laisser suivre mon penchant, dans l'occasion que j'eus bien-tôt de partir pour les Indes, sur un Vaisseau qui menoit des chevaux à Goa. Le vent nous fut si favorable, qu'en dix sept jours nous arrivames à la côte de Diu. Nous y serions tombés entre les mains des Turcs, qui faisoient le siege de cette Forteresse, si la vûe de quelques Galeres, qui nous donnerent la chasse jusqu'à la nuit, ne nous eût fait tourner vers Chaul, où nous relâchames deux jours après. Diu étoit assiegé, depuis vingt jours, par le Bacha Solyman, Viceroi du Caire, avec une Flotte de cinquante huit Galeres (14).

(14) Voyez l'Histoire de ce siege au second Tome.

MENDEZ PINTO.

(Pinto continue de s'étendre, dans plus de vingt Chapitres, ſur quantité d'avantures qui n'auroient rien aujourd'hui d'intereſſant, à la diſtance où nous ſommes des temps & des lieux. On aura ſoin, dans la ſuite de cet extrait, de paſſer de même ſur tout ce qui n'offre rien d'utile ou d'agreable. Ici, après une ſeconde captivité, qui l'avoit jetté dans une longue & dangereuſe maladie, il ſe trouve à Malaca, où le Gouverneur, nommé Dom Pedro De-Faria, s'affectionne à ſa fortune).

Pinto eſt envoyé au Royaume de Pan.

Dom Pedro Faria, cherchant l'occaſion de m'avancer, m'envoya, dans une *Lanchare* (15), au Royaume de Pan, avec dix mille ducats qu'il me chargea de remettre à Thomé Lobo, ſon Facteur dans cette contrée. De-là, ſes ordres devoient me conduire à Patane, qui eſt cent lieues plus loin. Il me donna une lettre & un preſent pour le Roi de Patane, avec une ample commiſſion pour traiter, avec lui, de la liberté de cinq Portugais, qui étoient eſclaves de ſon beaufrere. Je partis dans les plus douces eſperances. Le ſeptieme jour de notre navigation, étant à la vûe de l'Iſle de Timan, qui

(15) *Ibid*. pages 142 & ſuivantes.

eſt à la diſtance d'environ quatre-vingt dix lieues de Malaca, & dix ou douze lieues de l'embouchure du Pan, nous entendimes, ſur mer, avant le lever du ſoleil, de grandes plaintes, dont l'obſcurité ne nous permit pas de reconnoitre la cauſe. J'en fus aſſez touché, pour faire mettre la voile, & pour tourner avec le ſecours de la rame vers le lieu d'où elles paroiſſoient partir, en baiſſant la vûe, dans l'eſperance de voir & d'entendre plus facilement. Après avoir continué long-temps nos obſervations, nous découvrimes, fort loin de nous, quelque choſe de noir qui flottoit ſur l'eau. Il nous étoit impoſſible de diſtinguer ce qui commençoit à frapper nos yeux. Nous n'étions que quatre Portugais dans la Lanchare, & les avis n'en furent pas moins partagés. On me repreſentoit qu'au lieu de m'arrêter à des recherches dangereuſes, je ne devois penſer qu'à ſuivre les ordres du Gouverneur. Mais n'ayant pû me rendre à ces timides conſeils, & me croyant autoriſé par ma commiſſion à faire reſpecter mes ordres, je perſiſtai dans la reſolution d'approfondir un évenement ſi ſingulier. Enfin les premiers rayons du jour nous firent appercevoir pluſieurs perſonnes, qui flottoient ſur

Rencontre extraordinaire qu'il fait dans ſa route.

MENDEZ PINTO.

des planches. L'effroi de mes Compagnons faiſant place à la pitié, ils furent les premiers à faire tourner la proue vers ces miſerables, que nous entendimes crier ſix ou ſept fois, Seigneur Dieu, Miſericorde! Je preſſai nos Matelots de les ſecourir. Ils tirerent ſucceſſivement, du milieu des flots, quatorze Portugais & neuf eſclaves; tous ſi défigurés que leur viſage nous fit peur, & ſi foibles qu'ils ne pouvoient ſe ſoutenir. On ſe hâta de leur donner des ſecours qui rappellerent leurs forces. Lorſqu'ils furent en état de parler, un d'entr'eux nous dit qu'il ſe nommoit Fernand Gil Porcalho; qu'ayant été dangereuſement bleſſé à la tranchée de Malaca, dans la ſeconde attaque que les Portugais avoient ſoutenue contre les Achemois, Dom Etienne De-Gama, qui commandoit alors dans cette Ville, & qui avoit cru devoir quelque recompenſe à ſon courage, l'avoit envoyé aux Moluques avec divers encouragemens pour ſa fortune; que le Ciel avoit beni ſes entrepriſes, jusqu'à le mettre en état de partir de Ternate dans une Jonque chargée de mille barres de poivre, qui valoient plus de cent mille ducats; mais qu'à la hauteur de Sutabaya, dans l'Iſle de

Hiſtoire d'un triſte naufrage.

Joa, il avoit eu le malheur d'essuyer une furieuse tempête, qui avoit abîmé sa Jonque & tout son bien; que de cent quarante sept personnes, qu'il avoit à bord, il ne s'en étoit sauvé que les vingt trois qui se trouvoient sur le nôtre; qu'ils avoient deja passé quatorze jours sur leurs planches, sans autre nourriture que la chair d'un esclave Caffre qui leur étoit mort, & qui avoit servi pendant huit jours à soutenir leurs forces (16).

Pinto arrive à Pan. Le Roi est tué, & les Portugais sont pillés.

La satisfaction d'avoir sauvé la vie à tant de malheureux me rendit la suite du voyage fort agreable, jusqu'à la ville de Pan, où je remis à Thomé Lobo les marchandises dont j'étois chargé. Mais lorsque je me disposois à continuer mon voyage vers Patane, un accident fort tragique fit perdre au Gouverneur de Malaca toutes les richesses qu'il avoit entre les mains de Lobo. *Coja Geinal*, Ambassadeur du Roi de Borneo, qui residoit depuis trois ou quatre ans à la Cour de Pan, tua le Roi, qu'il trouva couché avec sa femme. Le Peuple s'étant soulevé à cette occasion commit d'affreuses violences, entre lesquelles il pilla le Comptoir

(16) Pages 146 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

Portugais, qui perdirent onze hommes dans leur défenſe. Thomé Lobo n'échappa au maſſacre qu'avec ſix coups d'épée; & n'eut pas d'autre reſſource que de ſe retirer dans ma Lanchare, ſans avoir pu ſauver la moindre partie de ſes marchandiſes. Elles montoient à cinquante mille ducats, en or & en pierreries ſeulement. Cette ſedition, qui avoit couté la vie à plus de quatre mille perſonnes dans l'eſpace d'une ſeule nuit, ſe ralluma le lendemain ſi furieuſement, que pour éviter le danger d'y perir, nous mimes à la voile pour Patane, où la faveur du vent nous fit arriver dans ſix jours.

Repreſailles des Portugais de Patane.

Les Portugais, dont le nombre étoit aſſez grand dans cette Cour, prirent d'autant plus de part à l'infortune de Lobo, qu'un ſi terrible exemple de la perfidie des Indiens leur remettoit vivement devant les yeux ce qu'ils avoient à redouter pour eux-mêmes. Ils ſe rendirent tous au Palais du Roi; & lui ayant fait leurs plaintes, au nom du Gouverneur de Malaca, ils lui demanderent, avec beaucoup de fermeté, la permiſſion d'uſer de repréſailles ſur toutes les marchandiſes du Royaume de Pan, qui ſe trouvoient dans ſes Etats. Cette propoſition lui parut juſte.

Neuf jours après, on reçut avis qu'il étoit entré dans la riviere de Calantan trois Jonques fort riches, qui revenoient de la Chine, pour divers Marchands Panois. Auſſi-tôt, quatre-vingt Portugais s'étant joints à ceux de ma Lanchare, nous équipames deux Fuſtes & un Navire rond, de tout ce qui nous parut néceſſaire à notre entrepriſe, & nous partimes avec aſſez de diligence pour prévenir les informations que nos Ennemis pouvoient recevoir des Mahometans du Pays. Notre chef fut Jean Fernandez *D'Abren*, fils du pere nourricier de Dom Juan Roi de Portugal. Il montoit le Vaiſſeau rond, avec quarante ſoldats. Les deux Fuſtes étoient commandées par Laurent De-Goez & Vaſco Sermento, tous deux d'une valeur & d'une experience reconnues.

Victoire & butin qu'ils remportent.

Nous arrivames le lendemain dans la riviere de Calantan, où les trois Jonques étoient à l'ancre. Leur reſiſtance fut d'abord auſſi vive que l'attaque : mais en moins d'une heure, nous leur tuames ſoixante quatorze hommes, ſans avoir perdu plus de trois des nôtres. Nos bleſſés, quoiqu'en grand nombre, ne laiſſant pas d'agir, ou de ſe montrer les armes à la main, l'Ennemi conſterné de ſa perte, tandis

MENDEZ PINTO.

qu'il croyoit nous voir encore toutes nos forces, se rendit, en demandant la vie pour unique grace. Nous retournames triomphans, à Patane, avec un butin qui ne passa que pour le juste dedommagement des cinquante mille ducats de Dom Pedro, mais qui montoit à plus de deux cens mille taels, c'est-à-dire, à trois cens mille ducats de notre monnoie. Le Roi de Patane exigea seulement que les trois Jonques fussent rendues à leurs Capitaines, & nous lui donnames volontiers cette marque de reconnoissance & de soumission (17).

Premier voyage d'Antonio De-Faria Sousa.

Peu de temps après, on vit arriver, à Patane, une Fuste commandée par Antonio *De-Faria Sousa*, parent du Gouverneur de Malaca, qui venoit de sa part avec une lettre & des presens considerables, sous prétexte de remercier le Roi de la protection qu'il accordoit à la Nation Portugaise, mais au fond pour achever dans ses Etats l'établissement de notre Commerce. Antonio De-Faria, dont le nom est devenu celebre par ses fureurs autant que par ses exploits, étoit un gentilhomme sans fortune, qui étoit venu la chercher aux

Etat de sa fortune.

(17) Page 158 & précedentes.

Indes sous la protection d'un homme de son sang & de son nom. Il apportoit, à Patane, pour dix ou douze mille écus de draps & de toiles des Indes, qu'il avoit prises à credit de quelques Marchands de Malaca. Cette espece de marchandises ne lui promettant pas beaucoup de profit dans cette Cour, on lui conseilla de l'envoyer à Lugor, grande ville de la dependance du Royaume de Siam, où l'on publioit qu'à l'occasion de l'hommage que quatorze Rois y devoient rendre à celui de Siam, il s'étoit assemblé une prodigieuse quantité de Jonques & de Marchands. Faria choisit, pour son Facteur, un Portugais nommé *Christophe Borralho*, qui entendoit parfaitement le Commerce, & lui confia ses marchandises dans un petit Vaisseau qu'il loua au Port de Patane. Seize autres Portugais, Soldats & Marchands, s'embarquerent avec Borralho, dans l'esperance qu'un écu leur en rapporteroit six ou sept. Je me laissai vaincre aussi par de si magnifiques promesses, & je m'engageai dans ce fatal voyage. Nous partimes avec un vent favorabble; & trois jours nous ayant rendus dans la Rade de Lugor, nous mouilames à l'entrée de la riviere, pour y prendre des informations.

Dans quelle esperance il envoie Borralho à Lugor.

Pinto est du voyage.

MENDEZ PINTO.

On nous assura qu'en effet il se trouvoit déja, dans le Port de cette ville, plus de quinze cens Bâtimens, tous chargés de précieuses marchandises.

Funeste avanture.

Comment Pinto évite la mort.

Nous étions à diner, dans la joie d'une si bonne nouvelle, & prêts à faire voile avant la fin du jour, lorsque nous vimes sortir de la riviere une grande Jonque, qui nous ayant reconnus pour des Portugais, se laissa dériver sur nous sans aucune apparence d'hostilité, & nous jetta aussi-tôt des grapins attachés à deux longues chaînes de fer. A peine fûmes-nous accrochés, que nous vimes sortir, de dessous le tillac de la Jonque, soixante dix ou quatre-vingt Mores, qui poussant de grands cris firent sur nous un feu prodigieux. De dix huit Portugais que nous étions, quatorze furent tués en un instant, avec trente six Indiens de l'équipage. Mes trois compagnons & moi, nous primes de concert l'unique voie de salut que sembloit nous rester. Ce fut de nous jetter dans la mer, pour gagner la terre, dont nous n'étions pas éloignés. Un des trois n'en eut pas moins le malheur de se noyer. J'arrivai sur la rive avec les deux autres. Tout blessés que nous étions, nous traversames heureusement la vase, où nous enfoncions jusqu'au

milieu

milieu du corps. Enfin nous nous approchames d'un bois, qui nous promit quelque ſureté, & d'où nous eumes le ſpectacle de la barbarie des Mores. Ils acheverent de tuer ſix ou ſept Matelots deja bleſſés, qui reſtoient de notre équipage; après quoi s'étant hatés de tranſporter toutes nos marchandiſes dans leur Jonque, ils firent une grande ouverture à notre Vaiſſeau, qui le fit couler à fond devant nos yeux; & dans la crainte d'être reconnus, ils mirent auſſitôt à la voile (18).

MENDEZ PINTO.

Triſtes extrêmités auſquelles il eſt réduit.

Dans la douleur profonde où je demeurai avec deux Compagnons bleſſés, ſans eſperance de remede, l'imagination troublée de tout ce qui s'étoit paſſé à notre vue dans l'eſpace d'une demi-heure, nous ne pumes retenir nos larmes, & tournant notre fureur contre nous mêmes, nous commençames à nous outrager le viſage. Cependant après avoir conſideré notre ſituation, la crainte des bêtes farouches qui pouvoient nous attaquer dans le bois, & la difficulté de ſortir, avant les tenebres, des marécages dont nous étions environnés, nous firent prendre le parti de rentrer dans la fange, & d'y paſſer

(18) Page 159.

MENDEZ PINTO.

la nuit, enfoncés jufqu'à l'eftomac. Le lendemain, à la pointe du jour, nous fuivimes le bord de la riviere, jufqu'à un petit canal que fa profondeur & la vue de quantité de grands lezards nous ôterent la hardieffe de paffer. Il fallut demeurer la nuit dans le même lieu. Le jour fuivant ne changea rien à notre mifere, parce que l'herbe étoit fi haute & la terre fi molle dans les marais, que le courage nous manqua pour tenter le paffage. Nous vimes expirer ce jour-là un de nos Compagnons, nommé Sebaftien Enriquez, homme riche, qui avoit perdu huit mille écus dans le Vaiffeau. Il ne reftoit que Chriftophe Borralho & moi, qui nous mimes à pleurer au bord de la riviere, fur le corps à demi enterré; car nous étions fi foibles qu'à peine avions-nous la force de parler, & nous comptions deja d'achever dans ce lieu notre miférable vie. Le troifieme jour vers le foir, nous apperçumes une grande Barque chargée de fel, qui remontoit à la rame. Notre premier mouvement fut de nous profterner; & l'efperance nous rendant la voix, nous fuppliames les Rameurs, qui nous regardoient avec étonnement, de nous prendre avec eux. Mais ils paroiffoient difpofés à paffer fans

Rencontre qui lui fauve la vie.

MENDEZ PINTO.

nous répondre; ce qui nous fit redoubler nos cris & gémiſſemens. Alors une vieille femme, ſortie du fond de la Barque, fut ſi touchée de notre douleur & des plaies que nous lui montrions, qu'elle prit un bâton, dont elle frappa quelques Matelots; & les faiſant approcher de la rive, elles les força de nous prendre ſur leurs épaules, & de nous apporter à ſes pieds. Sa figure n'étoit diſtinguée que par un air de gravité, qui faiſoit reconnoître le pouvoir qu'elle avoit ſur eux. Elle nous fit donner tous les ſecours qui convenoient à notre miſere: tandis que nous mangions avidement ce qu'elle nous preſentoit de ſa propre main, elle nous conſoloit par ſes exhortations. Je ſçavois aſſez de Malai pour l'entendre. Elle nous dit que notre deſaſtre lui rappelloit tous les ſiens; que ſon âge n'étant que de cinquante ans, il n'y en avoit pas ſix qu'elle s'étoit vue eſclave & volée de cent mille ducats de ſon bien; que cette infortune avoit été ſuivie du ſupplice de ſon mari & de ſes trois fils, que le Roi de Siam avoit fait mettre en pieces par les trompes des élephans; & que depuis des pertes ſi cruelles, elle n'avoit mené qu'une vie triſte & languiſſante. Après nous avoir fait le récit de

MENDEZ PINTO.

ſes peines, elle voulut être informée des nôtres. Ses gens, qui écouterent auſſi notre malheureuſe hiſtoire, nous dirent que la grande Jonque dont nous leur fimes la peinture, ne pouvoit être que celle de *Coja-Acem*, Guzarate de nation, qui étoit ſorti le matin du Port, pour faire voile à l'Iſle d'Ainan. La Dame Indienne, confirmant leur idée, ajouta qu'elle avoit vû, à Lugor, ce redoutable Mahométan; qu'il ſe vantoit d'avoir donné la mort à quantité de Portugais, & d'avoir promis à ſon Prophete de les traiter ſans pitié, parce qu'il accuſoit un Capitaine de leur Nation, nommé Hector De-Sylveira, d'avoir tué ſon pere & deux de ſes freres, dans un Navire qu'il leur avoit pris au détroit de la Mecque.

Il apprend la haine que Coja-Acem portoit aux Portugais.

Nous apprimes enſuite que cette Dame étoit veuve d'un Capitaine géneral, qui s'étoit attiré la diſgrace du Roi, & le châtiment qu'elle déploroit. Sa fortune, qu'elle avoit reparée par une ſage conduite, la mettoit en état de faire un riche commerce de ſel. Elle venoit d'une Jonque, qui lui étoit arrivée dans la Rade, mais qui étoit trop grande pour paſſer à la Barre; ce qui l'obligeoit d'employer une Barque pour tranſporter ſon ſel dans ſes Magaſins. Elle s'arrêta

Charité qu'il trouve dans une Dame de Lugor.

le ſoir dans un petit village, où elle fit prendre ſoin de nous pendant la nuit. Le lendemain, elle nous conduiſit à Lugor, qui eſt cinq lieues plus loin dans les terres. Nous lui étions redevables de la vie : mais ne ſe bornant point à cette faveur, elle nous donna une retraite dans ſa maiſon. Nous y paſſames vingt trois jours, pendant leſquels nos bleſſures furent panſées, avec des témoignages d'affection dignes de la charité Chrétienne. Lorſqu'elle nous vit en état de retourner à Patane, elle mit le comble à ſes bienfaits, en nous recommandant au Patron d'un Navire Indien, qui nous y conduiſit en ſept jours & qui ne nous traita pas avec moins d'humanité.

MENDEZ PINTO.

§ II.

Courſes & avantures de Pinto, avec Antonio De-Faria.

Grandes avantures de l'Auteur.

NOTRE retour étoit attendu avec d'autant plus d'impatience par tous les Portugais de Patane, que la plûpart avoient profité d'une ſi belle occaſion pour envoyer quelques marchandiſes à Lugor. Auſſi la perte de notre Vaiſſeau fut-elle eſtimée ſoixante dix

MENDEZ PINTO.

mille ducats, qui ſuivant les eſperances communes devoient produire ſix ou ſept fois la même ſomme. Antonio De-Faria, plus ardent que les autres, par ſon caractere naturel, & parce qu'il avoit regardé le ſuccès de notre voyage comme le fondement de ſa fortune, tomba dans une conſternation inexprimable en apprenant de notre bouche le ſort de ſon Vaiſſeau. Il garda un profond ſilence, pendant plus d'une demi-heure. Enſuite, comme s'il eût employé ce temps à former ſes réſolutions, il répondit à ceux qui entreprirent de le conſoler, qu'il n'avoit pas la force de retourner à Malaca, pour paroître aux yeux de ſes créanciers; & qu'ayant le malheur de ſe trouver inſolvable, il lui ſembloit plus juſte de pourſuivre ceux qui lui avoient enlevé ſes marchandiſes, que de porter de frivoles excuſes à d'honnêtes Négocians, dont il avoit trahi la confiance. Là-deſſus, s'étant levé d'un air furieux, il jura ſur l'Evangile de chercher par mer & terre celui qui lui avoit ravi ſon bien, & de ſe le faire reſtituer au centuple. Tous ceux qui furent témoins de ſon ſerment louerent cette génereuſe réſolution. Il trouva, parmi eux, quantité de jeunes gens, qui s'engagerent à l'accompagner. D'au-

tres lui offrirent de l'argent. Il accepta leurs offres; & ses préparatifs se firent avec tant de diligence, que dans l'espace de dix huit jours il équipa un Vaisseau, & s'associa cinquante cinq hommes qui jurerent à leur tour de vaincre ou de périr avec lui. Je fus de ce nombre; car j'étois sans un sou, & je ne connoissois personne qui fût disposé à me prêter. Je devois, à Malaca, plus de cinq cens ducats, que j'avois empruntés de plusieurs amis. Enfin, je ne possedois que mon corps, qui avoit même été blessé de trois coups de javelot, & d'un coup de pierre à la têre, pour lequel j'avois souffert deux opérations, qui avoient exposé ma vie au dernier danger.

MENDEZ PINTO.

Départ de Faria.

Après avoir fini ses préparatifs, Faria mit à la voile, un Samedi, 9 de Mai 1540, vers le Royaume de Champa, dans le dessein de visiter les Ports de cette Côte, où son esperance étoit d'enlever des vivres & des munitions de guerre. Quelques jours de navigation nous firent arriver à la vue de Pulo-Condor, Isle située vers huit degrés vingt minutes du Nord, vers l'embouchure de la riviere de Camboia. Nous y découvrimes à l'Est, un bon Havre nommé *Bralapisan*, à six lieues de la

MENDEZ PINTO.

terre ferme, où se trouvoit à l'ancre une jonque de Lequios, qui menoit à Siam un Ambassadeur du *Nautaquin de Lindau*, Prince de l'Isle de Tosa (19). Ce bâtiment ne nous eût pas plutôt apperçus, qu'il fit voile vers nous. L'Ambassadeur nous dépêchant sa chaloupe, envoya complimenter Faria, & lui fit offrir un coutelas de grand prix, dont la poignée & le fourreau étoient d'or, avec vingt six perles, dans une petite boete du même métal. Quoique ce présent même nous fît prendre une haute idée des richesses de la jonque, & que notre premier dessein eût été de l'attaquer, la génerosité prit le dessus dans le cœur de Faria. Il regretta de ne pouvoir répondre aux civilités de l'Ambassadeur, par d'autres marques de reconnoissance que la liberté qu'il lui laissa de continuer sa route. Nous descendimes au rivage, où nous employames trois jours à nous pourvoir d'eau & de poisson. De-là nous étant approchés de la terre ferme, nous entrames le Dimanche, dernier jour de Mai, dans la riviere (20), qui divise les Royaumes

Sa génerosité.

Riviere qui divise Camboia & Champa.

(19) A trente degrés du Nord. Le témoignage que les critiques ont rendu aux lumieres géographiques de l'Auteur, nous oblige de remarquer toutes ces positions.

(20) A neuf degrés du Nord.

MENDEZ PINTO.

de Camboia & de Champa. L'ancre fut jettée vis-à-vis d'un grand bourg, nommé Catimparu, à trois lieues dans les terres. Pendant douze jours, que nous y passames à faire des provisions, Faria, naturellement curieux, prit des informations sur le pays & ses Habitans. On lui apprit que la riviere naissoit d'un Lac nommé *Pinator*, à deux cens cinquante lieues de la mer, dans le Royaume de Quirivan ; que ce Lac étoit environné de hautes mantagnes, au pied desquelles on trouvoit sur le bord de l'eau, trente huit villages ; que près d'un des plus grands, qui se nommoit *Chincaleu*, il y avoit une mine d'or très riche, d'où l'on tiroit, chaque année, la valeur de vingt deux millions de notre monnoie ; qu'elle faisoit le sujet d'une guerre continuelle, entre quatre Seigneurs de la même famille, à qui la naissance y donnoit les mêmes droits ; que l'un d'eux, nommé Raja *Hitau*, avoit sous terre, dans la cour de sa maison, six cens bahars d'or en poudre ; enfin, que près d'un autre de ces villages nommé *Buaquirim*, on tiroit d'une carriere quantité de diamans fins, plus précieux que ceux de Lave & de Tajampure (21). Faria conçut après

Mines d'or & de diamans.

(21) Page 171 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

avoir obſervé la ſituation & les forces du pays, qu'avec un peu de courage ; trois cens Portugais lui auroient ſuffi pour ſe rendre maître de toutes ces richeſſes. Mais ſes forces préſentes ne lui permettoient pas d'entreprendre une ſi belle expédition.

Port de Saley-Jacan.

Nous reprimes la Côte du Royaume de Champa, juſqu'au Port de *Saley-Jacan* qui eſt à dix ſept lieues de la riviere. La fortune ne nous offrit rien dans cette route. Nous comptames, dans la rade de Saley-Jacan, ſix Bourgs, dans l'un deſquels on découvroit plus de mille maiſons, environnées d'arbres fort hauts, & d'un grand nombre de ruiſſeaux, qui deſcendoient d'une montagne du côté du Sud. Le jour ſuivant, nous arrivames à la riviere de *Toobaſoy*, où le Pilote n'oſa s'engager, parce qu'il n'en connoiſſoit pas l'entrée ; mais ayant jetté l'ancre à l'embouchure, nous découvrimes une grande Jonque qui venoit de la haute mer vers ce Port. Faria reſolut de l'attendre ſur l'ancre ; & pour ſe donner le temps de la reconnoître, il arbora le pavillon du Pays, qui eſt un ſigne d'amitié dans ces mers.

Premier exploit de Faria.

Mais les Indiens, au lieu de répondre par le même ſigne, ne nous eurent pas plutôt reconnus pour des Portugais,

MENDEZ PINTO.

que faisant un grand bruit de tambours, de trompettes & de cloches, ils pousserent les marques de mépris jusqu'à nous faire voir sur leur pouppe le derriere d'un esclave Negre. Faria, vivement offensé, n'attendit pas plus d'éclaircissement pour leur faire tirer une volée de canons. Ils y répondirent de cinq petites pieces, qui composoient toute leur artillerie. Cette audace nous faisant juger de leurs forces, Faria, qui voyoit la nuit fort proche, prit la résolution d'attendre le lendemain, pour ne rien donner au hazard dans l'obscurité. Les Indiens, sans rien perdre de leur confiance, jetterent l'ancre à l'entrée de la riviere.

Comment il se saisit d'une Jonque Indienne.

Vers les deux heures après minuit, nous vimes flotter sur la mer, quelque chose qu'il nous fut impossible de distinguer. Faria dormoit sur le tillac. Il fut éveillé, & ses yeux plus perçans que les nôtres, lui firent découvrir trois barques à rames qui s'avançoient vers nous. Il ne douta pas que ce ne fût l'ennemi du jour précedent, qui faisoit plus de fond sur la perfidie que sur la valeur. Il ordonna de prendre les armes & de préparer les pots à feu. Il recommanda de cacher les meches pour faire croire que nous étions endor-

MENDEZ PINTO.

mis. Les trois barques s'approcherent à la portée de l'arquebuse, & s'étant separées, pour nous environner, deux s'attacherent à notre pouppe, & l'autre à la proue. Les Indiens monterent si legerement à bord, que dans l'espace de quelques minutes, ils y étoient au nombre de quarante. Alors Faria, sortant de dessous le demi-pont avec une troupe d'élite, fondit si furieusement sur eux (22), qu'il en tua d'abord un grand nombre. Ensuite les pots à feu, qui furent jettés fort adroitement, acheverent de les défaire, & forcerent le reste de se précipiter dans les flots. Nous sautames dans les trois barques, où il restoit peu de monde. Elles furent prises sans resistance. Entre les prisonniers qui tomberent vivans entre nos mains étoient quelques Negres, un Turc, deux Achemois, & le Capitaine de la Jonque nommé *Similau*, grand Corsaire & mortel ennemi des Portugais. Faria donna ordre que la plûpart fussent mis à la torture, pour en tirer des connoissances qu'il croyoit importantes à nos entreprises. Un Negre qu'on se disposoit à

Similau grand Corsaire.

(22) Pages 174 & suivantes. Remarquez que dans ses combats, Faria invoquoit toujours Jesus-Christ ou Saint Jaques.

tourmenter, demanda grace, & declara qu'il étoit Chrétien. Il nous apprit volontairement qu'il se nommoit Sebastien, qu'il avoit été Captif de Dom Gaspard De-*Mello*, Capitaine Portugais, que Similau avoit massacré depuis deux ans à Liampo, sans avoir épargné un seul Portugais de l'équipage; que ce Corsaire s'étoit flatté de nous faire subir le même sort; & qu'ayant pris tous ses hommes de guerre dans les trois barques, il n'avoit laissé dans sa Jonque que trente Matelots Chinois. Faria, qui n'ignoroit pas le malheur de Mello, remercia le Ciel de l'avoir choisi pour le venger. Il fit sauter sur le champ la cervelle à Similau, avec un *frontail* de corde, supplice qui avoit été celui de Mello. Ensuite, s'étant mis avec trente soldats dans les mêmes barques où l'ennemi étoit venu, il se rendit à bord de la Jonque, dont il n'eut pas de peine à se saisir. Quelques pors à feu, qu'il fit jetter sur le tillac, firent sauter tous les Matelots dans la mer. Mais le besoin qu'il avoit d'eux, pour la manœuvre de la Jonque, l'obligea d'en sauver une partie. Dans l'inventaire de cette prise, qu'il fit faire le matin, il se trouva trente six mille taels d'argent du Japon, qui

Faria venge la mort de Gaspard De-Mello.

Butin de Faria.

MENDEZ PINTO.

valent cinquante quatre mille ducats de monnoie Portugaiſe, avec pluſieurs ſortes de Marchandiſes. Quantité de feux, qui s'étoient allumés ſur la côte, nous faiſant juger que les Habitans ſe diſpoſoient peut-être à nous attaquer, nous ne penſames qu'à faire voile en diligence (23).

Riviere de Tinacoreu ou de Verella.

La côte de Champa, que nous continuames de ranger, dans la crainte d'être portés en pleine mer par le vent de l'Eſt, qui eſt fort impetueux dans cette mer aux conjonctions des nouvelles & pleines Lunes, nous préſenta deux jours après une riviere qui porte le nom de *Tinacoreu* dans le pays, quoique les Portugais l'ayent nommée *Varella*. C'eſt un lieu fréquenté par les Jonques de Siam & de toute la côte Malaie, qui font le voyage de la Chine. Faria s'y promettoit d'y apprendre quelques nouvelles de Coja-Acem, objet continuel de ſon entrepriſe & de ſon reſſentiment. Il fit mouiller un peu au-delà de l'embouchure, devant un petit village nommé *Taiguilleu*; d'où quantité de barques & de pares lui apporterent auſſi-tôt des rafraîchiſſemens. Il ſe fit paſſer à l'aide de ſa Jon-

(23) Page 177.

que, pour un Marchand de Tanaſſerim, qui alloit trafiquer dans l'Iſle de *Lequios*, & qui ne s'arrêtoit dans ce lieu que pour chercher un ami, nommé Coja-Acem, dont le mauvais temps l'avoit ſeparé. On lui conſeilla de remonter la riviere, juſqu'à *Pilxucacem*, qui eſt le ſejour ordinaire du Roi; mais eſperant peu de ſoutenir ſon déguiſement à la Cour, où les Portugais étoient connus, il ſe reduiſit à quelques informations qui regardoient le Pays. On lui dit que la riviere de Tinacoreu, nommée auſſi *Taraulachine*, s'étend avec la même profondeur & la même largeur, juſqu'à *Moncalor*, grande montagne qui eſt à quatre-vingt lieues de la mer; que plus loin, elle s'élargit beaucoup, mais qu'elle devient moins profonde; qu'elle y eſt coupée d'ailleurs par quantité de bancs de ſable & par des terres noyées d'eau; que les lieux voiſins étoient remplis d'un ſi prodigieux nombre d'oiſeaux, que la terre en étoit couverte, & que cette raiſon avoit forcé, depuis quarante deux ans, les Habitans de Chintalcuhos, Royaume de huit journées d'étendue, d'abandonner leur Pays: qu'au de-là de cette contrée d'oiſeaux, on trouve des montagnes & des rochers,

Faria cherche Coja-Acem.

Cours de la riviere de Tinacoreu.

MENDEZ PINTO.

où les Elephans, les Rhinoceros, les Lions, les Sangliers & les Bufles sont en si grand nombre, qu'on y a renoncé à la culture des terres : mais qu'au milieu du Pays la nature a placé un grand Lac, connu sous les deux noms de *Cunebeté* & de *Chiamnay* (24), d'où sortent la riviere de Tinacoreu, & trois autres rivieres, qui arrosent une grande partie de cette Region : que les bords de ce Lac offrent quantité de mines d'argent, de cuivre, d'étain & plomb, d'où l'on transporte ces metaux sur des elephans aux Royaumes de Sornau, que les Européens nomment Siam; Passiloco, Savadi, Tangu, Prom, Calaminham, & dans d'autres Provinces, éloignées des côtes maritimes de deux ou trois mois de chemin : que ces Pays montagneux étoient divisés en Royaumes, habités par des hommes plus ou moins blancs, & qu'en échange de leurs metaux ils recevoient volontiers de l'or, des diamans & des rubis (25).

(24) Peut-être ce Lac est-il le même dont on a parlé dans les Relations de Siam, & d'où vient le Menam.

(25) Pages 18 & précedentes. L'Auteur regrette que les Portugais n'ayent pas tourné leurs conquêtes de ce côté-là. Ils y auroient trouvé, dit-il, plus de profit & moins de peine.

Le ſeul fruit que nous emportames de Taiquillen pour la vengeance de Faria, fut d'y avoir appris que ſi Coja-Acem exerçoit le commerce, c'étoit dans l'Iſle d'Aynan qu'il le falloit chercher, parce que tous les Vaiſſeaux Marchands s'y aſſembloient dans cette ſaiſon. Nous ſortimes de la riviere ; & ſuivant l'avis du Pilote, nous allames chercher Pulo-*Champeilou*, Iſle inhabitée, qui borde l'anſe de la Cochinchine, pour y employer quelques jours à diſpoſer notre artillerie. De-là, nous fimes voile droit à l'Iſle d'Aynan, où paſſant l'écueil de Pulo-*Capas*, nous commençames à ranger la terre, dans la ſeule vûe de reconnoître les Ports & les rivieres de cette côte. Quelques ſoldats, qui furent envoyés à terre, ſous la conduite de *Boralho*, rapporterent qu'ayant penetré juſqu'à la Ville, qui leur avoit paru compoſée de plus de dix mille maiſons, & revêtue de murs & de tours avec un foſſé plein d'eau, ils avoient vû dans le Port un ſi grand nombre de Navires, qu'ils en avoient compté juſqu'à deux mille. A leur retour, ils découvrirent, à l'embouchure de la riviere, une groſſe Jonque à l'ancre, qu'ils crurent reconnoître pour celle de Coja-Acem. Cette

MENDEZ PINTO.
Faria ſe rend à l'Iſle d'Aynan.

MENDEZ PINTO.

conjecture, qu'ils se hâterent d'apporter à Faria, lui causa tant de satisfaction que sans perdre un moment, & laissant son ancre en mer, il donna ordre de faire voile, en repetant que son cœur l'avertissoit qu'il touchoit à l'heure de la vengeance.

Il attaque un Vaisseau qu'il prend pour celui de Coja-Acem.

Nous nous approchames de la Jonque, avec une tranquillité qui nous fit passer pour des Marchands. Outre le dessein de tromper notre ennemi par les apparences, nous apprehendions d'être entendus de la Ville, & de voir tomber, sur nous, tous les Navires qui étoient dans le Port. Aussi-tôt que nous fumes près du bord Indien, vingt de nos soldats, qui n'attendoient que cet instant, y sauterent avec une impetuosité qui leur épargna la peine de combattre. La plûpart de nos ennemis, effrayés de ce premier mouvement, se jetterent dans les flots. Cependant quelques-uns des plus braves se rassemblerent pour faire tête. Mais Faria suivant aussi-tôt, avec vingt autres soldats, fit un furieux carnage de ceux qui avoient entrepris de resister. Il en tua plus de trente; & d'un équipage assez nombreux, le feu n'épargna que ceux qui s'étoient jettés dans la mer, & qu'on en fit retirer; autant pour

Carnage qu'il y fait.

servir à la navigation de nos propres Vaisseaux, que pour déclarer quel étoit leur chef. On en mit quatre à la torture ; mais ils souffrirent la mort avec une brutale constance. On alloit exposer aux mêmes tourmens un petit garçon qu'on esperoit de faire parler plus facilement ; lorsqu'un vieillard, qui étoit couché sur le tillac, s'écria, la larme à l'œil, que c'étoit son fils, & qu'il demandoit d'être entendu, avant que ce malheureux enfant fût livré aux supplices. Faria fit arrêter l'exécuteur. Mais, après avoir promis au pere la vie & la liberté, s'il s'expliquoit de bonne foi, avec la restitution de toutes les marchandises qui seroient à lui, il jura que pour le punir de la moindre imposture il le feroit jetter dans la mer avec son fils. Ce vieillard que nous prenions encore pour un Mahometan, repondit qu'il acceptoit cette condition; que s'il remercioit Faria de la vie qu'il accordoit à son fils, il lui offroit la sienne, dont il faisoit peu de cas à son âge ; mais qu'il ne s'en fieroit pas moins à sa parole, quoique la profession qu'il lui voyoit exercer fût peu conforme à la Loi Chretienne dans laquelle ils étoient nés tous deux.

Histoire d'un vieux Chrétien qu'il y trouve.

Une reponse si peu attendue parut

MENDEZ PINTO.

causer un peu de confusion à Faria. Il fit approcher le vieillard ; & le voyant aussi blanc que nous, il lui demanda s'il étoit Turc ou Persan. La curiosité nous avoit rassemblé tous au-tour de lui, pour écouter son histoire. Il nous dit qu'il étoit Armenien d'origine, & né au Mont Sinaï, d'une fort bonne famille ; que son nom étoit Thomas Mostangen, que se trouvant, en 1538, au Port de Gedda, avec un Vaisseau qui lui appartenoit, Solyman Bacha, Viceroi du Caire, qui alloit faire le siege de Diu, l'avoit faire prendre, avec d'autres Vaisseaux Marchands, pour servir au transport de ses vivres & de ses munitions : qu'après avoir rendu ce service aux Turcs, & lorsqu'il leur avoit demandé le salaire qu'on lui avoit promis, non seulement ils lui avoient manqué de parole, mais qu'ils lui avoient pris sa femme & sa fille, qu'ils avoient forcées devant lui, & qu'ils avoient jetté son fils dans la mer, pour leur avoir reproché cette injure : qu'ensuite s'étant vû enlever son Vaisseau, & la valeur de six mille ducats qui faisoient la meilleure partie de son bien, le desespoir l'avoit conduit par terre à Surate, avec le fils qui étoit à bord, & le seul qui lui restoit :

que de-là ils s'étoient rendus à Malaca, dans le Navire de Dom Garcie De-Saa, Gouverneur de Bacaim ; d'où il étoit parti pour la Chine avec Christophe De-*Sardinha*, qui avoit été Facteur aux Moluques : mais qu'étant à l'ancre, dans le détroit de Sincapur, *Quiay-Tajano*, Maître de la Jonque dont nous venions de nous saisir, avoit surpris le Vaisseau Portugais pendant la nuit ; qu'il s'en étoit rendu maître par la mort du Capitaine & de tout l'équipage, & que de vingt sept Chrétiens, il étoit le seul à qui la vie eût été conservée avec celle de son fils, parce que le Corsaire avoit reconnu qu'il n'étoit pas mauvais canonier.

MENDEZ PINTO.

Faria ne put entendre ce recit sans se frapper le front d'étonnement : » Mon Dieu, mon Dieu, dit-il, il » me semble que ce que j'entends est » un songe. Ensuite, se tournant vers ses soldats, il leur raconta l'histoire du Corsaire, qu'il avoit apprise en arrivant aux Indes. C'étoit un des plus cruels ennemis du nom Portugais. Il en avoit tué de sa propre main, plus de cent ; & le butin qu'il avoit fait sur eux montoit à plus de cent mille ducats. Quoique son nom fut Quiay-Tajano, sa vanité lui avoit fait pren-

A qui étoit le Vaisseau dont Faria s'étoit saisi.

MENDEZ PINTO.

dre celui de Capitaine Sardinha, depuis qu'il avoit massacré cet Officier. Nous demandames à l'Armenien ce qu'il étoit devenu. Il nous dit qu'étant fort blessé, il s'étoit caché dans la soute, entre les cables, avec six ou sept de ses gens. Faria s'y rendit aussi-tôt, & nous ouvrimes l'écoutille des cables. Alors ce brigand desesperé sortit, par un autre écoutille, à la tête de ses Compagnons, & se jetta si furieusement sur nous, que malgré l'extrême inégalité du nombre le combat dura près d'un quart d'heure. Ils ne quitterent les armes qu'en expirant. Nous ne perdimes que deux Portugais & sept Indiens de l'équipage : mais vingt furent blessés ; & Faria reçut lui-même deux coups de sabre sur la tête, & un troisieme sur le bras. Après cette sanglante victoire, il fit mettre à la voile, dans la crainte d'être poursuivi.

Butin qu'il y trouve.

Nous allames mouiller le soir sous une petite Isle deserte, où le partage du butin se fit tranquillement. On trouva dans la Jonque (26) cinq cens bahars de poivre (27) ; soixante de sandal ; quarante de noix muscades & de macis ; quatre - vingt d'étain, trente d'y-

(26) On abrege ce détail.
(27) Chaque Bahar, de cinquante quintaux.

voire ; & d'autres marchandiſes, qui montoient, ſuivant le cours du commerce, à la valeur de ſoixante dix mille ducats. La plus grande partie de l'artillerie étoit Portugaiſe. Entre quantité de meubles & d'habits de notre nation, nous fumes ſurpris de voir des couppes, des chandeliers, des cuillieres,&de grands baſſins d'argent doré. C'étoit la depouille de Sardinha, de Juan Oliveyra, & de Barthelemi de *Matos*, trois de nos plus braves Officiers, dont les Vaiſſeaux avoient été la proie du Corſaire. Mais la vûe de tant de richeſſes ne diminua point notre compaſſion pour neuf petits enfans, âgés de ſix à huit ans, qui furent trouvés dans un coin, enchaînés par les mains & par les pieds.

MENDEZ PINTO.

Faria cherche à vendre ſon butin.

Le lendemain, Faria prenant plus de confiance que jamais à ſa fortune, ne fit pas difficulté de retourner vers la côte d'Aynan, où il ne deſeſperoit pas encore de rencontrer Coja-Acem. Cependant quelques pêcheurs de perles, dont il reçut des rafraîchiſſemens dans la Baye de Camoy, lui annoncerent l'approche d'une Flotte Chinoiſe; & le prenant d'ailleurs pour un Negociant, malgré quelques ſoupçons qu'ils ne purent cacher à la vûe des étoffes &

MENDEZ PINTO.

des meubles precieux qu'ils voyoient entre les mains de ses soldats, ils lui firent une peinture si rebutante des obstacles qu'il trouveroit à la Chine, où son dessein étoit d'aller vendre effectivement ses marchandises, qu'il résolut de chercher quelque autre Port. Ses Vaisseaux étoient deja si chargés, qu'il leur arrivoit souvent d'échouer sur les bancs de sable dont cette mer est remplie. Cependant il étoit attendu par de nouveaux obstacles, à l'embouchure de la riviere de Tanauquir.

Autre victoire qu'il remporte à l'embouchure du Tanauquir.

Pendant qu'il s'efforçoit d'y entrer, sur l'esperance que les pêcheurs de Camoy lui avoient donnée d'y trouver un bon Port, il fut attaqué par deux grandes Jonques, qui descendoient cette riviere, avec la faveur du vent & de la marée. Leur premiere salve fut de vingt six pieces d'artillerie, & se trouvant presque sur nous, avant que nous eussions pû les découvrir, elles nous aborderent avec une redoutable nuée de dards & de fleches. Nous n'évitames cette tempête qu'en nous retirant sous le demi-pont, d'où Faria nous fit amuser les Ennemis à coups d'arquebuses, pendant l'espace d'une demi-heure, pour leur donner le temps d'épuiser toutes leurs munitions. Mais quarante de

de leurs plus braves gens sauterent enfin sur notre bord, & nous mirent dans la nécessité de les recevoir. Le combat devint si furieux, que le tillac fut bientôt couvert de morts. Faria fit des prodiges de valeur. Les Indiens commençant à se refroidir par leur perte, qui étoit deja de vingt six hommes, vingt Portugais prirent ce moment pour se jetter dans la Jonque de leurs Ennemis, où cette attaque imprévûe leur fit trouver peu de resistance. Ainsi, la victoire se declarant pour eux sur l'un & l'autre bord, ils penserent à secourir Boralho, qui étoit aux prises avec la seconde Jonque. Faria lui porta sa fortune, avec l'exemple de son courage. Enfin les Jonques tomberent sous son pouvoir. Il en avoit couté la vie à quatre-vingt Indiens; & par une faveur extraordinaire du Ciel (28), il ne se trouva parmi les morts qu'un seul Portugais, & quatorze hommes d'équipage, quoique les blessés fussent en très grand nombre.

MENDEZ PINTO.

Tandis qu'on tiroit des flots tous les ennemis qui s'y étoient précipités, & qui demandoient d'être secourus, on

Ce qu'il trouve dans une Jonque.

(28) L'Auteur a la pieté de rapporter tout au secours du Ciel, quoiqu'il reconnoisse que Faria faisoit le métier d'un vrai Corsaire.

MENDEZ PINTO.

entendit, dans la Jonque dont Boralho s'étoit rendu maître, des cris & des plaintes, qui sembloient venir de dessous la proue. Quelques Matelots, qu'on y fit descendre, amenerent dix sept Chrétiens, c'est-à-dire, deux Portugais, cinq petits enfans, deux filles & huit garçons, dans un état qui inspiroit de la pitié; chargés de chaînes, & la plûpart nuds. L'un des deux Portugais étant à demi mort, on apprit de l'autre, que le Corsaire avoit deux noms, l'un Européen, & l'autre Chinois; que son nom Chinois qu'il portoit alors, étoit *Nicoda Xicaulem*; qu'ayant embrassé le Christianisme à Malaca, il y avoit pris le nom de Francesco Saa, de celui du Gouverneur de cette Ville, Dom Garcie Saa, qui avoit été son Parrain; qu'après sa conversion, ce Seigneur lui avoit fait épouser une jeune orpheline Portugaise, d'une famille honorable; mais qu'ayant fait voile ensuite à la Chine, sur une Jonque qui lui appartenoit, accompagné de sa femme & de vingt Portugais, il avoit relâché dans l'Isle de *Catan*, sous prétexte d'y faire de l'eau, & que de concert avec son équipage, il avoit massacré les Portugais pendant leur sommeil, pour se saisir de toutes leurs

Histoire du Corsaire.

MENDEZ PINTO.

marchandises ; qu'après cette horrible perfidie, il avoit proposé à sa femme d'adorer les Idoles, & que sur son refus, il lui avoit fait sauter la cervelle d'un coup de hache ; que l'année suivante, il s'étoit emparé d'une petite Jonque, dans laquelle il avoit tué dix autres Portugais ; qu'ayant embrassé ouvertement le métier de Corsaire, il avoit pris, depuis trois ans, cette riviere pour sa retraite, parce qu'il s'y croyoit à couvert de la vengeance de notre Nation, qui n'avoit aucun commerce sur cette côte ; que les cinq petits enfans, les huit garçons, & les deux filles étoient les malheureux restes d'une Jonque Portugaise qu'il avoit prise à l'embouchure de la riviere de Siam, & dans laquelle il avoit tué leurs Peres ; que de seize Portugais qu'il y avoit trouvés, il n'avoit accordé la vie qu'à deux, parce que l'un étoit Charpentier & l'autre Calfateur, & que depuis près de quatre ans qu'il les menoit dans ses courses, il les faisoit mourir de faim & de coups ; qu'en nous attaquant, il nous avoit pris pour des Marchands Chinois, qu'il n'épargnoit pas plus que les Portugais, lorsqu'il pouvoit les surprendre avec avantage.

On demanda au malheureux, qui

MENDEZ PINTO.

faiſoit ce récit, s'il reconnoîtroit le Corſaire parmi les morts. Il entreprit de le trouver, quoique les Cadavres euſſent été jettés dans la mer; & s'étant mis dans une petite barque, il le découvrit enfin parmi pluſieurs corps qui flottoient ſur l'eau. On lui trouva un grand coup d'épée ſur la tête, & un coup de pique qui lui traverſoit l'eſtomach. Il lui étoit reſté une chaîne d'or autour du cou, de laquelle pendoit une eſpece d'idole, en forme de lezard à deux têtes, avec la queue & les pattes émaillées de verd & de noir. Faria l'ayant fait trainer vers la proue, lui coupa la tête & fit tailler le corps en pieces, qui furent jettés dans les flots (29).

Faria ſe rend à Mutipinam.

Le butin fut eſtimé environ quarante mille Taels. On trouva, dans les deux Jonques, dix ſept pieces d'artillerie de bronze, aux armes de Portugal. Quoique ces deux bâtimens fuſſent très bons, Faria ſe vit obligé d'en faire brûler un, faute de Matelots pour le gouverner. Le lendemain, il voulut tenter encore une fois d'entrer dans la riviere; mais quelques pêcheurs, qu'il avoit pris pendant la nuit, l'avertirent que le Gouverneur de cette Province

(29) Pages 204 & précedentes. C'étoit la Cochinchine, qui dépendoit alors du Tonquin.

avoit toujours été d'intelligence avec le Corsaire, qui lui cedoit le tiers de ses prises pour obtenir sa protection dont il jouissoit depuis long-temps. Cette nouvelle nous fit prendre le parti de chercher un autre Port. On se détermina pour *Mutipinam*, qui est plus éloigné de quarante lieues à l'Est, & fréquenté par les Marchands de Laos, de Pasnas & de Gueos.

MENDEZ PINTO.

Il prend une jeune mariée.

Nous fimes voile avec trois Jonques, & le premier vaisseau dans lequel nous étions partis de Patane, jusqu'à *Tillannmera*, où la force des courans nous obligea de mouiller. Après nous y être ennuyés trois jours à l'ancre, la fortune nous y amena vers le soir quatre *Lanteas*, espece de barques à rames, dont l'une portoit la fille du Gouverneur de *Colem*, mariée depuis peu au fils d'un Seigneur de *Pandurée*. Elle alloit joindre pour la premiere fois son mari, qui devoit venir au devant d'elle avec un cortege digne de leur rang. Mais ceux qui la conduisoient ayant pris nos Jonques pour celles qu'ils esperoient de rencontrer, vinrent tomber entre nos mains. Faria fit cacher tous les Portugais. La jeune mariée paroissant elle-même, demandoit déja son mari, lorsque pour réponse une troupe de nos

gens sauterent dans les lantées, & s'en rendirent les maîtres. Nous fimes passer aussi-tôt notre prise à bord. Faria se contenta de retenir la jeune mariée, & deux de ses freres qui étoient jeunes, blancs, & de fort bonne mine, avec vingt Matelots, qui nous devinrent fort utiles pour la manœuvre de nos Jonques. Sept ou huit hommes, qui formoient le cortege & plusieurs femmes âgées, de celles qui se louent pour chanter & jouer des instrumens, furent laissées sur la Côte. Le lendemain, étant partis de ce lieu, nous rencontrames la petite flotte du Seigneur de Pandurée, qui passa près de nous avec des banieres de soie, & faisant retenir l'air du bruit des instrumens, sans se défier que nous enlevions sa femme. Dans le dessein où nous étions de nous rendre à Mutipinam, Faria ne jugéa point à propos d'arrêter cette troupe joyeuse, & n'avoit même été déterminé que par l'occasion à troubler la joie qui regnoit aussi dans les lantées.

Il vend ses marchandises à Mutipinam.

Trois jours après, étant arrivés à la vue de ce Port, nous mouillames sans bruit dans une anse, à l'embouchure de la riviere, pour nous donner le tems d'en faire sonder l'entrée, & de prendre des informations pendant la nuit.

Douze ſoldats, qui furent envoyés dans une barque, ſous la conduite de Martin Dalpoem, nous amenerent deux hommes du pays, qu'ils avoient enlevés avec beaucoup de précaution. Faria défendit d'employer les tourmens pour tirer d'eux les éclairciſſemens qui convenoient à notre ſureté. Ils nous apprirent naturellement que tout étoit tranquille dans le port, & que depuis neuf jours il y étoit arrivé quantité de Marchands des Royaumes voiſins. Une ſi belle occaſion de nous défaire de nos marchandiſes nous fit tourner notre reconnoiſſance vers le Ciel. » Nous récitames, avec beaucoup de dévotion, » les Litanies de la Vierge, & nous promimes de riches préſens à *Notre-Dame du Mont*, qui eſt proche de Malaca, pour l'embelliſſement de ſon » Egliſe. « A la pointe du jour, Faria rendit la liberté aux Indiens, & leur fit quelques préſens. Enſuite, ayant fait orner les hunes de nos Vaiſſeaux & déployer nos banieres & nos flammes, avec pavillon de marchandiſe, ſuivant l'uſage du pays, il alla jetter l'ancre dans le Port, ſous le quai de la ville (30).

MENDEZ PINTO.

(30) Pages 214 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

Nous fumes reçus comme des Marchands de Siam, dont nous avions pris le nom ; & sans autre difficulté que celle des droits, qui furent enfin reglés à cent pour mille, nous nous défimes en peu de jours, de tout le butin que nous avions acquis au prix de notre sang. On en fit la somme de cent trente mille taels, en lingots d'argent. Malgré toute la diligence qu'on y avoit apportée, les Habitans furent informés, avant le départ de Faria, du traitement qu'il avoit fait au Corsaire, dans la riviere de Tanauquir. Ils commencerent alors à nous regarder d'un œil si différent, que n'osant plus nous fier à leurs intentions, nous nous hatames de remettre à la voile (31).

Faria s'étoit mis dans la plus grande de nos Jonques, avec le titre & le pavillon de Géneral ; mais on s'apperçut qu'elle puisoit beaucoup d'eau. Diverses informations nous faisoient regarder la riviere de Madel, dans l'isle d'Aynan, comme un lieu convenable à nos besoins, par la facilité que nous y devions trouver pour échanger cette Jonque ou pour la radouber. Nous n'étions arrêtés que par l'éclat de nos ex-

(31) pages 219 & précedentes.

péditions, qui devoient nous y avoir fait beaucoup d'ennemis. Cependant, deux considerations nous firent passer sur cette crainte : l'une fut celle de nos forces, qui nous mettoient à couvert de la surprise, & qui nous rendoient capables de nous mesurer avec toutes les Puissances qui ne seroient pas celles des Rois & des Mandarins ; l'autre, une juste confiance aux motifs de notre Géneral autant qu'à sa valeur : car son intention n'étoit que de rendre le change aux Corsaires, qui avoient ôté les biens & la vie à quantité de Chrétiens ; & jusqu'alors toutes nos richesses nous paroissoient bien acquises (32). Après avoir lutté pendant douze jours contre les vents, nous arrivames au Cap de Pulo-*Hindor*, nom Indien de l'Isle des Cocos. De-là étant retournés vers la Côte du Sud, où nous fimes quelques nouvelles prises, nous revinmes vers le Port de Madel, & nous entrames dans la riviere le 8 de Septembre. Le Ciel, chargé de nuages depuis trois ou quatre jours annonçoit une de ces tempêtes, qui portent le nom de typhons, & qui sont fréquentes dans ces mers aux nouvelles Lunes. Nous vimes plu-

MENDEZ PINTO.

(32) Page 219.

MENDEZ PINTO.

sieurs Jonques qui cherchoient une retraite, & qui mouilloient dans les anses voisines.

Histoire du Corsaire Hinimilau.

Un fameux Corsaire Chinois, redouté des Marchands sous le nom d'Hinimilau, entra dans la riviere après nous. Sa Jonque étoit grande & fort élevée. En s'approchant du lieu où nous étions à l'ancre, il nous salua, suivant l'usage du pays, sans nous avoir reconnus pour des Portugais. Nous le prenions aussi pour un Marchand Chinois, qui redoutoit l'approche du typhon. Mais tandis qu'il passoit, à la portée de la voix, nous entendimes crier distinctement dans notre langue, Seigneur Dieu, miséricorde. Ce cri, répeté plusieurs fois, nous fit juger qu'il venoit de quelques malheureux esclaves de notre Nation. Faria, qui pouvoit se faire entendre des Matelots Chinois, leur ordonna d'amener leurs voiles. Ils passerent sans lui répondre; & jettant l'ancre un quart de lieue plus loin, ils commencerent alors à jouer du tambour & faire briller leurs cimeterres. Quoique ces bravades semblassent marquer du courage, & de la confiance dans quelque secours que nous ignorions, Faria dépêcha vers eux une barque bien équipée; elle revint bien-

MENDEZ PINTO.

tôt avec un grand nombre de bleſſés, qui n'avoient pû ſe défendre contre une nuée de dards & de pierres qu'on leur avoit lancés du bord. Ce ſpectacle irrita ſi vivement Faria, que faiſant lever auſſi-tôt les ancres, il s'approcha de l'ennemi juſqu'à la portée de l'arquebuſe. A cette diſtance, il le ſalua de trente ſix pieces de canon, entre leſquelles il y en avoit quelques-unes de batterie, qui tiroient des balles de fonte. Toute la réſolution des Corſaires ne les empêcha point de couper leurs cables pour ſe faire échouer ſur la rive; mais Faria n'eut pas plutôt reconnu leur deſſein, qu'il les aborda furieuſement. Le combat devint terrible. Ils étoient en ſi grand nombre, que pendant plus d'une demi-heure les forces ſe ſoutinrent de part & d'autre avec beaucoup d'égalité. Mais enfin les Corſaires, las, bleſſés ou brûlés, ſe jetterent tous dans les flots; tandis que pouſſant des cris de joie, nous continuames de preſſer une ſi belle victoire. Notre Géneral voyant périr un grand nombre de ces miſérables, qui ne pouvoient réſiſter à l'impétuoſité du courant, fit paſſer quelques ſoldats dans deux barques, avec ordre de ſauver ceux qui voudroient accepter leur ſe-

MENDEZ PINTO.

cours. On en ſauva ſeize, entre leſquels étoit Hinimilau, Capitaine de la Jonque.

Sort cruel de huit Eſclaves Portugais.

Il fut amené devant Faria, qui lui fit d'abord panſer ſes plais. Enſuite il lui demanda ce qu'étoient devenus les Portugais que nous avions entendus ſur ſon bord. Le Corſaire repondit fierement qu'il n'en ſçavoit rien; mais la vûe des tourmens le fit changer de langage. Il demanda un verre d'eau, parce que la ſechereſſe de ſon goſier lui ôtoit l'uſage de la voix, en promettant de voir ce qu'il auroit à repondre. On lui apporta de l'eau, dont il but avidement une exceſſive quantité. Alors, paroiſſant reprendre ſa fierté avec ſes forces, il dit à Faria qu'on trouveroit les Portugais dans la chambre de proue. Ils y étoient effectivement, mais égorgés. Ceux qui s'y étoient rendus, pour finir leur captivité, apporterent huit corps ſur le tillac; une femme avec deux enfans de ſix ou ſept ans, à qui l'on avoit coupé brutalement la gorge & cinq hommes fendus de haut en bas, & les boyaux hors du corps. Faria, touché juſqu'aux larmes d'un ſi triſte ſpectacle, demanda au Corſaire ce qui l'avoit pû porter à cette cruauté. Il repondit que c'étoit une juſte punition pour

des traîtres, qui lui avoient attiré sa disgrace en se montrant à nous; & que pour les enfans, il suffisoit qu'ils fussent de race Portugaise pour avoir merité la mort. Ses reponses, à d'autres questions, ne furent pas moins remplies d'extravagance & de fureur. Il se vanta d'avoir massacré un grand nombre de Portugais, avec des circonstances si barbares, qu'elles nous firent lever les mains d'étonnement & d'horreur. L'indignation saisit Faria, qui sans l'honorer du moindre reproche, le fit tuer à ses yeux. Il trouva, dans la Jonque, en soyes, en étoffes, en musc, en porcelaines, &c. la valeur de quarante mille taels, dont nous nous vimes forcés de brûler une partie avec le corps même de la Jonque, parce qu'ayant perdu quantité de braves Matelots, il nous en restoit trop peu pour la gouverner (33).

MENDEZ PINTO.

Reputation de Faria. Il donne des Passeports aux Marchands.

Tant d'exploits commençoient à rendre le nom de Faria si terrible, que les Capitaines des Jonques qui se trouvoient dans le Port de Madel, apprenant bien-tôt cette derniere victoire, & se croyant menacés de la visite du Vainqueur, lui firent offrir vingt mille

(33) Page 130 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

Taels pour obtenir sa protection. Il reçut fort civilement leurs Députés ; & s'engageant par un serment redoutable, non seulement à les épargner, mais à les défendre, dans l'occasion, contre les Corsaires, dont ces mers étoient remplies, il leur accorda des Passeports réguliers, qu'il signa de son nom (34). Outre la somme qui lui avoit été proposée, & qui fut payée fidellement, un de ses gens, nommé *Costa*, qu'il revêtit de la qualité de son Secretaire, acquit plus de quatre mille Taels pour la simple expedition des Patentes. Après avoir passé quatorze jours dans le Port de Madel, nous achevames de parcourir toute cette contrée, dans la seule vûe de découvrir les traces de Coja-Acem. Nuit & jour, Faria n'étoit rempli que de cette idée. Il employa six mois entiers à prendre des informations, dont il ne tira pas d'autre fruit que d'avoir visité un grand nombre de havres & de ports. Une ombre d'esperance le fit pénetrer en plein jour dans une grande Ville nommée *Quangiparu*, dont les Temples & les Edifices nous parurent magnifiques. Mais, se voyant

(34) Le Viceroi de l'Isle d'Aynan lui fit offrir un emploi distingué dans la Marine Chinoise, & d'autres faveurs qu'il refusa.

trompé par de faux avis, il ne passa que vingt quatre heures dans un lieu si dangereux pour le nombre de ses Habitans. Toutes ces Côtes étoient remplies de Bourgs & de Villages; quelques-uns revêtus d'un mur de brique. Le Pays est extrêmement fertile; & divers Marchands nous assurerent qu'il s'y trouve des mines de cuivre, d'argent, d'étain, de salpêtre & de souffre (35).

MENDEZ PINTO.

Naufrage de Faria dans l'Isle des Larrons.

Nous tenions la mer depuis si longtemps, que les soldats ennuyés du travail prierent Faria de faire un partage exact du butin, comme il s'y étoit engagé à Patane; chacun dans le dessein de quitter le metier des armes, & d'aller jouir tranquillement de sa fortune. Cette proposition fit naître de fâcheux differends. Cependant on convint de choisir Siam, pour y passer l'hiver, & pour y vendre les Marchandises qui restoient à partager. Après avoir juré cet accord, on alla mouiller dans une Isle assez éloignée de l'anse qu'on abandonnoit; & pendant douze jours, on y attendit le vent qui devoit nous conduire au repos. Il se leva, aussi favorable que nous l'avions desiré : mais la nou-

(35) Page 233.

MENDEZ PINTO.

velle lune d'Octobre le fit changer, po notre malheur, dans une si furieu tempête, que nous fumes repouss avec une violence incroyable cont l'Isle que nous avions quittée. No manquions de cables ; & ceux que no avions encore étoient à demi pourri Aussi-tôt que la mer avoit commen à s'enfler, & que le vent du Sud no eut pris à découvert en traversant l côte, l'idée du peril qui nous menaço nous avoit fait couper les mâts & jette dans les flots quantité de Marchandise Mais la nuit devint si obscure, le tem si froid, & l'orage si violent, que n'e perant plus rien de nos propres efforts nous fumes reduits à tout attendre d la misericorde du Ciel. Elle n'étoit pa dûe sans doute à nos pechés (36). Ver deux heures après minuit, un épou ventable tourbillon jetta nos quatr Vaisseaux contre la Côte, & les bris sans y laisser une planche entiere.

Nombre de ceux qui échappent à la mort.

Il y perit cent quatre-vingt six hom mes. A la pointe du jour, nous nou trouvames sur le rivage au nombre d cinquante trois, entre lesquels nou n'étions que vingt trois Portugais moins étonnés de notre naufrage, qu

(36) Page 235.

de nous voir à terre, ſans ſçavoir à quel haſard nous avions l'obligation de notre ſalut. Heureuſement Faria fut un de ceux à qui le Ciel avoit conſervé la vie. Nous vimes, avec autant d'effroi que de pitié, les cadavres de nos compagnons & de nos amis, dont le bord de la mer étoit couvert. Faria, déguiſant ſa douleur, nous exhorta par une courte harangue à ne pas perdre l'eſperance. Quoique l'Iſle fût deſerte, il nous promit que les bois & le rivage nous fourniroient de quoi nous défendre contre la faim; & loin de renoncer à la fortune, il nous repréſenta que la miſere même devant être un aiguillon pour le courage, nous ne pouvions trop attendre de l'avenir, en proportionnant cette attente à notre ſituation (37).

MENDEZ PINTO.

Courage de Faria, & ſa harangue.

Nous employames deux jours à donner la ſepulture aux morts. Quelques proviſions mouillées, que nous tirames des flots, ſervirent à nous ſoutenir pendant ce triſte office. Mais comme les vivres étoient trempées, la pourriture, qui s'y mit bientôt, ne nous

Extrêmités où les Portugais ſont réduits.

(37) Leur perte montoit à cinq cens mille écus. La harangue de Faria eſt un plaiſant mélange de Religion & d'idées profanes. La Foi, l'Eſperance, & la Charité Chrétienne, y font un grand rolle.

MENDEZ PINTO.

permit pas d'en faire un long usage. En moins de cinq jours, il nous devint impossible d'en supporter l'odeur & le goût. Nous nous vimes forcés d'entrer dans les bois, où nous trouvant sans armes, il nous servit peu de voir passer quantité de bêtes sauvages, que nous ne pouvions esperer de prendre à la course. Le froid & la faim nous avoient deja si fort affoiblis, que plusieurs de nos compagnons tomboient morts en nous parlant. Faria continuoit de nous ranimer par ses exhortations: mais un sombre silence dans lequel il tomboit souvent malgré lui, nous apprenoit assez qu'il ne jugeoit pas mieux que nous de notre sort. Un jour qu'il s'étoit assis, pour nous faire manger, à son exemple, quelques plantes sauvages, que nous connoissions peu, un oiseau de proye, qui s'étoit élevé derriere la pointe que l'Isle forme au Sud, laissa tomber près de lui un poisson de la longeur d'un pied. Il le prit, & l'ayant fait rôtir aussi-tôt, il nous penetra de tendresse & d'admiration, lorsqu'au lieu de le manger lui-même, il le distribua de ses propres mains entre les plus foibles & les plus malades.

Faria les console.

Ensuite, jettant les yeux vers la pointe d'où l'oiseau étoit parti, il en dé-

Comment ils trouvent des vivres.

couvrit plusieurs autres, qui s'élevoient & se baissoient dans leur vol; ce qui lui fit juger qu'il y avoit peut-être, dans ce lieu, quelque proye dont ces animaux se repaissoient. Nous y marchames *en procession*, pour attendrir le Ciel par nos prieres & par nos larmes. En arrivant au sommet de la colline, nous découvrimes, sous nos pieds, une vallée fort basse, qui nous parut remplie d'arbres chargés de fruits, & traversée par une riviere d'eau douce. La joie nous avoit deja fait rompre notre procession pour y descendre, lorsque nous apperçumes un cerf fraîchement égorgé, qu'un Tigre commençoit à devorer. Nos cris firent aussi-tôt fuir le Tigre, qui nous abandonna sa proye (38). Etant descendus dans la vallée, nous y fimes un grand festin, de la chair du cerf, & des fruits qui s'y offroient en abondance. Nous y primes aussi quantité de poissons, soit par notre industrie, soit avec le secours des oiseaux de proye, qui s'abbaissant sur l'eau, & se relevant avec un poisson dans leur bec ou dans leurs serres, le laissoient souvent tomber lorsqu'ils étoient épouvantés par nos cris (39).

MENDEZ PINTO.

(38) Pages 239 & précedentes.
(39) Page 240.

MENDEZ-PINTO.

Occasion que la fortune leur offre pour se sauver.

Ces rafraîchissemens retablirent un peu nos forces; & pendant plusieurs jours, l'experience augmenta notre habileté pour la pêche. Le Samedi suivant, à la pointe du jour, nous crumes découvrir une voile, qui s'avançoit vers l'Isle. Mais, l'air étant fort tranquille, il y avoit peu d'apparence qu'elle y dût aborder. Cependant Faria nous fit retourner au rivage où nos Vaisseaux étoient brisés; & nous n'y fumes pas une demi-heure, sans reconnoître que c'étoit un veritable Bâtiment. Après avoir déliberé sur nos esperances, nous primes le parti d'entrer dans un bois voisin, pour nous derober à la vûe de ceux qui paroissoient approcher. Ils arriverent sans défiance, & nous les reconnumes pour des Chinois. Leur Bâtiment étoit une belle Lantée à rames, qu'ils amarrerent avec deux cables de pouppe & de proue, pour descendre plus facilement par une planche. Environ trente personnes, qui sauterent aussi-tôt sur le sable, s'employerent à faire leur provision d'eau & de bois. Quelques-uns s'occuperent aussi à préparer les alimens, à lutter & à d'autres exercices. Faria, les voyant sans crainte & sans ordre, jugea qu'il n'étoit resté personne, dans le Vais-

Faria s'empare adroitement d'un Vaisseau.

ſeau, qui fût capable de nous reſiſter. Il nous donna ſes ordres, après nous avoir expliqué ſon deſſein (40); &, ſur le ſigne dont il nous avoit avertis, nous primes notre courſe enſemble vers la Lantée, où nous entrames ſans aucune oppoſition. Les deux cables furent auſſi-tôt lâchés; & tandis que les Chinois accouroient au rivage, dans la ſurpriſe de cet évenement, nous eumes le temps de nous éloigner à la portée de l'arbalete. Quoiqu'il nous reſtât peu de crainte à cette diſtance, nous tirames ſur eux un Fauconneau qui ſe trouvoit dans la Lantée. Ils prirent tous

(40) Donnons une idée de la biſarrerie pieté des Portugais, par l'exhortation que Pinto met dans la bouche de Faria. » Meſſieurs mes freres, nous dit-il, vous voyez le triſte état où notre malheur nous a jettés. Je confeſſe que mes pêchés en ſont la cauſe. Mais la miſericorde de Dieu eſt infinie J'y mets toute ma confiance. Elle ne permettra pas que nous périſſions miſérablement. Qoiqu'il ſoit inutile de vous repréſenter combien il importe de prendre ce Vaiſſeau, que notre Dieu nous amene un miracle ſenſible, je ne laiſſe pas de vous le dire, afin que dans l'état où vous êtes, avec ſon ſaint nom à la bouche & au cœur, nous nous jettions enſemble dans l'inſtrument de notre délivrance, & que nous ſoyions dedans avant que de pouvoir être entendus. Et, je vous prie, que perſonne ne penſe qu'à ſe ſaiſir d'abord des armes que nous y trouverons, pour eous mettre en état de nous bien défendre, & demeurer poſſeſſeurs du ſeul moyen de ſalut qui nous reſte après Dieu. Je dirai trois fois, *Jeſus*. Faites auſſi-tôt ce que vous me verrez faire. *Page* 231.

MENDEZ PINTO.

la fuite vers les bois, pour y déplorer sans doute leur infortune, comme nous y avions passé quinze jours à pleurer le nôtre.

A qui ce Bâtiment appartenoit.

Ils n'avoient laissé à bord qu'un vieillard, avec un enfant de douze ou treize ans. Notre premier soin fut de visiter les provisions, qui étoient en abondance. Après avoir satisfait notre faim, nous fimes l'inventaire des marchandises; elles consistoient en soye torse, en damas & en satins, dont la valeur montoit à quatre mille écus. Mais le riz, le sucre, les jambons & les poules nous parurent la plus précieuse partie du butin, pour le retablissement de nos malades qui étoient en fort grand nombre. Nous apprimes du vieillard que le Bâtiment & sa charge appartenoit au pere de l'enfant, qui venoit d'acheter ces marchandises à *Quouman*, pour les aller vendre à *Combay*; & qu'ayant eu besoin d'eau, son malheur l'avoit amené pour en faire dans l'Isle des Larrons. Faria s'efforça, par ses caresses, de consoler le jeune Chinois, en lui promettant de le traiter comme son propre fils. Mais il n'en pût tirer que des larmes, & des marques de mepris pour ses offres (41).

(41) Page 245.

Dans un conseil auquel tout le monde fut appellé, nous primes la résolution de nous rendre à Liampo. Ce Port de la Chine étoit éloigné de deux cens soixante lieues vers le Nord; mais nous espérions, en suivant la côte, de nous emparer d'un Vaisseau plus commode & plus grand que le nôtre; ou si la fortune s'obstinoit à nous maltraiter, Liampo nous offroit une ressource dans quelqu'un des Navires Portugais qui s'y rassembloient dans cette saison. Le lendemain, nous découvrimes une petite Isle nommée *Quintou*, où nous enlevames dans une barque de pêcheurs, quantité de poisson frais, & huit hommes pour le service de notre Lantée. De-là, nous étant avancés vers la riviere de Chamoy, Faria, qui se défioit de notre Lantée pour un long voyage, resolut de se saisir d'une petite Jonque qu'il vit seule à l'ancre. Ce dessein ne lui couta que la peine d'y passer avec vingt hommes, qui trouverent sept ou huit Matelots Chinois endormis. Il leur fit lier les mains, avec menace de les tuer s'ils jettoient le moindre cri; & sortant de la riviere, il conduisit sa prise à Pulo-Quirim, qui n'est qu'à neuf lieues de Chamoy. Trois jours après, il se rendit à *Luxitay*, dont on

MENDEZ PINTO
Esperanc & route de Faria.

MENDEZ PINTO.

lui avoit vanté l'air pour le retabliſſement de ſes malades, & les commodités pour calfater les deux Bâtimens. Quinze jours ayant ſuffi pour l'exécution de ſes vûes, il gouverna vers Liampo.

Il rencontre Quiay Panjam.

Le vent & les marées ſembloient s'accorder en ſa faveur, loſqu'il rencontra une Jonque de Patane, commandée par un Chinois nommé *Quiay-Panjam*, ſi devoué à la Nation Portugaiſe, qu'il avoit à ſa ſolde trente Portugais choiſis, dont il s'étoit fait autant d'amis par ſes careſſes & ſes bienfaits. C'étoit d'ailleurs un vieux Corſaire, exercé depuis long-temps au brigandage. La vûe de deux Bâtimens plus foibles que le ſien, le diſpoſa à les attaquer. Son habileté lui fit gagner le deſſus du vent; & s'étant approché à la portée du mouſquet, il les ſalua de quinze pieces d'artillerie. Malgré l'extrême inégalité des forces, Faria ne put ſe réſoudre à la ſoumiſſion. Mais lorſqu'il ſe préparoit au combat, un de ſes gens apperçut une croix dans la baniere des ennemis; & ſur le chapiteau de leur pouppe, quantité de ces bonnets rouges, que les Portugais portoient alors dans leurs expeditions militaires. Après cette découverte, quelques

ques signes furent bien-tôt entendus. De part & d'autre, on ne pensa plus qu'à se prévenir par des témoignages de joie & d'amitié. Quiay - Panjam, qui aimoit le faste, passa sur le bord de Faria, dont il connoissoit le merite par l'éclat de ses actions, avec un cortege de vingt Portugais richement vêtus, & des présens qui furent estimés deux mille ducats. Faria, dans l'abbaissement où le sort l'avoit reduit, ne put repondre à cette ostentation de richesses; mais son nom faisant toute sa grandeur présente, il raconta tous ses malheurs avec une simplicité noble, qui lui attira plus d'admiration que le souvenir de sa fortune. Le Corsaire, après avoir entendu ses nouveaux projets, lui offrit de l'accompagner dans toutes ses entreprises, avec cent hommes qu'il avoit dans sa Jonque, quinze pieces d'artillerie, & les trente Portugais qui s'étoient attachés à son service; sans autre condition que d'entrer en partage du butin pour un tiers. Cette offre fut acceptée. Faria ne fit pas difficulté de s'engager par une promesse de sa main, qu'il confirma sur les Saints Evangiles, & qui fut signée par les principaux Portugais en qualité de temoins (42).

MENDEZ PINTO.

Comment ils se lient d'amitié.

Ils s'associent pour leurs entreprises.

(42) Page 252.

MENDEZ PINTO.

Auſſi-tôt, les deux chefs prirent la reſolution d'entrer dans la riviere d'Anay, dont ils n'étoient éloignés que de cinq lieues, pour s'y pourvoir de vivres & de munitions. Panjam s'étoit menagé, par un tribut, la protection du Gouverneur. De-là, leur projet n'étoit pas moins de ſe rendre à Liampo; mais Faria ſe procura, près d'Anay, une partie des avantages qu'il s'étoit propoſés dans cette route, en s'attachant par ſes promeſſes trente ſix ſoldats qui prirent confiance à ſa fortune. Ils remirent à la voile, malgré le vent contraire, qu'ils eurent à combattre pendant cinq jours. Le ſixieme au ſoir, ils rencontrerent une barque de Pêcheurs, dans laquelle ils furent extrêmement ſurpris de trouver huit Portugais, tous fort bleſſés, & dans le plus triſte état. Faria les fit paſſer ſur ſon bord, où ſe jettant à ſes pieds, ils lui raconterent qu'ils étoient partis de Liampo, depuis dix ſept jours, pour ſe rendre à Malaca; que s'étant avancés juſqu'à l'Iſle de Sumbor, ils avoient eu le malheur d'être attaqués par un Corſaire Guzarate, nommé Coja-Acem; qui avoit, ſur trois Jonques & quatre Lanteas, environ cent hommes, Mahometans comme lui; qu'après un combat de

Premieres nouvelles qu'ils apprennent de Coja-Acem.

trois heures, dans lequel ils lui avoient brûlé une de ses Jonques, ils avoient enfin perdu leur vaisseau, & la valeur de cent mille taels en marchandises, avec dix huit Portugais de leurs parens ou de leurs amis, dont la captivité leur faisoit compter pour rien le reste de leur infortune, & la perte même de quatre-vingt deux hommes qui composoient leur équipage; que par un miracle du Ciel, ils s'étoient sauvés au nombre de dix, dans la même barque où nous les avions rencontrés; & que de ce nombre, deux étoient deja morts de leurs blessures.

MENDEZ PINTO.

Après avoir écouté ce récit avec admiration, Faria, plein de ses idées, leur demanda si le Corsaire avoit été fort maltraité dans le combat; parce qu'il lui sembloit qu'ayant perdu une de ses Jonques, & celle des Portugais devant être dans un grand desordre, il étoit impossible que ses forces ne fussent pas beaucoup diminuées. Ils l'assurerent que la victoire avoit couté cher à leur ennemi; que dans l'incendie de sa Jonque, la plûpart des soldats qui montoient ce bâtiment, avoient trouvé la mort dans les flots, & qu'il n'étoit entré dans une riviere voisine que pour y réparer ses pertes. Alors Faria

MENDEZ PINTO. Effet qu'elles produisent sur Faria.

se mit à genoux, tête nue & les mains levées vers le Ciel, qu'il regardoit fixement : il le remercia, les larmes aux yeux, d'avoir amené son ennemi entre ses mains ; & sa priere fut si vive & si touchante, que le même transport se communiquant à ceux qui l'entendirent, ils se mirent à crier, Aux armes, aux armes, comme si le Corsaire eût été present (43). Dans cette noble ardeur, ils mirent aussi-tôt la voile au vent de pouppe, pour retourner dans un Port qu'ils avoient laissé huit lieues en arriere, & s'y équiper, sans ménager les frais, de tout ce qui leur étoit nécessaire pour un mortel combat. Un present de mille ducats leur fit obtenir du Gouverneur, non seulement la liberté d'acheter toutes sortes de munitions, mais celle même de se procurer

(43) N'oublions pas sa priere : » Seigneur Jesus-Christ, mon Dieu, qui » es la véritable esperance » de ceux qui mettent » leur confiance en toi, » moi qui suis le plus » grand de tous les pê- » cheurs, je te prie hum- » blement, au nom de » tes serviteurs qui sont » ici presens, les ames » desquels tu as racheté » de ton précieux sang, » que tu nous donne for- » ce & victoire contre ce » cruel ennemi, meurtrier » d'un si grand nombre de » Portugais. C'est avec ta » faveur & ton aide, & » pour l'honneur de ton » saint Nom, que j'ai re- » solu de le chercher jus- » qu'à l'extrémité du mon- » de, pour lui faire payer » ce qu'il doit à tes soldats » & tes fideles serviteurs *Page* 255.

deux grandes Jonques qui furent échangées contre celles de Faria, & d'engager cent ſoixante hommes pour le gouvernement des voiles. Tous les volontaires, à qui l'eſperance du butin fit offrir leurs ſervices, furent reçus & payés liberalement. Quiay Panjam n'épargna point ſes treſors. Ainſi, dans la revue génerale, qui ſe fit avant que de lever l'ancre, nous nous trouvames au nombre de cinq cens hommes, Soldats ou Matelots, entre leſquels on compta quatre-vingt quinze Portugais.

Ses preparatifs pour le combat.

Treize jours nous avoient ſuffi pour ce redoutable armement. Nous partimes dans le meilleur ordre. Trois jours après, nous arrivames aux Pêcheries, où le Corſaire avoit enlevé la Jonque de notre Nation. Quelques eſpions, qu'on envoya ſur la riviere, nous rapporterent qu'il étoit à deux lieues de-là, dans une autre riviere nommée *Tinlau*, & qu'il y faiſoit reparer la Jonque Portugaiſe. Faria fit vétir à la Chinoiſe un de ſes plus braves & de ſes plus ſages ſoldats, avec ordre de s'avancer dans une barque de Pêcheurs, pour obſerver la contenance & la ſituation des ennemis. On apprit bien-tôt qu'ils étoient ſans défiance, & dans un deſordre qui nous feroit trouver peu de

MENDEZ PINTO.

peine à les aborder. Nos deux chefs resolurent d'aller mouiller le soir à l'embouchure de la riviere, & de commencer l'attaque à la pointe du jour.

Il attaque Coja-Acem.

La mer fut si calme & le vent si favorable, que Faria crut devoir profiter de l'obscurité pour s'avancer presqu'à la hauteur du Corsaire. Cette manœuvre eut le succès qu'il s'en étoit promis; & dans l'espace d'une heure, nous arrivames à la portée de l'arquebuse, sans avoir été découverts. Mais les premiers rayons du jour ne tarderent point à nous trahir. Plusieurs sentinelles, qui étoient dispersés sur les bords de la riviere, sonnerent l'allarme avec des cloches; & quoique la lumiere ne permit point encore de distinguer les objets, il s'éleva un si furieux bruit, parmi les Corsaires qui étoient au rivage, & ceux qu'ils avoient laissés à la garde de leur Flotte, qu'il nous devint presqu'impossible de nous entendre. Faria saisit ce moment pour les saluer de toute notre artillerie, qui augmenta le tumulte. Ensuite le jour étant devenu plus clair, pendant qu'on rechargeoit les pieces & que les Corsaires nous observoient sur leurs ponts, il fit faire une seconde décharge, qui en fit tomber un grandnombre. Cent soixante Mousque-

taires, qu'il tenoit prêts à tirer, ne firent pas feu moins heureureusement sur ceux qui s'étoient mis dans des barques pour retourner à leurs Jonques. Ce prélude parut leur causer tant d'épouvante, qu'on n'en vit plus paroître un sur les tillacs.

MENDEZ PINTO.

Alors nos deux Jonques les aborderent avec la même vigueur. La mêlée fut effroyable, & se soutint pendant plus d'un quart d'heure, jusqu'au départ de quatre Lantées, qui se détacherent du rivage, pour venir secourir les Corsaires avec des gens frais. A cette vûe, un Portugais, nommé Diego Meyrelez qui étoit dans la Jonque de Quiay - Panjam, poussa rudement un Canonier, dont il avoit remarqué l'ignorance; & pointant lui - même la piece, qui étoit chargée à cartouche, il y mit le feu avec tant d'habileté ou de bonheur, qu'il coula la premiere Lantée à fond. Du même coup, plusieurs balles, qui passerent par dessus la premiere, tuerent le Capitaine de la seconde & six ou sept soldats qui étoient proche de lui. Les deux autres demeurerent si effrayées de ce spectacle, qu'elles s'efforçoient de retourner à terre; lorsque deux barques Portugaises, chargées de pots à feu, s'avancerent à pro-

Combat sanglant.

Evenement qui décide de la victoire.

MENDEZ PINTO.

pos pour y en jetter un fort grand nombre. Elles y mirent le feu, avec une violence, qui les fit brûler en un instant jusqu'à fleur d'eau. En vain les Corsaires se jetterent dans l'eau pour éviter les flammes. Ils y trouverent la mort, par les mains de nos gens, qui les tuoient à coups de piques. Il n'en périt pas moins de deux cens dans les quatre Lantées ; car celle qui avoit perdu son Capitaine étant tombée sous la Jonque de Quiay-Panjam, il ne s'en sauva qu'un petit nombre, qui se jetterent dans les flots (44).

Coja-Acem ranime les Gens.

Ceux qui combattoient sur ces Jonques ne se furent pas plutôt apperçus de la ruine des Lantées, qu'ils commencerent à s'affoiblir ; & plusieurs ne penserent qu'à chercher leur salut à la nage. Mais Coja-Acem, qui ne s'étoit pas encore fait reconnoître, accourut alors pour les encourager. Il portoit une cotte d'armes, écaillée de lames de fer, doublée de satin cramoisi & bordée d'une frange d'or. Sa voix, qui se fit entendre avec une invocation de son Prophete & des imprécations contre nous, ranima si vivement les plus ti-

(44) Pages 265 & précedentes. On ne s'arrête qu'à cette circonstance, parce qu'elle fût décisive. Mais le combat est raconté avec plus d'étendue.

mides, que s'étant ralliés, ils nous firent tête avec une valeur ſurprenante. Faria, dont cette reſiſtance ne fit qu'échauffer le courage, excita le nôtre par quelques mots *pleins de foi* (45); & ſe précipitant vers le chef des Corſaires, qu'il regardoit comme le principal objet de ſa haine, il lui déchargea ſur la tête un ſi grand coup de ſabre, qu'il fendit ſon bonnet de maille. Ce coup l'abatit à ſes pieds. Auſſi-tôt, lui en portant un autre ſur les jambes, il le mit hors d'état de ſe relever. Nos ennemis, qui virent tomber leur chef, pouſſerent un grand cri. Ils fondirent ſi impétueuſement ſur Faria qu'ils faillirent de l'abattre à ſon tour; tandis que nous ſerrant autour de lui, nous redoublames nos efforts, pour ſauver une vie à laquelle chacun de nous attachoit la ſienne. Le combat devint ſi furieux, que dans l'eſpace d'un demi-quart d'heure, nous vimes tomber ſur le corps de Coja-Acem quarante huit de ces deſeſperés, & nous perdimes nous mêmes

MENDEZ PINTO.

Coja-Acem eſt tué de la main de Faria.

Carnage affreux.

(45) Voici ſon diſcours: » Valeureux Chrétiens! » Pendant que ces méchans » ſe repoſent ſur leur » maudite ſecte du Diable, fions-nous à Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, mis en croix » pour nous, qui ne nous » abandonnera point, » quelque grands pécheurs que nous puiſſions être: car, après » tout, nous ſommes à » lui; ce que ces chiens » ne ſont point. *Page [illegible].*

MENDEZ PINTO.

quatorze Chrétiens, entre lesquels nous eumes la douleur de compter cinq Portugais. Alors, nos ennemis commençant à perdre courage se retirerent en desordre vers la proue, dans l'intention de s'y fortifier. Mais Quiay - Panjam, qui venoit de ruiner les Lantées, se présenta devant eux pour leur couper cette retraite. Ainsi, pressés des deux côtés avec la même furie, il ne leur resta plus d'autre ressource que de se jetter dans les flots. Les nôtres, encouragés par la victoire, & *par le nom de Jesus-Christ*, qui retentissoit sur toutes les Jonques, acheverent de les exterminer, à mesure qu'ils se précipitoient les uns sur les autres. Il en perit cent cinquante par le fer ou par le feu. La plûpart des autres se noyerent dans leur fuite, ou furent assommés à coups d'avirons. On ne fit que cinq prisonniers, qui furent jettés au fond de calle, piés & poings liés, dans le dessein d'en tirer diverses lumieres par la force des tourmens. Mais ils se rendirent entr'eux le service de s'égorger à belles dents. Le nombre de nos morts ne monta qu'à cinquante deux, dont huit étoient de notre Nation (46).

Perte des Ennemis.

Celle des Portugais.

(46) Pages 270 & précedentes,

Après avoir employé une partie du jour à leur rendre les honneurs de la ſepulture, Faria fit le tour de l'Iſle, pour y chercher ce qui pouvoit avoir appartenu au Corſaire. Il découvrit, dans une vallée fort agréable, un village d'environ quarante maiſons; & plus loin, ſur le bord d'un ruiſſeau, une Pagode où Coja-Acem avoit mis ſes malades. C'étoit dans le même lieu, que ceux qui étoient échappés aux flots avoient pris le parti de ſe retirer. A la vûe de Faria, qu'ils apperçurent de loin, ils lui députerent quelques-uns d'entr'eux, pour implorer ſa miſericorde. Mais, fermant l'oreille à leurs prieres, il repondit qu'il ne pouvoit faire grace à ceux qui avoient maſſacré tant de Chrétiens. Ces miſerables étoient au nombre de quatre-vingt ſeize. Nous mimes le feu à ſix ou ſept endroits de la Pagode, qui n'étant compoſée que de bois ſec & couverte de feuilles de palmier, fut bien-tôt reduite en cendre. Les Corſaires, attaqués par la flamme & la fumée, jetterent des cris pitoyables, & quelques-uns ſe précipiterent du haut des fenêtres. Mais ils furent reçus ſur les pointes de nos piques & de nos dards, & nous eumes la ſatisfaction de raſ-

Rigoureuſe juſtice de Faria.

MENDEZ PINTO.

sasier notre vengeance (47).

La Jonque que le Corsaire avoit enlevée depuis peu de jours aux Portugais de Liampo, leur fut restituée, avec toutes leurs marchandises (48): ce qui n'empêcha point que le reste du butin ne montât à plus de cent trente mille Taels. Nous passames vingt quatre jours dans la riviere de Tinlau, pour y guerir nos blessés. Faria même avoit besoin de ce repos. Il avoit reçu trois coups dangereux, dont il avoit negligé de se faire panser, dans les premiers soins qu'il avoit donnés au bien commun, & dont il eut beaucoup de peine à se retablir. Mais son courage infatigable, s'occupa, dans cet inter-

(47) Page 271. L'auteur observe que le corps de Coja-Acem fut coupé en quartiers, pour être jetté dans la mer: au lieu d'oraison, dit-il, il fut dévoué aux enfers. *Page* 273.

(48) Le mêlange de piété, de vengeance, & d'avidité pour le pillage, que l'Auteur met dans ses recits, a toujours quelque chose de rejouissant. Il fait ici parler Faria: » Mes amis, » dit-il aux Portugais de » Liampo, pour l'amour » de nos freres & compa- » gnons, tant vivans que » morts, à qui votre Jon- » que a couté tant de » sang, je vous fais un » don de tout cela, com- » me Chrétien que je suis, » afin que Notre-Seigneur » nous reçoive en son » saint Royaume, & qu'il » lui plaise nous accor- » der en cette vie, l'abo- » lition de tous nos pé- » chés & la vie éternelle » en l'autre, comme j'ai » confiance qu'il l'a deja » donnée à ceux qui sont » morts aujourd'hui en » bons & fidelles Chré- » tiens, pour la sainte foi » Catholique. *Page* 271.

valle, du projet d'une autre expedition qu'il avoit communiquée à Quiay-Panjam, & qu'il ne remettoit pas plus loin qu'à l'entrée du Printemps. Il se proposoit de retourner dans l'anse de la Cochinchine, pour s'approcher des mines de *Quanjaparu*, où nous avions appris qu'on tiroit quantité d'argent, & qu'il y avoit actuellement, sur le bord de la riviere, six maisons remplies de lingots.

MENDEZ PINTO.

Tempête qui lui fait perdre une partie de son butin.

Nous levames l'ancre, pour nous avancer vers la pointe de Micuy (49), d'où notre premier dessein étoit toujours de nous rendre à Liampo. Un orage du Nord Ouest, qui nous surprit à cette hauteur, exposa toute la Flotte au danger. La plus petite de nos Jonques, commandée par Nunno-Preto, perit avec sept Portugais & cinquante autres Chrétiens. Celle de Faria, qui étoit la plus grande & dans laquelle nous avions rassemblé nos plus précieuses marchandises, n'évita le même sort, qu'en abandonnant aux flots quantité de richesses; & ceux qui furent chargés de ce triste sacrifice apporterent si peu d'attention au choix, qu'ils jetterent dans la mer deux grosses caisses,

(49) A vingt six degrés de latitude du Nord.

MENDEZ PINTO.

pleines de lingots d'argent. Mais rien ne causa plus d'affliction à Faria que la perte d'une Lantée qui s'étoit brisée sur la côte, & dans laquelle il y avoit cinq Portugais, qui furent enlevés pour l'esclavage par les Habitans d'une Ville voisine. Tandis qu'il paroissoit insensible à la ruine de sa fortune (50), il ne pouvoit se consoler de voir cinq hommes de sa Nation dans la misere. Tous ses soins, après la tempête, se tournerent à les secourir; & lorsqu'il eut appris que la Ville où ils avoient été conduits se nommoit Nouday, & qu'elle n'étoit pas éloignée du rivage, il promit au Ciel d'employer sa vie pour leur rendre la liberté.

Il entreprend de délivrer cinq Portugais, esclaves à Nouday.

Le reste de ses forces consistoit en trois Jonques, avec une seule Lantée. Il ne balança point à s'engager dans la riviere de Nouday, où il mouilla vers le soir. Deux petites barques, qui portent sur cette côte le nom de Baloes, furent employées à sonder le fond, avec ordre de prendre des informations sur la situation de la Ville. Elles lui ame-

(50) Cette disgrace, qui est décrite fort au long, couta la vie à plus de cent personnes, entre lesquelles étoient onze Portugais; & la perte en argent, en marchandises, en joyaux, en artillerie, vivres & munitions, fut estimée à plus de deux cens mille ducats. *Page* 281.

nerent huit hommes & deux femmes, dont elles s'étoient saisies, & qui furent regardés aussi-tôt, comme des ôtages suffisans pour la sûreté des cinq Portugais : mais la confiance diminua beaucoup, lorsque ces dix Prisonniers eurent declaré que les Portugais captifs passoient dans la Ville pour des voleurs, qui avoient causé divers ravages sur les côtes, & qu'ils étoient destinés au supplice. Faria, plein d'une vive inquiétude, se hâta d'écrire au Mandarin (51). Sa Lettre étoit civile. Il y joignit un present de deux cens ducats, qui lui parut une honnête rançon ; & chargeant de ses ordres deux des Prisonniers, il retint à bord les neuf autres.

Il écrit au Mandarin.

La reponse qu'il reçut le lendemain sur le dos de sa Lettre, étoit courte & fiere : » Que ta bouche vienne se pré» senter à mes pieds. Après t'avoir en» tendu, je te ferai justice. Il comprit que le succès de son entreprise étoit fort incertain ; & rejettant toute idée de violence avant que d'avoir tenté les voies de la douceur & les motifs de l'interêt, il offrit, par une deputation, jusqu'à la somme de deux mille Taels. Dans sa seconde Lettre, il pre-

Reponses qu'il reçoit.

(51) C'est-à-dire au Gouverneur.

MENDEZ PINTO.

noit la qualité de Marchand Etranger, Portugais de Nation, qui alloit exercer le commerce à Liampo, & qui étoit resolu de payer fidellement les droits. Il ajoutoit : » que le Roi de Portugal, » son Maître, étant lié *d'une amitié de* » *frere* avec le Roi de la Chine, il espe- » roit la même faveur & la même justice » que les Chinois recevoient constam- » ment dans les Villes Portugaises des » Indes. Cette comparaison des deux Rois parut si choquante au Mandarin, que sans aucun égard pour le droit des gens, il fit cruellement fouetter ceux qui lui avoient apporté la Lettre. Les termes de sa reponse n'ayant pas été moins insultans (52), Faria poussé par

(52) Cette reponse orientale ne doit pas être supprimée : » Puante charogne, née de mouches » croupies dans quelque » infâme cloaque qui n'a » jamais été nettoyé ; qui » peut avoir donné, à » ta bassesse, l'audace de » toucher aux choses du » Ciel ? Je me suis fait li- » re ta Requête, par la- » quelle tu me prie, » comme ton Seigneur, » d'avoir pitié de toi, qui » n'est qu'un miserable. » Ma génerosité & ma » grandeur étoient deja » presque satisfaites du » vil present que tu m'of- » frois, & j'avois quel- » que penchant à t'accor- » der ta demande ; mais » mon oreille a été tou- » chée par l'horrible blas- » phême de ton arrogan- » ce qui te fait nom- » mer ton Roi, frere du » fils du Soleil & du Lion » couronné au trône du » monde, sous les pieds » duquel sont toutes les » couronnes de ceux qui » gouvernent la terre, & » dont les très riches san- » dales ont des sceptres » pour agraphes. Apprens » donc que j'ai fait brulér

la colere autant que par ses promesses, resolut enfin d'attaquer la Ville. Il fit la revûe de ses soldats, qui montoient encore au nombre de trois cens; le lendemain, s'étant avancé dans la riviere jusqu'à la vûe des murs, il y jetta l'ancre, après avoir arboré le Pavillon marchand, à la maniere des Chinois, pour s'épargner de nouvelles explications. Cependant le doute du succès lui fit écrire une troisieme Lettre au Mandarin, dans laquelle feignant de n'avoir aucun sujet de plainte, il renouvelloit l'offre d'une grosse somme & d'une amitié perpetuelle. Mais le malheureux Chinois, qu'il avoit employé pour cette deputation, fut dechiré de coups, & renvoyé avec de nouvelles insultes. Alors nous descendimes au rivage; & marchant vers la Ville, sans être effrayés d'une foule de Peuple, qui faisoit voltiger plusieurs étendards sur les murs, & qui paroissoit nous braver par ses cris, nous n'étions qu'à deux cens pas des portes, lorsque nous en vimes sortir mille ou douze cens hommes à cheval, qui entreprirent d'escarmou-

MENDEZ PINTO.
Il attaque la Ville.

» ta lettre, & que ton » crime te rend digne du » même sort. Ainsi je te » commande de faire voi» le sur le champ, afin » que la mer, qui te sou» tient, ne soit pas souil» lée & maudite. *Pages 289 & 290.*

MENDEZ PINTO.

cher autour de nous, dans l'esperance apparemment de nous causer de l'épouvante. Mais nous voyant avancer d'un air ferme, ils se rassemblerent dans un corps, entre nous & la Ville. Nos Jonques avoient ordre de faire jouer l'artillerie, au signal que Faria devoit leur donner. Aussi-tôt qu'il vit l'ennemi dans cette posture, il fit tirer, tout-à-la-fois, & ses Mousquetaires & ses Jonques. Le bruit seul fit tomber une partie de cette redoutab'e Cavalerie. Nous continuames de marcher, tandis que les uns fuyoient vers le Pont de la Ville, où leur embarras fut extrême au passage, & que les autres se dispersoient dans les champs voisins. Ceux que nous trouvames encore serrés, proche du Pont, essuyerent une decharge de notre mousqueterie, qui fit mordre la poussiere au plus grand nombre, sans qu'un seul eût osé mettre l'épée à la main (53). Nous approchions de la porte, avec un extrême étonnement de la voir si mal défendue; mais nous y rencontrames le Mandarin, qui sortoit à la tête de six cens hommes de pied, monté sur un fort beau cheval & revêtu d'une cuirasse. Il nous fit tête

Mort du Gouverneur.

(53) L'Auteur dit expressément qu'il y en eut trois cens de tués.

MENDEZ PINTO.

avec assez de vigueur, & son exemple animoit ses gens; lorsqu'un coup d'arquebuse, tiré par un de nos valets, le frappa au milieu de l'estomach. Sa chute repandit tant de consternation parmi les Chinois, que chacun ne pensant qu'à fuir, sans avoir la presence d'esprit de fermer les portes, nous les chassames devant nous à grands coups de lances, comme une troupe de bestiaux. Ils coururent, dans ce desordre, le long d'une grande rue, qui conduisoit vers une autre porte, par où nous les vimes sortir jusqu'au dernier. Faria eut la prudence d'y laisser une partie de sa troupe, pour se mettre à couvert de toute sorte de surprise; tandis que se faisant conduire à la prison, il alla délivrer de ses propres mains les cinq Portugais, qui n'y attendoient que la mort. Ensuite, nous ayant tous rassemblés, & jugeant de l'effroi de nos ennemis par la tranquillité qui regnoit autour des murs, il nous accorda une demi-heure pour le pillage. Ce temps fut si bien employé, que le moindre de nos soldats partit chargé de richesses. Quelques-uns emmenerent de fort belles filles, liées quatre à quatre, avec les meches des mousquets (54). Enfin,

Délivrance des cinq Portugais.

La Ville est pillée & brûlée.

(54) On doit s'imaginer, quoique Pinto n'en dise

MENDEZ PINTO.

l'approche de la nuit pouvant nous exposer à quelque desastre, Faria fit mettre le feu à la Ville. Elle étoit bâtie de sapin & d'autre bois si facile à s'embraser, que la flamme s'y étant bien-tôt repandue, nous nous retirames tranquillement dans nos Jonques à la faveur de cette lumiere.

Prudence de Faria.

Après une si glorieuse expedition, Faria prit deux partis, qui font autant d'honneur à sa conduite, que tant d'exploits doivent en faire à sa valeur; l'un d'enlever toutes les provisions que nous pumes trouver dans les villages qui bordoient la riviere, parce qu'il étoit à craindre qu'on ne nous en refusât dans tous les Ports: l'autre d'aller passer l'hiver dans une Isle déserte, nommée *Pulo-Hinhor*, où la rade & les eaux sont excellentes; parce que nous ne pouvions aller droit à Liampo, sans causer beaucoup de préjudice aux Portugais, qui venoient hiverner paisiblement dans ce Port avec leurs marchandises. Le premier de ces deux projets fut exécuté le jour suivant : mais le second fut retardé par un obstacle, qui devint pour nous une nouvelle source de richesse & de gloire. Nous fumes

rien, que la plûpart des Habitans étoient sortis pendant le combat.

attaqués entre les Isles de Comolem & la terre, par un Corsaire, nommé *Pre-mata-Gundel*, ennemi juré de notre Nation, qui nous prenant néanmoins pour des Chinois avoit compté sur une victoire facile. Ce combat, où nous enlevames une de ses Jonques, nous valut quatre-vingt mille taels; mais il couta la vie à quantité de nos plus braves gens, & Faria y reçut trois dangereuses blessures. Nous nous retirames dans la petite Isle de *Buncalon* (55), qui n'étoit qu'à trois ou quatre lieues vers l'Ouest, & nous y passames dix huit jours, pendant lesquels tous nos blessés furent heureusement retablis.

MENDEZ PINTO.

Autre victoire, sur Premata Gundel.

Nous étions toujours dans la résolution d'aller passer l'hiver à Pulo-Hinhor; cependant Antonio *Henriquez*, & *Mem-Taborda*, deux des Portugais de Liampo, qui ne nous avoient pas encore quittés depuis que Faria leur avoit restitué leur Jonque, lui proposerent de se rendre d'abord *aux Ports* de Liampo, qui sont deux Isles vis-à-vis l'une de l'autre, éloignées de la côte d'environ trois lieues. Dans la reconnoissance qu'ils avoient pour leur libérateur, &

Raisons qui conduisent Faria aux Ports de Liampo.

(55) Pages 300 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

dont ils ne lui repondoient pas moins de la part de tous les Portugais de la même Ville, qui avoient part aux riches marchandises de leur Jonque, ils vouloient tenter quelle seroit la disposition des Chinois, à l'égard d'un brave guerrier, qui leur avoit rendu plus de service par la destruction d'un si grand nombre de Corsaires, qu'il ne leur avoit causé de mal par la ruine de Nauday. D'ailleurs il n'étoit pas impossible que cet évenement fût ignoré à Liampo. Henriquez & Taborda se flattoient du-moins qu'avec le credit qu'ils avoient dans cette Ville, ils pourroient menager en faveur de Faria les principaux Mandarins, qui devoient prendre peu d'interêt à ce qui s'étoit passé dans une Province éloignée d'eux.

Ce que c'est que ces Ports.

Faria & Quiay-Panjam entrerent d'autant plus volontiers dans ce projet, qu'ils avoient besoin de divers secours qu'ils ne pouvoient esperer dans une Isle déserte. Ils se determinerent à gouverner vers les Ports de Liampo. Six jours d'une heureuse navigation les firent arriver dans le Canal qui est entre ces deux Isles. Sa largeur est d'environ deux portées d'arquebuse. On y trouve vingt cinq brasses de fond, & plusieurs anses où le mouillage est excellent;

avec une belle riviere d'eau douce, qui prenant sa source dans une montagne, traverse des bois fort épais de cedres, de chênes & de sapins. Les mâts, les antennes & les planches n'y coutent que la peine du travail. Faria n'eut pas plutôt jetté l'ancre, que la Jonque Portugaise le quitta pour se rendre à la Ville. Il étoit convenu avec Henriquez & Taborda, que si les Portugais de Liampo n'approuvoient pas son arrivée, il remettroit à la voile aussi-tôt vers Pulo-Hinhor; & portant la civilité encore plus loin, il leur écrivit pour leur rendre compte du succès de ses courses & pour les consulter sur sa situation.

MENDEZ PINTO.

Etat des Portugais à Liampo.

Leur Nation avoit alors, dans cette Ville, le même établissement qu'elle se fit ensuite à Macao; c'est-à-dire, qu'ayant obtenu la liberté d'y exercer le commerce, elle y jouissoit d'une parfaite tranquillité sous la protection des loix. On comptoit deja, dans le quartier Portugais, plus de mille maisons, qui étoient gouvernées par des Echevins, des Auditeurs, des Consuls & des Juges, avec autant de confiance & de sureté qu'à Lisbonne (56).

Henriquez & Taborda, croyant leur

(56) L'Auteur attribue aux pechés de sa Nation la ruine de ce bel établissement, p. 301.

MENDEZ PINTO. Leur reconnoiſſance pour Faria.

honneur intereſſé au ſuccès de leur entrepriſe, aſſemblerent les principaux Habitans, au ſon d'une cloche dans l'Egliſe de Notre-Dame de la Conception. Ils y firent le récit de leur avanture, qui excita une vive admiration pour la génerofité de Faria. Dans le premier transport de la reconnoiſſance publique, on lui fit une réponſe, ſignée de toute l'aſſemblée ; non ſeulement pour le remercier d'avoir ſauvé à la Colonie une grande partie de ſes richeſſes, & de l'avoir ſi géneuſement reſtituée, mais pour le preſſer de venir recevoir, à Liampo, l'éloge & le prix d'une ſi belle action. A l'égard des craintes qui pouvoient lui reſter pour l'expédition de Nouday, on convenoit que cette nouvelle avoit éclaté : » mais l'Empite Chinois étoit troublé » par tant de guerres inteſtines, entre » pluſieurs Princes qui prétendoient à » la Couronne, & l'allarme étoit ſi » vive du côté des Tartares, qui s'a» vançoient avec une armée de neuf » cens mille hommes, qu'il n'avoit rien » à redouter du gouvernement, quand » il auroit raſé la ville de Canton ; » bien moins pour la ruine de Nouday, » qui n'étoit pas plus conſiderable à la » Chine, en comparaiſon des grandes » Villes,

» Villes, qu'Œyras, en Portugal, par » rapport à Lisbonne. « Enfin, lui répondant de la sureté, aux dépens de leurs fortunes & de leur vie, ils le prioient de demeurer à l'ancre pendant six jours, pour leur donner le temps de s'acquitter de leurs obligations. Cette Lettre, dont ils chargerent un de leurs principaux Officiers, fut accompagnée de toutes sortes de rafraîchissemens, & de deux Lantées, qui devoient amener à terre les blessés & les malades (57).

MENDEZ PINTO.

Reception qu'ils lui font à Liampo.

Quoique la modestie de Faria lui fît attacher beaucoup moins de prix à ses services, il parut fort sensible à l'estime de sa nation, sur-tout lorsque pendant les six jours qu'on lui avoit demandés, il vit arriver sur la Flotte tout ce qu'il y avoit de Portugais distingués dans la Ville, avec des presens considerables, & les mêmes témoignages de respect qu'ils auroient pû rendre à leur propre Roi. Ses malades furent logés dans les maisons les plus riches, & magnifiquement traités. Mais ce n'étoit que le prélude des honneurs qu'on lui destinoit. Le sixiéme jour, qu'il n'avoit pas attendu sans impatience, parce

(57) Pages 305 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

qu'il ignoroit le motif de ce retardement, une Flôtte galante, composée de Barques tendues d'étoffes précieuses, vint le prendre au bruit des instrumens & le conduisit comme en triomphe au Port de la Ville. Il y fut reçu avec une pompe qui surprit les Chinois; & cette fête dura plusieurs jours (58). Après les avoir passés dans la joie & l'admiration, son dessein étoit de retourner à bord: mais on le força d'accepter une des plus belles maisons de la Ville, où pendant cinq mois entiers il fut traité avec la même considération (59).

(58) L'Auteur emploie douze ou quinze pages à la décrire. Mais on croit remarquer qu'avec le dessein de témoigner leur reconnoissance à Faria, les Portugais de Liampo avoient celui de faire prendre aux Chinois une haute idée de la grandeur de leur Nation. » Les Marchands » Chinois, dit Pinto, » étoient si surpris, qu'ils » nous demandoient si cet » homme, à qui l'on faisoit tant d'honneur & » une si belle reception, » étoit frere ou parent de » notre Roi. Nous leur » repondions que son pere » ferroit les chevaux que » le Roi de Portugal montoit; que cette raison » nous faisoit rendre tous » ces honneurs au fils; & » que tous autant que » nous étions à Liampo » nous ne sçavions si nous » pouvions être ses valets, » ou lui servir même d'esclaves. Sur quoi, prenant ces paroles pour de » pures vérités, il se regardoient les uns les autres avec étonnement, » & s'entredisoient: Sans » mentir, il y a de grands » Rois au monde, dont » nos Historiens n'ont jamais eu connoissance, » & celui de Portugal est » sans doute le plus grand. *Pages* 307 & 308.

(59) Page 318.

MENDEZ PINTO.

§ III.

Expédition ſinguliere de l'Iſle de Calempluy.

L'EXPEDITION des mines de Quanjaparu n'ayant pas ceſſé de l'occuper, nous avions employé ce temps aux préparatifs, & la ſaiſon commençoit à preſſer notre départ, lorſqu'une maladie mit en peu de jours Quiay-Panjam au tombeau. Faria parut regreter beaucoup un homme qu'il avoit jugé digne de ſon amitié. Cette perte lui fit prêter l'oreille aux conſeils des principaux Portugais, qui le dégouterent de l'entrepriſe des mines. On publioit que ce pays étoit deſolé par les guerres des Rois de Chamnay & de Champa. Il y avoit peu d'eſperance que les threſors qu'il ſe propoſoit d'enlever euſſent été reſpectés. Un Corſaire nommé Similau, ami des Portugais, que ſa qualité de Chinois n'avoit pas empêché d'exercer long-temps ſes brigandages ſur ſa propre Nation, & qui étoit venu jouir de ſa fortune à Liampo, lui raconta des merveilles d'une Iſle nommée Calempluy, où il l'aſſura que dix ſept Rois de la Chine étoient enſevelis dans des

Mort de Quiay Panjam.

Faria forme le deſſein d'aller piller les tombeaux des Rois de la Chine.

MENDEZ PINTO.

tombeaux d'or. Il lui fit une si belle peinture des Idoles du même métal, & d'une infinité d'autres thresors, que les Monarques Chinois avoient rassemblés dans cette Isle (60) que s'étant offert à lui servir de Pilote, il le détermina facilemenr à tenter une si grande avanture. En vain ses meilleurs amis lui en représenterent le danger. La guerre qui occupoit les Chinois, lui parut un temps favorable. Similau lui conseilla d'abandonner ses Jonques, qui étoient de trop haut bord, & trop découvertes pour resister aux courans du Golfe de Nanquin: d'ailleurs ce Corsaire ne vouloit, ni beaucoup de Vaisseaux, ni beaucoup d'hommes, dans la crainte de se rendre suspect, ou d'être reconnu sur des rivieres très frequentées. Il lui fit prendre deux *Panoures*, qui sont une espece de galiotes, mais un peu plus élevées. L'équipage fut borné à cinquante six Portugais, quarante huit Matelots, & quarante deux Esclaves (61).

Il prend pour Pilote un Corsaire.

Au premier vent que Similau jugea favorable, nous quittames le Port de

Son départ pour l'Isle de Calempluy.

(60) L'Auteur déclare qu'il passe légerement sur ces richesses, parce qu'il craint que son récit ne paroisse pas vraisemblable. Page 310.

(61) On se pourvut aussi d'un Prêtre, pour dire la Messe. Page 321.

Liampo (62). Le reſte du jour & la nuit ſuivante furent employés à ſortir des Iſles d'*Angitur*; & nous entrames dans des mers où les Portugais n'avoient point encore pénetré. Le vent continua de nous favoriſer juſqu'à l'anſe des Pêcheries de Nanquin. De-là, nous traverſames un Golfe de quarante lieues, & nous découvrimes une haute montagne, qui ſe nomme *Nangaſo*, vers laquelle tirant au Nord, nous avançames encore pendant pluſieurs jours. Les marées qui étoient fort groſſes, & le changement du vent, obligerent Similau d'entrer dans une petite riviere, dont les bords étoient habités par des hommes fort blancs & de belle taille, qui avoient les yeux petits comme les Chinois, mais qui leur reſſembloient peu par l'habillement & le langage. Nous ne pumes les engager dans aucune communication. Ils s'avançoient en grand nombre ſur le bord de la riviere, d'où ils ſembloient nous menacer par d'affreux hurlemens. Le temps & la mer nous permettant de remettre à la voile, Similau, dont toutes les déciſions étoient reſpectées, leva l'ancre auſſi-tôt, pour gouverner à l'Eſt-Nord-

(62) Un Lundi 14 de Mai 1541, page 322.

MENDEZ PINTO.

Eſt. Nous ne perdimes point la terre de vue pendant ſept jours. Enſuite, traverſant un autre Golfe à l'Eſt, nous entrames dans un détroit large de dix lieues, qui ſe nomme *Sileupaquin*, après lequel nous avançames encore l'eſpace de cinq jours, ſans ceſſer de voir un grand nombre de Villes & de Bourgs. Ces parages nous préſentoient auſſi quantité de Vaiſſeaux. Faria commençant à craindre d'être découvert, paroiſſoit incertain s'il devoit ſuivre une ſi dangereuſe route. Similau, qui remarqua ſon inquietude, lui repreſenta qu'il n'avoit pas du former un deſſein de cette importance, ſans en avoir peſé les dangers; qu'il les connoiſſoit lui-même, & que les plus grands le menaçoient, lui qui étoit Chinois & Pilote: d'où nous devions conclure qu'indépendamment de ſon inclination, il étoit forcé de nous être fidele; qu'à la verité, nous pouvions prendre une route plus ſure, mais beaucoup plus longue; qu'il nous en abandonnoit la déciſion, & qu'au moindre ſigne, il ne feroit pas même difficulté de retourner à Liampo. Faria lui ſçut bon gré de cette franchiſe. Il l'embraſſa pluſieurs fois, & le faiſant expliquer ſur cette route qu'il nommoit la plus

Perils de la route.

Raiſonnement du Pilote.

longue, il apprit de lui que cent soixante lieues plus loin, vers le Nord, nous pourrions trouver une riviere assez large, qui se nommoit *Sum hepadano*, sur laquelle il n'y avoit rien à redouter, parce qu'elle étoit peu frequentée; mais que ce détour nous retarderoit d'un mois entier. Nous déliberames sur cette ouverture. Faria parut disposé le premier à preferer les longueurs au peril, & Similau reçut ordre de chercher la riviere qu'il connoissoit au Nord.

MENDEZ PINTO.

Nous sortimes du Golfe de Nanquin; & pendant cinq jours, nous rangeâmes une côté assez deserte. Le sixieme jour, nous découvrimes à l'Est, une montagne fort haute, dont Similau nous dit que le nom étoit *Fanjus*. L'ayant abordée de fort près, nous entrames dans un beau Port, qui s'étendant en forme de croissant, peut contenir deux millé Vaisseaux à couvert de toutes sortes d'orages. Faria descendit au rivage, avec dix ou douze soldats; mais il ne trouva personne qui pût lui donner les moindres lumieres sur sa route. Son inquietude renaissant avec ses doutes, il fit de nouvelles questions à Similau, sur une entreprise que nous commençions à traiter d'imprudente. » Seigneur

Doutes de Faria.

Le Pilote les dissipe.

MENDEZ PINTO.

» Capitaine, lui dit cet audacieux Cor-» saire, si j'avois quelque chose de plus » précieux que ma tête, je vous l'enga-» gerois volontiers. Le voyage que je » m'applaudis de vous avoir fait entre-» prendre est si certain pour moi, que » je n'aurois pas balancé à vous donner » mes propres enfans, si vous aviez » exigé cette caution. Cependant je » vous déclare encore que si les discours » de vos gens sont capables de vous » inspirer quelque défiance, je suis prêt » à suivre vos ordres. Mais après avoir » formé un si beau dessein, seroit-il » digne de vous d'y renoncer; & si l'ef-» fet ne repondoit pas à mes promesses, » ma punition n'est elle pas entre vos » mains (63)?

Ce langage étoit si propre à faire impression sur Faria, que promettant de s'abandonner à la conduite du Corsaire, il menaça de punir ceux qui le troubleroient par leurs murmures. Nous nous remimes en mer. Treize jours d'une navigation assez paisible, pendant les-

(63) Page 325. Comme c'est en particulier sur ces harangues de l'Auteur qu'on a fondé quelques doutes de sa bonne foi, on en laisse ici quelques-unes, pour avoir occasion de remarquer qu'elles n'ont rien qui blesse la vraisemblance. Il n'est pas necessaire de supposer qu'il en ait voulu rapporter les propres termes. C'en est le fond, qu'il peut avoir retrouvé facilement dans sa memoire.

quels nous ne perdimes point la terre de vûe, nous firent arriver dans un Port nommé *Buxipalem*, à quarante neuf degrés de hauteur. Ce climat nous parut un peu froid. Nous y vimes des poissons & des serpens d'une si étrange forme, que ce souvenir me cause encore de la frayeur. Similau, qui avoit deja parcouru tous ces lieux, nous fit des peintures incroyables de ce qu'il y avoit vû & de ce qu'il y avoit entendu pendant la nuit, sur-tout aux pleines lunes de Novembre, Decembre & Janvier, qui sont les temps des grandes tempêtes; & nous verifiames par nos propres yeux une partie des merveilles qu'il nous avoit racontées. Nous vimes, dans cette mer, des raies auxquelles nous donnames le nom de *peixes mantas*, qui avoient plus de quatre brasses de tour, & le museau d'un bœuf. Nous en vimes d'autres qui ressembloient à de grands lezards; moins grosses & moins longues que les autres, mais tachetées de verd & de noir, avec trois rangs d'épines fort pointues sur le dos, de la grosseur d'une fleche. Elles se herissent quelquefois comme des porc-épis; & leur museau qui est fort pointu, est armé d'une sorte de crocs d'environ deux pans de longueur, que les Chi-

Port de Buxipalem.

Poissons d'une forme monstrueuse.

MENDEZ PINTO.

nois nomment *Puchiſſucoens* , & qui reſſemblent aux deffenſes d'un ſanglier. D'autres poiſſons, que nous apperçumes,ont le corps tout-à-fait noir & d'une prodigieuſe grandeur. Pendant deux nuits que nous paſſames à l'ancre, nous fumes continuellement effrayés par la vûe des baleines & des ſerpens qui ſe préſentoient autour de nous, & par les henniſſemens d'un infinité de chevaux marins dont le rivage étoit couvert. Nous nommames ce lieu la riviere des ſerpens. Quinze lieux plus loin, Similau nous fit entrer dans une baye, beaucoup plus belle & plus profonde qui ſe nomme *Calindamo*, environnée de montagnes fort hautes & d'épaiſſes forêts, au travers deſquelles on voit deſcendre quantité de ruiſſeaux, dans quatre grandes rivieres qui entrent dans la Baye. Similau nous apprit que ſuivant les Hiſtoires Chinoiſes deux de ces rivieres tirent leur ſource d'un grand Lac, nommé *Moſcombia*, & les deux autres, d'une Province qui ſe nomme *Alimania*, où les montagnes ſont toujours couvertes de nege.

Riviere des ſerpens.

Baye de Calindamo & ſes rivieres.

C'étoit dans une de ces rivieres, que nous devions entrer. Elle ſe nomme *Paatebenam*. Il falloit dreſſer notre route à l'Eſt, pour retourner vers le Port de

Nanquin, que nous avions laissé derriere nous à deux cens soixante lieues; parce que dans cette distance nous avions multiplié notre hauteur fort au-delà de l'Isle que nous cherchions. Similau, qui s'apperçut de notre chagrin, nous fit souvenir que ce détour nous avoit paru nécessaire à notre sûreté. On lui demanda combien il employeroit de temps à retourner jusqu'à l'anse de Nanquin par cette riviere. Il repondit que nous n'avions pas besoin de plus de quatorze ou quinze jours; & que cinq jours après, il nous promettoit de nous faire aborder dans l'Isle de Calempluy, où nous trouverions enfin le prix de nos peines (64).

MENDEZ PINTO.

A l'entrée d'une nouvelle route, qui nous engageoit fort loin dans des terres inconnues, Faria fit disposer l'artillerie & tout ce qu'il jugea convenable (65) à

Faria s'engage dans la riviere de Paatebenam.

(64) Page 329 & precedentes.

(65) Il fit faire un sermon, par Diego-Laboro, Prêtre de l'Equipage, pour exciter le courage de ses gens. On chanta fort devotement le *Salve*, devant une image de la Sainte Vierge; & tous les soldats promirent de faire le voyage, dans la confiance qu'ils avoient au Ciel & à leur chef. L'Auteur repete souvent qu'ils étoient fort épouvantés : mais l'*esperance du vol & l pieté* eurent la force de les soutenir. » Ils invoquoient, les » larmes aux yeux & du » fond du cœur, l'assistance de ce souverain » Seigneur, qui est assis à » la droite de son Pere » éternel. *Page* 330.

MENDEZ PINTO.

notre défenſe. Enſuite nous entrames dans l'embouchure de la riviere, avec le ſecours des rames & des voiles. Le lendemain, nous arrivames au pied d'une fort haute montagne, nommée *Botinaſau*, d'où couloient pluſieurs ruiſſeaux d'eau douce. Pendant ſix jours, que nous employames à la cotoyer, nous eumes le ſpectacle d'un grand nombre de bêtes farouches, qui ne paroiſſoient pas effrayées de nos cris. Cette montagne n'a pas moins de quarante ou cinquante lieues de longueur. Elle eſt ſuivie d'une autre, qui ſe nomme *Gangitanou*, & qui ne nous parut pas moins ſauvage. Tout ce Pays eſt couvert de Forêts ſi épaiſſes, que le ſoleil n'y peut communiquer ſes rayons ni ſa chaleur. Similau nous aſſura néanmoins qu'il étoit habité par des peuples difförmes nommés *Gigohos*, qui ne ſe nourriſſoient que de leur chaſſe, & du riz que les Marchands Chinois leur apportoient en échange pour leurs fourrures. Il ajouta qu'on tiroit d'eux chaque année plus de deux cens mille peaux, pour leſquelles on payoit des droits conſidérables aux douanes de *Pocaſſer* & de *Lantau*, ſans compter celles que les Gigohos employent eux-mêmes à ſe couvrir & à tapiſſer leurs

Montagnes remplies de bêtes farouches.

Pays des Gigohos, & des belles fourrures.

maiſons. Faria, qui ne perdoit pas une ſeule occaſion de vérifier les recits de Similau, pour ſe confirmer dans l'opinion qu'il avoit de ſa bonne foi, le preſſa de lui faire voir quelques-uns de ces difformes habitans, dont il exageroit la laideur. Cette propoſition parut l'embarraſſer. Cependant, aprés avoir repondu à ceux qui traitoient ſes diſcours de fables, que ſon inquiétude ne venoit que du naturel farouche de ces barbares; il promit à Faria de ſatisfaire ſa curioſité, à condition qu'il ne deſcendroit point à terre, comme il y étoit ſouvent porté par ſon courage. L'interêt du Corſaire étoit auſſi vif pour la conſervation de Faria, que celui de Faria pour la ſienne. Ils ſe croyoient néceſſaires l'un à l'autre, l'un pour éviter les mauvais traitemens de l'équipage, qui l'accuſoit de nous avoir expoſés à des dangers inſurmontables; l'autre, pour ſe conduire dans une entrepriſe incertaine, où toute ſa confiance étoit dans ſon guide.

Faria veut voir un Gigoho.

Nous ne ceſſions pas d'avancer à voiles & à rames, entre des montagnes fort rudes & des arbres fort épais, ſouvent étourdis par le bruit d'un ſi grand nombre de Loups, de Renards, de Sangliers, de Cerfs & d'autres animaux,

Il s'en preſente un ſur le rivage.

MENDEZ PINTO.

que nous avions peine à nous entendre. Enfin, derriere une pointe qui coupoit le cours de l'eau, nous vimes paroître un jeune garçon, qui chassoit devant lui six ou sept vaches. On lui fit quelques signes, auxquels il ne fit pas difficulté de s'arrêter. Nous nous approchames de la rive, en lui montrant une piece de taffetas verd, par le conseil de Similau, qui connoissoit le goût des Gigohos pour cette couleur. On lui demanda, par d'autres signes, s'il vouloit l'acheter. Il entendoit aussi peu le Chinois que le Portugais. Faria lui fit donner quelques aunes de la même piece, & six petits vases de porcelaine, dont il parut si content que sans marquer d'inquiétude pour ses vaches, il prit aussi-tôt sa course vers le bois. Un quart d'heure après, il revint d'un air libre, portant sur ses épaules un cerf en vie. Huit hommes & cinq femmes, dont il étoit accompagné, amenoient trois vaches liées, & marchoient en dansant, au son d'un tambour, sur lequel ils frappoient cinq coups par intervalle. Leur habillement étoit differentes peaux, qui leur laissoient les bras & les pieds nuds, avec cette seule différence pour les femmes, qu'elles portoient au milieu du bras de gros brace-

Habits & figures de Gigohos.

lets d'étain, & qu'elles avoient les cheveux beaucoup plus longs que les hommes. Ceux-ci étoient armés de gros batons brûlés par le bout, & garnis, jusqu'au milieu, des mêmes peaux dont ils étoient couverts. Ils avoient tous le visage farouche, les levres grosses, le nez plat, les narines larges, & la taille haute. Faria leur fit divers presens, pour lesquels ils nous laisserent trois vaches & leur cerf (66). Nous quittames la rive; mais ils nous suivirent pendant cinq jours sur le bord de l'eau.

Anse de Nanquin.

Après avoir fait environ quarante lieues dans ce pays barbare, nous poussames notre navigation pendant seize jours, sans découvrir aucune autre marque d'habitation que des feux, que nous appercevions quelquefois pendant la nuit. Enfin, nous arrivames dans l'anse de Nanquin, moins promptement à la verité que Similau ne l'avoit promis, mais avec la même esperance de nous voir dans peu de jours au terme de nos desirs. Il fit comprendre à tous

(66) Il faut supposer, pour trouver quelque vraisemblance dans ce recit, que de la riviere de Pautebam, Similau fit passer les deux bâtimens dans quelque autre riviere, ou dans quelqu'un des canaux de communication, qui sont en fort grand nombre à la Chine. *Voyez* la description de cet Empire aux Tomes 21, 22, 23, 24, 27, & 28.

MENDEZ PINTO.

les Portugais la néceſſité de ne pas ſe montrer aux Chinois, qui n'avoient jamais vû d'Etrangers dans ces lieux. Nous ſuivimes un conſeil dont nous ſentimes l'importance; tandis qu'avec les Matelots de ſa Nation, il ſe tenoit prêt à donner les explications qu'on pourroit lui demander. Il propoſa auſſi de gouverner par le milieu de l'anſe, plutôt que de ſuivre les côtes, où nous découvrions un grand nombre de Lantées. On ſe conforma pendant ſix jours à ſes intentions. Le ſeptieme, nous découvrimes devant nous une grande Ville, nommée *Sileupemor*, dont nous devions traverſer le Havre, pour entrer dans la riviere. Similau, nous ayant recommandé plus que jamais de nous tenir couverts, y jetta l'ancre à deux heures après minuit. Vers la pointe du jour, il en ſortit paiſiblement, au travers d'un nombre infini de Vaiſſeaux, qui nous laiſſerent paſſer ſans défiance; & traverſant la riviere, qui n'avoit plus que ſix ou ſept lieues de largeur, nous eumes la vûe d'une grande plaine, que nous ne ceſſames point de cotoyer juſqu'au ſoir.

Hardieſſe avec laquelle Similau fait paſſer les Portugais.

Il entre dans la riviere.

Cependant les vivres commençoient à nous manquer; & Similau, qui paroiſſoit quelquefois effrayé de ſa propre

Comment il ſe procure des vivres.

hardiesse, ne jugeoit point à propos d'aborder au hasard, pour renouveller nos provisions. Nous fumes reduits, pendant treize jours, à quelques bouchées de riz cuit dans l'eau, qui nous étoient mesurées avec une extrême rigueur. L'éloignement de nos esperances, qui paroissoient reculer de jour en jour, & le tourment de la faim, nous auroient portés à quelque résolution violente, si notre fureur n'eût été combattue par d'autres craintes. Le Corsaire, qui les remarquoit dans nos yeux, nous fit débarquer, pendant les tenebres, près de quelques vieux édifices, qui se nommoient *Tanamadel*, & nous conseilla de fondre sur une maison qui lui parut éloignée des autres. Nous y trouvames beaucoup de riz & de petites feves, de grands pots pleins de miel, des oyes salées, des oignons, des aulx & des cannes de sucre, dont nous fimes une abondante provision. C'étoit le magasin d'un Hôpital voisin, & ce religieux dépôt n'étoit défendu que par la piété publique. Quelques Chinois nous apprirent, dans la suite, qu'il étoit destiné à la subsistance des Pelerins qui visitoient les tombeaux de leurs Rois : mais ce n'est pas à ce titre que nous rendimes graces au Ciel

MENDEZ PINTO.

MENDEZ PINTO.

de nous y avoir conduits.

Un ſecours, qu'il ſembloit nous avoir menagé dans ſa bonté, retablit un peu le calme & l'eſpoir ſur les deux Vaiſſeaux. Nous continuames encore d'avancer pendant ſept jours. Quelle difference néanmoins entre le terme que Similau nous avoit fixé, & cette prolongation qui ne finiſſoit pas! La patience de Faria n'avoit pas eu peu de force pour ſoutenir la nôtre. Mais il commençoit lui-même à ſe défier de tant de longueurs & d'incertitudes.

Impatience de Faria.

Quoique ſon courage l'eût diſpoſé à tous les évenemens, il confeſſa publiquement qu'il regrettoit d'avoir entrepris le voyage. Son chagrin croiſſant d'autant plus qu'il s'efforçoit de le cacher, un jour qu'il avoit demandé au Corſaire dans quel lieu il croyoit être, il en reçut une reponſe ſi mal conçue, qu'il le ſoupçonna d'avoir perdu le jugement, ou d'ignorer le chemin dans lequel il nous avoit engagés. Cette idée

Il veut tuer ſon Pilote, qui prend le parti de l'abandonner.

le rendit furieux. Il l'auroit tué, d'un poignard qu'il avoit toujours à ſa ceinture, ſi quelques amis communs n'euſſent arrêté ſon bras, en lui repreſentant que la mort de ce malheureux aſſuroit notre ruine. Il modera ſa colere; mais elle fut encore aſſez vive pour le

faire jurer *sur sa barbe* (67), que si dans trois jours le Corsaire ne levoit tous ses doutes, il le poignarderoit de sa propre main. Cette menace causa tant de frayeur à Similau, que la nuit suivante, tandis qu'on s'étoit approché de la terre, il se laissa couler du Vaisseau dans la riviere ; & son adresse lui ayant fait éviter la vûe des sentinelles, on ne s'apperçut de son évasion qu'en renouvellant la garde (68).

Embarras de Faria & des Portugais.

Un si cruel évenement mit Faria comme hors de lui-même. Il s'en fallut peu que les deux sentinelles ne payassent leur négligence de leur vie. A l'instant, il descendit au rivage avec la plus grande partie des Portugais ; & toute la nuit fut employée à chercher Similau. Mais il nous fut impossible de découvrir ses traces : & notre embarras devint encore plus affreux, lorsqu'étant retournés à bord, nous trouvames que de quarante six Matelots Chinois, qui étoient sur les deux Vaisseaux, trente quatre avoient pris la fuite, pour se dérober apparemment aux malheurs dont ils nous croyoient menacés. Nous tombames dans un étonnement qui

(67) Serment fort en usage alors. *Voyez* celui de Castro, au second Tome de ce Recueil.

(68) Pages 339 & suivantes.

MENDEZ PINTO.

nous fit lever les mains & les yeux au Ciel, sans avoir la force de prononcer un seul mot. Cependant, comme il étoit question de déliberer sur une situation si terrible, on tint conseil; mais avec une varieté de sentimens, qui retarda long-temps la conclusion. Enfin, nons resolumes, à la pluralité des voix, de ne pas abandonner un dessein pour lequel nous avions deja bravé tant de dangers. Mais consultant aussi la prudence, nous pensames à nous saisir de quelque Habitant du Pays, de qui nous pussions sçavoir ce qui nous restoit de chemin jusqu'à l'Isle de Calempluy. Si nos informations nous apprenoient qu'il fût aussi facile de l'attaquer que Similau nous en avoit flattés, nous promimes au Ciel d'achever notre entreprise : ou, si les difficultés nous paroissoient invincibles, nous devions nous abandonner au fil de l'eau, qui ne pouvoit nous conduire qu'à la mer, où son cours la portoit naturellement.

Resolution qu'ils prennent de concert.

L'ancre fut levée néanmoins avec beaucoup de crainte & de confusion; & la diminution de nos Matelots ne nous permit pas d'avancer beaucoup, le jour suivant. Mais ayant mouillé le soir assez près de la rive, on dé-

Eclaircissemens qu'ils reçoivent.

couvrit, à la fin de la premiere garde, une barque à l'ancre, au milieu de la riviere. Nous nous en approchames avec de justes précautions, & nous y primes six hommes, que nous trouvames endormis. Faria les interrogea séparément, pour s'assurer de leur bonne foi par la conformité de leurs réponses. Ils s'accorderent à lui dire que le Pays où nous étions se nommoit *Temquilem*, & que l'Isle de Calempluy n'étoit éloignée que de dix lieues. On leur fit d'autres questions, ausquelles ils ne repondirent pas moins fidellement. Faria les retint prisonniers, pour le service des rames. Mais la satisfaction qu'il reçut de leurs éclaircissemens ne l'empêcha pas de regretter Similau, sans lequel il n'esperoit plus de recueillir tout le fruit qu'il s'étoit promis d'une si grande entreprise. Deux jours après, nous doublames une pointe de terre, nommée *Quinai Taraon*, après laquelle nous découvrimes enfin cette Isle que nous cherchions depuis quatre-vingt jours, & qui nous avoit paru fuir sans cesse devant nous (69).

MENDEZ PINTO.

Arrivée de Faria dans l'Isle de Calempluy. Situation de cette Isle.

C'est une belle plaine, située à deux lieues de cette pointe, au milieu d'une riviere. Nous jugeames qu'elle n'avoit

(69) Page 342 & précédentes.

MENDEZ PINTO.

pas plus d'une lieue de circuit. La joie que nous reſſentimes à cette vue fut mêlée d'une juſte crainte, en conſiderant à quels perils nous allions nous expoſer ſans les avoir reconnus. Vers trois heures de nuit, Faria fit jetter l'ancre aſſez près de l'Iſle. Il y regnoit un profond ſilence. Cependant comme il n'étoit pas vraiſemblable qu'un lieu tel que Similau nous l'avoit repreſenté fût ſans défenſe & ſans garde, on reſolut d'attendre la lumiere, pour en faire le tour & pour juger des obſtacles.

Faria en fait le tour. Ses obſervations.

A la pointe du jour, nous nous approchames fort près de la terre, & commençant à tourner, nous obſervames ſoigneuſement tout ce qui ſe preſentoit à nos yeux. L'Iſle étoit environnée d'un mur de marbre, d'environ douze pieds de hauteur, dont toutes les pierres étoient jointes avec tant d'art, qu'elles paroiſſoient d'une ſeule piece. Il avoit douze autres pieds, depuis le fond de la riviere juſqu'à fleur d'eau. Au tour du ſommet regnoit un gros cordon en ſaillie, qui joint à l'épaiſſeur du mur, formoit une galerie aſſez large. Elle étoit bordée d'une baluſtrade de laiton, qui de ſix en ſix braſſes ſe joignoit à des colonnes du même metal, ſur chacune deſquelles on voyoit une figure de fem-

MENDEZ PINTO.

me, avec une boule à la main. Le dedans de la galerie offroit une chaîne de monſtres, ou de figures monſtrueuſes de fonte, qui ſe tenant par la main, ſembloient former une danſe autour de l'Iſle. Entre ce rang d'idoles, s'élevoit un autre rang d'arcades, ouvrage ſomptueux & composé de pieces de diverſes couleurs. Les ouvertures laiſſant un paſſage libre à la vue, on découvroit dans l'intérieur de l'Iſle un bois d'orangers, au milieu duquel étoient bâtis trois cens ſoixante cinq Hermitages, dédiés aux Dieux de l'année. Un peu plus loin à l'Eſt, ſur une petite élevation, la ſeule qui fût dans l'Iſle, on voyoit pluſieurs grands édifices ſeparés les uns des autres, & ſept façades aſſez ſemblables à celles de nos Egliſes. Tous ces bâtimens, qui paroiſſoient dorés, avoient des tours fort hautes, que nous primes pour autant de clochers. Ils étoient entourés de deux grandes rues, dont les maiſons avoient auſſi beaucoup d'éclat. Un ſpectacle ſi magnifique nous fit prendre une haute idée de cet établiſſement & des threſors qui devoient être renfermés dans un lieu dont les murs étoient ſi riches (70).

(70) Page 343 & 344.

MENDEZ PINTO. Il descend dans l'Isle.

Nous avions reconnu, avec le même soin, les avenues & les entrées. Pendant une partie du jour, que nous avions donnée à ces observations, il ne s'étoit presenté personne dont la rencontre eût pû nous allarmer. Nous commençames à nous persuadar ce que nous avions eu peine à croire sur le temoignage de Similau & de nos prisonniers Chinois; c'est-à-dire, que l'Isle n'étoit habitée que par des Bonzes, & qu'elle n'avoit pour défense que l'opinion établie de sa sainteté. Quoique l'après-midi fût assez avancé, Faria prit la resolution de descendre par une des huit avenues que nous avions observées, pour prendre langue dans les Hermitages, & regler notre conduite sur ses informations. Il se fit accompagner de trente soldats & de vingt esclaves. J'étois de cette escorte. Nous entrames dans l'Isle, avec le même silence qui ne cessoit pas d'y regner (71), & traversant le petit bois d'orangers, nous arrivames à la porte du premier Hermitage. Il n'étoit qu'à deux portées de mousquet, du lieu où nous étions descendus. Faria marchoit le sabre à la main. N'appercevant personne, il heurta

(71) L'Auteur ajoute; Avec le nom de Jesus au cœur & dans la bouche. Page 345.

deux

deux ou trois fois pour se faire ouvrir. On lui repondit enfin » que celui qui » frappoit à la porte devoit faire le tour » de l'édifice, & qu'il trouveroit une » autre entrée. « Un Chinois, que nous avions amené pour nous servir d'interprete & de guide, après lui avoir imposé des loix redoutables, fit aussi-tôt le tour de l'Hermitage & vint nous ouvrir la porte où il nous avoit laissés.

MENDEZ PINTO.

Ce qu'il trouve dans un Hermitage.

Faria, sans autre explication, entra brusquement, & nous ordonna de le suivre. Nous trouvames un vieillard qui paroissoit âgé de plus de cent ans, & que la goutte retenoit assis. Il étoit vêtu d'une longue robbe de damas violet. La vue de tant de gens armés lui causa un transport de frayeur, qui le fit tomber presque sans connoissance. Il remua quelque temps les pieds & les mains, sans pouvoir prononcer un seul mot. Mais ayant retrouvé l'usage de ses sens, & nous regardant d'un air plus tranquille, il nous demanda qui nous étions & ce que nous desirions de lui. L'interprete lui repondit, suivant l'ordre de Faria, que nous étions des marchands Etrangers ; que naviguant dans une Jonque fort riche, pour nous rendre au Port de Liampo, nous avions

MENDEZ PINTO.

eu le malheur de faire naufrage ; qu'un miracle nous avoit ſauvés des flots, & que notre reconnoiſſance pour cette faveur du Ciel nous avoit fait promettre de venir en pelerinage dans la ſainte Iſle de Calempluy ; que nous y étions arrivés pour accomplir notre vœu ; que notre ſeule intention, en le troublant dans ſa ſolitude, étoit de lui demander particulierement quelque aumône, comme un ſoulagement néceſſaire à notre pauvreté ; & que nous nous engagions à lui rendre, dans trois ans, le double de ce qu'il nous permettroit d'enlever (72).

Il fait piller les tombeaux Chinois.

L'Hermite parut mediter un moment ſur ce qu'il venoit d'entendre. Enſuite regardant Faria, qu'il crut reconnoître pour notre chef, il eut l'audace de le traiter de voleur & de lui reprocher ſa criminelle entrepriſe. Ce ne fut pas néanmoins ſans joindre, à ſes injures, des prieres & des exhortations. Faria loua ſa piété, & feignit même d'entrer dans ſes vûes. Mais après l'avoir ſupplié de moderer ſon reſſentiment, parce que nous n'avions pas d'autre reſſource dans notre miſere, il n'en ordonna pas moins à ſes gens de viſiter l'hermitage & d'enlever tout ce qu'ils

(72) Pages 346 & 347.

y trouveroient de précieux (73). Nous parcourumes toutes les parties de cette eſpece de temple, qui étoit rempli de tombeaux, & nous en briſames un grand nombre, où nous trouvames de l'argent mêlé parmi les os des morts. L'Hermite tomba deux fois évanoui, pendant que Faria s'efforçoit de le conſoler. Nous portames à bord toutes les richeſſes que nous avions pû découvrir. La nuit, qui s'approchoit, nous ôta la hardieſſe de pénetrer plus loin dans un lieu que nous connoiſſions ſi peu : mais comme l'occaſion ſeule nous avoit déterminés à profiter ſur le champ de ce qui s'étoit offert, nous emportames l'eſperance de parvenir le lendemain à d'autres ſources de richeſſes (74). Faria ne quitta pas l'Hermite, ſans l'avoir forcé de lui apprendre quels ennemis nous avions à redouter dans l'Iſle. Son recit augmenta notre confiance. Le nombre des Solitaires, qu'il nommoit *Talagrepos*, étoit de trois cens ſoixante cinq dans les hermitages, mais tous d'un âge fort avancé. Ils avoient quarante valets, nommé Menigrepos, pour

(73) L'Auteur prête ici au Bonze un langage très vertueux, & des railleries fort indécentes aux Portugais. Pages 348 & ſuivantes.

(74) Pinto ne dit pas à quoi montoit le pillage des tombeaux.

MENDEZ PINTO.

leur fournir les ſecours néceſſaires, ou pour les aſſiſter dans leurs maladies. Le reſte des édifices, qui étoit éloigné d'un quart de lieue, n'étoit peuplé que de Bonzes, non ſeulement ſans armes, mais ſans barques pour ſortir de l'Iſle, où toutes leurs proviſions leur étoient apportées des Villes voiſines. Faria conçut qu'en y retournant à la pointe du jour, après avoir fait une garde exacte pendant la nuit, nous pouvions eſperer qu'il n'échaperoit rien à nos recherches; & que ſix ou ſept cens Moines Chinois, qui devoient être à peu près le nombre des Bonzes, n'entreprendroient pas de ſe défendre contre des ſoldats armés.

Imprudence qui ſauve l'Iſle & les Temples.

Quelque témérité qu'il y eût dans ce deſſein, peut-être n'auroit-il pas manqué de vraiſemblance, ſi nous avions eu la précaution de nous défaire de l'Hermite, ou de l'emmener ſur nos Vaiſſeaux. Il pouvoit arriver que les Menigrepos laiſſaſſent paſſer cette nuit ſans viſiter ſon hermitage, & nous ſerions deſcendus le lendemain avec l'avantage de ſurprendre tous les autres Bonzes. Mais il ne tomba dans l'eſprit, à perſonne, que notre premiere expedition pût être ignorée juſqu'au jour ſuivant, & chaçun ſe repoſa ſur la

cilité qu'on se promettoit à reduire une troupe de Moines sans courage & sans armes.

MENDEZ PINTO.

Faria donna ses ordres pour la nuit. Ils consistoient principalement à veiller autour de l'Isle, pour observer toutes les barques qui pouvoient en approcher. Mais, vers minuit, nos sentinelles découvrirent quantité de feux sur les temples & sur les murs. Nos Chinois furent les premiers à nous avertir que c'étoit sans doute un signal qui nous menaçoit. Faria dormoit d'un profond sommeil. Il ne fut pas plûtôt éveillé, qu'au lieu de suivre le conseil des plus timides, qui le pressoient de faire voile aussi-tôt, il se fit conduire à rames droit à l'Isle. Un bruit effroyable de cloches & de bassins confirma bientôt l'avis des Chinois. Cependant Faria ne revint à bord que pour nous déclarer qu'il ne prendroit pas la fuite, sans avoir approfondi la cause de ce mouvement. Il se flattoit encore que les feux & le bruit pouvoient venir de quelque fète, suivant l'usage commun des Bonzes. Mais, avant que de rien entreprendre, il nous fit jurer sur l'Evangile que nous attendrions son retour. Ensuite, repassant dans l'Isle, avec quelques-uns de ses plus braves sol-

Signal des Bonzes pour se procurer du secours.

Courage de Faria.

MENDEZ PINTO. dats, il ſuivit le ſon d'une cloche, qui le conduiſit dans un hermitage différent du premier. Là, deux Hermites (75), dont il ſe ſaiſit & que ſes menaces forcerent de parler, lui apprirent que le vieillard auquel nous avions fait grace de la vie, avoit trouvé la force de ſe rendre aux grands édifices; que ſur le recit de ſa diſgrace, l'allarme s'étoit répandue parmi tous les Bonzes; que dans la crainte du même ſort, pour leurs maiſons & pour leurs temples, ils avoient pris le ſeul parti qui convenoit à leur profeſſion, c'eſt-à-dire, celui d'avertir les cantons voiſins par des feux & par le bruit des cloches; & qu'ils eſperoient un prompt ſecours du zele & de la piété des habitans. Les gens de Faria profiterent du temps, pour enlever ſur l'Autel une Idole d'argent, qui avoit une couronne d'or ſur la tête & une roue dans la main. Ils prirent auſſi trois chandeliers d'argent, avec leurs chaînes, qui étoient fort groſſes & fort longues. Faria, ſe repentant trop tard du menagement qu'il avoit eu pour le premier Hermite, emmena ceux qui lui parloient, & les fit embarquer avec lui (76). Il mit auſſi-

(75) Page 336.
(76) Vétus en Religieux, avec de gros chapelets. P. 357.

tôt à la voile, *en s'arrachant la barbe*, & se reprochant d'avoir perdu par son imprudence une occasion qu'il desespe-roit de retrouver.

MENDEZ PINTO.

Retour de Faria vers la mer.

Son retour, jusqu'à la mer, fut aussi prompt que le cours d'une riviere fort rapide, aidé du travail des rames & de la faveur du vent. Après sept jours de navigation, il s'arrêta dans un village, nommé *Susequerim*, où ne craignant plus que le bruit de son entreprise eût pû le suivre, il se pourvut de vivres, qui recommencoient à lui manquer. Cependant il n'y passa que deux heures, pendant lesquelles il prit aussi quelques informations sur sa route, qui servirent à nous faire sortir de la riviere par un détroit beaucoup moins fréquenté que celui de Sileupamor, par lequel nous y étions entrés. Là, nous fimes cent quarante lieues, pendant neuf jours; & rentrant ensuite dans l'anse de Nanquin, qui n'avoit dans ce lieu que dix ou douze lieues de largeur, nous nous laissames conduire, pendant treize jours, par le vent d'Ouest, jusqu'à la vûe des monts de *Conxinacau* (77).

Cette chaîne de montagnes stériles,

(77) A quarante-un degrés quarante minutes de hauteur.

MENDEZ PINTO. Son naufrage.

qui forme une perſpective effrayante, l'ennui d'une ſi longue route, la diminution de nos vivres, & ſur-tout le regret d'avoir manqué nos plus belles eſperances, jetterent dans les deux bords un air de triſteſſe, qui fut comme le préſage de l'infortune dont nous étions ménacés. Il s'éleva tout d'un coup un de ces vents du Sud, que les Chinois nomment Typhons (78), avec une impetuoſité ſi ſurprenante que nous ne pûmes le regarder comme un évenement naturel (79). Nos Panoures étoient des Bâtimens de rames, bas de bord, foibles & preſque ſans Matelots. Un inſtant rendit notre ſituation ſi triſte, que deſeſperant de pouvoir nous ſauver, nous nous laiſſames deriver vers la côte, où le courant de l'eau nous portoit. Notre imagination nous offroit plus de reſſource, en nous briſant entre les rochers, qu'en nous laiſſant abîmer au milieu des flots. Mais ce projet deſeſperé ne put nous reuſſir. Le vent, qui ſe changea bien-tôt en

(78) Les Chinois les nomment *Tufaons*, dont les Européens ont fait Typhons.

(79) Cette reflexion qui paroit échapper à l'Auteur, & quelques autres endroits de ſon recit, ſont aſſez connoître que malgré toutes ſes affectations de pieté il ne regardoit pas le pillage des Temples de Calempluy comme une action fort innocente.

Nord-Oueſt, eleva des vagues furieuſes, qui nous rejetterent malgré nous vers la haute mer. Alors, nous commençames à ſoulager nos Vaiſſeaux de tout ce qui pouvoit les appeſantir, ſans épargner nos caiſſes d'or & d'argent. Nos mâts furent coupés, & nous nous abandonnames à la fortune pendant le reſte du jour. Vers minuit, nous entendimes, dans le Vaiſſeau de Faria, les derniers cris de deſeſpoir. On y repondit du nôtre par d'affreux gemiſſemens. Enſuite, n'entendant plus d'autre bruit que celui des vents & des vagues, nous demeurames perſuadés que notre genereux Chef & tous nos amis étoient enſevelis dans l'abîme (80). Cette idée nous jetta dans une ſi profonde conſternation, que pendant plus d'une heure nous demeurames tous muets. Quelle nuit la douleur & la crainte nous firent paſſer ! Une heure avant le jour, notre Vaiſſeau s'ouvrit par la contrequille, & ſe trouva bien-tôt ſi plein d'eau, que le courage nous manqua pour travailler à la pompe. Enfin nous allames choquer contre la côte ; & deja preſque noyés comme nous l'étions, les vagues nous roulerent juſqu'à la pointe d'un écueil,

(80) Pages 361 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

qui acheva de nous mette en pieces. De vingt cinq Portugais, quatorze se sauverent. Le reste, avec dix huit esclaves Chretiens & sept Matelots Chinois, perit miserablement à nos yeux (81).

L'Auteur se sauve avec treize autres Portugais.

Nous nous rassemblames sur le rivage, où pendant tout le jour & la nuit suivante, nous ne cessames point de pleurer notre infortune. Le Pays étoit rude & montagneux. Il y avoit peu d'apparence qu'il fût habité dans les parties voisines. Cependant, le lendemain au matin, nous fimes six ou sept lieues au travers des rochers, dans la triste esperance de rencontrer quelque habitant qui voulût nous recevoir en qualité d'esclaves, & qui nous donnât à manger pour prix de notre liberté. Mais après une marche si fatiguante, nous arrivames à l'entrée d'un immense marécage, au-delà duquel notre vûe ne pouvoit s'étendre, & dont le fond étoit si humide, qu'il nous fut impossible d'y entrer. Il fallut retourner sur nos traces, parce qu'il ne se présentoit pas d'autre passage. Nous nous retrouvames, le jour suivant, dans le lieu où notre Vaisseau s'étoit perdu; & décou-

Leur embarras & leur misere.

(81) Pages 162 & précedentes. L'Auteur ne s'explique pas plus clairement sur le sort de Faria.

MENDEZ PINTO.

vrant, sur le rivage, les corps que la mer y avoit jettés, nous recommençames nos plaintes & nos gemissemens. Après avoir employé le troisieme jour à les ensevelir dans le sable, sans autres instrumens que nos mains, nous primes notre chemin vers le Nord, par des précipices & des bois, que nous avions une peine extrême à penetrer. Cependant nous descendimes enfin sur le bord d'une riviere, que nous resolumes de traverser à la nage. Mais les trois premiers, qui tenterent le passage, furent emportés par la force du courant (82). Comme ils étoient les plus vigoureux, nous desesperames d'un meilleur sort. Nous primes le parti de retourner à l'Est, en suivant le bord de l'eau, sur lequel nous passames une nuit fort obscure, aussi tourmentés par la faim que par le froid & la pluie. Le lendemain, avant le jour, nous apperçumes un grand feu, vers lequel nous nous remimes à marcher: mais le perdant de vue, au lever du Soleil, nous continuames jusqu'au soir de suivre la riviere. Le pays commençoit

(82) Trois hommes fort honorables, dit Pinto, deux desquels étoient freres. Ils se nommoient Melchior & Gaspard Barbosa. Le nom du troisieme étoit François Borges Cacayor. Ils étoient tous trois de Ponte-lima, Ville de Portugal.

MENDEZ PINTO.

Ils trouvent cinq hommes dans un bois.

à s'ouvrir. Notre esperance étoit de rencontrer quelque habitation sur la rive. D'ailleurs, nous ne pouvions nous éloigner d'une route, où l'eau, qui étoit excellente, servoit du moins à soutenir nos forces. Le soir, nous arrivames dans un bois où nous trouvames cinq hommes, qui travailloient à faire du charbon (83).

Un long commerce, avec leur Nation, nous avoit rendu leur langue assez familiere. Nous nous approchames d'eux. Nous nous jettames à leurs pieds, pour diminuer l'effroi qu'ils avoient pû ressentir à la vue d'onze étrangers. Nous les priames au nom du Ciel, dont la puissance est respectée de tous les peuples du monde, de nous adresser dans quelque lieu où nous pussions trouver du remede au plus pressant de nos maux. Ils nous regarderent d'un œil de pitié. » Si votre unique mal étoit la » faim, nous dit l'un d'entr'eux, il » nous seroit aisé d'y remedier; mais » vous avez tant de playes, que tous » nos sacs ne suffiroient pas pour les » couvrir » En effet les ronces, au travers desquelles nous avions marché dans les montagnes, nous avoient déchiré le visage & les mains; & ces plaies,

(83) *Ibidem.*

que l'excès de notre misere nous empê-choit de sentir, étoient deja tournées en pourriture.

MENDEZ PINTO.

Ce qu'ils ont à souffrir de la faim.

Les cinq Chinois nous offrirent un peu de riz & d'eau chaude, qui ne pouvoit suffire pour nous rassasier. Mais, en nous laissant la liberté de passer la nuit avec eux, ils nous conseillerent de nous rendre dans un hameau voisin, où nous trouvions un Hôpital qui servoit à loger les pauvres voyageurs. Nous primes aussi-tôt le chemin qu'ils eurent l'humanité de nous montrer. Il étoit une heure de nuit, lorsque nous frappames à la porte de l'Hôpital. Quatre hommes, qui en avoient la direction, nous reçurent avec bonté. Mais s'étant reduits à nous donner le couvert, ils attendirent le lendemain pour nous demander qui nous étions. Un de nous lui repondit que nous étions des Marchands de Siam, à qui la fortune avoit fait perdre leur Vaisseau par un naufrage. Ils voulurent sçavoir où nous avions dessein d'aller. Notre intention, leur dimes-nous, étoit de nous rendre à Nanquin, où nous esperions de nous embarquer sur les premieres Lantées, qui partiroient pour Canton. Ils nous demanderent pourquoi nous préferions Canton à d'autres Ports. Nous leur di-

Lenteur des Chinois qui les desespere.

MENDEZ PINTO.

mes que c'étoit dans la confiance d'y trouver des Marchands de notre Nation, à qui l'Empereur permettoit d'y exercer le commerce. Soit prudence ou curiosité, ils continuerent de nous faire un grand nombre de questions, qui lasserent notre patience. La faim nous pressoit si vivement, que malgré la commodité du lieu où nous avions passé la nuit, il nous avoit été impossible de fermer les yeux. Nous leur représentames que c'étoit le plus pressant de nos besoins, & que depuis six jours nous avions manqué de nourriture. » Il » est juste, nous dirent-ils, avec au-» tant de douceur que de gravité, de » vous accorder un secours que vous » demandez avec tant d'instance & de » larmes. Mais cette maison étant fort » pauvre, c'est un obstacle qui ne nous » permet pas de satisfaire pleinement » ce devoir «. Alors, ils commencerent à nous raconter par quels accidens leur Hôpital s'étoit appauvri après avoir été fort riche. Les plus affamés d'entre nous, ne pouvant resister à leur indignation, nous proposerent, en Portugais, de ne pas souffrir plus long-temps qu'on se fît un jeu de notre misere, & d'employer l'avantage que nous avions par la supériorité du nombre. Christo-

phe Boralho, dont j'ai deja loué la modération naturelle, nous fit comprendre les ſuites de cette violence; mais interrompant les Chinois, il les conjura d'abandonner un inſtant tout autre ſoin, pour ſoulager la faim qui nous devoroit. Une priere ſi vive ne parut pas les offenſer. Au contraire ils ſe jetterent dans des excuſes qui traînerent encore en longueur, & qui aboutirent à nous prier de ſortir avec eux pour ſolliciter la charité des Habitans. Le hameau étoit composé de quarante ou cinquante pauvres maiſons diſperſées, que nous fumes obligés de parcourir, pour tirer en aumône un demi-ſac de riz, un peu de farine, des feves, des oignons, & quelques méchans habits qui ſervirent à la reparation des notres. Les Directeurs de l'Hôpital nous donnerent deux taels en argent. Nous leur demandames la liberté de paſſer quelques jours dans leur maiſon. Ils nous repondirent qu'à l'exception des malades & des femmes enceintes, les pauvres n'y demeuroient pas ſi long-temps; & qu'on ne pouvoit violer en notre faveur une loi établie par de ſçavans & religieux perſonnages; mais qu'à trois lieues du village de *Catihotan* où nous étions, nous trouverions dans la grande

MENDEZ PINTO.

Secours qu'ils en reçoivent.

MENDEZ PINTO.

Ville de *Siley-Jacau*, un Hôpital fort riche, où tous les pauvres étoient reçus. Ils nous offrirent une lettre de recommandation, que nous acceptames. Elle étoit conçue en des termes si pressans & si tendres, qu'en nous plaignant de leurs Loix & de leurs usages, nous fumes forcés de rendre justice à leurs intentions.

Ils apprennent à connoître le caractere des Chinois.

Nous arrivames le soir à Siley-Jacau, où nous apprimes à connoître encore mieux le caractere des Chinois. On nous y reçut avec une charité digne du Christianisme; mais il fallut essuyer de longues & incommodes formalités, & protester que notre dessein étoit de quitter la Chine après notre guerison (84).

§ IV.

Disgraces de Pinto, à la Chine & dans la Tartarie.

Route qu'ils prennent pour se rendre à Nanquin.

DIx huit jours, que nous passames dans le repos & l'abondance, rétablirent perfaitement notre santé. Nous partimes, dans l'intention réelle de nous rendre à Nanquin, dont nous étions éloignés de cent quarante lieues,

(84) Pages 367. & précedentes.

& de nous y embarquer pour Liampo ou pour Canton. Le ſoir du même jour, nous arrivames à la vue d'un bourg nommé *Suzoanganu*, où la fatigue nous força de nous aſſeoir ſur le bord d'une fontaine. Quelques Habitans qui venoient y puiſer de l'eau, ſurpris de remarquer dans nos viſages une figure qui ne reſſembloit point à celles du pays, s'en retournoient avec des marques de frayeur ou d'admiration qui attirerent bien-tôt au tour de nous une partie des Habitans. Après nous avoir regardés long-temps, ſans oſer s'approcher, ils nous firent demander ce qui nous amenoit dans leur pays. Nous nous donnames, comme nous l'avions deja fait, pour des Marchands Siamois, qui ſe rendoient à Nanquin. Cette reponſe leur parut ſi peu ſuſpecte, qu'ils nous laiſſerent la liberté de nous repoſer; mais ils avoient eu le temps de faire avertir un de leurs Prêtres, qui ſortant du bourg, vétu d'une longue robbe de damas rouge, vint à nous juſqu'à la Fontaine, avec une poignée d'épis de bled dans la main. Il nous ordonna de mettre les mains ſur ces épis. Nous le ſatisfimes volontiers, dans la vue de nous concilier ſon affection & celle des Habitans.

MENDEZ PINTO.

Serment qu'on exige d'eux pour les recevoir dans un bourg.

» Par ce ferment, nous dit-il, que » vous faites en ma prefence fur ces » deux fubftances d'eau & de pain que » le Ciel a formées pour la conferva- » tion de tout ce qui exifte au monde, » il faut que vous me confeffiez s'il eft » vrai que vous foyiez des Marchands » étrangers qui vont à Nanquin. A cet- » te condition nous vous accorderons » la liberté de paffer la nuit dans ce » lieu, conformement à la charité que » nous devons aux pauvres. Au contrai- » re fi vous n'êtes pas tels que vous » l'avez dit, je vous commande de la » part du Ciel de vous éloigner fur le » champ, fous peine d'être mordus & » devorés par les dents du ferpent qui » fait fa demeure au fond de l'abîme » enfumé (85) «. Nous confirmames notre recit fans balancer. Auffi-tôt, fe tournant vers le peuple qui l'accompagnoit, il déclara qu'on pouvoit nous traiter avec indulgence, & qu'il en accordoit la permiffion. Nous fumes conduits dans le village, & logés fous le portail du Temple, où nous reçumes en abondance tout ce qui étoit neceffaire à nos befoins.

(85) Page 373. On rapporte ce difcours dans les termes de l'Auteur, pour faire obferver encore qu'il ne s'écarte pas de la vraifemblance, lorfqu'il ne les fait pas plus longs.

MENDEZ PINTO. Ils sont maltraités à Chiangulay.

Ces exemples d'humanité nous rassurerent beaucoup sur les dangers d'une longue route. Nous quittames *Suzoanganu*, pour nous rendre à *Chiangulay*, qui n'en est qu'à deux lieues. Mais nous eumes bien-tôt l'occasion de nous défier du jugement favorable que nous avions porté des Chinois. En approchant du lieu où nous comptions de passer la nuit, nous nous reposames sous un arbre, où notre malheur nous fit trouver trois hommes qui gardoient un grand nombre de vaches, & ne virent pas onze étrangers, sans être allarmés pour leur troupeau. Ils se mirent à pousser des cris qui firent sortir tous les Habitans, armés de bâtons & de pierres. Dans leurs premiers transports, nous fumes blessés de plusieurs coups; & cette chaleur n'ayant fait qu'augmenter à notre vue, parmi des furieux qui ne reconnoissoient point les traits du pays sur notre visage, ils nous lierent les mains derriere le dos & nous menerent prisoniers dans le bourg. Nous faillimes d'y être assommés. On nous plongea dans une citerne d'eau pourrie, qui étoit remplie de sangsues. Nous y étions jusqu'à la ceinture; & pendant deux jours, nous y demeurames sans aucune sorte d'alimens. Enfin, le Ciel amena,

MENDEZ PINTO.

de Suzoanganu, un Habitant qui nous y avoit vûs. Il apprit notre disgrace. Il fit honte à nos ennemis de nous avoir pris pour des voleurs; & sur son temoignage on nous delivra de notre prison, tout sanglans de la morsure des sangsues. Nous partimes fort irrités, sans vouloir entendre les excuses par lesquelles on s'efforça de nous consoler.

Faveurs qu'ils reçoivent d'un Seigneur Chinois.

Le lendemain, après avoir passé la nuit sur un peu de fumier, nous découvrimes du haut d'une colline, dans une grande plaine remplie d'arbres, une fort belle maison, qui nous parut environnée de plusieurs tours, & surmontée d'un grand nombre de girouettes dorées. Nous nous en approchames avec une sorte de respect. Bien-tôt, nous vimes arriver à cheval, un jeune homme de seize ou dix sept ans, accompagné de quatre valets de pied, qui portoient des oiseaux de proie sur le poing, & qui conduisoient une meute de chiens. Il s'arrêta, pour nous dedemander qui nous étions. Nous satisfimes sa curiosité par le recit de notre naufrage. Il parut sensible à nos infortunes; & nous recommandant d'attendre dans la premiere cour du Château, il entra dans la seconde. Bien-tôt, une vieille femme, en robbe fort longue,

avec un chapelet pendu au cou, vint nous avertir que le fils du Seigneur nous faisoit appeller. Nous passâmes dans la seconde cour, qui étoit environné d'un beau peristyle. Le Frontispice étoit une grande arcade, ornée de riches gravures, au milieu desquelles s'offroit un écusson d'armes, suspendu par une chaîne d'argent. On nous fit monter un escalier fort large, qui nous conduisit dans une grande salle, où nos premiers regards tomberent sur une femme d'environ cinquante ans, qui étoit assise sur un riche tapis. Elle avoit à ses côtés deux fort belles filles, & sous ses yeux un vénerable vieillard, couché sur un petit lit, qu'une des deux filles rafraîchissoit d'un éventail. Près de lui, étoit le jeune Gentilhomme qui nous avoit fait appeller; & plus loin, sur un autre tapis, neuf jeunes filles, vétues de damas blanc cramoisi, qui s'occupoient d'un travail convenable à leur sexe. Nous nous mimes à genoux devant le vieillard, pour lui exposer notre situation. Il ordonna que nous fussions bien traités; & prenant occasion de nos disgraces pour instruire son fils, il lui fit un discours fort touchant sur les miseres humaines, & sur le bonheur qu'il avoit d'en être à couvert par

MENDEZ PINTO.

ſa naiſſance & ſa fortune. Enſuite, nous ayant fait donner trois pieces de toile de lin & quatre taels en argent, il nous propoſa de paſſer la nuit dans ſa maiſon, parce que le jour étoit trop avancé pour nous remettre en chemin. Nous acceptames ſes offres, avec autant d'admiration que de reconnoiſſance pour une generoſité dont les exemples ſont rares en Europe.

Remarques ſur diverſes parties de cette Relation, qu'on ſupprime.

Après d'autres experiences de l'humanité des Chinois, l'Auteur fait entendre que la douceur qu'il y a pour des miſerables à trouver du ſecours dans la charité d'autrui, joint à l'ignorance des chemins, & ſur-tout à la crainte de paſſer dans les grandes Villes, où les Loix ne ſont pas favorables aux Etrangers, lui fit prendre de longs détours, avec ſes Compagnons, & les fit voyager, dit-il, de pays en pays. Mais n'ayant pû éviter une Ville nommée Taypol, *ils y furent apperçus par un de ces Intendans de Juſtice que la Cour envoye quelquefois dans les Provinces, & ſaiſis, par ſon ordre, comme des vagabonds qui pouvoient troubler la tranquillité publique. Il étoit arrivé, dans ce canton, quelques déſordres dont ils furent accuſés. Leur ſort fut d'être enfermés dans une étroite priſon, où pendant vingt ſix jours, ils éprouve-*

rent les plus rigoureux tourmens. Cependant, comme le droit des Sentences capitales n'appartient point aux Tribunaux inferieurs, ils furent conduits par differens degrés, jusqu'à la Ville Imperiale, & condamnés enfin, suivant les usages du Pays, à servir l'Etat en qualité d'Esclaves, pendant l'espace d'un an. Cette severité fut toujours accompagnée d'un mélange de douceur. Lorsqu'ils avoient été déchirés à coups de fouet, dans leur prison, on les faisoit passer dans des chambres plus commodes, où diverses personnes associées pour les exercices de charité, venoient panser leurs blessures, & ne leur refusoient aucune sorte de soulagement. Mais les châtimens n'en étoient pas moins recommencés après leur guérison; & d'onze qu'ils étoient encore, deux moururent dans cette alternative de caresses & de tourmens.

MENDEZ PINTO.

L'Auteur, toujours ardent pour s'instruire, étoit consolé de ses peines par l'occasion qu'il avoit de connoître le pays en passant par les Villes; sur-tout lorsqu'ayant trouvé plus de faveur à Nanquin, il se vit moins observé de ses Gardes & beaucoup moins maltraité. Il seroit inutile de le suivre dans toutes ses Observations (86), qui ne feroient que remet-

(86) L'étude que j'ai dû faire des usages & des loix de la Chine, pour en donner une longue description

MENDEZ PINTO.

tre devant les yeux du Lecteur, une partie de ce qu'il a lû dans les relations précedentes. Mais rien ne me dispense d'en detacher ce qui est propre à Pinto, & ce qui peut avoir ici le merite de la nouveauté.

Observations de Pinto sur Nanquin.

Les autres Voyageurs, ayant eû rarement la liberté de s'arrêter à Nanquin, se sont moins étendus sur la description de cette grande Ville, que sur celle de Pequin, où la plûpart ont fait leur principale residence. Pinto s'y procura des lumieres qui ne se trouvent que dans sa Relation. » Nanquin, dit-il, est situé (87) sur la riviere, de *Batampina*, » qui signifie *fleur de poisson*. Cette riviere, suivant le témoignage des habitans, que j'ai vérifié depuis par » mes yeux, vient d'un Lac de Tarta-

dans les 21, 22, 23, 24, 27 & 28e Tomes de ce Recueil, me met en état d'assurer avec Figuero son apologiste, qu'il s'accorde avec nos Voyageurs les plus estimés. J'ai reconnu deux principales raisons, qui ont servi long temps à le décrediter. 1°. Il est le premier qui ait publié avec quelque détail les merveilles de l'Empire Chinois; & jusqu'à ce qu'elles ayent été confirmés par le témoignage des Missionnaires, ausquels on n'a pu refuser la confiance qu'ils meritent, ses recits ont paru peu vraisemblales. 2°. Il s'est attaché particulierement à ce qui semble le plus éloigné de nos idées, apparemment parce qu'il en avoit été plus frappé que des choses communes.

(87) A trente neuf degrés quarante minutes, suivant l'Auteur, quoique nos Geographes la mettent à trente neuf degrés quarante six minutes.

rie,

MENDEZ PINTO.

» rie, nommé *Famſtir*, à neuf lieues » de la Ville de *Lançame*, où le Kham » des Tartares tient ordinairement ſa » Cour. De ce même Lac, qui a vingt » huit lieues de long & douze de lar- » ge, prennent leur ſource les plus gran- » des rivieres que j'aie vûes. La pre- » miere, eſt celle de Batampina (88), » qui traverſant la Chine pendant trois » cens ſoixante lieues, ſe jette dans la » mer par l'anſe de Nanquin (89). La » ſeconde, nommée *Lechune*, pouſſe » impetueuſement ſes eaux le long des » montagnes de *Pancruum*, qui ſepa- » rent la Cochinchine & l'Etat de Ca- » tabenan, borné par le Royaume de » Champa. La troiſieme ſe nomme *Tau-* » *quiday*, c'eſt-à-dire, mere des eaux. » Elle a ſon cours au Nord-Oueſt, & » traverſant le Royaume de *Nacataos*, » elle va ſe décharger dans le Sor- » nau (90) par l'embouchure de *Cuy*, » cent trente lieues au-deſſous de Pa- » tane. La quatrieme, nommée *Bato-* » *baſoy*, deſcend de la Province de *San-*

(88) A trente cinq degrés.

(89) A ſeize degrés.

(90) Noms que les Portugais donnent à pluſieurs Royaumes qui compoſoient autrefois la Monarchie de Siam. Remarquez que toutes ces rivieres portent d'autres noms dans d'autres Voyageurs, & que cette difference vient de celle des langues Tartare & Chinoiſe.

MENDEZ PINTO.

» *sim*, qui fut submergée en 1556, & » se rend dans la mer par l'embouchure » de *Cosmim*, au Royaume de Pegu. » La cinquieme, dont le nom est *Ley-* » *sacotdy*, traverse les terres du côté » de l'Est, jusqu'à l'Archipel de Chin- » chipou, qui touche à la Moscovie, » & se rend dans l'Ocean Septentrio- » nal.

» Nanquin est sur une élevation, qui » commande les plaines dont il est en- » vironné. Son climat est un peu froid, » mais fort sain. Il n'a pas moins de » huit lieues de circuit, c'est-à-dire, » environ trois de large sur une de long. » Les maisons y sont de deux étages, » la plûpart de bois. Mais celles des » Mandarins sont de terre & de pierre » de taille, environnées de murs & de » fossés, avec des ponts de pierre & de » riches arcades; ce qui leur donne une » apparence fort majestueuse. Celles » des Seigneurs du premier ordre, qui » ont gouverné des Royaumes & des » Provinces, ont des tours fort hautes, » de six ou sept étages.

» Plusieurs Chinois nous assurerent » que suivant les dénombremens pu- » blics, Nanquin contenoit huit cens » mille feux, vingt quatre mille mai- » sons de Mandarins; soixante deux

MENDEZ PINTO.

» grands marchés ; cent trente bouche-
» ries, chacune de quatre-vingt bouti-
» ques, & huit mille rues, dont six
» cens d'une grandeur & d'une beauté
» distinguées, & la plûpart bordées de
» balustrades de laiton. On y comptoit
» deux mille trois cens Pagodes, dont
» mille étoient de somptueux Monaste-
» ornés de tours fort hautes, qui conte-
» noient un si grand nombre de grosses
» cloches de fonte, que nous ne les
» entendions pas sonner sans effroi ;
» trente prisons grandes & fortes ; dix
» mille Manufactures de soie ; un ma-
» gnifique Hôtel de Charité pour les
» pauvres, avec des édifices particu-
» liers pour les Avocats & les Procu-
» reurs qui sont chargés de leur defen-
» se. A l'entrée des principales rues,
» on trouve des arcades & de grandes
» portes, qui se ferment chaque nuit
» pour la sûreté publique. Il y a peu de
» rues qui n'offrent de belles fontaines
» d'une excellente eau. La Ville est en-
» vironnée d'une forte muraille de pier-
» re de taille, & l'on y compte cent
» trente portes. Elle est défendue d'ail-
» leurs par douze Citadelles, qui ne
» ressemblent pas mal aux nôtres, &
» quantité de tours & de boulevards,
» mais sans une seule piece d'artillerie.

MENDEZ PINTO.

» Nanquin rapporte chaque jour à l'Empereur deux mille taels d'argent, qui » montent à la somme de trois mille » ducats.

De Nanquin, les neuf Portugais furent conduits en quatre jours dans une Ville assez considerable, que l'Auteur nomme *Pocassar*, où leur Officier, pour épargner les frais de leur nourriture, les pressa de chercher leur subsistance dans la Ville. Ils furent menés dans un Temple, dont la description a toujours passé pour fabuleuse dans le recit de Pinto, quoiqu'elle n'ait rien de plus surprenant que celles qu'on a lûes dans les relations das Missionnaires. Il avoit été bâti dans une maison, où l'Imperatrice mere étoit morte en mettant au monde un Prince qui ne lui avoit pas survécu. Elle avoit souhaité, en expirant, d'être ensevelie dans la même chambre où elle avoit perdu le jour; & les Chinois avoient donné l'essor à leur imagination pour son apotheose (91).

(91) Comme c'est la seule description de ce genre à laquelle on ait dessein de s'arrêter, on croit devoir la donner dans le style du Traducteur, pour n'y rien affoiblir.

» On avoit dédié ce Temple à l'invocation de » Tauhinaret, qui est une » des principales Sectes » des Payens de la Chine. » Tous les bâtimens, en- » semble tous les jardins » & parterres qui en dé- » pendent, & tous les

MENDEZ PINTO.

Monument de vengeance à Xinligau.

A Xinligau, Ville considerable où les Portugais arriverent le jour sui-

» Logis qui se ferment à » la clef, sont suspendus » en l'air sur trois cens » soixante piliers, chacun » desquels est d'une pierre » entiere, presque de la » grosseur d'un muid, & » de vingt sept pieds de » hauteur. Ces trois cens » soixante piliers sont ap- » pellés des noms des trois » cens soixante jours de » l'année Chinoise, & en » chacun d'eux il se fait » une fête particuliere, » avec quantité d'aumô- » nes & de sacrifices san- » glans, le tout accompa- » gné de musique, de » danses & d'autres fêtes. » Or au principal pilier, » qui porte le nom de l'I- » dole, elle est enchassée » elle même fort riche- » ment, dans une chasse, » au-devant de laquelle » est toujours allumée une » lampe d'argent. Entre » les piliers, se voient huit » fort belles rues, enclo- » ses, de part & d'autre, » de grilles de laiton, » avec des portes pour le » passage des Pelerins & » des autres qui viennent » continuellement à cette » fête pour y gagner une » maniere de Jubilé. La » chambre d'enhaut, où » est le tombeau de l'Im- » peratrice, est faite en » façon de Chapelle, tou- » te ronde; &, depuis le » haut jusqu'en bas, gar- » nie d'argent, de plus » grand coût en la façon » qu'en la matiere même; » ce qui paroissoit aisé- » ment par la diversité des » ouvrages. Au milieu se » voyoit une maniere de » Tribunal, fait en rond, » comme la chambre, de » la hauteur de quinze de- » grés, clos tout à l'en- » tour de six grilles d'ar- » gent, avec les pommes » dorées. Au plus haut, » étoit une grosse boule, » sur laquelle il y avoit » un lion d'argent, qui » soutenoit sur sa tête une » chasse de fin or, de trois » palmes en quarré, où » l'on disoit qu'étoient les » ossemens de cette Reine, » que ces aveugles & igno- » rans reveroient comme » une grande relique. Au- » dessous de ce Tribunal, » en la même portion, » étoient quatre barres » d'argent qui traver- » soient la chambre, où » pendoient quarante trois » lampes de même metal, » en memoire des qua- » rante trois ans que cette » Imperatrice avoit vécu; » & sept lampes d'or, en » memoire de sept enfans » mâles qu'on disoit qu'el- » le avoit eus. Davantage, » à l'entrée de cette Cha-

MENDEZ PINTO.

vant, ils virent des ponts-levis ſuſpen-

» pelle, vis-à-vis une croi-
» ſée qui la fermoit, ſe
» voyoient huit autres bar-
» res d'argent, où pen-
» doient encore un fort
» grand nombre de lampes
» d'argent, fort grandes
» & riches, qui avoient
» été offertes par les fem-
» mes des plus grands Sei-
» gneurs de l'Empire, qui
» avoient aſſiſté à la mort
» de la Reine. Hors les
» portes de tout le Tem-
» ple, qui eſt auſſi grand
» que l'Egliſe des Jaco-
» bins de Liſbonne, étoit,
» en ſix rangs de balu-
» ſtres qui le fermoient
» tout à l'entour, un grand
» nombre de ſtatues de
» Geans, de la hauteur de
» quinze pieds, faits de
,, bronze, tous bien pro-
,, proportionnés, & te-
,, nant en main des halle-
,, bardes & des maſſues,
,, quelques-unes des ha-
,, ches ſur l'épaule; tou-
,, tes leſquelles ſtatues re-
,, preſentoient enſemble
,, quelque choſe de grand
,, & de majeſtueux. Parmi
,, ce nombre de ſtatues,
,, qui ſe montoit à douze
,, cens, il y avoit vingt
,, quatre ſerpens de bron-
,, ze, & fort grands; au-
,, deſſus de chacun deſ-
,, quels étoit aſſiſe une
,, femme, avec une épée à
,, la main, & une cou-
,, ronne d'argent ſur la tê-
,, te. On donnoit à ces
,, vingt quatre femmes le
,, titre de Reines, pour
,, plus grand honneur de
,, leurs deſcendans; parce
,, qu'elles s'étoient ſacri-
,, fiées lors de la mort de
,, cette Imperatrice, afin
,, que leurs ames ſerviſ-
,, ſent la ſienne en l'autre
,, vie; choſe que leur fa-
,, mille tenoit à grand hon-
,, neur. Au dehors de ces
,, rangs de Geans, il y en
,, avoit un autre qui les
,, enfermoit, & qui con-
,, ſiſtoit en pluſieurs arcs
,, de triomphe tous dorés,
,, où étoient pendues plu-
,, ſieurs cloches d'argent
,, avec des chaînes de mê-
,, me metal, leſquelles
,, ſonnant ſans ceſſe par
,, le mouvement qu'elles
,, recevoient de l'air, fai-
,, ſoient un ſi grand bruit
,, qu'on ne pouvoit s'en-
,, tendre parler. Au de-
,, hors de ces arcades, il
,, y avoit encore en même
,, proportion deux rangs
,, de grilles de laiton qui
,, enfermoient tout ce
,, grand ouvrage, où ſe
,, voyoient en certains en-
,, droits des colomnes de
,, même metal; & au deſ-
,, ſus, des lions rampans,
,, montés ſur des boules,
,, leſquels ſont les armes
,, de la Chine. Aux coins
,, des carrefours, il y a-
,, voit quatre monſtres de
,, bronze, d'une hauteur
,, ſi étrange, ſi démeſurée,

dus en l'air par de grosses chaînes de

MENDEZ PINTO.

,, & d'une figure si diffor- ,, me, qu'il n'est pas pos- ,, ble de se l'imaginer. ,, Un de ces monstres, qui ,, est à main droite, à l'en- ,, trée du carrefour, que ,, les Chinois appellent le ,, serpent glouton de la ,, creuse maison de la fu- ,, mée, & qui, suivant ,, leurs histoires, est tenu ,, pour être Lucifer, s'y ,, voit sous la figure d'un ,, serpent de hauteur ex- ,, cessive, avec des cou- ,, leuvres fort differentes ,, & monstrueuses, qui ,, lui sortent de l'esto- ,, mach, toutes couvertes ,, d'écailles vertes & noi- ,, res, où se voient enco- ,, re force épines qui ont ,, plus d'un pied de lon- ,, gueur. Chacune de ces ,, couleuvres avoit une ,, femme au travers de la ,, gueule, avec les che- ,, veux pendans en arrie- ,, re, comme grandement ,, effrayée. Le monstre ,, portoit aussi, dans sa ,, gueule, qui étoit fort ,, démesurée, un lesard, ,, qui lui sortoit de plus ,, de trente pieds de lon- ,, gueur, & de la gros- ,, seur d'un tonneau, avec ,, les narines & les ma- ,, choires si pleines de sang, ,, que tout le reste du corps ,, en étoit aussi ensanglan- ,, té. Entre ses pattes, ce ,, lesard entraînoit un ,, grand éléphant, qui ,, sembloit être si oppres- ,, sé, que les boyaux lui ,, sortoient hors de la ,, gueule; & tout ceci ,, étoit fait avec tant de ,, proportion & de natu- ,, rel, qu'il n'y avoit per- » sonne qui ne tremblât » de voir une figure si dif- » forme. Le replis de sa » queue, qui pouvoit être » de plus de vingt brasses, » étoit entortillé à un au- » tre semblable monstre, » qui étoit le second des » quatre Geans du carre- » four, de plus de cent » pieds de hauteur. Outre » qu'il est fort laid, il » avoit ses deux mains » dans sa gueule, qui la » lui faisoient de la lar- » geur d'une grande por- » te, avec une rangée de » dents horribles, & une » langue fort noire, qui » en sortoit de la lon- » gueur de deux brasses. » Quant aux deux au- » tres monstres, l'un étoit » une figure de femme, » nommée des Chinois, » *Nadelgau*, de dix sept » brasses de hauteur, & » six de grosseur. Celui ci » avoit, au milieu de sa » ceinture, un visage fait » en proportion de son » corps & de plus de deux » brasses, qui par les na- » rines vomissoit de gros » tourbillons de fumée, & » par la gueule quantité de » feu, non artificiel, mais

MENDEZ PINTO.

fer (92). Deux jours après, dans une autre Ville, nommée Junquileu, ils admirerent un tombeau de pierre, entouré de grilles de fer, peintes de verd & de rouge; & par-dessus, un clocher de porcelaine très fine, dressé sur quatre colonnes. Au sommet, on voyoit sept globes, dont deux étoient de fer fondu; & sur un côté de ce beau monument, on lisoit en lettres d'or cette inscription Chinoise: » Ci gît *Trannocem Mudeliar*, oncle du Roi de Malaca, qui » eut le malheur de sortir du monde » avant que de s'être vengé d'Alfonse » D'Albuquerque, Lion des voleurs de » la mer. Les Portugais surpris de reconnoître le nom d'un de leurs plus

» veritable, parce qu'au » haut de la tête on faisoit » un feu continuel, qui » venoit à sortir par la » gueule de cette face effroyable qu'il avoit au » milieu de la ceinture. » Le quatrieme monstre » étoit un homme accroupi, qui souffloit à toutes forces, avec des joues » si grandes & si enflées, » qu'on les auroit prises » pour une voile de navire. Ce monstre étoit aussi » d'une hauteur demesurée, & d'un visage si » affreux & si difforme, » que ceux qui le regardoient en pouvoient à » peine supporter la vue.

Si l'on compare ce recit à diverses peintures sur lesquelles on a passé sans défiance, par le respect qu'on a cru devoir au nom de leurs Auteurs, on n'y trouvera pas d'autre difference que celle de l'imagination de Pinto, qui lui fait peindre les mêmes objets avec plus de chaleur & de force.

(92) Voyez ci-dessus les Relations des Missionnaires. On supprime ici tout ce qui n'en seroit qu'une repétition.

MENDEZ PINTO.

grands hommes, s'informerent du fond de cet évenement. On leur apprit qu'il y avoit environ quarante ans, qu'un Ambaſſadeur du Roi de Malaca étant venu demander du ſecours à l'Empereur de la Chine contre des Etrangers qui étoient arrivés par mer, de l'extrémité du monde, & qui lui avoient enlevé ſes Etats, la mort l'avoit ſurpris dans le cours de ſa negociation, & qu'emportant le regret de n'avoir pû ſatisfaire ſa vengeance, il avoit employé tout ce qu'il poſſedoit pour laiſſer un témoignage de ſon deſeſpair à la poſterité (93).

Rencontre d'une Chrétienne à Sempitay.

Dans une Ville nommée Sempitay, où les neuf Portugais eurent la liberté de demander l'aumône, enchaînés comme ils étoient; une femme qui s'arrêta pour les regarder, entre un grand nombre de ſpectateurs, parut fort touchée du recit de leur infortune. Elle leur fit quelques liberalités, » en leur recommandant de ne plus entreprendre de » ſi longs voyages, puiſque le Ciel a » rendu notre vie ſi courte. Enſuite les ayant tirés à l'écart, elle déboutonna une de ſes manches, & leur fit voir ſur ſon bras gauche l'empreinte d'une Croix. Quelqu'un de vous, leur dit-elle, con-

(93) Page 413.

MENDEZ PINTO.

noît - il ce ſigne ? Les Portugais fléchirent le genou avec beaucoup de reſpect, & lui repondirent, les larmes aux yeux, que c'étoit le ſigne ſacré de leur ſalut. Alors, levant les mains de joie & d'admiration, elle prononça les premiers mots de l'Oraiſon Dominicale en langue Portugaiſe. Elle n'en ſçavoit pas davantage; mais s'étant fait confirmer en Chinois qu'ils étoient Chrétiens; » Venez, s'écria-t-elle, Chrétiens du » bout du monde, avec celle qui eſt » votre ſœur en Jeſus - Chriſt, & qui » apparrient peut - être par le ſang à » quelqu'un de vous, puiſque vous êtes » tous Portugais. Elle voulut nous mener à ſa maiſon. Mais nos Gardes s'y étant oppoſés, parce que la moitié des aumônes étoit pour eux, elle fut obligée d'en acheter la permiſſion de l'Officier, qui conſentit, pour une ſomme d'argent, à nous laiſſer chez elle pendant cinq jours qu'il ſe propoſoit de paſſer dans cette Ville.

Hiſtoire de cette Chrétienne, & de Tomé Pirez.

Là, nous ayant traités avec beaucoup d'affection, elle nous montra un Oratoire, dont les ornemens étoient une Croix de bois doré, quelques chandeliers, & une lampe d'argent. Elle nous dit que ſon nom étoit *Inez de Leyria*, & que ſon pere avoit accompagné *To-*

mé Pirez, (94), qui étoit venu de Lisbonne à la Chine, avec la qualité d'Ambaſſadeur du Roi de Portugal. Quelques mouvemens ſuſpects que les Portugais avoient faits ſur la côte, ayant fait prendre Pirez pour un eſpion, il avoit été traité avec beaucoup de rigueur. Cinq de ſes gens avoient ſouffert une cruelle queſtion, qui leur avoit fait perdre la vie dans les tourmens. Il ne reſtoit de cette malheureuſe Ambaſſade qu'un ſeul Portugais, nommé *Vaſco-Calvo*, qui s'étoit établi dans une autre Ville de la Chine. De-Leyria, ſon pere, ayant été banni à Sempitay, s'y étoit marié avec une Chinoiſe qui lui avoit donné quelque bien, & dont il avoit fait une Chrétienne. Dans l'eſpace de vingt ans, pendant leſquels ils avoient mené enſemble une vie tranquille, ils avoient converti à la Foi quantité de Payens, dont le nombre montoit encore à plus de trois cens, qui s'aſſembloient le Dimanche dans ſa maiſon, pour y faire leurs prieres & baiſer la Croix.

MENDEZ PINTO.

Service que l'Auteur & ſes Compagnons rendent aux Chrétiens de Sempitay.

Elle ajouta que ſon pere lui avoit laiſſé par écrit pluſieurs Oraiſons en Portugais, que les Chinois lui avoient

(94) Voyez l'Hiſtoire de Pirez, au ſecond Tome de ce Recueil. C'eſt ce rapport qui rend le recit de Pinto très intereſſant.

MENDEZ PINTO.

dérobés ; & que de l'Oraiſon Dominicale, il n'étoit reſté dans ſa memoire que les cinq ou ſix mots qu'elle avoit prononcés. Chriſtophe Boralho ſe fit un devoir d'écrire les principales prieres du Chriſtianiſme, & d'y joindre les Commandemens de Dieu. Il en forma un petit Livre, pour l'uſage de cette Egliſe ; & pendant le ſejour que les Portugais firent à Sempitay, tous les Chrétiens de la Ville s'aſſemblerent ſept fois chez Inez De-Leyria, pour y recevoir leurs inſtructions. Ils leur firent une aumône conſiderable, à laquelle Inez joignit d'autres preſens ; & ce ſecours, que la Providence leur avoit menagé, ſervit dans la ſuite à les garantir d'un grand nombre de maux (95).

Information de l'Auteur ſur l'origine de l'Empire Chinois & de la grande muraille.

De Sempitay, ils deſcendirent à Leguinpau, Ville celebre par une mine d'argent qui n'en eſt qu'à cinq lieues, où plus de mille hommes ſont employés continuellement. Le lendemain, ils arriverent par la riviere entre deux petites Villes, nommées Pacano & Nacau, qui occupent les deux rives. Ici l'Auteur eut occaſion de s'informer de l'origine & de la fondation de l'Empire Chinois qu'il rapporte fidellement, dit-il, ſur

(95) Pages 420 & précedentes.

le témoignage de la premiere des quatre-vingt Chroniques de la Chine (96).

MENDEZ PINTO.

(96) Il raconte l'Histoire d'une Princesse nommée *Nanca*, qui sortit par diverses avantures, avec trois Princes ses enfans, six cens trente neuf ans après le déluge, d'un pays qu'il nomme *Guantipocau*, situé, dit-il, autant qu'on en peut juger par la hauteur du climat, qui est soixante deux degrés du Nord, derriere notre Allemagne. Le fils aîné de cette Princesse fonda Pequin. Elle jetta elle même les fondemens de Nanquin, & lui donna son nom. Mais sans entreprendre de suivre Pinto dans ses recherches historiques, on croit devoir rapporter d'après lui l'origine de la grande muraille qui divise la Chine & la Tartarie, telle qu'il pretend l'avoir tirée du cinquieme Livre d'un Ouvrage Chinois, qui traite de la situation de tous les lieux remarquables de l'Empire. On laisse au Lecteur le soin de comparer cet article avec l'opinion des Missionnaires sur le même monument. *Voyez ci-devant Tomes* 21 & 27.

» On lit dans ce cin» quieme Livre, qu'un » Empereur, nommé *Cris-* » *nagol Dicotay*, qui, sui» vant la supputation de » l'Auteur & la maniere » de compter du pays, » regnoit en l'année du » Seigneur cinq cens vingt » huit, eut une guerre » avec le Tartare pour » quelque different sur » l'état de *Chenchinapau*, » qui se borne au Royau» me de *Lanhos*, & le dé» fit dans une bataille. Le » Tartare rassembla de » nouvelles forces, par le » moyen d'une ligue & de » diverses alliances, & » s'en vint fondre, huit » ans après, sur la Chine, » où il prit trente deux » Villes considérables, » dont la principale fut » celle de *Panquilor*. Alors » la crainte porta l'Empe» reur Chinois à conclure » un Traité, par lequel il » se desista des droits con» testés, & paya deux » mille picots à l'ennemi, » pour la paye des étran» gers qui composoient » une partie de son armée. » La paix continua cin» quante deux ans, dont » l'Empereur qui regnoit » alors à la Chine sçut » profiter pour la sureté » de ses Etats. Il resolut » de faire une barriere, en » forme de muraille, qui » pût servir de frontiere » aux deux Empires. Ses » Etats Generaux, aus» quels il déclara son des» sein, lui donnerent dix

MENDEZ PINTO.

Observation sur le recit de Pinto.

L'Auteur continue de raconter ce qui frappa sa curiosité jusqu'à Pekin. Au-

» mille picots d'argent, » qui valent à notre com» pte quinze millions » d'or, à raison de quin» ze eens ducats chaque » picot, joint qu'outre » cela ils lui entretenoient » 240000 hommes pour » y travailler, dont il y » en avoit trente mille dé» putés comme Officiers, » & les autres tous gens » de service. Après qu'on » eut donc mis ordre à » tout ce qui étoit neces» saire pour un si prodi» gieux chef-d'œuvre, on » commença d'y mettre » la main; si bien qu'au » rapport de l'Histoire, » en vingt sept ans on » acheva d'un bout à l'au» tre toute cette grande » muraille, laquelle, s'il » en faut croire à cette » même chronique, a de » longueur septante *Jaos*, » c'est-à-dire, trois cens » quatorze lieues, à rai» son de quatre lieues & » demi par *Jao*. En quoi » ce qu'il y eut d'émer» veillable, & qui semble » exceder la croyance des » hommes, fut, que sept » cens cinquante mille » hommes travaillerent » sans cesse à ce grand » ouvrage, dont le Peu» ple, comme j'ai deja » dit, fournit la troisieme » partie, les Prêtres & les » Isles d'Ainan un second » tiers, & l'Empereur, » assisté des Princes & des » Seigneurs du Royaume, » tout le reste. J'ai vû » quelquefois & mesuré » cette muraille, qui a » six brasses de hauteur, » & quarante palmes de » largeur dans le plus » épais. Elle a, par le bas, » un talon en forme de » Terre-plain, bâti à » chaux & à sable, & » enduit par le dehors » d'une maniere de bitu» me; ce qui le rend si » fort que nuls canons ne » pourroient le démolir. » Au lieu de tours & de » boulevards, elle a des » guerites de deux étages, » flanquées sur des arc» boutans de charpente» rie, d'un certain bois » noir qu'ils appellent » *Caubesi*, c'est-à-dire, » *Bois de fer*, parce qu'il » est extrêmement fort; » joint que chaque *Etan*» *çon* est de la grosseur » d'une pipe, & très haut, » tellement que ces gue» rites sont beaucoup plus » fortes qu'elles ne se» roient de pierre & de » chaux. Or cette murail» le, qu'ils appellent *Chen*» *facam*, c'est-à-dire, » *forte resistance*, s'étend » en hauteur égale jusqu'à » des montagnes qu'elle

tant qu'on croit devoir d'admiration à son recit, parce qu'il étalle en effet une scene continuelle de merveilles, autant paroît-il étrange qu'on ait soupçonné sa bonne foi, lorsqu'il ne cesse pas de s'accorder avec nos Voyageurs les plus graves, qui n'auroient pas trouvé, peut- MENDES PINTO.

» va joindre, qui pour » servir elles-mêmes de » muraille, sont escar- » pées à pointe de pic; ce » qui rend toute cette » grande machine plus » forte que la muraille » même. Il est à remar- » quer que dans toute cet- » te longueur de trois cens » quinze lieues, il n'est » pas davantage que cinq » entrées, par où paissent » les rivieres de Tartarie » formées des impétueux » torrens qui descendent » de ces montagnes, & » qui faisant plus de cinq » cens lieues dans la pays, » se vont rendre dans les » mers de la Chine & de » la Cochinchine. Or en » toutes ces avenues, » l'Empereur de la Chi- » ne tient une garnison, » & celui de Tartarie une » autre; (*) en chacune » desquelles le Chinois » entretient sept mille » hommes, & leur donne » une grande paye, dont » il y a six mille hommes » de cheval, & les autres » sont gens de pied. La » plûpart de ces hommes „ de guerre sont étran- „ gers, comme Mogols, „ Pancrus, Champas, Co- „ raçones, Gizares de „ Perse & autres Nations „ differentes, qui tou- „ chent à cet Empire, & „ que cette grandeur de „ leurs gages porte à ser- „ vir les Chinois, qui, „ pour en dire le vrai, „ sont peu courageux, „ pour n'être pas accou- „ tumés à la guerre; „ joint qu'ils n'ont pas „ beaucoup d'armes ni „ d'artillerie. En toute „ cette longueur de mu- „ raille, il y a trois cens „ vingt Compagnies, cha- „ cune de cinq cens sol- „ dats; ce qui fait en tout „ cent soixante mille „ hommes, sans y com- „ prendre les Officiers. „ *Pages 437 & précedentes.*

(*) *Il faut faire attention que le recit de Pinto a précedé la conquête des Tartares.*

MENDEZ PINTO.

être, plus de disposition à se faire croire, s'ils avoient écrit les premiers, ou si leur profession n'avoit beaucoup servi à leur attirer de la confiance. Il fait une description de Pekin, qui ne peut sembler incroyable qu'à ceux qui n'ont pas lu celle des plus celebres Jesuites. Il releve la charité des Chinois, avec des traits, dans lesquels on remarque sans cesse qu'il l'avoit éprouvée. Ce qu'il dit de leurs Villes flottantes, des formalités de leur Justice, de la magnificence de leurs monumens publics, de la grandeur de leur Capitale & du nombre de ses habitans, de la diversité des Tribunaux de Justice & des Sectes de Religion, de l'ordre admirable qui regne dans cette variété, de la majesté de l'Empereur & de la sagesse du Gouvernement, ne differe du recit des Missionnaires, que par de légeres circonstances qui ne changent rien à la conformité du fond, & qui ne meritent pas même d'être relevées.

Il est mené à Quansy, en qualité d'esclave.

Il avoit passé deux mois & demi à Pekin, lorsqu'un Samedi, 13 de Janvier 1544, en vertu d'une Sentence du Tribunal suprême, il fut conduit, avec ses Compagnons, dans la Ville de Quansy, pour y servir pendant le temps auquel ils étoient condamnés. Il paroît

qu'après avoir été justifiés des principales accusations, le seul crime qui leur attiroit ce châtiment, étoit d'avoir penetré dans l'intérieur de l'Empire sans une permission de la Cour. En arrivant à Quansy, un Prince Tartare, qui faisoit sa résidence dans cette Ville, souhaita qu'ils lui fussent présentés; & leur ayant fait diverses questions, il les mit au nombre de quatre-vingt Hallebardiers que l'Empereur lui accordoit pour sa garde. C'étoit une faveur du Ciel; parce que cet office n'étoit pas penible, & qu'outre la douceur de leur condition, ils étoient sûrs de la liberté à l'expiration du terme. Mais tandis qu'ils attendoient paisiblement une meilleure fortune, & qu'ils vivoient entr'eux avec une intelligence fraternelle, l'Enfer, que l'Auteur accuse toujours de ses disgraces, comme il fait honneur au Ciel de toutes ses prosperités, leur fit trouver dans eux-mêmes la source d'une infinité de nouveaux malheurs. Deux des neuf Portugais prirent querelle sur l'extraction des *Madureyras* & des *Fonsecas*, deux illustres Maisons de Portugal, auxquelles ils étoient fort éloignés d'appartenir : & sans autre intérêt que celui de la dispute, ils s'échaufferent si vivement sur la préeminence de

MENDEZ PINTO.

Querelle entre les neuf Portugais.

MENDEZ PINTO.

ces deux noms, qu'après s'être emportés à quelques injures, l'un donna un soufflet à l'autre, qui lui repondit d'un coup de sabre dont il lui abbatit la moitié de la joue. Le blessé prit une hallebarde, avec laquelle il perça le bras de son adversaire. Les autres, prenant parti suivant leur affection, dans un si ridicule démêlé, en vinrent aux mains à leur tour; & de neuf, sept furent dangereusement blessés. Ce combat ne manqua point d'attirer un grand nombre de Spectateurs, entre lesquels le Prince Tartare accourut lui-même. Il fit saisir tous les Portugais; & leur ayant fait donner sur le champ trente coups de fouet, qui furent plus sanglans que toures leurs blessures, il ordonna qu'ils fussent enfermés dans un cachot souterrain, où ils demeurerent chargés de chaînes, l'espace de quarante six jours. Rien ne leur fut plus sensible que les reproches qu'on leur fit essuyer. On leur repetoit continuellement,

Reproches injurieux qu'ils essuyent.

» qu'ils étoient sans crainte & sans con-
» noissance du Ciel; pires que des bêtes
» feroces, & sans doute d'un Pays & d'une
» Nation barbares, puisqu'avec un mê-
» me langage & les mêmes usages ils
» avoient été capables de se blesser &
» de s'entretuer sans raison: qu'ils me-

» ritoient d'être bannis du commerce » des hommes, comme les plus dan- » gereux ſerpens ; & qu'ils devoient » s'attendre d'être confinés dans les mi- » nes de *Chabaquai*, de *Sumbor*, ou de » *Lamau*, lieux faits pour des monſtres » de leur eſpece, & dans leſquels ils » auroient le plaiſir d'heurler avec les » animaux qui n'étoient pas plus farou- » ches & plus vils qu'eux.

MENDEZ PINTO.

Leur punition.

Ils parurent enſuite devant un Tribunal fort majeſtueux, qui leur fit donner encore trente coups de fouet, mais qui les renvoya dans une priſon plus douce, où ils paſſerent deux mois entiers. Enfin, dans une Fête publique où l'uſage du Pays eſt de faire beaucoup d'aumônes pour les Morts, le Prince ſe ſouvint d'eux avec quelques ſentimens de pitié. Il leur fit grace de la vie, en faveur de leur miſere & de leur qualité d'Etrangers ; mais ce ne fut que pour être conduits dans une forge de fer, & pour y être employés aux ouvrages les plus penibles. Ils y paſſerent ſix mois, nuds, & preſque ſans nourriture. Une maladie dont ils furent tous attaqués, & dont on craignit la contagion, leur fit obtenir la liberté de ſortir pour ſe faire traiter, & celle de mendier les néceſſités de la vie juſqu'à leur

MENDEZ PINTO. Ordre qu'ils mettent entr'eux.

guérison. Dans cette extrémité, ils promirent entr'eux par un serment solemnel, de vivre en bonne intelligence, & de reconnoître pour leur chef un des neuf, qui seroit choisi chaque mois par les huit autres, avec le pouvoir de regler leur conduite. Cet ordre se soutint constamment, & servit beaucoup à soulager leur misere. Ce choix étant tombé sur Christophe Boralho, sa prudence lui fit distribuer les offices qui se rapportoient au bien commun. Deux furent chargés de mendier dans la ville. Deux autres d'aller à l'eau, & d'apprêter les alimens. Le reste devoit s'employer à couper du bois dans une Forêt voisine, non seulement pour l'usage domestique, mais pour tirer quelque profit de ce qu'on pourroit vendre.

Rencontre qui effraye Pinto.

Pinto, qui étoit de ce dernier nombre, revenoit un jour du lieu du travail avec son fardeau sur le dos. Il rencontra un vieillard, vétu d'une robbe de damas noir, doublée d'une fourure blanche. Cet air de propreté lui parut suspect, dans un homme sans suite, & dans un chemin detourné; sur-tout lorsque l'Inconnu se retirant un peu à l'écart, l'eût appellé d'un signe de main. Il le prit pour un voleur, qui n'étoit pas sans quelques associés de la même

profeſſion, & qui vouloit lui ôter ſa charge de bois. Dans cette idée, il prit le parti de jetter ſon fardeau à terre; & tenant en main le bâton ſur lequel il s'appuyoit, il marcha lentement vers le vieillard, qui ſe mit alors à marcher lui-même pour l'attirer à ſa ſuite. Pinto, ſurpris de ce ſpectacle, ſe confirma dans l'opinion que c'étoit quelque voleur, & prit le parti de retourner ſur ſes traces, pour gagner promptement le grand chemin qui conduiſoit à la Ville. Mais cette homme, jugeant de ſon intention, ſe mit auſſi-tôt à crier. Pinto tourna la tête, & remarqua que s'étant jetté à genoux, il lui montroit de loin une petite croix d'argent, avec des geſtes ſoumis, par leſquels il ſembloit implorer ſa pitié.

MENDEZ PINTO.

Il trouve Vaſco Calvo.

Alors ne balançant point à le joindre, quoiqu'il continuât de le prendre pour un Chinois, il fut extrêmement ſurpris de lui entendre dire, avec autant de larmes que de ſanglots, » Beni » ſoit la miſericorde du Ciel, qui m'a » fait la grace, après un ſi long exil, » de voir un Chrétien, un homme qui » fait profeſſion de la Loi de mon Dieu » crucifié. Je te conjure, lui repondit » Pinto dans ſa premiere ſurpriſe, au » nom de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt,

MENDEZ PINTO.

» de me dire promptement qui tu es.
» Mon frere, repliqua l'autre, je ſuis
» un pauvre Chrétien, Portugais de
» Nation, & je me nomme Vaſco Cal-
» vo, frere de Diego Calvo, qui fut
» autrefois Capitaine du Navire de Dom
» Nuno Manuel. Je ſuis natif d'Alco-
» chete; tombé ici dans l'eſclavage, il y
» a vingt ſept ans, avec Tomé Perez, qui
» avoit été envoyé dans ce Pays pour
» Ambaſſadeur, & qui perit miſérable-
» ment par l'imprudence d'un Capitaine
» Portugais (97).

Comment Vaſco Calvo traite les neuf Portugais.

Pinto reconnoiſſant alors le même Vaſco Calvo, dont Inez De-Leyria lui avoit raconté l'infortune à Sempitay, l'embraſſa comme un frere, & verſa long-temps des larmes avec lui. Ils ſe raconterent mutuellement leurs malheurs. Tout le reſte du jour fut emploié à ce recit. Vers le ſoir, ayant repris le chemin de la Ville, Calvo montra ſa demeure à Pinto (98), & le preſſa de lui amener ſur le champ tous ſes Compagnons. Il ſe hâta de leur porter une ſi douce nouvelle; & les ayant trouvés dans le miſerable logement qu'ils occupoient, ils ſe rendirent enſemble

(97) Pages 551 & précedentes.

(98) L'Auteur n'explique pas comment Calvo l'avoit reconnu pour un Portugais.

dans une maison fort commode, où ils furent reçus avec des transports de joie. Vasco, qui connoissoit leur misere, avoit déja fait couvrir une table. Il commença par leur présenter sa femme, & quatre enfans qu'il avoit d'elle. Ensuite ils passerent à table une parti de la nuit. Cette Dame, qui étoit Chinoise, mais Chrétienne, quoique la crainte lui fît déguiser sa religion aux yeux du Public, leur ouvrit après le souper un oratoire secret, qui contenoit un petit autel, avec une croix d'argent, une lampe & deux chandeliers. Là, s'étant mis à genoux avec ses quatre enfans, elle prononça quelques prieres fort touchantes en langue Portugaise. Toute l'assemblée y joignit les siennes, avec la même ferveur; & l'Auteur peint cette tendre scene, comme le plus grand bonheur qu'il eût goûté depuis longtemps (99).

MENDEZ PINTO.

Revolution causée par les Tartares.

La generosité de Calvo, qui jouissoit d'une fortune honnête, fit trouver aux neuf Portugais, beaucoup moins de rigueur dans leur esclavage. Ils étoient, à Quansy, depuis plus de huit mois, » lorsqu'un Mercredi, troisieme jour » de Juillet 1544, un peu après mi-

(99) Pages 554 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

» nuit, il se repandit dans la Ville un » bruit & des mouvemens si terribles, » qu'on auroit crû le monde au dernier » moment de sa ruine.

Les Portugais, n'osant prendre confiance à personne, se rendirent chez Vasco Calvo, pour lui demander la cause de ce tumulte; mais ils ne le trouverent pas plus tranquille que les autres habitans. Il leur apprit, la larme à l'œil, qu'on étoit informé, par des voies certaines, que le Kham de Tartarie venoit fondre sur Pekin, avec la plus nombreuse armée qu'on eût jamais vûe depuis que les hommes s'entredéchirent par des guerres (1); & qu'un

(1) Ici, ceux qui trouveront peu de vraisemblance dans le recit de Pinto, doivent compter qu'il parle sur le temoignage de Calvo, & Calvo sur le bruit commun. Cependant ces prodigieuses armées ne sont pas sans exemple, en Tartarie, où l'on sçait que les Hordes entieres marchent à l'ordre des Souveraine. *Voyez* ci-dessus les conquêtes de Jenghiz-kam au Tome 25. D'ailleurs Pinto confesse que *depuis Adam on n'avoit pas vu d'armée semblable.* ,, Il y ,, avoit, dit-il, vingt sept ,, Rois, qui tous ensem- ,, ble menoient dix huit ,, cens mille hommes, dont ,, six cens mille étoient de ,, cheval, venus par terre ,, de Lançame, de Famstir, ,, & de Mecuy, d'où ils ,, étoient partis avec un ,, prodigieux nombre de ,, *Rhinoceros*, qui tiroient ,, les chariots du bagage. ,, Quant aux douze cens ,, mille hommes de pied, ,, on les tenoit arrivés par ,, mer en dix sept mille ,, Vaisseaux, Lantées & ,, Iangas, aval la riviere ,, de Batampina; à cause ,, de quoi l'Empereur de la ,, Chine, se sentant trop ,, foible pour de si grandes ,, forces, s'étoit refugié ,, avec peu de gens dans la

détachement

détachement de soixante dix mille chevaux étoit deja venu se poster dans la Forêt de Malicataran, éloignée de Quansy d'environ deux lieues, sous la conduite du General Tartare, nommé Nauticor, dont le dessein apparemment étoit d'attaquer la Ville, où l'on pouvoit arriver dans l'espace de deux ou trois heures.

MENDEZ PINTO.

La Ville de Quansi est saccagée.

Cette nouvelle jetta les Portugais dans un trouble, qui leur fit oublier combien de fois ils avoient oublié la mort, comme le plus heureux terme de leur misere. Ils consulterent Calvo, sur les moyens de sauver leur vie. Mais l'embarras, où il étoit pour lui-même & pour sa famille, leur fit comprendre qu'ils ne pouvoient l'importuner de bonne grace. Il les assura que les murs de la Ville, étant deja bordés de troupes, & les portes soigneusement gardées, il avoit tenté inutilement d'en sortir. Le tumulte ne fit qu'augmenter pendant le reste de la nuit. Au lever du soleil, les Ennemis se firent voir avec une contenance effroyable. Ils étoient divisés en seize escadrons; leurs dra-

„ ville de Nanquin *Page* „ 555. Ce grand nombre „ de Rhinoceros & les dix „ sept mille Vaisseaux „ font une autre difficulté. Mais le fond de l'expédition est verifié par „ d'autres temoignages. „ *Voyez le Tome* 25.

MENDEZ PINTO.

peaux écartelés de verd & de blanc, qui sont les couleurs du Kham de Tartarie (2). Dans cet ordre, ils s'approcherent des murailles, en poussant des cris affreux; ils dresserent plus de deux mille échelles, qu'ils avoient apportées; & montant de toutes parts avec autant de legereté que de courage, ils commencerent un assaut si terrible, que toute la resistance des assiégés ne put les arrêter long-temps. Les portes furent enfoncées, & toute la Ville fut bien-tôt remplie de ces barbares, qui firent main-basse sur les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe. Le massacre dura sept jours; après lesquels s'étant contentés d'enlever l'or & l'argent des maisons & des Temples, ils acheverent de les détruire par le feu (3).

L'Auteur devient esclave des Tartares.

L'Auteur n'explique pas nettement par quel bonheur il évita la mort. Mais étant tombé au pouvoir du vainqueur avec ses huit Compagnons, il laisse entendre que la qualité d'Etrangers fit respecter leur vie, tandis que Calvo & sa famille furent ensevelis apparemment dans les ruines de Quansy. Les Tartares se mirent en marche vers Pekin. Deux jours après, s'étant souve-

(2) Page 557.
(3) Page 558.

MENDEZ PINTO.

nus, qu'à la vûe d'un Château nommé *Nixoamcou*, qu'un de leurs partis y avoit été taillé en pieces, dans une embuſcade des Chinois, ils réſolurent de l'emporter par eſcalade. On commanda un détachement pour cette expedition, & toutes les meſures furent priſes avec beaucoup de ſageſſe. Cependant les Chinois ſe défendirent ſi courageuſement, qu'après avoir tué trois mille Tartares dans l'eſpace de deux heures, ils forcerent leur General de faire ſonner la retraite. Cette diſgrace lui cauſa d'autant plus de chagrin, que les fleches Chinoiſes étoient empoiſonnées d'un ſuc fort ſubtil, qui rendoit la guériſon des bleſſés preſqu'impoſſible; ſans compter qu'il craignoit la diſgrace du Kham, pour avoir ſacrifié ſes meilleures troupes dans une ſi legere occaſion. Il penſoit à renouveller l'aſſaut, dans la réſolution de laver ſa honte ou d'y perir lui-même; mais il s'éleva un murmure dans le Camp; & les plus braves refuſerent de marcher ſans une déliberation generale du Conſeil. Nauticor (4) ne fut pas fâché de cette ouverture, qui pouvoit ſervir à le decharger du ſuccès. On s'aſſembla.

Evenement, qui met les Portugais en faveur.

(4) Il ſe nommoit auſſi Mitaquer. Mais l'un ou l'autre de ces deux noms étoit le titre de ſon emploi.

L'affaire fut discutée avec uue grande variété d'opinions. Pendant qu'on s'agittoit, un Officier de consideration, qui avoit la garde des Prisonniers, entendant raisonner les Portugais sur l'entreprise qui occupoit toute l'armée, leur demanda si l'on faisoit la guerre dans leur pays, & s'ils avoient de l'inclination pour les armes. Un d'entreux, nommé Georges Mendez, repondit avec assez de verité, que toute leur vie s'étoit passée dans les combats, & que depuis l'enfance ils n'avoient pas eu d'autre exercice. Si dans une si longue expérience, reprit le Tartare, vous aviez appris quelque moyen de prendre le Château, il n'y a point de faveurs que vous ne puissiez attendre du Géneral. Alors Georges Mendez, sans considerer à quoi sa présomption pouvoit l'exposer, assura fort hardiment que si Nauticor vouloit s'engager au nom du Kham, par un écrit signé de sa main, à le faire conduire, avec ses compagnons, dans l'Isle d'Aynan, pour retourner de-là dans leur pays, il se croyoit capable de lui faire aisément surmonter toutes les difficultés du siege. Cette offre fut reçue avidement de l'Officier, qui se hâta d'en donner avis au Géneral.

Georges Mendez promet de prendre le Château de Nixoamcou.

Il eſt temps de remettre dans la bouche de l'Auteur la ſuite de ſon recit. Pendant qu'on informoit le Conſeil du diſcours de Mendez, nous demeurames ſi ſurpris de ſon audace, qu'appréhendant deja la vengeance des Tartares, nous lui reprochames amerement de s'être rendu l'inſtrument de notre perte, par des promeſſes que nous n'étions pas capables de remplir. Il nous repondoit avec une confiance qui augmenta notre admiration, qu'il ſeroit bien étonnant que neuf Portugais, exercés en effet depuis long-temps au métier des armes, & qui devoient trouver dans leur memoire le ſouvenir d'une infinité d'exploits de leur Nation, ne fuſſent pas mieux inſtruits que des barbares : qu'en joignant nos lumieres & nos reflexions, il ſe promettoit que nous leur ouvririons du moins quelque voie qu'ils ignoroient ; & que peut-être nous ſuffiroit-il de paroître un peu moins groſſiers qu'eux, pour obtenir une conſideration qui pouvoit nous conduire à la liberté. Il ajouta, pour exciter notre courage, que dans l'excès de miſere où nous étions, notre vie ne meritoit d'être conſervée qu'autant qu'elle pouvoit ſervir à nous procurer un meilleur ſort.

MENDEZ PINTO.

MENDEZ PINTO.

Les Portugais sont presentés au General Tartare.

Nous commençames à le regarder d'un autre œil ; & sa témerité nous parut une inspiration du Ciel, qui vouloit peut-être la rendre utile à notre délivrance. Nauticor n'étant pas satisfait du Conseil, prêta volontiers l'oreille à l'offre qu'on lui fit de nos services ; sur-tout lorsqu'il eut appris que nous étions d'une Nation dont les conquêtes avoient fait du bruit dans les Indes. Il nous fit amener dans sa tente, chargés de chaînes comme nous l'étions encore. Les principaux Officiers du Camp étoient autour de lui, quoique la nuit fût très avancée. Après diverses questions, ausquelles Mendez repondit avec assurance, il nous fit ôter une partie de nos liens ; & s'intéressant deja pour notre conservation, il nous fit apporter quelques alimens, sur lesquels nous nous jettames avec une avidité qui parut le rejouir beaucoup. Un de ses Officiers, jaloux peut-être de lui voir tant de confiance pour notre secours, lui dit, en raillant notre misere » que quand sa bonté ne serviroit » qu'à nous délivrer de la faim, ce n'é» toit pas l'employer inutilement ; qu'el» le nous empêcheroit de mourir de » langueur, & qu'elle lui vaudroit au » moins mille taels, qu'il tireroit de

» notre vente à Lançam (5). « Cette plaisanterie, qui fit rire assez long-temps les autres parut peu lui plaire. Il continua de s'entretenir avec Mendez ; & ne dissimulant point qu'il étoit satisfait de ses reponses, il lui promit, non seulement la liberté, mais toutes sortes d'honneurs & de bienfaits, s'il lui faisoit emporter le Château avec peu de perte. Mendez eut la prudence de lui dire qu'il ne pouvoit s'expliquer sans avoir observé la place. Tout le monde loua ce langage ; & ceux qui s'étoient défié de nos offres en prirent une meilleure opinion.

MENDEZ PINTO.

Ils observent la place.

On nous fit passer le reste de la nuit dans une tente voisine, où nos craintes furent aussi vives que nos esperances. Mendez apprenant que le Géneral avoit commandé trente hommes, pour l'accompagner dans ses observations, demanda que ses Compagnons fussent du nombre. Cette faveur nous fut accordée, mais sans armes & toujours chargés d'une partie de nos chaînes. Après avoir observé la situation du Château, sur laquelle nous tenions conseil en Portugais, pendant notre marche ; nous conçumes qu'étant environné d'un

Leur resolution.

(5) Pages 556 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

foſſé plein d'eau, qui faiſoit ſa principale défenſe & que les Tartares avoient tenté inutilement de paſſer, nous pouvions le faire combler aiſément de faſcines, dont ils ne connoiſſoient pas l'uſage; & qu'à l'aide de quelques attaques feintes, qu'on formeroit de divers côtés pour diviſer les forces de la garniſon, le veritable aſſaut, qui ſe feroit par le paſſage que nous aurions ouvert, ne pouvoit manquer de ſuccès. Cette déliberation nous ayant peu coûté, on fut ſurpris de notre diligence; & plus encore, de nous entendre aſſurer à Nauticor, que le Château ſeroit bien-tôt à lui, avec auſſi peu de travail que de haſard. Il nous fit ôter auſſi-tôt le reſte de nos fers, &, dans le mouvement de ſa reconnoiſſance, il jura qu'en arrivant à Pekin, il nous preſenteroit au Kham, pour nous faire recueillir les plus glorieux fruits de ſes promeſſes.

Comment ils l'exécutent.

Mendez fut regardé à l'inſtant comme un ſecond Géneral, dont toute l'armée devoit reconnoître les ordres. Il donna un modele de faſcines, ſur lequel on ſe hâta d'en faire un prodigieux nombre. Nauticor étant informé ſeul de notre projet, les Tartares raiſonnoient ſur leur uſage. Les uns s'ima-

ginoient que nous allions faire, autour du fossé, un feu immense, dont la flamme envelopperoit la place, & consumeroit les assiegés. D'autres, qui sentoient l'impossibilité de cette entreprise, se figuroient que nous voulions élever sur les bords du fossé un rempart de bois, à la hauteur du mur, pour accabler les ennemis, à cette distance, par la multitude des fleches & des zagayes. Personne ne comprit que des fascines, dont chacune surnageoit sur l'eau, pussent former par le nombre, un poids capable de remplir le fossé, à l'aide des traverses & de la terre qu'on y mêle. On ne devina pas mieux l'usage des paniers & des hoyaux, qne Mendez fit rapporter des villages & des bourgs voisins, d'où la guerre avoit fait fuir les Habitans. Tout le jour fut employé à ces preparatifs. Mendez parut sans cesse à côté de Nauticor, qui le combloit de faveurs. Nous crûmes remarquer, dans sa contenance, un air de fierté, qui s'étendoit jusqu'à nous, & que nous ne pumes souffrir sans murmure. Qui sçait, disions-nous, dans quelles nouvelles disgraces sa témerité peut nous engager? Si son entreprise réussit mal, nous devons nous attendre à mourir, par la vengeance des

MENDEZ PINTO.

Mendez cause de la jalousie à ses Compagnons.

MENDEZ PINTO.

Tartares. S'il a le ſuccès que nous deſirons, il jouira de toute la faveur du Kham ; & notre plus grand bonheur ſera peut-être de nous voir employés à le ſervir (6).

Cependant toutes ſes meſures furent priſes avec tant de ſageſſe, que dès le matin du jour ſuivant l'armée fut miſe en ordre de bataille, & diviſée en pluſieurs corps, qui s'approcherent des murs, d'autant de côtés differens. Chaque diviſion devoit feindre de commencer ſon attaque, avec auſſi peu de précaution que celle du premier jour, tandis que le principal corps, dont Mendez avoit avoit pris le commandement, jetteroit les faſcines, & ſe hâteroit de paſſer le foſſé, pour commencer bruſquement l'eſcalade. Cette operation fut achevée avec tant de diligence, que l'Ennemi reconnut à peine de quel danger il étoit menacé. Mendez fut le premier qui planta l'échelle au pied du mur. Nous y montames avec lui, dans la réſolution de perir, ou de ſignaler notre valeur. La reſiſtance des aſſiegés fut d'abord aſſez vive : mais l'effroi dont ils furent bien-tôt ſaiſis, la vûe d'un ſi grand nombre de Tartares, qui ne ceſſoient pas de traverſer

Le Château eſt forcé.

(6) Page 567.

le foſſé ſur nos traces, leur fit perdre le courage avec l'eſperance. Nous plantames le premier drapeau ſur la muraille. Nauticor & ſes principaux Officiers, qui nous regardoient de l'autre bord, ſe diſoient entr'eux, avec autant de joie que d'étonnement : D'où nous vient ce merveilleux ſecours ? Une armée de tels guerriers ſeroit capable de conquerir la Chine & la Tartarie (7).

Le decouragement des Chinois n'ayant fait qu'echauffer la furie du vainqueur, on vit preſqu'auſſi-tôt ſur les murs, plus de cinq mille Tartares, qui forcerent l'Ennemi de ſe retirer ; & le carnage devint ſi ſanglant, qu'en moins d'une demi-heure dix mille Chinois, ou Mogols, perirent dans toutes les parties du Château. Nauticor ne perdit que ſix vingt hommes. On lui ouvrit les portes avec les acclamations de la victoire. Il ſe rendit ſur la place d'armes, accompagné de tous ſes Capitaines. Son premier ſoin fut d'y brûler les drapeaux Chinois. Enſuite, faiſant approcher Mendez, il joignit à l'éloge de ſa conduite & de ſa valeur, un preſent de deux bracelets d'or. Nous reçumes auſſi des témoignages de ſon

Nauticor recompenſe les Portugais.

(7) L'Auteur ne dit pas ſi c'étoit ſeulement la Garniſon.

MENDEZ PINTO.

estime, mais la plus haute marque de consideration, au jugement des Tartares, fut de nous faire manger tous à sa table, dans le Château même, sur lequel il voulut remporter cette espece de triomphe. Après le festin, il souilla sa gloire par un excès de barbarie. Non seulement il fit mettre le feu à la Place, avec quantité de céremonies odieuses; mais ayant fait couper la tête aux Chinois morts, il fit arroser de leur sang tous les lieux que la flamme avoit ravagés. Lorsqu'il fut retourné à sa tente, il donna mille taels à Mendez. Chacun des autres Portugais en reçut cent. Cette inégalité devint un nouveau sujet de murmure, pour ceux qui se croyoient au-dessus de lui par la naissance; quoiqu'ils ne pussent desavouer que nous lui devions l'honneur & la liberté (8).

Barbarie du Géneral Tartare.

Nauticor leva son camp; & deux jours de marche, pendant lesquels il repandit la désolation sur ses traces, le firent arriver à deux lieux de Pekin. Il trouva, sur le bord d'une riviere, nommée *Palamxitau*, un Prince Tartare, qui venoit le feliciter de ses victoires au nom du Kham, & qui lui amenoit un cheval richement équipé,

Il se rend Pekin.

(8) Page 572.

du nombre de ceux que le Kham montoit, pour faire ſon entrée dans la Capitale de l'Empire Chinois. Cette cavalcade fut relevée par toutes les marques d'honneur qui pouvoient flatter ſon ambition. Il envoya les Portugais, ſous la conduite d'un de ſes gens, au quartier qu'il devoit occuper, avec promeſſe de les preſenter le lendemain au Kham. Ce Prince, auquel il parla d'eux le même jour, les jugea dignes de la liberté. Mais une faveur ſi juſte, que Nauticor même s'empreſſa de leur annoncer, trouva des obſtacles de la part d'un Seigneur fort reſpecté, qui repréſenta combien il étoit important pour le bien public, de ne pas laiſſer ſortir du pays, des Etrangers dont on admiroit le courage & les lumieres. Il exagera l'utilité qu'on pouvoit tirer de leurs ſervices; & ce qu'on devoit craindre de leur habileté, ſi d'autres vûes les faiſoient paſſer dans le parti des Chinois. Nauticor reconnut la force de ces raiſons. Cependant la fidelité qu'il devoit à ſa parole, & l'honneur du Kham, qu'il n'en crut pas moins engagé à tenir la ſienne, lui firent refuſer d'en faire l'ouverture à la Cour. Il nous recommanda de nous tenir prêts le lendemain à recevoir ſes ordres.

Obſtacles à la liberté des Portugais.

MENDEZ PINTO.

Ils sont conduits à la tente du Kham.

Avec quelque distinction qu'on nous eût traités depuis le Château de Nixoamcou, nous fumes surpris de voir arriver, à l'heure qu'il nous avoit marquée, neuf chevaux bien équipés, sur lesquels nous fumes invités à monter, pour nous rendre à sa tente. Il se mit dans une litiere, autour de laquelle marchoient soixante Hallebardiers pour sa garde, & six Pages de sa livrée, sur des chevaux blancs. Nous marchames après les Pages. Ce cortege étoit fermé par une troupe de Domestiques à pied, avec quantité de Musiciens sur les aîles. En arrivant aux premieres tranchées des tentes du Kham (9), Nauticor sortit de sa litiere, pour demander au Capitaine des portes la permission d'entrer. Nous descendimes à son exemple. Ensuite, étant rentré dans sa litiere, il s'avança, par la premiere enceinte, jusqu'à l'entrée d'une longue galerie, où il nous ordonna de l'attendre. Nous y passames quelque temps à voir sauter & voltiger des *Bâteleurs*, qui nous causerent peu d'admiration. Enfin Nauticor, reparoissant avec quatre Pages, nous introduisit par divers appartemens

(9) Il se nommoit *Xuviapom*, ou plutôt *Chaviapom*.

interieurs dans la chambre du Kham (10). Après nous être avancés de dix ou

MENDEZ PINTO.

(10) Toutes ces dipositions ne demandent pas d'être supprimées. Celle ci a non seulement des graces, dans les termes du vieux Traducteur, mais represente si vivement la grandeur de ce Kham des Tartares, qu'elle paroit meriter une exception. ,, Nous vimes sortir, raconte Pinto, le Géneral Nauticor, menant avec soi quatre jeunes garçons fort beaux, vétus de juppes à la Turque, couvertes de bandes vertes & blanches; portant, au-dessus de la cheville du pied, de petites bandes d'or en forme de ceps. Les Gentilshommes, qui étoient là presens, ne les virent pas plutôt qu'ils se leverent sur pied; & tirant leurs coutelas, ils les mirent par terre avec une ceremonie qui nous sembla fort belle. Cependant, comme nous tenions la tête panchée vers terre, un de ces jeunes garçons nous dit tout haut de nous rejouir, parce que l'heure étoit arrivée où notre desir devoit être accompli, & que suivant la promesse de Nauticor, leur maître alloit nous délivrer. A ces mots, tout prosternés que nous étions, nous leur fimes cette reponse, dans le goût de leur pays; veuille le Ciel nous combler de tant de fortune, que son pied foule nos têtes. A quoi ils repliquerent; Votre souhait n'est pas petit; & plaise au Seigneur vous accorder ce don de richesse.

,, Ils nous conduisirent de-là dans une autre galerie, élevée sur vingt cinq colomnes de bronze, par laquelle nous entrames dans une grande salle où il y avoit quantité de Gentilshommes, & parmi eux, plusieurs étrangers, Mogores, Persans, Bardios, Calaminhans, & Bramaas de Sornam. Après que nous eumes traversé cette salle, sans nous y arrêter pour aucune ceremonie; nous entrames dans une autre, qui s'appelloit *Tigihipau*, où il avoit quantité d'hommes armés, qui se tenoient debout, rangés en cinq files le long de la salle. Ceux-ci avoient sur l'épaule leurs coutelas, garnis de plaques d'or. Ils arrêterent un peu Nauticor, avec de grands complimens, ausquels ils joignirent

MENDEZ PINTO.

douze pas dans la ſalle, nous fimes notre compliment, avec diverſes cere-

„ quelques demandes, & „ reçurent ſon ferment ſur „ les maſſes que portoient „ les jeunes garçons; choſe qu'il fit à genoux, & „ baiſa la terre par trois „ diverſes fois. Après cela, l'entrée lui fut donnée par une autre porte, „ qui étoit de front, par „ où nous arrivames en „ une grande Place faite „ en quarré, comme un „ cloître. Là ſe voyoient „ quatre rangs de ſtatues „ de bronze, en façon „ d'hommes ſauvages, avec „ avec des maſſes & des „ couronnes toutes dorées. Ces Idoles, ou ces „ Geans, avoient chacun, „ de hauteur, vingt ſix „ empans, & ſix de large, tant ſur la poitrine „ que ſur les épaules. Ils „ avoient la mine aſſez „ mauvaiſe & difforme, „ & les cheveux crêpelus, „ en façon de Caffres. Le „ deſir que nous eumes de „ ſçavoir ce que ſignifioient ces figures, nous „ le fit demander aux Tartares, qui nous dirent „ dabord que c'étoient les „ trois cens ſoixante dieux „ qui avoient fait les jours „ de l'année, qu'on avoit „ mis là exprès, afin „ qu'en leurs effigies un „ chacun les adorât continuellement, pour avoir „ créé les fruits de la terre: qu'au reſte le Kham „ de Tartarie les avoit fait „ là tranſporter d'un grand „ Temple appellé *Angicamoy*, qu'il avoit pris „ en la ville de *Xipoton*, „ en la Chapelle des Rois „ de la Chine, pour triompher d'eux lorſqu'il s'en „ retourneroit dans ſon „ pays, afin qu'il fût connu dans le monde qu'en „ dépit du Roi de la Chine il avoit captivé ſes „ dieux.

„ En cette même place, „ dans un lieu planté d'orangers, environné d'une paliſſade de lierre, de „ roſiers, de romarins, „ & de diverſes fleurs que „ nous n'avons point en „ Europe, ſe voyoit une „ tente faite à plaiſir, ſur „ douze baluſtres de bois „ de camphre, chacune „ en quatre tronçons d'argent, en façon de cordeliere, plus groſſe que „ le bras. Dans cette Tribune, il y avoit un „ trône aſſez bas, en façon d'Autel, garni de „ feuillages de fin or, avec „ ſon dais au haut, parſemé d'étoiles d'argent, „ où ſe voyoient le Soleil, „ la Lune, & quelques „ nuées, les unes blanches, d'autres comme „ celles qui paroiſſent au

monies, qu'on nous avoit enseignées. Alors le Kham dit à Nauticor : » De-

„ temps de pluie ; tou-„ tes émaillées si au na-„ turel, avec tant d'ar-„ tifice, qu'elles trom-„ poient les yeux de ceux „ qui les regardoient, car „ elles sembloient pleu-„ voir véritablement. Au „ milieu de ce trône étoit „ couchée, sur un lit, une „ grande statue d'argent, „ nommée *Abican Nilancor*, qui signifie *Santé des Rois*, qu'on avoit en-„ core prise dans le Tem-„ ple d'Angicamoy. Or, „ tout à l'entour de cette „ même statue, se voyoient „ trente quatre Idoles, de „ la hauteur d'un enfant „ de cinq ou six ans, les-„ quelles étoient rangées „ en deux files, & mises à „ genoux, avec les mains „ haussées, comme pour „ l'adorer. A l'entrée de „ cette même tente, il y „ avoit quatre jeunes Gen-„ tilshommes richement „ vétus, lesquels avec „ leur encensoir à la main „ faisoient la ronde deux „ à deux ; puis au son d'u-„ ne cloche qu'ils frap-„ poient, se prosternoient „ & s'encensoient les uns „ les autres. A la garde „ de cette tente, étoient „ soixante Hallebardiers, „ qui en étant un peu „ éloignés, l'environnoient „ tout à l'entour. Ils „ étoient vétus de cuir „ bronzé, & portoient sur „ leurs têtes des morions „ fort bien travaillés ; tou-„ tes lesquelles choses, „ jointes ensemble, étoient „ des objets fort agréables „ & majestueux.

„ Au sortir de cette pla-„ ce, nous entrames en un „ autre appartement, où il „ y avoit quatre grandes „ chambres, fort riches & „ bien parées, dans les-„ quelles étoient plusieurs „ Gentilshommes, tant „ étrangers que du pays. „ De-là passant outre, où „ le Nauticor & les jeu-„ nes garçons nous con-„ duisoient, nous arri-„ vames à la porte d'une „ grande salle basse, faite „ en façon d'Eglise, où il „ y avoit six Huissiers „ avec leurs masses, les-„ quels, avec un nou-„ veau compliment qu'ils „ firent au Nauticor, nous „ firent tous entrer. En „ cette salle étoit le Kham „ de Tartarie, accompa-„ gné de plusieurs Prin-„ ces, Seigneurs & Capi-„ taines, entre lesquels „ étoient les Rois de Paf-„ na, Mecuy, Capinper, „ Raja-Benam, Anche-„ sacotay, & autres Rois, „ au nombre de quatorze, „ lesquels, avec des véte-„ mens fort riches, étoient

MENDEZ PINTO.

Questions du Kham & reponse des Portugais.

» mande à ces gens du bout du monde, » s'ils ont un Roi, & comment se nomme » leur Pays; & de combien il est éloi» gné de la Chine, où je suis à pre» sent? Un de nous repondit que no» tre Pays se nommoit Portugal, que » nous avions un Roi fort puissant, & » que depuis sa Capitale jusqu'à Pekin, » le voyage étoit de trois ans «. Cette reponse étonna beaucoup le Kham,

„ tous assis au pied de la „ Tribune, éloignés de „ deux ou trois pas. Un „ peu plus à l'écart, se „ voyoient trente deux „ femmes, fort belles, qui „ jouant de divers instru- „ mens de musique, fai- „ soient un concert fort „ doux à l'oreille. Le Roi „ étoit assis dans son trô- „ ne, sous un riche dais, „ & avoit autour de lui „ douze enfans, qui se „ tenoient à genoux, avec „ de petites masses d'or „ en façon de sceptres, „ qu'ils portoient sur leurs „ épaules. Plus en arrie- „ re, étoit une jeune fil- „ le, grandement belle & „ fort richement vétue, „ avec un éventail à la „ main, dont elle éven- „ toit le Kham. Celle ci „ étoit sœur de Nauticor, „ notre Géneral, & fort „ aimée du Kham, qui „ étoit âgé d'environ qua- „ rante ans, de haute „ taille, assez maigre, & „ de bonne mine. Il avoit „ la barbe fort courte, „ les moustaches à la Tur- „ que, les yeux à la Chi- „ noise, & le regard se- „ vere & majestueux. „ Quant à son vétement, „ il étoit violet, en fa- „ çon de soutane à la „ Turque, en broderie de „ perles; & à la tête, une „ salade de satin de même „ couleur, avec une riche „ broderie de diamans & „ de rubis entremêlés. En „ ses pieds, il avoit des „ sandales vertes, ouvra- „ gées de canetilles d'or, „ avec quantité de per- „ les (*).

(*) *Pages 585 & précedentes. Les Tartares tenoient alors Pekin assiegé.*

qui ne croyoit pas le monde ſi vaſte. Il ſe frappa trois fois la cuiſſe, d'une baguette qu'il avoit à la main ; & levant les yeux vers le Ciel, il témoigna ſon admiration par quelques mots, dans leſquels il nomma les hommes *de miſérables fourmies*. Enſuite, nous ayant fait ſigne d'approcher juſqu'au premier degré du thrône, où les quatorze Rois étoient aſſis, il nous demanda, du même air d'étonnement, *Combien, Combien ?* Nous lui repetames *trois ans*. Il voulut ſçavoir pourquoi nous n'étions pas venus par terre, plûtôt que par mer, où les dangers étoient continuels ? Nous repondimes, qu'ils étoient encore plus grands par terre, dans une immenſe étendue de Pays qui étoient peuplés de differentes nations. Que venez-vous donc chercher ici, ajouta le Kham, & pourquoi vous expoſez-vous à tant de perils ? Lorſque nous eûmes repondu à cette queſtion (11), il demeura quelque temps en ſilence. Enſuite, branlant trois ou quatre fois la tête, il dit à ceux qui étoient près de lui ; » qu'il » y avoit ſans doute beaucoup d'ambi- » tion & peu de juſtice dans notre Pays, » puiſque nous venions de ſi loin pour

MENDEZ PINTO.

(11) L'Auteur ne nous apprend pas quelle fut cette reponſe.

MENDEZ PINTO.

» conquerir d'autres terres. « Ce discours, & la reponse d'un vieux Seigneur auquel il étoit particulierement adressé, exciterent beaucoup d'applaudissemens. Ils furent interrompus par la musique, qui dura quelques momens ; & le Kham passa dans une chambre, avec une jeune fille qui le rafraîchissoit par le mouvement d'une sorte d'éventail. Nauticor reçut ordre de demeurer : mais il nous fit dire de retourner à notre tente, & de nous reposer sur les bons offices qu'il nous rendroit auprès du Kham.

Les Tartares levent le siege de Pekin.

Cependant il se passa quarante trois jours, sans aucun changement dans notre sort. Le siege étoit poussé avec beaucoup de vigueur ; mais les Chinois n'en apportoient pas moins à leur défense. Il s'étoit repandu, dans le Camp, des maladies qui emportoient chaque jour quatre ou cinq mille hommes ; & le débordement des deux rivieres, dont ce Pays est arrosé, rendoit le transport des vivres extrêmement difficile. D'ailleurs l'hiver approchoit. Il faisoit envisager d'autres obstacles, qui commençoient à decourager les Tartares. On tint un Conseil general, dans lequel on fit sentir au Kham la necessité de lever le siege pour sauver l'armée. Cette humiliation lui parut

inevitable, lorſqu'il eut appris que depuis ſix mois & demi qu'il étoit devant la Place, il avoit perdu le tiers de ſes troupes (12), & qu'une partie de ſon Camp étoit inondé. Toute l'Infanterie fut embarquée, avec le reſte des munitions; & le Kham ſe mit en marche à la tête de trois cens mille chevaux, au lieu de ſix cens mille avec leſquels il étoit entré dans la Chine (13).

MENDEZ PINTO.

Retour du Kham à Lançame,

Ses ravages continuerent juſqu'à la grand muraille, qu'il repaſſa ſans oppoſition, à la porte de Singrachirau. De-là, s'étant rendu à *Panquinor*, premiere Ville de ſes Etats, qui n'étoit qu'à trois lieues de la muraille, il arriva le lendemain à *Pſipator*, où il congedia ſes troupes. Son chagrin éclatoit dans toutes ſes réſolutions. Il n'avoit gardé que dix ou douze mille hommes, avec leſquels il s'embarqua ſi mécontent, qu'en arrivant ſix jours après à Lançame, il y deſcendit pendant la nuit, après avoir défendu toutes les marques de joie par leſquelles on vou-

(12) Il étoit mort de maladie ou par les armes environ quatre cens cinquante mille hommes, & trois cens mille étoient paſſés dans le parti des Chinois. En deux mois & demi de famine, on avoit mangé trois cens mille chevaux, & *quarante mille Rhinoceros*. Le ſiege fut levé, un Lundi, 7 du mois d'Octobre. *Pages* 589 *&* 590.

(13) Pages 590 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

loit celebrer ſon retour (14).

Il attendit dans cette Ville l'arrivée de ſon Infanterie, qui employa vingt ſix jours à rentrer dans ſes Etats. Enſuite ſon inquiétude le conduiſit à *Tuymicau*, autre Ville de ſon Empire, où il reçut la viſite des Princes voiſins, & les Ambaſſadeurs de pluſieurs grands Rois fort éloignés (15). Les fêtes, par

(14) Page 591.

(15) On doit retourner au ſixieme Tome de ce Recueil, pour ſe former une juſte idée de la grandeur des Tartares pendant ce ſiecle. Ici, Pinto fait une deſcription des Ambaſſades, qui mérite d'être remarquée, en faveur de la Geographie du même temps. ,, Les principales, furent celle de ,, Cha-tamas, Roi des ,, Perſes; celle de Siamon, ,, Empereur des Gucos, ,, dont le pays eſt limitrophe à celui de Brama ,, & de Tangu; celle du ,, Calaminhain, dont je ,, parlerai dans la ſuite; ,, celle du Sornau d'*Odia*, ,, (¶) qui ſe fait nommer ,, Roi de Siam, dont le ,, Royaume s'avoiſine de ,, ſept cens lieues de Côte ,, avec celui de Tanaſſerim, & du côté de ,, Champa avec les Malays, les Berdios & les ,, Patanes, & par le cœur ,, du Pays avec Paſſiolo- ,, que, Capinper & Chiammay, comme avec ,, les Laos & les Gucos, de maniere qu'il ,, compte dix-ſept Royaumes dans ſes Etats; celle ,, du Roi des Mogores, ,, dont l'Etat eſt dans le ,, cœur des terres, près ,, des Corazones, Province voiſine de Perſe, & ,, près du Royaume de ,, Dely & de Chitor; enfin ,, celle d'un Empereur ,, nommé *Caran*, comme ,, nous l'apprimes ici, qui ,, a les bornes de ſa ſouveraineté dans les Montagnes de Goncalidau, ,, ſoixante degrés plus loin,

(¶) Odia *eſt le nom Indien de la Ville même de Siam. On a deja remarqué que cet Etat avoit été beaucoup plus conſiderable, ſous le nom de Sornau, que nos Voyageurs ne le repreſentent aujourd'hui.* Voyez *ci-deſſus les Relations de Siam.*

MENDEZ PINTO.

lesquelles il affecta de faire éclater sa puissance, & celle même qu'il donna pour le mariage de la Princesse *Meica-Vidau*, sa sœur, que l'Empereur Caran faisoit demander par son Ambassadeur, ne rendirent pas la paix à son esprit. Il n'étoit occupé que du siege de Pekin, qu'il vouloit recommencer à l'entrée de la belle saison. Il assembla les Etats de son Empire. Il forma de nouvelles ligues avec ses voisins. L'honneur qu'il nous faisoit quelquefois de nous consulter, sembloit éloigner de jour en jour nos esperances de liberté. Nous primes le parti de presser Nauti-

Obstacles a la liberté des Portugais.

„ & dont les sujets s'appellent Moscovites. Nous „ en vimes quelques-uns „ en cette Ville, qui „ étoient blonds, de belle taille, & vétus de „ haut-de-chausses, de „ casaques & de chapeaux, „ comme les Flamans & „ les Suisses. Les plus honorables avoient des robes fourrées de peaux, & „ de martres zibelines. Ils „ portoient tous de grandes & larges épées : & „ nous remarquames qu'en „ leur langage ils usoient „ de quelques mots latin ; „ même qu'en baaillant „ ils répetoient trois fois „ *Dominus*, *Dominus*, *Dominus*, ce qui sembloit „ avoir en eux plus d'apparence d'Idolâtrie que „ de Religion. Ce qu'il y „ avoit de pire, étoit le „ détestable peché de Sodomie, auquel ils étoient „ grandement adonnés. *Pages* 592, 593. L'Auteur décrit aussi l'entrée de l'Ambassadeur de Moscovie, avec autant d'admiration que si ce pays & ses Habitans n'eussent pas été connus alors du reste de l'Europe. „ L'équipage de „ cet Ambassadeur, dit-il, „ étoit si majestueux & si „ grand, qu'on jugeoit „ bien qu'il appartenoit à „ quelque Prince riche & „ puissant. *Ibidem.*

MENDEZ PINTO.

cor, qui s'étoit rendu comme le garant de ses promesses. Il nous fit craindre d'autant de difficulté, que le Kham lui avoit proposé, depuis son retour, de de nous attacher à son service par toutes sortes de bienfaits. Georges Mendez ne s'étoit pas fait presser pour accepter un établissement. On commençoit à se persuader que ses Compagnons oublieroient aussi facilement leur Patrie; & j'avois deja remarqué que dans cette idée, les Tartares nous traitoient avec plus de confiance & d'affection.

A quoi ils la doivent.

Cependant Nauticor ne se crut pas moins engagé par sa parole, à nous servir de tout son credit. En nous promettant de parler de nous au Kham, il nous dit que pour le disposer mieux en notre faveur, il lui représenteroit que nous avions en Europe des enfans orphelins, qui ne pouvoient subsister sans notre secours; & qu'il ne doutoit pas que ce motif ne fût capable de l'attendrir. Nous étions fort éloignés d'en attendre cet effet, après tant d'exemples que nous avions eûs de la dureté des Tartares; & nous eûmes occasion d'admirer le mélange de tendresse & de ferocité qui entre dans le caractere humain. Nauticor ayant donné à notre demande le tour qu'il s'étoit proposé, le

le Kham parut l'entendre avec quelques ſentimens de pitié. Il lui dit : » Hé » bien, je ſuis fort aiſe qu'ils ayent » dans leur Pays de ſi juſtes raiſons d'a- » bandonner mon ſervice. Elles me font » conſentir plus volontiers à leur accor- » der ce que tu leur a promis en mon » nom. Nous étions derriere Nauticor, qui nous avoit ordonné de le ſuivre. Le mouvement de notre joie nous fit baiſer trois fois la terre, en diſant dans le langage & le ſtyle du Pays ; » Que tes » pieds ſe repoſent ſur mille génera- » tions, afin que tu ſois Seigneur de » tous ceux qui habitent la terre. Cette expreſſion parut plaire au Kham. Il dit aux Seigneurs, dont il étoit environné ; » Ces gens parlent comme s'ils » avoient été nourris parmi nous. Alors, jettant les yeux ſur Mendez, qui étoit à côté de Nauticor ; & toi, lui dit-il, penſes-tu auſſi à nous quitter ? Mendez qui s'étoit attendri à cette queſtion, repondit : « Pour moi, Seigneur, qui » n'ai point de femme ni d'enfans, à » qui mon ſecours ſoit néceſſaire, ce » que je deſire uniquement, c'eſt de ſer- » vir Votre Majeſté ; & je ne donne- » rois pas ce bonheur, pour celui d'être » Empereur de Pekin pendant mille » ans. Le Kham lui marqua ſa ſatiſ-

Georges Mendez demeure au ſervice du Kham.

MENDEZ PINTO.

» faction par un sourire.

Nous nous retirames avec une vive joie, pour nous préparer au départ. Trois jours après, à la sollicitation de Nauticor, Sa Majesté nous envoya deux mille taels, & nous remit aux Ambassadeurs qu'elle envoyoit à la Cour d'Uzanguay, Capitale de la Cochinchine. Enfin, nous partimes avec eux. Georges Mendez nous fit present de mille taels; liberalité qui ne pouvoit l'appauvrir, parce qu'il en avoit deja six mille de rente. Il nous accompagna pendant le premier jour de notre voyage, sans pouvoir retenir ses larmes, lorsqu'il envisageoit l'éternel exil auquel il s'étoit condamné volontairement (16).

§ V.

Retour de l'Auteur aux Indes, après son esclavage.

Pinto & ses Compagnons quittent la Tartarie.

ETANT partis de Tuymicam, le 9 de Mai 1545, nous arrivames le soir dans une Ville nommée Guatypamear, celebre par son Université, où nous fumes traités fort civilement sous la protection des Ambassadeurs. Le len-

(16) Pages 602 & précedentes. Les Ambassadeurs s'embarquerent sur une riviere dont Pinto ne nous apprend pas le nom.

demain, nous allames passer la nuit à *Puchanguim*, petite ville, mais défendue par des fossés très larges, & par quantité de tours & de boulevards. Nous nous rendimes le troisieme jour, dans une Ville plus considerable, qui se nommoit *Euxellu*.

MENDEZ PINTO.

Leur route.

Cinq jours après, n'ayant pas cessé de suivre la riviere, nous arrivames à la porte d'un grand Temple, nommé *Singuasatur*, près duquel on voyoit un enclos de plus d'une lieue de circuit, qui contenoit cent soixante quatre maisons, longues & larges, ou plutôt autant de magasins remplis de têtes de morts. Hors de ces édifices, on avoit formé de si grandes piles d'autres ossemens, qu'elles s'élevoient de plusieurs brasses au-dessus des toits. Un petit tertre, qui s'élevoit du côté du Sud, offroit une sorte de plate-forme, où l'on montoit par neuf rangs de degrés de fer, qui conduisoient à quatre portes. La plate-forme servoit comme de piedestal à la plus haute, la plus difforme, & la plus épouvantable statue que l'imagination puisse se représenter, qui étoit debout, mais adossée contre un donjon de forte pierre de taille. Elle étoit de fer fondu. Sa difformité n'empêchoit point qu'on ne remarquât

Temple & lieu des ossemens de morts.

MENDEZ, PINTO. beaucoup de proportion dans tous ses membres, à l'exception de la têre, qui paroiſſoit trop petite pour un ſi grand corps. Ce monſtre ſoutenoit, ſur ſes deux mains, une prodigieuſe boule de fer. Nous demandames à l'Ambaſſadeur de Tartarie l'explication d'un monument ſi biſarre. Il nous dit que ce perſonnage, dont nous admirions la grandeur, étoit le gardien des oſſemens de tous les hommes, & qu'au dernier jour du monde, où les hommes devoient renaître, il nous rendroit à chacun les mêmes os que nous avions eus pendant notre premiere vie, parce que les connoiſſant tous, il ſçauroit diſtinguer à quel corps ils auroient appartenu : mais qu'à ceux qui ne lui rendoient pas d'honneur & qui ne lui faiſoient pas d'aumônes ſur la terre, il donneroit les os les plus pourris qu'il pourroit trouver, & même quelques os de moins, pour les rendre eſtropiés ou tortus. Après cette curieuſe inſtruction, l'Ambaſſadeur nous conſeilla de laiſſer quelque aumône aux Prêtres, & ſe fit honneur de nous en donner l'exemple. Les fables qu'il nous avoit racontées, exciterent notre pitié : mais nous eumes plus de foi pour ſon témoignage, lorſqu'il nous aſſura que les aumônes qu'on faiſoit à

MENDEZ PINTO.

ce Temple, montoient chaque année à plus deux cens mille taels, sans y comprendre ce qui revenoit des Chapelles & d'autres fondations des principaux Seigneurs du Pays. Il ajouta que l'idole étoit servie par un très grand nombre de Prêtres, auxquels on faisoit des présens continuels, en leur demandant leurs prieres pour les morts dont ils conservoient les ossemens; que ces Prêtres ne sortoient jamais de l'enclos sans la permission de leurs Superieurs, qu'ils nommoient *Chisangues*; qu'il ne leur étoit permis qu'une fois l'an, de violer, dans l'enclos, la chasteté à laquelle ils s'étoient engagés, & qu'il y avoit aussi des femmes destinées à cet office; mais que hors de leurs murs, ils pouvoient se livrer sans crime à tous les plaisirs des sens (17).

Nous arrivames, le jour d'après, dans une fort belle Ville, nommée *Quanginau*, où les Ambassadeurs passerent trois jours entiers, pour assister aux fêtes, que les Habitans celebroient à l'honneur du Goua-Talapicor, c'est-à-dire, de leur Souverain Pontife (18),

(17) Page 605.

(18) Apparemment celui que d'autres Voyageurs nomment le grand Lama, car cette route doit être supposée entre Tibet & la Chine. *Voyez* la Description du Tibet. au Tome 25.

MENDEZ PINTO.

Tous les Habitans d'une ville Tartare sont créés Prêtres.

qui se rendoit à la Cour du Kham, pour le consoler de sa disgrace au siege de Pekin. Entre diverses faveurs que le Talapicor accorda aux Tartares de Quanginau, pour recompense de leur zele, il les créa tous Prêtres, avec le pouvoir d'en exercer les fonctions dans toutes sortes de lieux, & de recevoir les aumônes consacrées à cette profession. Un Ambassadeur de la Cochinchine, qui retournoit de Tuymicam à sa Cour, avec celui de Tartarie, ayant donné au Talapicor quelques témoignages extraordinaires de respect & de zele, en reçut aussi-tôt le prix, qui fut le pouvoir de légitimer par de nouvelles parentés ceux qui acheteroient de lui cette faveur, & le droit de donner aux Seigneurs de la Cour des titres & des marques d'honneur. Deux graces de cette importance enflerent tellement l'Ambassadeur, que malgré l'avarice qu'on lui avoit reprochée jusqu'alors, il donna tout son argent au Grand-Prêtre, jusqu'à se mettre dans la nécessité d'emprunter de nous les deux mille taels que nous avions reçûs du Kham, & dont il nous paya l'interêt dans sa Patrie à quinze pour cent (19).

Nous continuames de descendre la

(19) Page 666.

riviere, l'eſpace de quatre jours, pendant leſquels nous vimes ſur les deux bords, quantité de villes & de grands bourgs. Notre premier ſejour fut à Lechune, Capitale de la Religion Tartare (20). On y voyoit un Temple ſomptueux, accompagné de divers édifices, qui contenoient les tombeaux de vingt ſept Khams, ou Empereurs de Tartarie. L'intérieur des Chapelles étoit revêtu de lames d'argent, avec diverſes idoles du même metal. A quelque diſtance du Temple vers le Nord, on nous fit remarquer un enclos de vaſte étendue, dans lequel il y avoit alors deux cens quatre vingt Monaſteres de l'un & de l'autre ſexe, dediés au même nombre d'idoles, où l'on nous aſſura qu'on ne comptoit pas moins de quarante deux mille perſonnes conſacrées à la vie Religieuſe, ſans y comprendre les Domeſtiques qui étoient employés à leur ſervice. Nous vimes, entre les édifices, une infinité de colomnes de bronze; & ſur chaque colomne, une idole dorée. Un de ces Monaſteres, dédié à *Quiay-Frigau*, c'eſt-à-dire au dieu des atômes du ſoleil, avoit été fondé par une ſœur du

Lechune, Capitale de la Religion Tartare.

Etrange multitude de Monaſteres.

Retraite d'une Reine de Paſna.

(20) Page 611.

MENDEZ PINTO.

Kham, veuve d'un Roi de Pafna, que la mort de fon mari avoit portée à s'enfermer avec fix milles femmes qui l'avoient fuivie. Elle avoit pris par humilité, un nom Tartare, qui fignifie *Balay de la maifon de Dieu.* Les Ambaffadeurs fe firent un devoir de lui aller baifer les pieds. Elle reçut ce témoignage de leur refpect avec beaucoup de bonté. Mais ayant jetté la vûe fur nous, & s'étant informée qui nous étions, elle parut apprendre avec beaucoup d'étonnement, par le recit des Ambaffadeurs, que nous étions venus de l'extrémité du monde, & d'un pays dont les Tartares ne connoiffoient pas le nom. Sa curiofité devint fi vive, qu'elle nous arrêta long-temps. Ses queftions étoient ingenieufes. Elle raifonnoit jufte fur nos reponfes; & dans la fatisfaction qu'elle en reçut, elle déclara « que nous avions été nourris » parmi des Peuples plus éclairés que » les Tartares. Enfin, nous ayant congediés, avec des remercimens fort civils, elle nous fit donner cent taels (21).

Son entretien avec les Portugais.

Cinq jours après, nous arrivames

(21) Les conjectures feroient inutiles fur des noms & des Royaumes, dont la plûpart ne fubfiftent plus. On a vû, aux Tomes 25, 26, 27, 28, les revolutions de la Tartarie & des pays voifins, & le peu de connoiffance qui nous en eft refté.

dans une grande Ville, nommé *Rendacalem*, située aux derniers confins de la Tartarie. De-là, étant entrés dans le Royaume de *Chinaygrau*, quatre jours de marche nous conduisirent à *Voulem*, où les Ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de caresses, & pourvus de guides ou de pilotes, qui nous étoient nécessaires pour suivre les rivieres par un grand nombre de communications. Nous continuames d'avancer pendant sept jours, qui ne nous offrirent rien de remarquable, jusqu'au détroit de *Cateneur*, par lequel nos Pilotes jugerent à propos de passer, autant pour abréger la route que pour éviter la rencontre d'un fameux Corsaire, qui avoit ravagé toutes ces contrées. De-là, gouvernant d'abord à l'Est, & variant ensuite avec les détours de l'eau, nous entrames dans le Lac de Singapamor, que les habitans du Pays nomment *Cunebetay*, & dont l'étendue, suivant le témoignage des Pilotes, est d'environ trente six lieues (22). Nous y vimes un prodigieux nombre de toutes sortes d'oiseaux. De ce Lac, que la nature a placé au centre des terres, sortent quatre rivieres très larges & très profon-

MENDEZ PINTO.

Lac de Singapamor, & son étendue.

Quatre grandes rivieres qui en sortent.

(22) L'Auteur, dans un autre endroit, lui donne quatre-vingt lieues de tour.

MENDEZ PINTO.

des, dont la premiere, nommée *Ventinau*, traverse droit à l'Ouest tout le pays de Sornau, & fait son entrée dans la mer par la barre de Chiantabu, à vingt six degrés. Le seconde qui se nomme Iangumaa, coule du Sud au Sud-Est, & traversant les Royaumes de Chiamnay, de Laos, des Guers, & une partie du Dambambiure, arrive à la mer par la barre de Martaban au Royaume de Pegu. De l'une à l'autre embouchure, on compte plus de sept cens lieues de distance, par les degrés de ces climats. La troisieme, sous le nom de Pomphileu, traverse le pays de Capimper & de Sacotay, arrose ensuite tout l'Empire de Monginoco, avec une partie de Meleytay & de Savady, & va se rendre dans la mer par la barre de Cosmim, près d'Arrakan. Le nom de la quatrieme, n'étoit pas connu de nos Pilotes, ni des Ambassadeurs; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est le Gange, qui descend au Royaume de Bengale. Après avoir traversé le Lac, nous arrivames dans l'espace de sept jours, à la vûe d'une Ville nommée *Caleypur*, dont les habitans nous éloignerent de leur rive à coups de dards & de pierres. Comme les vivres commençoient à nous manquer, nous en-

trames bien-tôt, par le conseil de nos Pilotes, dans une riviere plus large, qui nous conduisit en neuf jours à *Tarem*, ville considerable, dont le Seigneur se reconnoissant sujet de la Cochinchine, reçut l'Ambassadeur du Roi son Maître avec tous les témoignages possibles de respect & d'amitié (23).

MENDEZ PINTO. Les Portugais entrent dans la Cochinchine.

Le lendemain, étant partis au coucher du Soleil, nous continuames de descendre la riviere pendant sept jours, à la fin desquels nous mouillames au Port de *Xolor*, grande Ville, où se fait la porcelaine émaillée, qu'on transporte à la Chine (24). Les Ambassadeurs s'y arrêterent cinq jours, dont ils employerent une partie à visiter des mines d'argent fort riches, que le Roi de la Cochinchine avoit fait ouvrir dans ce canton. Nous en vimes sortir une quantité considerable de mineral; & plus de mille hommes étoient employés à ce travail. Les Ambassadeurs ayant demandé quelle quantité d'argent elles rendoient chaque année, on leur repondit que jusqu'alors elles avoient fourni six mille picots, qui font huit mille quintaux de l'Europe (25).

Xolor, où se fait la Porcelaine émaillée.

(23) Pages 615 & précedentes.
(24) *Ibidem.*
(25) *Ibidem.*

MENDEZ PINTO.
Richesse & beauté du pays.

En sortant de Xilor, les deux bords de la riviere nous offrirent, pendant plus de cinq jours, un grand nombre de gros Bourgs & de belles Villes. La terre est excellente dans ce climat; & de toutes parts, les champs y sont couverts de bled, de riz, de toutes sortes de legumes, & de grandes cannes de sucre, qu'on y voit particulierement dans une merveilleuse abondance. Aussi le Pays est-il riche & fort peuplé. Les Habitans y sont ordinairement vétus de soie, & montés sur des chevaux bien équippés. Les femmes sont belles, & d'une extrême blancheur (26).

Ce ne fut pas sans beaucoup de travail & de danger que nous suivimes dans ce lieu la riviere de Ventinau, parce qu'il y remonte ordinairement quantité de Pirates. Cependant nous descendimes heureusement jusqu'à Manaquileu, Ville située au pied des montagnes de Chomay, qui separent la Cochinchine de l'Empire Chinois. Nous quittames ici nos barques, pour aller coucher le lendemain à Quinancaxi, Domaine d'une tante du Roi, que les Ambassadeurs visiterent. Elle leur apprit que le Roi son neveu étoit revenu

(26) Page 618 & précedentes.

de la guerre de Timochocos, aprés l'avoir heureusement terminée, & qu'il s'étoit retiré depuis un mois à Fanaugrem, pour y prendre le plaisir de la chasse, dans le dessein d'aller passer l'hiver à Uzanguay, Capitale de son Empire. Cet avis leur fit prendre la resolution d'envoyer des Barques à Uzanguay, tandis qu'avec une suite peu nombreuse ils iroient rendre leurs premiers devoirs au Roi. Nous fumes nommés pour les accompagner.

MENDEZ PINTO.

On employa treize jours à faire quatre-vingt six lieues, au travers de plusieurs montagnes où les chemins étoient fort difficiles, & d'où nous descendimes dans un grand village, nommé *Tornadachu*, sur le bord d'une riviere. De-là, nous nous rendimes le lendemain à *Lindapamo*, dont le Gouverneur, parent de l'Ambassadeur Cochinchinois, étoit arrivé depuis quelques jours de Fanaugrem, qui n'en est qu'à quinze lieues. Il lui apprit que pendant le sejour qu'il avoit fait à la Cour du Kham, sa fille, ayant perdu son mari, s'étoit jettée dans le bucher qu'on avoit allumé pour lui, & qu'elle y avoit fini genereusement ses jours. Loin de pleurer sa mort, l'Ambassadeur levant les yeux au Ciel, » la félicita de son

Route jusqu'à Fanaugrem.

Une fille de l'Ambassadeur Cochinchinois se brûle avec son mari.

MENDEZ PINTO.

» courage, & se félicita lui-même d'a-
» voir une fille au sejour du bonheur &
» & de la sainteté. Il lui promit solem-
» nellement de lui faire bâtir un Tem-
» ple si magnifique, qu'il lui prendroit
» envie de quitter le Ciel pour le venir
» habiter «. Ensuite s'étant prosterné, le visage contre terre, il attendit dans cette situation la visite des Religieux du pays, qui vinrent l'assurer que sa fille étoit Sainte, & lui accorder la permission d'élever une statue d'argent à son honneur. Ces discours le flatterent si sensiblement, qu'il leur temoigna sa reconnoissance par de grandes liberalités. Nous assistames aux ceremonies funebres par lesquelles il satisfit sa tendresse.

Entrée de l'Ambassadeur Tartare à Fanaugrem.

Le lendemain, nous nous rendimes dans un Monastere nommé *Latiparau*, c'est-à-dire, *Remede des Pauvres*, où les deux Ambassadeurs, qui avoient deja fait avertir le Roi de leur arrivée, se proposoient d'attendre ses ordres. Ce Prince leur fit dire de s'avancer jusqu'à la ville d'*Agimpur*, qui n'est pas à plus d'une lieue de Fanaugrem; & trois jours après, il envoya au-devant de l'Ambassadeur Tartare un Prince nommé *Passilau-vacam*, proche parent de la Reine. Nous admirames la magni-

ficence de ſon cortege. Il étoit monté ſur un chariot qui avoit trois roues de chaque côté, garni de plaque d'argent, & tiré par quatre chevaux blancs, dont les harnois étoient enrichis d'une épaiſſe broderie d'or. Soixante valets de pied, qui l'environnoient en deux files, avoient des habits de cuir verd, & des cimeterres dont les fourreaux étoient couverts de plaques d'or. Ces deux files étoient ſuivies d'une autre troupe, armée de hallebardes & de cimeterres garnis d'argent, & vétue de ſoie verte & griſe. Quatre-vingt élephans, richement équipés, ſuivoient cette garde, avec de petits Châteaux d'argent ſur le dos, & pluſieurs cloches du même metal qui leur pendoient autour du cou. Ils étoient précedés de pluſieurs Officiers à cheval; & ſuivis de douze chariots, couverts de houſſes de ſoie. Les Muſiciens, qui étoient mêlés en grand nombre dans cette marche, avoient des tymbales & d'autres inſtrumens d'argent.

Sa reception dans le Palais du Roi.

Le Prince, étant arrivé dans cette équipage au logement de l'Ambaſſadeur Tartare, lui offrit, après quelques complimens, le chariot dans lequel il étoit venu. Enſuite, étant monté à cheval, il ſe mit à ſa droite, &

MENDEZ PINTO.

l'Ambaſſadeur de la Cochinchine à ſa gauche. On marcha dans cet ordre, avec le même cortege & la même pompe, juſqu'à la premiere cour du Palais du Roi, où toute la Nobleſſe formoit une brillante aſſemblée. De-là, les deux Ambaſſadeurs s'avancerent à pied juſqu'à la porte du Palais. Un vieux Seigneur, oncle du Roi, s'étant preſenté pour les recevoir, ils baiſerent le cimeterre qu'il portoit à ſa ceinture; honneur qu'il leur rendit à ſon tour, mais auquel il en joignit un autre, qui paſſe pour une grande diſtinction à la Cochinchine, ce fut de leur mettre la main ſur la tête, tandis qu'ils étoient proſternés devant lui (27). Alors, il ſe hâta de relever le Tartare; & le faiſant marcher à ſon côté, il le conduiſit, par une ſalle fort longue, vers la porte qui la terminoit. Il y frappa trois fois. A la troiſieme, on demanda qui il étoit, comme s'il n'eût point été attendu, & ce qu'il deſiroit dans l'appartement du Roi. Il repondit: » Par un » ancien uſage d'amitié, un Ambaſſa» deur du grand *Chinarau* de Tarta» rie (28), eſt venu pour obtenir au-

(27) On croit devoir conſerver cette deſcription, en faveur de ſa ſingularité.

(28) *Chinarau* & *Prechau* ſont des titres. Chaque Souverain de l'Orient a la ſien.

» dience du *Prechau Guimiam*, Sei-
» gneur de nos têtes «. Aussi-tôt les portes furent ouvertes. L'oncle du Roi passa le premier, tenant l'Ambassadeur de Tartarie par la main. L'Ambassadeur du pays suivit immédiatement, conduit par le Capitaine des Gardes, qui le tenoit de même. Tous les gens de leur suite reçurent ordre de passer trois à trois. Nous entrames dans une salle beaucoup plus belle que la premiere, où nous vimes soixante quatre statues de bronze & dix neuf d'argent, toutes attachées par le cou à des chaînes de fer. On nous apprit, pour satisfaire notre curiosité, que c'étoient les quatre-vingt trois dieux des Timochocos, que le Roi leur avoit enlevés dans la derniere guerre, & qu'il devoit conduire en triomphe à son entrée dans sa Capitale.

De cette salle, nous passames dans une chambre fort spacieuse, où quantité de belles femmes étoient assises; les unes travaillant à divers ouvrages, d'autres chantant, ou jouant de quelques instrumens de musique. Plus loin, à l'entrée de la chambre même du Roi, nous trouvames six autres femmes, qui faisoient l'office de nos Huissiers de la Chambre, avec des masses d'argent.

MENDEZ PINTO.

Elles nous ouvrirent la porte. Nos yeux tomberent d'abord ſur le Roi, & ſur quelques vieillards qu'il avoit autour de lui. Il étoit aſſis ſur un thrône de huit degrés, en forme d'Autel, couvert d'un dais ſoutenu par des colonnes. Le thrône & les colonnes étoient revétus de plaques d'or. Six petits enfans, à genoux près de lui, tenoient des ſceptres d'or à la main. Un peu plus loin, quelques femmes âgées, qui avoient de gros chapelets au cou, rafraîchiſſoient l'air de leurs éventails. Pluſieurs autres femmes, mais plus jeunes, qui étoient repandues dans la chambre, jouoient de certains inſtrumens, au ſon deſquels elles faiſoient chanter de petites filles (29).

Le Roi de la Cochinchine paroiſſoit âgé d'environ trente cinq ans. Il avoit les yeux grands, la barbe blonde, la phyſionomie grave & ſevere, & toutes les apparences d'un grand Monarque. Les ceremonies de l'Audience furent auſſi ſimples, que le prélude avoit été majeſtueux. Après un compliment fort court, auquel le Roi repondit en peu de mots, la muſique recommença juſqu'au départ de l'Ambaſſadeur; & ce Prince lui dit, en le congediant,

(29) Page 622.

qu'il liroit la lettre du Chinarau, son frere, pour repondre aux temoignages de son amitié.

MENDEZ PINTO.

Départ du Roi pour Uzanguay.

Treize jours après, il partit pour Uzanguay. Mais dans une autre Audience, l'Ambassadeur lui parla de nous, suivant ses instructions. Le priere qu'il lui fit au nom du Kham, de nous accorder les moyens de retourner dans notre Patrie, fut reçue avec d'autant plus de bonté, qu'elle ne l'engageoit qu'à nous faire conduire dans quelque Port, où nous eussions l'esperance de trouver un Vaisseau Portugais. Nous fimes, avec lui, le voyage d'Uzanguay. Le premier jour, il alla dîner dans une petite Ville, nommée Benau, où s'étant arrêté jusqu'au soir, il passa la nuit dans un Monastere voisin, qui se nomme *Pomgatur*. Le jour suivant, il se rendit, pat une marche fort lente, à *Mecay*; & pendant neuf jours, il continua de passer par un grand nombre de Villes, sans permettre qu'on y fît les moindres frais pour sa reception. « Ces rejouissances publiques, disoit-il, » étoient une occasion, pour les Offi- » ciers, d'exercer leur tyrannie sur les » pauvres «. Sa suite, composée d'environ trois mille chevaux, observoit une discipline qui repondoit à l'huma-

Discipline qu'il fait observer.

MENDEZ PINTO.

nité de ce principe. Il arriva le neuvieme jour à *Lingator*, Ville ſituée ſur une large & profonde riviere, où les Vaiſſeaux ſe raſſemblent en grand nombre. Son amuſement dans cette route, étoit la chaſſe ; ſur-tout celle de l'oiſeau, que ſes Officiers tenoient prête dans les lieux de ſon paſſage. Il s'arrêtoit peu ; & ſouvent il paſſoit la nuit dans une tente, qu'il ſe faiſoit dreſſer au milieu des bois. En arrivant à la riviere de Baguetor, une des trois qui ſortent du Lac de Famſtir, en Tartarie, il continua le voyage par eau juſqu'à *Natibaſoy*, grande Ville, où il deſcendit ſans aucune pompe, pour achever le reſte du chemin par terre (30).

Son entrée militaire dans ſa Capitale.

L'entrée qu'il fit dans ſa Capitale n'eut qu'un éclat militaire. On y vit paroître toutes les dépouilles des ennemis qu'il avoit vaincus, dont les principales, ou celle du moins qu'il eſtimoit le plus, étoient les Idoles que nous avions admirées à Fanaugrem. Les Prêtres captifs marchoient enchaînés autour des chariots. Après eux, ſuivoient quarante autres chariots, traînés chacun par deux Rhinoceros, & remplis d'armes & d'enſeignes. Vingt autres, qni venoient à la ſuite, por-

(30) Page 626.

toient vingt grandes caiſſes, barrées de fer, dans leſquelles on nous dit qu'il avoit fait renfermer le threſor des Timochocos. Elles étoient ſuivies de deux cens élephans qu'il leur avoit enlevés, avec leurs Châteaux & leurs Panoures de guerre, qui ſont une ſorte d'épées qu'on leur met entre les dents pour combattre. Cette marche étoit fermée par un grand nombre de chevaux, qui portoient dans des ſacs les têtes & les oſſemens des morts (31).

MENDEZ PINTO.

Pendant un mois entier, que nous paſſames dans cette Ville, nous fumes temoins de quantité de fêtes. Mais ces rejouiſſances barbares, & les offres par leſquelles on s'efforça de nous retenir au ſervice de la Cour, ne nous firent pas manquer l'occaſion d'un Vaiſſeau qui partoit pour les côtes de la Chine, d'où nous comptions de pouvoir retourner facilement à Malaca. Nous mimes à la voile le 12 de Janvier 1546, avec une extrême ſatisfaction d'être échappés à de ſi longues infortunes. Le *Necoda*, ou le Capitaine de notre bord, avoit ordre de nous traiter humainement & de favoriſer toutes nos vues. Il employa ſept jours à ſortir de la riviere, qui a plus d'une lieue de largeur,

L'Auteur & ſes Compagnons obtiennent la liberté de s'embarquer.

(31) Page 671.

MENDEZ PINTO.

Richesses qu'ils admirent.

& qui s'allonge par un grand nombre de détours. Nous observames, sur ces deux rivieres, quantité de grands Bourgs & plusieurs belles Villes. La somptuosité des édifices, sur-tout celle des Temples, dont les clochers étoient couverts d'or, & la multitude des Vaisseaux & des Barques, qui paroissoient chargés de toutes sortes de provisions & de marchandises, nous donnerent une haute idée de l'opulence du pays. Dans une grande & belle Ville, nommée *Quangoparu*, où le Necoda fut arrêté douze jours par son commerce, il trouva sur ses perles un profit de quatre pour un : & l'on nous assura que des seules mines d'argent de ce canton, le Roi tiroit un revenu annuel de quinze cens picots, qui montent à quatre mille de nos quintaux. Quangoparu n'avoit, pour toutes fortifications, qu'une foible muraille de brique, & un fossé large de six brasses, sans aucune attillerie pour sa défense. Cinq cens Portugais bien resolus auroient fait passer aisément tant de richesses à Lisbonne (32).

Ils arrivent à l'Isle de Sanciam.

Nous sortimes enfin de la riviere ; & treize jours de navigation nous firent

(32) Pages 629 & précedentes.

arriver à l'Isle de Sancian, où les Vaisseaux de Malaca relâchoient souvent dans leur passage. Mais les derniers étoient partis depuis neuf jours. Il nous restoit quelque esperance, dans le Port de Lampacau, qui n'est que sept lieues plus loin. Nous y trouvames en effet deux Jonques Malaiennes, l'une de Lugor & l'autre de Patane, disposées toutes deux à nous prendre à bord : mais » nous étions Portugais, c'est-à-» dire, d'une Nation, dont le vice est » d'abonder dans son sens, & d'être » obstinée dans ses opinions. Nos avis » furent si partagés, lorsqu'il étoit si » necessaire pour nous d'être unis, que » dans la chaleur de cette contrarieté » nous faillimes de nous entretuer. Le » détail de notre querelle seroit hon-» teux. J'ajouterai seulement que le » Necoda d'Uzanguay, frappé de cet » excès de barbarie, nous quitta fort » indigné, sans vouloir se charger de » nos messages ni de nos lettres, & pro-» testant qu'il aimoit beaucoup mieux » que le Roi lui fît trancher la tête, » que d'offenser le Ciel par le moindre » commerce avec nous. Notre mauvai-» se intelligence dura neuf jours, pen-» dant lesquels les deux Jonques, aussi » effrayées que le Necoda, partirent

Querelles entre les huit Portugais.

MENDEZ PINTO.

» après avoir retracté leurs offres (33).

Notre ſort fut de demeurer dans un lieu deſert, où le ſentiment d'une miſere preſente & la vue d'une infinité de dangers eurent enfin le pouvoir de nous faire ouvrir les yeux ſur notre folie. Dix ſept jours, que nous avions deja paſſés ſans ſecours, commençoient à nous faire regarder cette Iſle comme notre tombeau; lorſque la faveur du Ciel y fit aborder un Corſaire, nommé *Samipocheca*, qui cherchoit une retraite après avoir été vaincu par une Flotte Chinoiſe. D'un grand nombre de Vaiſſeaux, il ne lui en reſtoit que deux, avec leſquels il s'étoit échappé. La plûpart de ſes gens étoient ſi couverts de bleſſures, qu'il fut obligé de s'arrêter vingt jours à Lampacau pour les retablir. Une cruelle neceſſité nous força de prendre parti à ſon ſervice. Il mit cinq d'entre nous dans de ſes Jonques, & trois dans l'autre.

Ils s'engagent avec un Corſaire.

Son intention étoit de ſe rendre dans le Port de *Lailou*, à ſept lieues de Chinchen, & quatre-vingt de Lampacau. Nous commençames cette route avec un fort bon vent, & nous ſuivimes pendant neuf jours la côte de

(33) Page 639.

Laman

Laman. Mais, vers la riviere du Sel, qui est à cinq lieues de Chabaquay, nous fumes attaqués par sept Jonques, qui dans un combat fort opiniâtre brûlerent celle des deux nôtres où le Corsaire avoit mis cinq Portugais. Nous ne dumes notre salut nous-mêmes qu'au secours de la nuit & du vent. Ainsi, dans le plus triste état, nous fimes voile devant nous pendant trois jours, à la fin desquels un impétueux orage nous poussa vers l'Isle de Lequios. Le Corsaire, qui étoit connu du Roi & des Habitans, remercia le Ciel de lui avoir procuré cet asyle. Cependant il ne lui fut pas possible d'y aborder, parce qu'il avoit perdu son Pilote dans le dernier combat. Après vingt trois jours de travail & de dangers, nous fumes jettés dans une anse inconnue, où deux petites Barques s'approcherent aussi-tôt de notre Jonque. Six hommes, qui les montoient, nous demanderent ce qui nous avoit amenés dans leur Isle. Samipocheca les reconnut à leur langage pour des Japonois; & se faisant passer pour un Marchand de la Chine, qui cherchoit l'occasion du commerce, il apprit d'eux que nous étions dans l'Isle de Tanixuma.

MENDEZ PINTO.

Cinq des huit Portugais perissent.

L'Auteur est jetté dans l'Isle de Tanixuma.

MENDEZ PINTO.

Ils nous montrerent, dans l'éloignement, la grande terre du Japon, dont ils dépendoient. Ils nous promirent un accueil favorable de leur Seigneur, auquel ils donnoient le titre de *Nautaequin* ; & remarquant le desordre de notre Jonque, ils nous montrerent un Port du côté du Sud, sous une grande ville qu'ils nommoient *Miayepima*. Nous étions pressés par tant de besoins, que nous levames aussi-tôt l'ancre pour suivre leurs informations. Notre arrivée fut remarquée par quantité d'autres barques, qui nous apporterent des rafraîchissemens. Le Corsaire ne prit rien sans en compter le prix. Avant la fin du jour, le Nautaquin, ou le Prince de l'Isle vint à bord de notre Jonque, avec quantité de Marchands & d'Officiers, qui apportoient des caisses pleines de lingots d'argent, pour nous proposer des échanges. Ils ne s'approcherent qu'après s'être assurés de la bonne foi du Capitaine ; mais devenant bien-tôt libres & familiers, ils distinguerent le visage des Portugais de celui des Chinois ; & le Nautaquin demanda curieusement qui nous étions. Samipochecha lui repondit que nous étions d'un Pays qui se nommoit Malaca, où nous étions venus depuis plu-

ſieurs années d'un autre pays nommé Portugal, dont le Roi, ſuivant nos recits, avoit ſon empire à l'extrémité du monde. Ce diſcours parut cauſer beaucoup d'étonnement au Nautaquin. Il ſe tourna vers ſes gens : » Je ſuis trompé, » leur dit-il, ſi ces Etrangers ne ſont » pas les *Chinchicogis*, dont il eſt écrit » dans nos Livres, que volant par- » deſſus les eaux ils ſubjugueront les » Terres où Dieu a créé les richeſſes » du monde. Nous ſommes heureux s'ils » viennent parmi nous à titre d'amis. Là-deſſus, il fit demander au Necoda, par une femme de *Lequios*, qui lui ſervoit d'Interprete, dans quel lieu il nous avoit trouvés, & ſous quel titre il nous amenoit au Japon ? Le Necoda repondit que nous étions d'honnêtes Marchands, qu'il avoit trouvés à Lampecau, où nous nous étions briſés, & que la pitié lui avoit fait prendre ſur ſon bord. Ce témoignage parut ſuffire au Nautaquin. Il ſe fit donner un ſiege, ſur lequel il s'aſſit près le pont ; & la curioſité devenant ſa paſſion la plus vive, il nous fit quantité de queſtions, avec beaucoup d'empreſſement pour entendre nos reponſes. En nous quittant, il nous propoſa de lui faire quelque relation de ce grand monde où

Faveur que les Portugais trouvent dans l'Iſle de Tanixuma.

nous avions voyagé ; marchandise, nous dit-il, qu'il acheteroit plus volontiers que celles de notre Vaisseau. Le lendemain, à la pointe du jour, il nous envoya une petite barque, remplie de toutes sortes de rafraîchissemens, pour lesquels notre Capitaine lui fit porter quelques pieces d'étoffe, avec promesse de descendre au rivage & de lui mener ses trois Portugais.

Nous nous apperçumes effectivement que cette avanture nous attiroit plus de considération des Chinois, qui ne pensoient qu'à profiter de l'occasion pour reparer leur vaisseau, & pour se defaire avantageusement de leurs marchandises. Ils nous prierent d'entretenir le Nautaquin dans l'opinion qu'il avoit de nous. Leurs bienfaits devoient repondre à nos services. Nous descendimes avec le Necoda & douze de ses gens. L'accueil que nous reçumes, augmenta beaucoup plus leurs esperances. Tandis que les principaux Marchands du Pays traitoient avec eux pour leurs marchandises, le Nautaquin nous prit dans sa maison, & recommença fort curieusement à nous interroger sur tout ce que nous avions observé dans nos voyages. Nous nous étions pré-

Fables qui en imposent aux Japonois.

parés à satisfaire son goût, suivant

le tour de ses demandes, plûtôt qu'à nous assujettir fidellement à la verité (34). Ainsi, lorsqu'il voulut sçavoir s'il étoit vrai, comme il l'avoit appris des Chinois & des Lequiens, que le Portugal étoit plus riche & plus grand que l'Empire de la Chine, nous lui accordames cette supposition. Lorsqu'il nous demanda si le Roi de Portugal avoit conquis la plus grande partie du monde, comme on l'en avoit assuré, nous le confirmames dans une idée si glorieuse pour notre Nation. Il nous dit aussi que le Roi notre Maître avoit la reputation d'être si riche en or, qu'on lui attribuoit deux mille maisons, qui en étoient remplies jusqu'au toit. A cette folle imagination, nous repondimes que nous ne sçavions pas exactement le nombre des maisons, parce que le Royaume de Portugal étoit si grand, si riche & si peuplé, que le dénombrement de ses thrésors & de ses habitans étoit impossible. Après deux heures d'un entretien de cette nature, le Nautaquin se tourna vers ses gens, & leur dit avec admiration : » Assurément aucun des Rois que nous con» noissons sur la terre ne doit s'estimer

MENDEZ PINTO.

(34) Pages 656 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

» heureux, s'il n'eſt vaſſal d'un auſſi » grand Monarque que l'Empereur de » Portugal (35). Enſuite, ayant laiſſé au Necoda la liberté de retourner à bord, il nous preſſa de paſſer quelque temps dans ſon Iſle. Nous y conſentimes avec la participation des Chinois ; l'ordre fut donné pour nous préparer un logement commode ; & nous fumes logés pendant pluſieurs jours chez un riche Marchand, qui n'épargna rien pour ſeconder les intentions de ſon Prince (36).

Le Necoda, n'ayant pas fait difficulté de débarquer toutes ſes marchandiſes, profita fort heureuſement de notre faveur. Il nous avoua que dans l'eſpace de peu de jours, un fond d'environ deux mille cinq cens taels en divers effets qui lui reſtoient de ſa fortune, lui en avoit valu trente mille, & que toutes ſes pertes étoient reparées. Comme nous étions ſans marchandiſe, & par conſequent ſans occupation, notre reſſource, dans le temps que la curioſité du Nautaquin nous laiſſoit libres, étoit la chaſſe ou la pêche. *Diego Zei-*

(35) Page 657.

(36) On s'attache ici à quelque détail, parce que l'Auteur s'attribue la gloire d'avoir ouvert l'entrée du Japon au commerce Portugais, quoiqu'ils l'euſſent découvert dès l'an 1542.

moto, l'un de mes compagnons, étoit le ſeul des trois qui fût armé d'une arquebuſe. Il s'étoit attaché ſoigneuſement à la conſerver dans nos malheurs, parce qu'il s'en ſervoit avec beaucoup d'adreſſe. Pendant les premiers jours, on y avoit fait d'autant moins d'attention, qu'il en avoit fait peu d'uſage, ou qu'il s'écartoit pour la chaſſe; & ne nous figurant pas que cette arme fût encore inconnue au Japon, il ne nous étoit pas tombé dans l'eſprit qu'elle pût nous faire un nouveau merite aux yeux des Inſulaires. Cependant un jour que Zeimoto s'arrêta dans un marais voiſin de la Ville, où il avoit remarqué un grand nombre d'oiſeaux de mer, & qu'il y eut tué pluſieurs canards; quelques habitans, qui ne connoiſſoient pas cette maniere de tirer, en eurent tant d'étonnement, que leur admiration alla bien-tôt juſqu'au Nautaquin. Il s'occupoit alors à faire exercer quelques chevaux. Son impatience le fit courir auſſi-tôt vers le marais, d'où il vit revenir Zeimoto, ſon arquebuſe ſur l'épaule, accompagné de deux Chinois qui portoient leur charge de gibier. Il avoit eû peine à comprendre les merveilles qu'on lui avoit annoncées; & la vûe d'une ſorte de bâton qu'il voyoit

MENDEZ PINTO.

L'Auteur & ſes Compagnons apprennent aux Japonois l'invention de la poudre & des armes à feu.

MENDEZ PINTO.

porter au Portugais, ne suffisoit pas pour l'en éclaircir. Lorsque Zeimoto eût tiré devant lui deux ou trois coups qui firent tomber autant d'oiseaux, il parut d'abord effrayé, & dans sa premiere surprise, il attribua ce prodige à quelque pouvoir surnaturel. Mais après avoir entendu que c'étoit un art de l'Europe, qui dépendoit du secret de la poudre, il tomba dans un excès de joie & d'admiration qui ne peut être représenté que par ses effets. Il embrassa Zeimoto avec transport, il le fit monter en croupe derriere lui; & retournant à la Ville dans cet état, il se fit préceder de quatre Huissiers qui portoient des bâtons ferrés par le bout, & qui crioient par son ordre, au peuple dont la foule étoit infinie: » On fait à » sçavoir que le Nautaquin, Prince de » cette Isle & Seigneur de nos têtes, » vous commande à tous d'honorer ce » Chinchicogis du bout du monde, » parce que dès aujourdhui & pour l'a- » venir, il le fait son parent, comme » les *Jaccorous* qui sont assis près de sa » personne: & quiconque refusera d'o- » béir à cet ordre, sera condamné à » perdre la tête (37).

Joie extraordinaire à l'occasion de cette découverte.

(37) Pages 639 & 640.

Je demeurai aſſez loin par derriere, avec Chriſtophe Boralho, qui étoit le troiſieme Portugais, tous deux dans la ſurpriſe d'un évenement ſi ſingulier. Le Nautaquin, étant arrivé au Palais, prit Zeimoto par la main, le conduiſit dans ſa chambre, le fit aſſeoir à ſa table; & pour comble d'honneur, il ordonna que la nuit ſuivante on le fît coucher dans un appartement voiſin du ſien. Nous participames à cette faveur par les careſſes & les bienfaits que nous reçumes auſſi du Prince & des Habitans (38).

Zeimoto crut ne pouvoir mieux s'acquitter d'une partie de ces diſtictions, qu'en faiſant preſent de ſon arquebuſe au Nautaquin (39). Il choiſit, pour ce témoignage de reconnoiſſance, un jour qu'il revenoit de la chaſſe, après avoir tué quantité de colombes & de tourterelles, qu'il lui offrit avec l'inſtrument qui lui donnoit cet empire ſur leur vie. Le Prince lui fit compter ſur le champ mille taels; mais il le pria de lui apprendre à faire de la poudre, ſans

(38) *Ibidem.*

(39) Il n'eſt pas trop vraiſemblable que les Japonois ignoraſſent du moins l'invention de la poudre, qui étoit connue à la Chine, avec laquelle ils n'étoient pas ſans commerce.

MENDEZ PINTO.

quoi l'arquebuſe n'étoit qu'une piece de fer inutile (40).

Le Roi de Bungo fait demander un Portugais au Nautaquin.

Nous avions deja paſſé vingt trois jours dans l'Iſle de Tanixuma, lorſqu'on avertit le Nautaquin de l'arrivée d'un vaiſſeau du Roi de Bungo, qui apportoit avec pluſieurs Marchands, un vieillard reſpectable, auquel il ſe hâta de donner audience. Nous étions preſens à cette ceremonie. Le vieillard s'étant mis à genoux devant lui, avec

(40) Les trois Portugais lui apprirent la compoſition de la poudre. A l'égard de l'arquebuſe, l'Auteur ajoute un éclairciſſement curieux : » Comme le Nautaquin, » dit-il, en faiſoit tout » ſon amuſement, ſes Su» jets cherchant à lui plai» re, prirent modelle de » celle-ci pour en faire » pluſieurs autres, & réuſ» ſirent avec tant d'indu» ſtrie, qu'à notre dé» part, c'eſt-à-dire, cinq » mois & demi après, il » s'en trouva plus de ſix » cens dans le pays. Bien » plus, en l'année 1556, » lorſque le Viceroi Dom » Alphonſe De Noronha, » m'envoya au Japon avec » un preſent pour le Roi » de Bango, les Japonois » m'aſſurerent qu'à Fu» cheo, Capitale de ce » Royaume, il y en avoit » plus de trente mille. Je » fus étonné que cette in» vention pût s'être mul» tipliée juſqu'à ce point : » mais j'appris de quel» ques Marchands, gens » d'honneur & de qualité, » que dans toute l'Iſle du » Japon il y en avoit plus » de trois cens mille, & » qu'eux mêmes en avoient » tranſporté, en marchan» diſe, au pays des Le» quiens, juſqu'au nom» bre de vingt cinq mille. » Ainſi l'arquebuſe dont » Zeimoto fit preſent au „ Nautaquin de Tanixu„ ma en a produit une ſi „ grande abondance, au „ Japon, qu'il n'y a point „ aujourd'hui de Hameau „ qui n'en ait plus de cent, „ ni de villes qui n'en „ ayent à milliers. On „ peut juger par-là de „ l'induſtrie de ce Peuple, „ & combien il a de goût „ pour les armes. *Pages* „ *641 & 642*.

quelques diſcours que nous ne pûmes entendre, lui offrit une Lettre & un coutelas garni d'or. La lecture de cette Lettre parut cauſer quelque embarras au Nautaquin. Après avoir congedié celui qui l'avoit apportée, il nous fit approcher de lui : » Mes bons amis, » nous dit-il, par la bouche de ſon Interprete, je vous prie d'écouter le contenu de cette Lettre, que je reçois » du Roi de Bungo, mon Seigneur & » mon oncle. Je vous expliquerai en» ſuite ce que je deſire de vous. L'Interprete nous fit entendre qu'*Orgendono*, Roi de Bungo & de Facata, marquoit à Hiaſcaran Goxo, Nautaquin de Tanixuma, ſon gendre & ſon neveu, qu'ayant appris depuis peu de jours qu'il avoit dans ſon Iſle trois Chinchigogis, venus du bout du monde, gens de merite & d'honneur, qui lui avoient parlé d'un autre monde, plus grand que celui qu'on connoiſſoit au Japon, & peuplé d'une race d'hommes dont ils lui avoient raconté des choſes incroyables, il le prioit très inſtamment de lui envoyer un de ces trois Etrangers, pour le conſoler dans les douleurs d'une longue maladie. Il ajoutoit que ſi notre inclination ne nous portoit point à ce voyage, il s'en-

MENDEZ PINTO.

MENDEZ PINTO. gageoit à nous renvoyer en fureté, lorsque nous commencerions à nous ennuyer dans sa Cour.

Le choix tombe sur l'Auteur. Le Nautaquin nous dit, après cette explication, que le Roi de Bungo étoit non seulement son oncle maternel, mais son pere même, parce qu'il l'étoit de sa femme, & que dans la passion qu'il avoit de l'obliger, il conjuroit l'un de nous d'entreprendre un voyage court & peu penible; mais qu'il ne souhaitoit pas que ce fût Zeimoto, qu'il avoit adopté pour son parent, & dont l'éloignement le chagrineroit beaucoup, avant qu'il eût appris à tirer parfaitement de l'arquebuse. Une invitation si douce & si polie, nous penetra de reconnoissance, Boralho & moi. Nous lui abandonnames le choix de celui des deux qu'il jugeoit le plus convenable à ses vûes. Il ne se détermina pas tout d'un coup : mais après quelques momens de reflexion, il me nomma, comme le plus gai, & par consequent le plus propre au commerce des Japonois, qui ont naturellement l'humeur vive. Boralho, nous dit-il avec la même civilité, plus serieux & plus tourné par la nature aux affaires graves, entretiendroit la mélancolie du malade au lieu de la dissiper.

Il me donna au vieillard, qui attendoit sa reponse. Après lui avoir recommandé dans les termes les plus affectueux, de veiller sans cesse à ma santé, il me fit compter deux cens taels, pour les besoins particuliers de mon voyage. Nous nous mimes le vieillard & moi, dans une barque à rames, qui nous fit doubler pendant la nuit toute l'Isle de Tanixuma. Le matin, nous allames mouiller dans un Port nommé Ihamango, d'où nous nous avançames à Quanquixuma, ville assez considerable. De-là, nous étant rendus le jour d'après à *Tanora*, nous arrivames le lendemain à *Minato*, & le lendemain à Fiunga. Enfin nous descendimes dans une Forteresse qui se nomme Osqui, à six lieux de la Ville. Je n'appris que dans cette Place le nom de mon guide, qui s'appelloit Fijandono. Il s'y arrêta quelques jours, & nous y laissames notre barque, pour nous rendre par terre à la Cour. Nous y arrivames à midi. Cette heure, qui ne nous permettoit pas de paroître au Palais, obligea Fijandono de descendre dans sa maison, où je fus traité de sa femme & de ses enfans, avec toutes sortes de caresses. Vers le soir, il me conduisit à l'audience du Roi, qui nous fit rece-

MENDEZ PINTO.

Il se rend à Bungo.

MENDEZ PINTO.

voir à la porte du Palais par le Prince ſon fils, âgé de neuf ou dix ans, & précedé de quelques *Huiſſiers* avec leurs maſſes. Ce jeune Prince nous fit un compliment, qu'on prit ſoin de m'expliquer, pour me faire connoître avec quelle impatience j'étois attendu.

Dans quel état il trouve le Roi.

Nous trouvames le Roi au lit. Fijandono s'étant approché pour lui rendre la Lettre du Nautaquin, eut avec lui quelques momens d'entretien, après lequel il me fit ſigne d'avancer. Le Roi me dit d'un air & d'un ton fort doux: » Ton arrivée ne m'eſt pas moins agréa» ble que la pluie qui tombe du Ciel » eſt utile à nos campagnes ſemées de » riz. On m'expliqua ces termes; & leur nouveauté m'ayant cauſé de l'embarras, je demeurai quelques momens ſans reponſe. Le Roi regardant les Seigneurs qui étoient autour de lui, leur dit: « Qu'il me croyoit effrayé par la » vûe de ſa Cour; que je n'étois pas » accoutumé à ce ſpectacle, & qu'il » falloit me laiſſer le temps de m'ap» privoiſer. Un excellent Interprete que j'avois reçu du Nautaquin, me fit comprendre auſſi-tôt le jugement qu'on portoit de moi. Je rappellai toutes les forces de mon eſprit pour raſſembler un tas de figures Aſiatiques, & de com-

Son embarras.

Comment il le repare.

paraiſons, où tous les animaux faiſoient leur rolle, depuis l'élephant juſqu'à la fourmie. Peut-être mon Interterprete y joignit-il ſes propres idées : mais tous les courtiſans marquerent tant d'admiration pour cette ridicule harangue, que battant des mains à la vûe du Roi, ils dirent à ce Prince » qu'on n'avoit jamais parlé avec une » éloquence plus noble ; qu'il n'y avoit » pas d'apparence que je fuſſe un Mar- » chand, dont les notions ſe renfer- » ment dans les affaires du commerce, » mais plutôt un Bonze, qui adminiſ- » troit les ſacrifices au peuple, ou du- » moins quelque grand Capitaine qui » avoit couru long-temps les mers. Le Roi parut ſi ſatisfait, qu'en impoſant ſilence à tout le monde, & déclarant qu'il vouloit être ſeul à m'interroger, il aſſura qu'il ne ſentoit plus aucune douleur. La Reine & les Princeſſes ſes filles, qui étoient aſſiſes près du lit royal, ſe mirent à genoux pour exprimer leur ſatisfaction. Elles remercierent le Ciel, en y levant les mains & les yeux, des graces qu'il accordoit au Royaume de Bungo (41).

Alors le Roi m'ayant fait placer plus

(41) Page 649 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

L'Auteur guerit le Roi de Bungo de toutes ses maladies.

proche de sa tête me pria de ne pas m'ennuyer de cette situation, parce qu'il souhaitoit de me voir & de me parler souvent. Il me demanda si dans mon pays ou dans mes voyages, je n'avois pas appris quelque remede pour sa maladie, sur-tout sur un fâcheux dégoût de toutes sortes de nourriture, qui ne lui avoit pas permis de manger depuis deux mois. Je me souvins que dans la Jonque où j'étois arrivé à Tanixuma, j'avois vû guerir diverses maladies par l'infusion d'un bois de la Chine, dont j'avois admiré la vertu. Ce secours que je lui proposai, & qu'il envoya demander sur le champ au Nautaquin, repondit si parfaitement à mes esperances, que dans l'espace de trente jours il fut guéri de tous ses maux, dont le principal étoit une espece de paralysie, qui lui ôtoit depuis deux ans le mouvement des bras. Après un service de cette importance, je me vis presqu'au au même degré de faveur, dans cette Cour, que Zeimoto à celle du Nautaquin. Mon seul embarras étoit de repondre à mille questions bisarres qu'on me proposoit continuellement : mais j'étois soulagé par la facilité avec laquelle on se contentoit de mes plus frivoles explications. J'employois le reste du temps

Son adresse soutient son crédit.

à m'instruire des usages du Pays, à visiter les édifices, ou à me donner le spectacle des fêtes & des amusemens. Le Nautaquin ayant envoyé au Roi quelques arquebuses de la fabrique de son Isle, l'impatience que tout le monde eut bien-tôt d'apprendre à tirer, augmenta beaucoup mon crédit. Sans avoir l'habileté de Zeimoto, je m'attirai de l'admiration en tuant quelques petits oiseaux, & je fis valoir particulierement mes connoissances pour la composition de la poudre. Les premiers Seigneurs de la Cour prenoient des leçons de moi. J'exagerois la necessité de mon secours, & je n'accordois de la poudre aux plus empressés qu'avec beaucoup de ménagement. Mais cette conduite, quoiqu'aussi sage en elle-même, qu'utile au soutien de ma fortune, devint l'occasion de ma ruine.

Malheur qui arrive au fils du Roi en tirant de l'arquebuse.

Un des fils du Roi, nommé *Arichaudono*, âgé de seize à dix sept ans, m'ayant prié de lui apprendre à tirer, je differois de jour en jour à le satisfaire, dans la seule vue de lui faire attacher plus de prix à mes services; cependant le Roi son pere, auquel il fit quelques plaintes de ce délai, me demanda plus de complaisance pour un fils qu'il aimoit fort tendrement. Mes

MENDEZ PINTO.

premieres leçons ne furent remiſes qu'à l'après-midi du même jour. Mais le jeune Prince, ayant accompagné la Reine ſa mere dans un pelerinage qu'elle fit pour la ſanté du Roi, ne put venir chez moi que le lendemain. Il avoit à ſa ſuite deux jeunes Seigneurs du même âge. Je m'étois endormi ſur ma natte, près des arquebuſes & de la poudre. Comme il m'avoit vu tirer pluſieurs fois, il ſe fit un plaiſir de me ſurprendre; & ſa hâtant de charger une arquebuſe, ſans ſçavoir quelle quantité de poudre il y falloit mettre, il eut l'imprudence de remplir le canon juſqu'à la moitié de ſa hauteur. Il voulut tirer contre un oranger. Un des deux jeunes Seigneurs alluma la meche. Le coup partit, & m'éveilla: mais l'arquebuſe ayant crevé par trois endroits, le malheureux Prince fut bleſſé de deux éclats du fer, dont l'un lui emporta le pouce de la main. Je ſortis à l'inſtant. Il étoit tombé ſans connoiſſance. Les des deux Seigneurs prirent la fuite vers le Palais, en criant par les rues que l'arquebuſe de l'étranger avoit tué le Prince (42).

Péril où la vie de l'Auteur eſt expoſée.

Cette affreuſe nouvelle repandit une ſi vive allarme dans toute la Ville,

(42) Page 652.

MENDEZ PINTO.

que la plûpart des Habitans se précipiterent avec de grands cris vers ma maison. Le Roi même s'y fit apporter, dans une espece de fauteuil, sur les épaules de quatre hommes; & la Reine le suivit à pied, se soutenant sur les bras de deux femmes, & suivie des deux Princesses ses filles, qui marchoient toutes échevelées, avec un grand nombre d'autres Dames. Dans mon premier saisissement, j'avois pris le Prince entre mes bras, & je l'avois porté dans ma chambre, où je m'efforçois d'arrêter son sang & de lui faire rappeller ses esprits. On me trouva occupé de ces deux soins: mais la plûpart des spectateurs, qui me voyoient aussi couvert que lui de son propre sang, conclurent que je l'avois tué; & mille cimeterres, que je vis briller autour de moi, me firent connoître le sort auquel je devois m'attendre. Cependant le Roi suspendit les effets de cette violence, pour se faire expliquer la cause d'un si funeste accident; de peur, ajouta-t-il, que le crime ne fût venu de plus loin, & que je n'eusse été corrompu par les parens des traîtres qu'il avoit condamnés depuis peu au dernier supplice (43). Malheureusement

Comment il est traité par la Justice.

(43) Page 653.

MENDEZ PINTO.

pour moi, la crainte avoit fait fuir mon Interpréte ; & cette circonstance étoit capable d'aggraver les soupçons. On le découvrit néanmoins après de longues recherches. Il fut amené au Roi, chargé de chaînes. Mais on m'avoit deja livré aux Officiers de la Justice, qui m'avoient fait lier les mains, & qui commençoient à me traiter comme un coupable averé. Le President étoit assis, les deux bras retroussés jusqu'aux épaules, tenant de la main droite un poignard rougi dans le sang du Prince. J'étois à genoux devant lui, environné des autres Officiers ; & cinq bourreaux, qui étoient debout derriere moi, avec leurs cimeterres nuds, sembloient n'attendre qu'un mot ou un signe pour l'exécution (44).

Ces horribles preparatifs s'étoient faits apparemment pour l'interrogation, pendant que mon Interprete avoit été conduit devant le Roi. Il fut amené au Tribunal. Mon épouvante redoubla, lorsque je le vis paroître au milieu d'une troupe de Gardes, les mains liées, aussi pâle, aussi tremblant que moi. On me fit diverses questions, ausquelles

(44) Le supplice le plus ordinaire au Japon, est de mettre les coupables en pieces à coups de sabre.

je ne laissai pas de repondre avec toute la force de l'innocence. J'ignore quelle impression mes reponses firent sur mes Juges. Mais le Ciel permit que le jeune Prince étant revenu d'un long évanouissement souhaita de me voir ; & qu'apprenant la rigueur avec laquelle j'étois traité, l'inquietude de mon sort alla jusqu'à lui faire protester qu'il ne recevroit aucun secours, si je n'étois délivré sur le champ des mains de la Justice. Un ordre du Roi vint adoucir aussi-tôt la séverité d'un inflexible Tribunal. On m'ôta mes chaînes ; & je fus conduit au Palais, où le Prince me fit des satisfactions & des excuses, qui ne laisserent rien à desirer pour ma justification. Il avoit été pansé par quelques Bonzes, qui font l'office de Medecins & de Chirurgiens au Japon : mais la blessure étoit si dangereuse, qu'ils paroissoient douter eux-mêmes de leur methode. Une longue expérience, que je n'avois pu manquer d'acquerir dans un si grand nombre d'avantures militaires, me fit rappeller la connoissance de quelques remedes que j'avois vûs employer avec succès. Je les proposai avec d'autant plus de confiance, que le jeune Prince paroissoit attendre de moi sa guerison. Le Roi, qui

MENDEZ PINTO.

A quoi il doit la vie.

Il guerit le Prince de Bungo.

MENDEZ PINTO.

croyoit me devoir la vie & la ſanté, ne balança point à me confier le ſoin de ſon fils. Je m'armai de courage, & l'ayant prié de faire éloigner tous les Bonzes : » *Je fis ſept points à la main* » *droite*, qui me parut la moins dan- » gereuſe des deux bleſſures. Un bon » Chirurgien en eut peut-être fait beau- » coup moins. A la tête, qui me cau- » ſoit plus d'embarras, *je n'en fis que* » *cinq;* après quoi, j'y appliquai des » étouppes trempées dans des blancs » d'œuf, avec de bonnes ligatures, » telles que je les avois vu faire en mille » occaſions. Cinq jours après, je coupai » les points, & je continuai de panſer » les deux plaies. Vingt jours après, le » Prince ſe trouva ſi parfaitement gue- » ri, qu'il ne lui reſta qu'une petite » cicatrice au pouce (45).

Recompenſes qu'il reçoit.

Après cette dangereuſe operation, je reçus du Roi & de toute la Cour, des honneurs & des careſſes qu'il me ſeroit difficile de repreſenter. La Reine & les Princeſſes ſes filles m'envoyerent quantité d'étoffes de ſoie. Les Seigneurs me firent preſent d'un grand nombre de cimeterres. On me compta, de la part du Roi, ſix cens taels. Enfin, cette dange-

(45) Page 659.

reuſe audace me valut plus de quinze cens ducats (46).

MENDEZ PINTO.

Cependant mes reflexions ſur le peril dont le Ciel m'avoit délivré, & l'avis que je reçus de mes Compagnons, que le Corſaire Samipocheca faiſoit ſes préparatifs pour retourner à la Chine, me déterminerent à demander au Roi la permiſſion de le quitter. Il me l'accorda. Son affection ſe ſoutint juſqu'au dernier moment. Il me donna une barque, remplie de toutes ſortes de proviſions ; & pour Capitaine, un homme de qualité, avec lequel étant parti de Fucheo un Samedi matin, j'arrivai le Vendredi ſuivant au Port de Tanixuma.

Il quitte le Roi de Bungo.

Quinze jours, que nous paſſames encore dans cette Ville, donnerent le temps au Corſaire d'achever ſes préparatifs. Il fit voile enfin pour Liampo. Nous y arrivames heureuſement. Les principaux habitans nous reconnurent, & nous rendirent ce qu'ils croyoient devoir aux amis d'Antonio Faria. Cependant, paroiſſant étonnés de notre confiance pour les Chinois, ils nous demanderent d'où nous étions venus, & dans quel lieu nous nous étions embarqués avec eux. Chriſtophe Boralho leur apprit libre-

Les Portugais de Liampo ne connoiſſoient pas le Japon.

(46) *Ibidem.*

MENDEZ PINTO.

ment nos avantures. L'Isle de Tanixuma, le Japon, & toutes les richesses que nous y avions admirées, furent pour eux autant de nouvelles connoissances, qu'ils reçurent avec étonnement. Dans la joie de cette découverte, ils ordonnerent une procession solemnelle, depuis l'Eglise de Notre-Dame de la Conception jusqu'à celle de Saint-Jaques, qui étoit à l'extrémité de la Ville (47). Ensuite la piété fit place à l'ambition. Chacun s'empressa de tirer les premiers fruits de nos lumieres. Il se forma divers partis qui mirent l'enchere à toutes les marchandises ; & les Marchands Chinois profiterent de cette fermentation pour faire monter le *Picot* de soie jusqu'à cent soixante taels. En moins de quinze jours, neuf Jonques Portugaises, qui se trouvoient au Port de Liampo, furent prêtes à faire voile ; quoiqu'en si mauvais ordre, que la plûpart n'avoient pas d'autres Pilotes que les Maîtres mêmes, qui n'avoient aucune connoissance de la navigation (48).

Leur avidité à profiter de cette découverte.

Ils font naufrage.

Elles partirent dans cet état, malgré les fâcheuses circonstances de la saison & du vent. L'avidité du gain ne con-

(47) Page 660.
(48) Page 661.

noissoit aucun danger. Je fus moi-même un des malheureux qui se laissèrent engager dans ce fatal voyage. Le premier jour, nous gouvernames, comme à tâtons, entre les Isles & la terre ferme. Mais, vers minuit, une affreuse tempête nous ayant livrés à la fureur du vent, nous échouames sur les bancs de *Gotom*, où des neuf Jonques, deux seulement eurent le bonheur d'échapper. Les sept autres perirent, avec plus de six cens hommes, entre lesquels on comptoit cent quarante des principaux Portugais de Liampo. Cette perte, en marchandises, fut estimée à plus de trois cens mille ducats (49).

MENDEZ PINTO.

J'avois le bonheur de me trouver dans une des deux autres Jonques. Nous suivimes la route que nous avions commencée, jusqu'à la vûe de l'Isle de *Lequios*, où nous fumes battus d'un si furieux vent de Nord-Est, augmenté par la conjonction de la Lune, que nos deux bâtimens furent separés pour ne se revoir jamais. Dans l'après-midi, le vent s'étant changé à l'Ouest-Nord-Est, les vagues s'éleverent si furieusement, qu'il devint impossible d'y resister. Notre Capitaine, qui se nom-

(49) A trente huit degrés de latitude du Nord.

MENDEZ PINTO.

moit Gaſpard Mello, voyant la proue entrouverte, & plus de neuf pieds d'eau dans la Jonque, réſolut, de concert avec les Officiers, de couper les deux mâts. Mais tous les ſoins qui furent employés à cette opération n'empêcherent point que le grand mât, dans ſa chute, n'écraſât cinq Portugais; ſpectacle pitoyable, & qui acheva de nous ôter les forces. La tempête ne faiſant qu'augmenter, nous nous vimes forcés de nous abandonner aux flots juſqu'à l'arrivée des tenebres, où toutes les autres parties de notre bâtiment commencerent à s'ouvrir (50). Nous paſſames la nuit dans cette horrible ſituation. Vers le jour, nous touchames ſur un banc, où du premier choc, la Jonque fut miſe en pieces, avec des circonſtances ſi déplorables, que ſoixante deux hommes y perdirent la vie; les uns noyés, les autres écraſés ſous la quille (51).

L'Auteur ſe ſauve avec vingt trois autres.

Entre tant de malheureux, nous demeurames ſur le ſable au nombre de vingt quatre, ſans y comprendre quel-

(50) Alors notre Capitaine, & tous autant que nous étions, voyant le miſerable état où nos pechés nous avoient reduits, nous eumes recours à une Image de Notre-Dame, que nous priames, à force de larmes & de grands cris, de nous obtenir de ſon Fils la remiſſion de nos pechés. *Page 663.*

(51) *Ibidem.*

ques femmes. Aux premiers rayons du jour, la vûe *des monſtres de l'Iſle de feu* (52), & de la montagne de *Taydican*, nous fit reconnoître la grande Iſle de Lequios. Nous étions bleſſés, preſque tous, par le froiſſement des coquilles & des cailloux du banc. Après nous être recommandés à Dieu, avec beaucoup de larmes, nous marchames dans l'eau juſqu'à l'eſtomach. En traverſant quelques endroits à la nage, nous employames cinq jours à nous approcher de la terre ſans autre nourriture que les herbes qui nous étoient apportées par les flots. Nous arrivames au rivage. Il étoit couvert de bois, où nous trouvames d'autres herbes, aſſez ſemblables à l'oſeille, qui furent notre unique reſſource pendant trois jours. Le quatrieme, nous fumes apperçûs par un Inſulaire qui gardoit quelques beſtiaux, & qui ſe mit à courir auſſitôt vers une montagne voiſine, pour donner l'allarme aux habitans du village, dont nous n'étions éloignés que d'un quart de lieue. Bien-tôt nous vimes paroître environ deux cens hommes, qui s'étoient raſſemblés au bruit des tambours & des cornets. Leurs Chefs

MENDEZ PINTO.

(52) L'Auteur ne s'explique pas mieux ſur ces monſtres. Le Mont Taydican eſt connu.

MENDEZ PINTO.

Comment ils sont traités par les insulaires de Lequios.

étoient à cheval, au nombre de quatorze. Ils vinrent droit à nous & quelques-uns se détacherent pour nous observer. Lorsqu'ils nous virent sans armes, presque nuds, la plûpart à genoux, pour invoquer le secours du Ciel, & deux femmes deja mortes de misere, ils furent touchés d'une si vive compassion, qu'étant retournés vers ceux qui les suivoient, ils les firent arrêter, avec défense de nous causer aucun mal. Cependant ils revinrent à nous, accompagnés de six hommes de pied, qui étoient avec les Officiers de leur Justice, & nous ayant exhortés à ne rien craindre, parce que le Roi des Lequiens étoit un Prince juste & plein de pitié pour les miserables, ils nous firent lier trois à trois pour nous conduire à leurs habitations. Nous étions moins rassurés par leurs discours, qu'effrayés par un traitement si rigoureux. Il nous restoit trois femmes, qui tomberent pâmées de foiblesse & de crainte. Quelques Insulaires les prirent entre leurs bras, & les portoient tour à tour; ce qui n'empêcha point que dans la marche il n'en mourût deux, qui furent laissées en proie aux bêtes feroces, dont nous avions vû paroître un grand nombre. Après avoir marché jusqu'au

Ils sont menés à Cypantor.

soir, nous arrivames dans un bourg d'environ cinq cens feux, que nous entendimes nommer *Cypantor*. Là, nous fumes enfermés dans un grand Temple, dont les murailles étoient fort hautes & sans aucun ornement, sous une garde de cent hommes, qui parmi des cris mêlés au son des tambours, nous veillerent pendant toute la nuit (53).

Le lendemain, on nous fournit assez abondamment du riz, du poisson, & divers fruits de l'Isle. La charité des Habitans alla même jusqu'à nous donner quelques habits. Mais un Courier du *Broquen*, c'est-à-dire, du premier Officier de l'État, apporta vers le soir un ordre de nous conduire à Pungor, ville éloignée de sept lieues. Cette nouvelle causa beaucoup de mouvemens dans le bourg, comme si les Habitans eussent reclamé quelque droit qu'on prétendoit violer. On dressa plusieurs Memoires, qui furent envoyés au Broquen par son Courier. Cependant quelques Officiers, & vingt hommes à cheval, qui arriverent le jour suivant, nous enleverent sans opposition. Nous nous arrêtames le soir, dans une Ville

(53) Pages 667 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

Et de-là à Pungor.

nommée *Gondexilau*, où l'on nous fit passer la nuit dans un cachot, & nous arrivames le lendemain à Pungor.

Trois jours après, nous parumes devant le Broquen, dans une grande salle, où nous le trouvames assis sous un dais fort riche, environné de six Huissiers avec leurs masses, & de plusieurs gardes, qui portoient de longues pertuisanes damasquinées d'or & d'argent.

Ils y sont interrogés.

Il nous fit diverses questions auxquelles nous repondimes avec autant de bonne foi que d'humilité (54). Notre infor-

(54) Pages *669* & suivantes. Cet interrogatoire donne une idée admirable de la Justice & de la Religion de ces Peuples. Le voici dans les termes du Traducteur: ,, Après qu'on ,, eut imposé silence aux ,, assistans, nous nous ,, prosternames devant le ,, Broquen, & nous le ,, suppliames, les larmes ,, aux yeux, par le Dieu ,, qui a fait le Ciel & la ,, Terre, de prendre pitié ,, de notre misere, nous ,, pauvres Etrangers, que ,, la mer avoit reduits à ,, ce déplorable état, & ,, qui nous trouvions de- ,, stitués de tous secours, ,, comme il avoit plu à ,, Dieu de le permettre ,, pour nos pechés. A ces ,, mots, le Broquen re- ,, gardant ceux qui étoient ,, autour de lui, après ,, avoir fait quelques si- ,, gnes de tête; Que vous ,, semble de ces gens-là, ,, leur dit-il? Certes, en ,, voici un qui parle de ,, Dieu en homme qui a ,, connoissance de sa ve- ,, rité. Il faut bien qu'il y ,, ait quelque autre grand ,, monde dont nous n'a- ,, vons pas connoissan- ,, ce. Ainsi, puisque ces ,, hommes connoissent la ,, source de tout bien, il ,, est raisonnable qu'on ,, procede envers eux ,, comme ils nous le de- ,, mandent par leurs lar- ,, mes. Alors se tournant ,, vers nous, qui étions ,, encore prosternés par ,, terre, avec les mains ,, haussées; comme si nous

tune le toucha si vivement, malgré quelques apparences de severité, qu'ayant

MENDEZ PINTO.

,, eussions adoré Dieu, il ,, nous dit qu'il avoit ,, grande compassion de ,, notre misere & de notre douleur, mais que ,, son devoir l'obligeant ,, de remplir sa charge il ,, nous prioit de ne pas ,, nous étonner s'il nous ,, faisoit quelques demandes necessaires pour le ,, bien de la Justice, & ,, qu'il nous promettoit ,, de nous la rendre, étant ,, assuré que le Roi, son ,, Maître", étoit porté envers les pauvres d'une volonté vraiment ,, royale.

,, Il fit incontinent venir devant lui les Greffiers & autres Officiers ,, de Justice. Ensuite, ,, s'étant levé avec une ,, mine severe & un cimeterre nud en main, il ,, commença à nous interroger d'une voix ,, haute, afin que chacun le pût ouir : Moi, ,, nous dit-il, *Pinaquila*, Broquen de cette Ville de Pungor, ,, par la volonté de celui ,, de qui nous tenons les ,, cheveux de nos têtes, ,, Roi de la Nation de ,, Lequios & de tout ce ,, pays des deux mers, ,, vous avise & vous commande par la force de ,, ma parole, que vous ,, ayez à me dire clairement & d'un cœur net, ,, quelles gens vous êtes ,, & de quelle nation, ensemble quel est votre ,, pays & comment il s'appelle.

,, Nous repondimes que ,, nous étions Portugais, ,, la plûpart natifs de Malaca. Voilà qui est bien, ,, reprit-il; mais quelle ,, avanture vous a conduits dans cette contrée, ,, & où aviez-vous dessein ,, d'aller quand vous avez ,, fait naufrage ? Nous lui ,, dimes, conformement ,, à la verité, que nous ,, étant embarqués au ,, Port de Liampo avec ,, nos marchandises pour ,, aller à Tanixuma, une » si grande tourmente nous » avoit surpris proche l'Isle du feu; que notre » Jonque avoit coulé sur » le banc de Taydacan, » où de nonante deux personnes que nous étions, » il s'en étoit noyé soixante huit, sans que de » ce grand nombre il se » fût sauvé que nous autres vingt quatre qu'il » voyoit devant lui tout » couverts de plaies, laquelle chose nous reconnoissions être advenue » par un miracle particulier de Dieu.

» A ces paroles, s'étant

MENDEZ PINTO.

recueilli toutes nos reponses, il y mêla des reflexions favorables, par lesquelles

» un peu arrêté ; Et sous » quel titre, repliqua-t-il, » possediez-vous tant de » richesses & tant de pieces de soie qui étoient » dans votre Jonque ? » Certes il n'est pas croyable que vous puissiez » avoir acquis tant de » biens autrement que par » volerie, qui est une » grande offense contre » Dieu. Nous lui repliquames à cela qu'assurément nous étions Marchands & non pas larrons, parce que le Dieu » en qui nous croyions » nous défendoit par sa » sainte loi de tuer & de » dérober. Alors le Broquen regardant ceux » qui étoient autour de » lui ; Sans doute, leur » dit-il, si ce que ces gens » affirment est veritable, » nous pouvons bien dire » qu'ils sont comme nous, » & que leur Dieu est très » bon ; ce qu'il semble » qu'on peut inferer de » leurs paroles.

» Cependant, reprenant » un visage fort severe & » l'action d'un homme fâché, comme un Juge » qui exerçoit sa charge » avec integrité ; il continua de nous faire plusieurs demandes, & nous » dit en dernier lieu : Je » voudrois bien sçavoir » pourquoi ceux de votre » Nation, quand ils prirent autrefois Malaca, » poussés à cette action » par une extrême avarice, tuerent les nôtres » avec si peu de pitié ; de » quoi font encore foi » quelques veuves qui en » ces contrées ont survécu » à leurs maris ? Nous repondimes que telle chose étoit arrivée par une » avanture de guerre, plutôt que par un desir de » voler ; ce que nous n'avions accoutumé de faire en aucun lieu. Que » dites-vous ? reprit-il. » Pouvez-vous nier que » celui qui conquête ne » dérobbe point ? Qui force ne tue-t-il pas ? Qui » se montre avare n'est-il » pas larron ? Qui opprime ne fait-il pas l'action » d'un tyran ? Et voilà » toutes les qualités qu'on » vous donne & qu'on assure de vous par la loi » de toute verité. Il est » donc manifeste que si » Dieu vous abandonne, » permettant aux vagues » de la mer de vous engloutir, c'est plutôt un » pur effet de sa justice, » qu'aucune injure qui » vous soit faite.

» Là dessus, il commanda aux Officiers de » nous remener en prison,

il combattit les fausses idées que quelques Chinois avoient fait prendre de nous. Cependant nous continuames d'être resserrés pendant deux mois. Le Roi, faisant gloire de son zele pour la justice envoya secrettement dans notre prison un homme de confiance, qui prenant avec nous la qualité de Marchand étranger, employa beaucoup d'adresse à nous faire confesser notre profession & la verité de nos desseins. Mais nos explications furent si simples, & les témoignages de notre douleur si naturels, que cet espion en parut attendri jusqu'à nous faire un present de trente taels & de six sacs de riz. Il y a beaucoup d'apparence qu'il en avoit reçu l'ordre du Roi; & nous apprimes du Geolier que ce Prince étoit résolu de nous rendre la liberté.

MENDES PINTO.

Nous étions dans cette douce esperance, lorsque l'arrivée d'un Corsaire Chinois, à qui le Roi donnoit une retraite dans son Isle, à condition d'entrer en partage du butin, nous replongea dans un horrible danger. C'étoit un

Mauvais office qu'ils reçoivent d'un Corsaire.

» disant qu'il nous accor- » doit une autre audien- » ce, suivant la grace » qu'il plairoit au Roi de » nous faire, de quoi nous » demeurames fort affli- „ gés, & sans aucune es- „ perance de vie. *Pages* „ 673 *& précedentes.*

MENDEZ PINTO.

des plus grands ennemis de notre Nation, depuis un combat que les Portugais lui avoient livré au Port de Lamau, & dans lequel ils lui avoient brûlé deux Jonques. La faveur dont il jouissoit, non seulement à la Cour de Lequios, mais dans l'Isle entiere, où ses brigandages faisoient entrer continuellement de nouvelles richesses, disposa le Roi & ses Sujets à recevoir les inspirations de sa haine. Aussi-tôt qu'il eut appris notre disgrace, & qu'on pensoit à nous renvoyer absous, il nous chargea des plus noires accusations. Les Portugais étoient des espions qui venoient observer les forces d'un pays, sous le voile du commerce, & qui profitoient de leurs lumieres pour faire passer tous les Habitans au fil de l'épée. Ces discours répandus sans menagement & confirmés avec audace, firent tant d'impression sur l'esprit du Roi, qu'après avoir revoqué les ordres qu'il avoit deja donnés en notre faveur, il nous condamna sur de nouvelles instructions, au supplice des traîtres, c'est-à-dire, *à nous voir demembrés en quatre quartiers*, qui devoient être exposés dans les places publiques. Cette Sentence qu'il porta sans nous avoir entendus, fut envoyée au Broquen, avec ordre

Ils sont condamnés à la mort.

de l'exécuter dans quatre jours (55). Elle penetra aussi-tôt jusqu'à nous ; & dans la consternation d'un sort si déplorable, nous ne pensames qu'à nous disposer à la mort.

Faveur du Ciel qui les sauve.

Si j'ai quelquefois donné le nom de miracle aux secours que j'ai reçus du Ciel dans l'extrémité du danger, c'est ici que je dois faire admirer le plus éclatant de ses bienfaits. De plusieurs Portugaises, qui avoient trouvé la fin de leur miserable vie depuis notre naufrage, il en restoit une, femme d'un Pilote qui étoit prisonnier avec nous, & mere de deux enfans, qu'un malheureuse tendresse lui avoit fait prendre à bord. Un sentiment de pitié, pour elle & pour deux innocents, avoit porté une Dame de la Ville à la loger dans sa maison ; & cet azyle étoit devenu pour nous une source de bienfaits, que nous avions partagés continuellement avec son mari. On leur apprit notre malheur, dans la seule vûe de la consoler. Elle fut si frappée de cette nouvelle, qu'étant tombée sans connoissance, elle demeura long-temps comme insensible. Mais, rappellant ses esprits, elle se déchira si cruellement le visage *à belles ongles*, que ses joues se

(55) Pages 672 & 673.

MENDEZ PINTO.

couvrirent de ſang. *Un ſpectacle ſi nouveau* attira toutes les femmes de la Ville, & la compaſſion devint un ſentiment general. Après quelques délibérations, elles convinrent d'écrire une Lettre commune à la Reine mere du Roi, pour lui repreſenter que nous étions condamnés ſans preuves & ſur la ſimple foi d'un Ennemi. Elles lui rendoient compte de notre veritable hiſtoire, & des raiſons qui portoient le Corſaire à la vengeance. L'avanture de la Portugaiſe, ſa ſituation & celle de ſes enfans, ne furent pas oubliées. Cette Lettre, ſignée de cent femmes, les principales de la Ville, fut envoyée par la fille du Mandarin de Comanilau, Gouverneur de l'Iſle de Banca, qui eſt au Sud de Lequios. On fit tomber le choix ſur elle, parce qu'elle étoit niece de la premiere Dame d'honneur de la Reine. Elle partit pour *Bintor*, où le Roi faiſoit ſa réſidence, à ſix lieues de Pungor; accompagnée de deux de ſes freres, & de pluſieurs Gentilshommes de la premiere diſtinction (56).

(56) Le détail de cette négaciation feroit ennuieux: mais, pour en conſerver quelques traits, la fille du Mandarin ayant trouvé ſa tante, qui ſe nommoit *Nhay Meicamur*, diſpoſée à proteger l'innocence, la preſſa de voir la Reine, & cette Princeſſe entra dans tous les ſentimens qui lui furent inſpi-

Nous fumes avertis du secours que la Providence nous avoit envoyé, & MENDEZ PINTO.

rés. Elle se rendit le matin dans la chambre du Roi son Fils, avec sa Dame d'honneur & sa Niece. Après lui avoir lû la lettre des Dames de Pungor, elle lui fit expliquer le fond d'une affaire qui interessoit également sa conscience & son honneur. L'Auteur apprit ensuite que cette explication avoit été accompagnée de beaucoup de larmes ,, Pendant ,, ce temps-là, le Roi regardoit attentivement sa ,, mere. Enfin, prenant la ,, parole ; Madame, lui ,, repondit-il, il faut que ,, je vous dise en verité ,, ce que j'ai songé cette ,, nuit. Il m'a semblé que ,, je me voyois devant un ,, Juge fort courroucé, ,, qui portant la main par ,, trois fois sur son visage, comme s'il m'avoit ,, menacé, Je te promets, ,, me disoit il, que si le ,, sang de ces étrangers ,, rejaillit jusqu'à moi, ,, ou s'il crie vengeance à ,, mes oreilles, toi & les ,, tiens satisferez à ma justice : ce qui me fait ,, croire qu'assurément ,, cette vision vient de ,, Dieu, pour l'amour ,, duquel je fais cette aumône à sa louange, & ,, leur donne à tous la vie ,, & la liberté, afin qu'ils ,, s'en puissent aller où ils ,, voudront : & outre cela, je veux qu'on leur ,, équipe un Vaisseau à ,, mes dépens, & qu'on ,, les fournisse de tout ce ,, qui est necessaire". La Reine remercia son Fils. Les deux Dames remercierent la Reine. Tous les Officiers de la Justice, qui n'avoient approuvé que par soumission la rigoureuse sentence du Roi, applaudirent à sa clémence. Les lettres d'abolition furent expediées sur le champ, & signées *Hira-Pitau - Xivancor-Ambulce.* ,, Alors, la Fille du Mandarin n'eut point de repos qu'elle ne fût partie ,, d'avec sa Taute, & usa ,, d'une si grande diligence, qu'en peu de ,, temps elle revint à Pungor, & rendit les lettres au Broquen, qui ,, les voyant fit incontinent assembler tous les ,, *Peretendas*, Chumbins, ,, & autres Officiers de ,, Justice. Il s'en vint à la ,, prison, où nous étions ,, en ce temps là bien gardés. Comme nous les vimes entrer, nous nous ,, écriames tous ensemble, ,, Seigneur Dieu, misericorde : de quoi le Broquen & autres de sa ,, suite furent si fort es-

MENDEZ PINTO.

nous ne cessames point de prier le Ciel pour le succès d'un voyage auquel notre vie ou notre mort étoient attachées. Le Roi se laissa fléchir, à l'occasion d'un songe qui l'avoit disposé à recevoir les sollicitations de la Reine mere. Ses Lettres de grace arriverent à Pungor, le jour marqué pour notre supplice. Elles nous furent apportées par le Broquen même, qui avoit toujours gemi de l'injustice de notre Sentence, & qui parut presqu'aussi sensible que nous à cette heureuse révolution. Il nous mena dans son propre Palais, où toutes les Dames de la Ville vinrent se rejouir de leur ouvrage, & s'en crurent bien payées par nos remercimens. Pendant quarante six jours que nous passames encore dans l'Isle, pour attendre l'occasion de la quitter, elles se disputerent le plaisir de nous traiter dans leurs maisons (57), & nous y reçumes toutes nos nécessités avec tant d'abondance, que nous emportames chacun la valeur de cent ducats. La Portugaise, qui meritoit le premier rang dans notre reconnoissance, en eut plus de

Génerosité des Femmes de Lequios.

„ frayés, qu'il y en eut „ parmi eux qui ne pu- „ rent retenir leurs lar- „ mes. *Pages 687 & pré-* „ *cedentes.*

(57) „ Ce qui est, dit „ l'Auteur, un effet du „ bon naturel des femmes „ de ce pays, qui leur est „ ordinaire à toutes.

mille, accompagnés d'une infinité de presens qui dédommagerent son mari de toutes ses pertes. Enfin, le Broquen nous fit obtenir place dans une Jonque Chinoise, qui partoit pour Liampo, après avoir fait donner au Capitaine des cautions pour notre sûreté (58).

MENDEZ PINTO.

Observations sur l'Isle de Lequios.

Je ne quittai point la grande Isle de Lequios, sans avoir fait quelques observations sur ses propriétés (59). Elle n'a pas moins de deux cens lieues de circuit, c'est-à-dire, environ soixante de longueur, & trente dans sa plus grande largeur. Le Pays ressemble beaucoup à celui du Japon; mais dans quelques endroits, il est plus montagneux, quoiqu'au centre il soit plat & fertile. Les campagnes y sont arrosées de plusieurs rivieres, qui rendent les terres fort propres à porter du riz & du bled. Aussi ces deux especes de grain y sont-elles en abondance. On trouve, dans les montagnes, quantité de mines de

(58) Pages 689 & précedentes.

(59) Pinto la place à vingt neuf degrés du Nord. Nos Geographes la mettent vers le ving sept, & lui font couper obliquement le cent quarante cinquieme degré de longitude. L'Auteur s'arrête à cette courte description, „ Afin „ qu'il plaise à Dieu d'inspirer à la Nation Portugaise de conquerir l'Isle, premierement pour l'exaltation & l'accroissement de la Sainte Foi Catholique, & après cela pour le grand profit qu'on en peut tirer ". Ses vœux n'ont pas été exaucés.

MENDEZ PINTO.

cuivre, que les Habitans ont l'art de fondre avec des mêlanges qui le rendent plus fin, & dont on charge plusieurs Navires pour les Ports de la Chine & du Japon, & pour les Isles du Sud, telles que Sesirau, Gito, Tuxanx, & Pollun. Le fer, l'acier, le plomb & l'étain n'y sont pas moins communs. L'Isle est également riche en alun, en sel de nitre, en souffre, en miel & en cire; en sucre, en gingembre, beaucoup meilleur que celui qui vient des Indes. On y fait un grand commerce de belles coquilles, dont les Japonois se servent au lieu de vitres. Elle produit plusieurs sortes d'excellens bois, sur-tout, l'angelin, le chateigner, le buys, le chêne & le cedre, dont les Insulaires font leurs vaisseaux & leurs barques. Du côté de l'Ouest, la grande Isle en a cinq autres, qui sont aussi fort grandes, où l'on trouve des mines d'argent, des perles, de l'ambre, de l'encens, de la soie, de l'ébene & divers bois de teinture, une sorte de bois, nommé Poytau, qui est renommé pour les édifices, & quantité de poix sauvage. A la verité la soie n'y est pas dans la même abondance qu'à la Chine; mais les Habitans ne laissent pas de se vêtir indifféremment, comme les Chinois, de soie, de lin, de cotton,

& de quelques damas qui leur viennent de Nanquin. Ils ſont grands mangeurs, livrés en géneral aux plaiſirs des ſens, mauvais guerriers, & preſque ſans armes. En 1656, pendant que j'étois à Malaca, on y vit arriver un Portugais, nommé Pero Gomez d'Almeyda, avec un riche preſent & des Lettres du Nautaquin de l'Iſle de Tanixuma, qui venoit demander de la part de ce Prince un ſecours de cinq cens hommes de notre Nation, pour conquerir l'Iſle de Lequios. Le Nautaquin offroit, pour ce ſervice, de payer au Portugal un tribut annuel de cinq mille quintaux de cuivre, & mille de laiton. Mais cette députation manqua de ſuccès, par le malheur de l'Envoyé, qui perit dans un naufrage avec Manuel De-Souza De-Sepulveda. Plus loin, au Nord de la grande Lequios, on rencontre un grand nombre de petites Iſles, d'où l'on tire quantité d'argent, & qui doivent être celles dont Rui Lopez *De Villalobo* (60), faiſoit la deſcription, dans ſes Requêtes à Dom Georges De-Caſtro, qui commandoit alors les Portugais de Ter-

Secours demandé aux Portugais pour conquerir Lequios.

(60) Le même qui reconnut le premier les Iſles Philippines en 1539, après après le fameux Magellân, qui les avoit découvertes, & qui y avoit été tué en 1521.

MENDEZ PINTO.

nate. » On peut conclure de mon re» cit, que deux mille hommes suffi» roient pour s'emparer de toutes ces » Isles, d'où l'on tireroit beaucoup plus » de profit que des Indes, avec moins » de frais. Plusieurs Marchands nous » assurerent que le revenu des seules » Douanes de Lequios étoit d'un mil» lion d'or, sans y comprendre le ma» cis, ni les mines de metaux (61).

Retour de l'Auteur à Liampo & son départ pour Malaca.

En arrivant à Liampo, nous trouvames les Portugais de cette Ville dans l'affliction de leur perte. Nous étions le malheureux reste de leur flotte. Cette consideration nous attira beaucoup de caresses. Divers Negocians m'offrirent de l'emploi dans leurs Comptoirs ou dans leurs Jonques. Mais j'étois rappellé par mes desirs à Malaca, où j'esperai que mon experience me tiendroit lieu de merite & feroit employer mes services avec plus de distinction. Je m'embarquai dans le Navire d'un Portugais, nommé Tristan De-Gaa. Notre navigation fut heureuse. Je m'applaudis extrêmement de mon retour, en apprenant que Dom Pedro Faria commandoit encore à Malaca. Le desir qu'il avoit toujours eu de contribuer à ma

(61) Pages 692 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

fortune, échauffé par la memoire du brave Antonio De-Faria, ſon parent, & par le recit de nos avantures, lui fit chercher l'occaſion de m'occuper utilement avant que le terme de ſon gouvernement fût expiré.

Le Gouverneur Portugais l'envoie à Martaban.

Il me propoſa d'entreprendre le voyage de Martaban, d'où l'on tiroit alors de grands avantages, dans la Jonque d'un Necoda Mahometan, nommé *Mahmud*, qui avoit ſes femmes & ſes enfans à Malaca. Outre les profits que je pouvois eſperer du commerce, je me trouvai chargé de trois commiſſions importantes : l'une, de conclure un traité d'amitié avec *Chambainha*, Roi de Martaban, dont nous avions beaucoup d'utilité à tirer pour les proviſions de notre Fortereſſe; la ſeconde de rappeller *Lancerot Guerreyra*, qui croiſoit alors avec cent hommes, dans quatre Fuſtes, ſur la côte de Tanaſſerim, & dont le ſecours étoit néceſſaire aux Portugais de Malaca, qui ſe croyoient menacés par le Roi d'Achem. La troiſieme, de donner avis de cette crainte aux Navires de Bengale, pour leur faire hâter leur départ & leur navigation. Je m'engageai volontiers à l'exécution de ces trois ordres, & je partis un Mercredi 9 de Janvier. Le vent nous favoriſa

Trois commiſſions dont il eſt chargé.

MENDEZ PINTO. Nouvelle course de Pinto.

jusqu'à *Pulo-Pracelar*, où le Pilote fut quelque temps arrêté par la difficulté de passer les bancs qui traversent tout ce Canal, jusqu'à l'Isle de Sumatra. Nous n'en sortimes qu'avec beaucoup de peine, pour nous avancer vers les Isles de *Sambillan*, où je me mis dans une barque fort bien équipée, qui me servit pendant douze jours à visiter toute la côte des Malais, dans l'espace de cent trente lieues jusqu'à *Jonsala*. J'entrai dans les rivieres de Barruhas, de Salangar, de Panagim, de Queda, de Parlès, de Pandan, &c. sans y apprendre aucune nouvelle des Ennemis de notre Nation. Mahmud, que je rejoignis après cette course, nous fit continuer la même route pendant neuf jours; & le vingt-troisieme de notre voyage, il se trouva forcé de mouiller dans la petite isle de Pisanduray, pour s'y faire un cable. Nous y descendimes, dans la seule vûe de hâter cet ouvrage. Son fils m'ayant proposé d'essayer si nous pourrions tuer quelques cerfs, dont le nombre est fort grand dans cette Isle, je pris une arquebuse, & je m'enfonçai dans un bois avec lui. Nous n'eumes pas fait cent pas, que nous découvrimes plusieurs sangliers, qui fouilloient la terre; & nous en étant

approchés, à la faveur des branches, nous en abbatimes deux. La joie de cette rencontre nous fit courir vers eux sans précaution. Mais notre horreur fut égale à notre surprise, lorsque dans le lieu même qu'ils avoient fouillé nous apperçumes douze corps humains, qui avoient été déterrés, & quelques autres à demi mangés.

Spectacle effrayant, dans l'Isle de Pisanduray.

L'excès de la puanteur nous força de nous retirer; & le jeune More jugea sagement que nous devions avertir son pere, dans la crainte qu'il n'y eût autour de l'Isle quelque Corsaire, qui pouvoit fondre sur nous & nous égorger, sans resistance; comme il étoit arrivé mille fois à des Marchands, par la négligence des Capitaines. Le vieux Necoda étoit homme prudent. Il envoya faire aussi-tôt la ronde dans toutes les parties de l'Isle. Il fit embarquer les femmes & les enfans, avec le linge à demi lavé; pendant qu'avec une escorte de quarante hommes, armés d'arquebuses & de lances, il alla droit où nous avions trouvé le corps. La puanteur ne lui permit pas d'en approcher; mais un sentiment de compassion lui fit ordonner à ses gens d'ouvrir une grande fosse, pour leur donner la sepulture. En leur rendant ce dernier de-

Un Necoda More en devine la cause.

MENDE PINTO.

voir, on apperçut aux uns des poignards garnis d'or, aux autres des brasselets du même metal. Mahmud, penetrant aussi tôt la verité, me conseilla de dépêcher sur le champ ma barque au Gouverneur de Malaca, pour lui apprendre que ces Morts étoient des Achemois, qui avoient été défaits vraisemblablement près de Tanasserim, dans la guerre qu'ils avoient portée au Roi de Siam. Il m'expliqua les raisons qui l'attachoient à cette idée. Ceux, me dit-il, auxquels vous voyez des brasselets d'or sont infailliblement des Officiers d'Achem, dont l'usage est de se faire ensevelir avec tous les ornemens qu'ils avoient dans le combat; & pour ne m'en laisser aucun doute, il fit déterrer jusqu'à trente sept cadavres, auxquels on trouva seize brasselets d'or, douze poignards fort riches, & plusieurs bagues. Nous conclumes qu'après leur défaite, les Achemois étoient venus enterrer leurs Capitaines dans l'Isle de Pisanduray. Ainsi le hasard nous fit trouver un butin de plus de mille ducats dont Mahmud se saisit; sans y comprendre ce que ses gens eurent l'adresse de détourner. A la verité, il le paya fort cher, par les maladies, que l'infection répandit dans son équipage,

Butin qu'il fait en déterrant des morts.

& qui lui enleverent quelques-uns de ses plus braves soldats. Pour moi, je me hâtai de faire partir ma barque, pour informer Dom Pedro Faria de la route que j'avois suivie, & des conjectures du Necoda.

MENDEZ PINTO.

L'Auteur rétablit un Roi dethrôné.

Avec ce nouveau motif de confiance, nous remimes plus librement à la voile vers Tanasserim, où j'avois ordre de chercher particulierement Lancerot Guerreyra. Nous passames à la vûe d'une petite Isle, nommée *Pulo-Hinhor*, d'où nous vimes venir une barque, qui portoit six hommes, pauvrement vétus. Ils nous saluerent, avec des témoignages d'amitié, auxquels nous répondimes par les mêmes signes. Ensuite, ils demanderent s'il y avoit quelque Portugais parmi nous. Le Necoda leur ayant répondu qu'il en avoit plusieurs à bord, ils parurent se défier d'un Mahometan, & leur Chef le pria de leur en faire voir un ou deux sur le tillac. Je ne fis pas difficulté de me montrer. Ils n'eurent pas plûtôt reconnu l'habit de ma Nation, qu'étant passés dans la Jonque avec des vives marques de joie, ils me présenterent une Lettre, que le Chef me pria de lire avant toute autre explication. Elle étoit signée de plus de cinquante Portugais, entre lesquels

MENDEZ PINTO.

A quel titre ce Prince implora son secours.

étoient les noms de Guerreyra, & de trois Capitaines de son Escadre. Ils assuroient tous les Portugais qui liroient cet Ecrit : » Que l'honorable Prince qui » l'avoit obtenu d'eux, étoit Roi de » l'Isle & nouvellement converti à la » Foi Chrétienne ; qu'il avoit rendu de » de bons offices à tous les Portugais » qui avoient relâché sur ses côtes, en » les avertissant de la perfidie des Ache- » mois, & qu'il avoit servi depuis peu » à leur faire remporter, sur ces infi- » deles, une victoire considerable, dans » laquelle ils leur avoient pris une ga- » lere, quatre galiotes & cinq fustes, » après leur avoir tué plus de mille » hommes. Ils prioient tous les Capi- » taines Chrétiens, *par les playes de* » *Notre Seigneur Jesus-Christ & par les* » *merites de sa sainte Passion*, d'empê- » cher qu'on ne lui fît aucun tort, & » de lui donner au contraire toute l'as- » sistance qu'il meritoit par ses services » & par la conformité de sa foi.

Je fis au Roi d'Hinhor quelques offres de ma personne ; car mon pouvoir étoit fort borné pour d'autres secours (62).

(62) Il étoit si petit, dit-il, qu'il ne put s'étendre plus loin qu'à lui donner un mauvais dîner, & un bonnet rouge tout usé, qui ne laissoit pas d'être meilleur que le sien.

Cependant,

Cependant après m'avoir appris qu'un de ſes ſujets Mahometans l'avoit chaſſé du thrône & reduit à la miſere dont j'étois témoin, il me jura que ſa diſgrace n'étoit venue que de ſon attachement pour le Chriſtianiſme, & de ſon affection pour les Portugais. Quelques braves Chrétiens, ajouta-t-il, auroient ſuffi pour le retablir dans ſes petits Etats, ſur-tout depuis que le Tyran ſe croyoit ſi bien affermi dans ſon uſurpation, qu'il n'avoit pas plus de trente hommes pour ſa garde. Ce recit n'ayant pû lui procurer de moi que des vœux impuiſſans, il reduiſit les ſiens à me prier de le prendre avec moi, dans la ſeule vûe de mettre du-moins ſon ſalut à couvert; & pour recompenſe, il m'offrit de me ſervir le reſte de ſes jours en qualité d'eſclave (63).

MENDEZ PINTO.

Mon cœur ne reſiſta point à ce diſcours. Je lui recommandai de ne pas faire éclater ſa religion devant le Necoda, qui étoit Mahometan comme ſon Ennemi; & m'étant informé de toutes les circonſtances, qui pouvoient faciliter un deſſein que le Ciel m'inſpira, je repreſentai ſi vivement à Mahmud combien il lui ſeroit glorieux de retablir

(63) Page 761.

MENDEZ PINTO.

un Prince infortuné, & quel merite il se feroit aux yeux du Gouverneur en servant un ami des Portugais, qu'il ne m'opposa que les difficultés d'une si grande entreprise. J'étois armé contre cette objection. D'ailleurs, son fils, qui avoit été nourri parmi les Portugais de Malaca, s'offrit à verifier par ses yeux les forces de l'usurpateur. Nous disposames Mahmud à faire une descente avec toutes les siennes, qui consistoient en quatre-vingt hommes bien armés.

Expédition d'Hinhor.

Nous descendimes au rivage à deux heures après minuit. Le fils du Necoda, conduit par le Prince déthrôné, n'eut pas de peine à se saisir de quelques Insulaires qui confirmerent le recit de leur ancien maître, & qui parurent prêts à nous seconder. Nous recueillimes de leur discours que l'isle n'étoit habitée que par des Pêcheurs, & nous apprimes que la garde actuelle de leur nouveau maître étoit de cinquante hommes, mais foibles & si mal pourvus d'armes, que la plûpart n'avoient que des bâtons pour leur défense. Un éclaircissement si favorable nous fit négliger les précautions. A la pointe du jour, le fils du Necoda forma l'avant-garde avec quarante hommes,

vingt desquels étoient armés d'arquebu- ses ; & les autres, de lances & de fle- ches. Le pere suivit avec trente soldats, & portoit une Enseigne que Pedro De-Faria lui avoit donnée à son départ, sur laquelle étoit peinte une Croix, qui devoit servir à le faire reconnoître des Vaisseaux de notre Nation, pour vassal de la Couronne Portugaise. Nous arrivames dans cet ordre, au pied d'une mauvaise enceinte de bambous, qui couvroit quelques cabanes auxquelles on donnoit le nom de Palais ou de Château. Les Ennemis se présenterent avec de grands cris, qui sembloient nous annoncer une forte resistance. Mais la vûe d'un Fauconneau dont nous nous étions pourvus, & le bruit de quelques coups d'arquebuse leur firent prendre aussi-tôt la fuite. Nous les poursuivimes jusqu'au sommet d'une colline, où nous jugeames qu'ils ne s'étoient arrêtés que pour combattre avec plus d'avantage. Leur intention, au contraire, étoit de composer pour leur vie ; mais apprenant qu'ils étoient les principaux Partisans de l'usnrpateur, nous les tuames à coups d'arquebuses & de lances, sans en excepter plus de trois, qui se firent connoître pour Chrétiens. De-là nous descendimes

MENDEZ PINTO.

MENDEZ PINTO.

Pauvreté du Roi & des Habitans.

dans un village, composé de cabanes fort basses, & couvertes de chaume, où nous trouvames soixante quatre femmes avec leurs enfans, qui se mirent à crier, *Chrétien, Chrétien, Jesus, Jesus, Sainte Marie.* Ces témoignages de Christianisme me firent prier le Necoda de les épargner. Cependant il me fut impossible de sauver leurs cabanes du pillage. Il ne s'y trouva pas la valeur de plus de cinq ducats : car l'Isle étoit si pauvre, que les plus riches de l'un & l'autre sexe n'avoient pas dequoi couvrir leur nudité. Ils ne se nourrissoient que de poissons, qu'ils prenoient à la ligne. Cependant ils étoient si vains, que chacun se nommoit Roi de la piece de terre qui environnoit sa cabane ; & nous comprimes que tout l'avantage de celui que nous rétablissions sur le Trône, étoit d'avoir quelques champs un peu plus étendus. Nous le remimes en possession de sa femme & de ses enfans, que son ennemi avoit reduits à l'esclavage (64).

Rencontre de quelques Portugais qui avoient fait naufrage.

Cette expédition n'ayant couté qu'un peu de poudre au Necoda, nous rentrames dans notre Jonque, pour faire voile vers Tanasserim, où je me pro-

(64) Pages 714 & précedentes.

mettois de rencontrer Guerreyra & son Escadre. Il y avoit deja cinq jours que nous tenions cette route, lorsque nous découvrimes un petit bâtiment, que nous primes d'abord pour une Barque de Pêcheurs. Il ne s'éloignoit pas, & nous profitames de l'avantage du vent pour le joindre. Notre dessein étoit de prendre langue sur les évenemens, & de nous assurer de la distance des Ports. Mais nous étant approchés à la portée de la voix, & ne voyant personne qui se presentât pour nous repondre, nous y envoyames une chaloupe, avec ordre d'employer la force. Elle n'eut pas de peine à remarquer une très-petite Barque, qui paroissoit abandonnée aux flots. Nous y trouvames cinq Portugais, deux morts & trois vivans, avec un coffre & trois sacs remplis de tangues & de larins, qui sont des monnoies d'argent du pays, un paquet de tasses & d'aiguieres d'argent, & deux grands bassins du même metal. Après avoir pris un état de toutes ces richesses, & les avoir déposées entre les mains du Necoda, je fis passer les trois Portugais dans la Jonque; mais quoiqu'ils eussent la force de monter à bord, & de recevoir mes bons traitemens, je les gardai deux jours entiers sans en

Leur triste avanture.

MENDEZ PINTO.

pouvoir tirer un ſeul mot. Enfin, la bonté des alimens les ayant fait ſortir de cette eſpece de ſtupidité, ils ſe trouverent en état de m'expliquer la cauſe de cet accident. L'un étoit Chriſtophe *Doria*, qui fut nommé dans la ſuite au gouvernemeat de St-Thomé. Un autre ſe nommoit Louis *Taborda*, & le troiſieme, Simon *De-Brito*, tous gens d'honneur & connus par le ſuccès de leur commerce, qui étoient partis de Goa, dans le Vaiſſeau de George *Manhez*, pour ſe rendre au Port de Chatigam. Ils s'étoient perdus au banc de Rakan, par la négligence de la Garde. De quatre-vingt trois perſonnes, qui étoient à bord, dix-ſept s'étoient jettés dans une petite Barque. Ils avoient continué leur route, le long de la côte, avec l'eſperance de s'avancer juſqu'à la riviere de Coſmin, au Royaume de Pegu, & d'y rencontrer le Vaiſſeau de la Gomme de Laque du Roi, ou quelque Marchand qui retourneroit aux Indes. Mais ils avoient été ſurpris par un vent d'Oueſt, qui dans l'eſpace d'une nuit leur avoit fait perdre la terre de vue. Ainſi, ſe trouvant en pleine mer, ſans voiles, ſans rames, & ſans aucune connoiſſance des vents, ils avoient paſſé ſeize jours dans cette ſi-

MENDEZ PINTO.

tuation, avec le secours de quelques vivres qu'ils avoient sauvés. L'eau leur avoit manqué. Cette privation, d'autant plus dangereuse qu'il leur restoit encore de quoi satisfaire leur faim, en avoit fait perir douze, que les autres avoient jettés successivement dans les flots. Enfin les trois qui étoient demeurés vivans, n'avoient pas eu la force de rendre le même service aux derniers morts.

L'Auteur se rend à Martaban.

Nous continuames heureusement notre navigation jusqu'à Tanasserim, d'où nous primes par Touay, Merguim, Juncay, Pullo, Camude & Vagarru, sans y rencontrer les cent Portugais que j'avois ordre de chercher. Cependant j'appris avec joie, dans cette derniere place, qu'ils avoient battu quinze Fustes d'Achem, & je crus les conjectures de Mahmud bien confirmées. Le bruit s'étoit repandu que la Ville de Martaban étoit assiégée par le Roi de Brama, avec une armée de sept cens mille hommes, & que Guerreyra s'étoit engagé au service de Chambayna, avec ses quatre Fustes & tous les Portugais qu'il avoit pû rassembler. Quoique cette nouvelle me parût encore incertaine, je ne balançai point à faire tourner nos voiles vers Martaban, dans

MENDEZ PINTO.

Il trouve cette ville assiegée par une armée de sept cens mille hommes.

l'esperance de recevoir du-moins des informations plus sures, aux environs de cette Ville. Neuf jours nous firent arriver à la Barre. Il étoit deux heures de nuit. Après avoir jetté l'ancre dans une profonde tranquillité, nous entendimes plusieurs coups d'artillerie qui commencerent à nous causer de l'inquietude. Mahmud fit assembler le Conseil. On conclut qu'il y avoit peu de danger à s'avancer prudemment dans la riviere. Nous doublames à la pointe du jour, le cap de Mounay, d'où nous découvrimes la Ville de Martaban.

Portugais campés sous Martaban.

Elle nous parut environnée d'un grand nombre de gens de guerre, & les rives étoient bordées d'une multitude infinie de bâtimens à rames. Nous ne voguames pas moins jusqu'au Port, où nous entrames avec beaucoup de précaution. Le Necoda donna les signes ordinaires de paix & de commerce. Nous vimes bien-tôt venir à nous un Vaisseau fort bien équipé, qui portoit six Portugais, dont la vue nous causa beaucoup de joie. Ils nous apprirent que l'armée du Roi de Brama étoit réellement composée de sept cens mille hommes, qu'il avoit amenés dans une flotte de mille sept cens voiles de rame, entre lesquels on comptoit cent Galeres;

MENDEZ PINTO.

que les Portugais, après avoir promis leurs services au Roi de Martaban, avoient abandonné ses interêts par des raisons qui n'étoient connues que de leurs Chefs, & qu'ils avoient pris parti pour le Roi de Brama; qu'ils étoient au nombre de sept cens, sous les ordres de Jean *Cayero* : qu'entre les principaux Officiers, je trouverois Lancerot Guerreyra & ses trois Capitaines; & qu'étant chargé des ordres de Dom Pedro Faria, je ne devois attendre d'eux que des civilités & des caresses; qu'à l'égard des Achemois, dont le Gouverneur de Malaca se croyoit menacé, sa crainte n'étant fondée que sur le départ de cent trente voiles, qui étoient venus d'Achem sous la couduite de *Bijaya Sora*, Roi de Pedir, ils m'assuroient que cette redoutable flotte avoit été defaite par l'armée de Sornau, avec perte de soixante & dix bâtimens, & de six mille hommes, sans compter la ruine de quinze Fustes qui étoient tombées entre les mains de Guerreyra; que dix ans ne suffisoient pas aux Achemois pour reparer leur disgrace; enfin, que Malaca étoit sans danger, & que les troupes Portugaises étoient inutiles au Gouverneur (65).

(65) Pages 718 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

L'Auteur s'explique avec Cayero leur Chef.

Je me rendis à terre, pour recevoir les mêmes explications de Cayero. Il étoit retranché à quelque distance de la Ville, sans aucune communication avec les assiegés, mais sans traité avec leurs ennemis; c'est-à-dire, moins en apparence pour prendre part aux évenemens que pour les observer. Je lui presentai l'ordre du Gouverneur. Il me tint le même langage. Je le priai de m'en donner une déclaration par écrit. Les circonstances n'offrant rien qui dût m'arrêter, j'attendis le départ du Necoda, qui profitoit habilement de l'occasion, pour exercer un commerce avantageux dans les deux camps. Son délai, qui dura quarante six jours, me rendit témoin d'une horrible catastrophe.

Histoire du siege de Martaban, & fin tragique de la Maison royale.

Il y avoit deja plusieurs mois que le siege de Martaban étoit poussé avec beaucoup de vigueur. Les assiegés s'étoient défendus courageusement; mais ne recevant aucun secours, ils se trouvoient si affoiblis par le fer, par la faim & par les maladies, que de cent trente mille soldats qu'on avoit comptés dans la Ville, & qui faisoient les principales forces du Royaume, il n'en restoit que cinq mille. Le Roi, ne prenant plus conseil que de son desespoir, fit faire successivement trois proposi-

tions à l'ennemi. Il lui offrit d'abord, pour l'engager à lever le siege; trente mille bisses d'argent, qui valoient un million d'or, & soixante mille ducats de tribut annuel. Cette tentative ayant été rejettée, il proposa de sortir de la Ville, à la seule condition de se retirer librement dans deux Vaisseaux, avec sa femme & ses enfans. Le Roi de Brama, qui en vouloit non seulement à ses thresors, mais à sa personne, ne parut pas plus sensible à cette offre. Enfin le malheureux Chambainha proposa, pour sa liberté & pour celle de sa famille, de lui abandonner sa Couronne & le thresor du Roi son predecesseur, qu'on faisoit monter à trois millions d'or. Cette promesse n'ayant pas été mieux reçue, il perdit toute esperance de composition avec un ennemi si cruel. Les Portugais devinrent son unique ressource, du-moins pour se garantir du danger qui le menaçoit personnellement. Il leur dépêcha un homme de leur Nation, nommé *Paul de Seixas*, qui étoit attaché depuis long-temps, à sa Cour; avec une lettre pour Cayero (*66*),

MENDEZ PINTO.

(*66*) Cette lettre, dont il paroît que l'Auteur conserva précieusement une copie, & la déliberation des Portugais, meritent egalement de trouver place dans une Note: » Valeureux & fidelle Capi-

MENDEZ PINTO.

dans laquelle il offroit de soumettre ses Etats au Roi de Portugal & de lui li-

» taine des Portugais par » la grace du grand Roi » du bout du monde, » Lion fort & d'un rugissement épouvantable, » avec une Couronne de » Majesté dans la Maison » du Soleil : Moi, malheureux Chambainha, » autrefois Prince, & qui » ne le suis plus, me trouvant assiegé dans cette » Ville, qui est vraiment » esclave & miserable, je » te fais sçavoir par des » paroles prononcées de » ma bouche, avec autant » de fidelité que de certitude, que je me rends » dès aujourd'hui & me » reconnois Vassal du » grand Roi de Portugal, » Souverain Seigneur de » mes enfans & de moi, » avec reconnoissance » d'hommage & d'un riche tribut qu'il m'imposera suivant sa volonté. » En cette qualité, je demande de sa part, qu'aussi tôt que Paul de Seixas t'aura remis ma lettre, tu viennes promptement, avec des Navires, près du Boulevard de la Pagode, où » tu me trouveras pour » t'attendre. Alors, sans » prendre autre conseil, » je me livrerai à toi, » avec tous les thresors » que j'ai en or & en » pierreries, dont je donne très volontiers la » moitié au Roi de Portugal, à condition que » de ce qui me reste il » permettra que je puisse » lever, en son Royaume, » ou aux Forteresses qu'il » a dans les Indes, deux » mille Portugais, ausquels je promets de donner une grosse paye, afin » que par leur moyen je » puisse me retablir dans » un bien, que ma mauvaise fortune m'oblige » d'abandonner à mes ennemis. Au reste, pour » toi & tes gens, je te » promets par la foi de » ma verité, que s'ils » m'assistent à me sauver, » je partagerai librement » mon thresor avec eux. » Comme le temps ne permet pas que je te fasse » une plus longue lettre, » Paul De-Seixas, par qui » je te l'envoie, t'assurera » de ce qu'il a vu & de ce » que je lui ai communiqué.

Cayero fit assembler aussi-tôt son Conseil. Il y lut cette promesse, en representant combien il étoit important pour le service de Dieu & du Roi, d'accepter de si belles offres. Ensuite, ayant fait prêter serment à Paul De-Seixas, il lui ordonna de déclarer

MENDEZ PINTO.

Les Portugais refusent tous les thresors de Martaban.

vrer la moitié de ses thresors. Mais, » l'envie des principaux Portugais du » Conseil, qui s'imaginerent que Cayero profiteroit seul des richesses de ce » Prince, sinon en les faisant passer » dans ses coffres, du-moins en les portant seul au Roi de Portugal, qui » feroit tomber sur lui toutes ses recompenses, & qui lui prodigueroit » les Comtés & les Marquisats, ou qui » croiroit ne pouvoir s'acquitter parfaitement s'il ne le nommoit Viceroi » des Indes, fit manquer une si belle » occasion d'enrichir Lisbonne des dé-

ce qu'il sçavoit du thresor de Chambainha Seixas repondit qu'il ne connoissoit pas certainement toute la grandeur de ce thresor, mais qu'il étoit bien assuré d'avoir vu cinq fois, de ses propres yeux, une maison en forme d'Eglise, moyennement grande, toute remplie, jusqu'aux thuiles, de pains & de barres d'or; ce qui pouvoit bien faire la charge de deux Navires: qu'il avoit vu encore vingt six caisses, fermées & liées de fortes cordes, qui suivant le temoignage de Chambainha, contenoient le thresor de Bresagukan, dernier Roi de Pegu, & que cette quantité d'or, qui étoit de cent trente mille bisses, dont chacune valoit cinq cens ducats, faisoit la somme de soixante millions d'or. Il ajouta que Chambainha lui avoit montré la statue d'or d'une Idole, qu'il avoit prise à *Degum*, si couverte de pierreries, si resplendissante & si riche, que le monde n'avoit rien d'égal. Tous ceux qui écoutoient Seixas auroient traité son discours de fable, s'il ne l'eût assuré avec serment. On le fit sortir de la tente, pour entrer en délibération sur cette reponse; mais il y eut tant de varieté dans les opinions qu'on ne put rien conclure; & je crois que nos pechés en furent cause. *Pages 723 & précedentes.*

MENDEZ PINTO.

Par quels motifs.

» pouilles de Martaban. Ces perfides Conseillers (67) representerent combien il étoit dangereux d'offenser le Roi de Brama, qui pourroit employer tout d'un coup sept cens mille hommes à sa vengeance contre une poignée de Portugais. » Ils déclarerent même, à » Cayero, que s'il n'abandonnoit la » pensée d'assister le Roi de Martaban, » ils se croiroient obligés, pour leur » propre sureté, d'en avertir le vain» queur, & de sauver par cette voie les » meilleures troupes que le Roi de Por» tugal eût aux Indes (68).

Defespoir du Roi de Martaban.

Cayero, forcé de renvoyer Seixas avec un refus, écrivit une lettre civile à Chambainha, pour se justifier par de foibles excuses. Nous apprimes que ce malheureux Prince, dans la douleur de perdre une ressource qu'il avoit reservée pour la derniere, étoit tombé sans connoissance après avoir lû cette reponse, & qu'en revenant à soi il s'étoit frappé plusieurs fois le visage, avec les regrets les plus touchans de sa miserable fortune & des plaintes ameres de l'ingratitude des Portugais (69). Il eut la generosité de congedier Seixas, en l'ex-

(67) L'Auteur les appelle *Ministres du Diable*.
(68) Pages 723 & 724.
(69) *Ibidem*.

hortant à chercher un protecteur plus heureux ; & ce ne fut pas sans lui avoir fait de riches presens (70). Il lui laissa aussi la liberté d'emmemer une jeune & belle fille de sa Cour, dont il avoit eu deux enfans ; & qu'il épousa depuis à Coromandel. Seixas revint au Camp, cinq jours après, & nous attendrit beaucoup par ce recit (71).

MENDEZ PINTO.

Tragiques resolutions.

Chambainha connut qu'il ne lui restoit plus d'esperance aux secours humains. Il assembla tous ses Officiers, & dans ce conseil géneral, on prit la resolution de donner la mort à tous les Etres vivans qui n'étoient pas capables de combattre, & de faire un sacrifice de ce sang à *Quiay - Nivandel*, Dieu des Batailles. On devoit jetter ensuite dans la mer tous les thresors du Roi, & mettre le feu à la Ville. Après ces trois exécutions, ceux qui se trouvoient en état de porter les armes étoient déterminés à fondre sur les ennemis, pour chercher la mort ou pour s'ouvrir un passage. Mais un des trois Generaux de l'Etat, preferant l'opprobre à cette glorieuse fin, se jetta la nuit suivante,

(70) Entre lesquels étoient des brasselets que Seixas vendit trente six mille ducats, à trois Lapidaires Portugais, qui les revendirent quatre-vingt mille au Gouverneur de Narsingue. *Page 726.*

(71) *Ibidem.*

MENDEZ PINTO.

avec quatre mille hommes, dans le Camp des Bramas. Le reste des troupes, qui ne montoit pas à deux mille, parut si découragé par cette desertion, qne dans la crainte de voir ouvrir les portes de la Ville, ou d'être livré à l'ennemi, Chambaynha prit enfin le parti de se rendre volontairement.

Le Roi & la Ville de Martaban se livrent aux Bramas.

Le lendemain, à six heures du matin, nous vimes paroître sur les murs un étendart blanc, qui fut regardé comme le signe de la soumission. Un homme, à cheval, s'approcha des portes. On lui demanda les saufs conduits ordinaires. Ils furent envoyés sur le champ, par deux Officiers Bramas, qui demeurerent en ôtages dans la Ville. Alors Chambaynha fit porter à son Ennemi, par un Prêtre âgé de quatre-vingt ans, une Lettre écrite de sa propre main. Elle contenoit l'offre de s'abandonner à sa clémence, avec sa femme, ses enfans, son Royaume & tous ses thresors, sans autre condition que la liberté de passer le reste de sa vie dans un Cloître. Le Roi de Brama répondit aussi-tôt par une autre Lettre, qu'il oublioit les offenses passées, & que son dessein étoit d'accorder au Roi de Martaban un Etat & des revenus dont il seroit satisfait. Cette promesse

Mauvaise foi du Roi de Brama.

n'étoit qu'une trahiſon. Cependant elle fut publiée, dans le Camp, avec beaucoup de rejouiſſances (72).

MENDEZ PINTO.

Eclat de ſon triomphe.

Dès le lendemain, on y vit briller tous les préparatifs du triomphe. Le Roi fit dreſſer dans ſon quartier, quatre-vingt ſix tentes, d'une richeſſe admirable, dont chacune fut environné de trente elephans. Toute l'armée fut rangée dans un fort bel ordre ; & les Etrangers ayant été avertis de prendre les poſtes qui leur ſeroient aſſignés, Cayero ne put ſe diſpenſer d'en accepter un avec tous ſes Portugais. Il ſe trouva placé à l'avant-garde, qui n'étoit pas éloigné de la porte par laquelle Chambaynha devoit ſortir. On comptoit plus de quarante Nations, qui étoient rangées ſucceſſivement depuis ce lieu juſqu'au quartier du Roi, derriere lequel tous les Bramas s'étoient raſſemblés pour ſa garde (73).

Ordre de la marche des Captifs.

Un coup de canon qu'on tira vers midi, fut le ſignal auquel nous vimes ouvrir les portes de la Ville. Trois cens elephans armés commencerent la marche. Ils étoient ſuivis d'une partie des détachemens Bramas, qui avoient été envoyés la veille pour prendre poſſeſ-

(72) Page 729.
(73) Page 731.

MENDEZ PINTO.

ſion des principaux poſtes. Enſuite, venoient tous les Seigneurs qui s'étoient trouvés dans la Ville, & qui partageoient l'infortune de leur maître (74). Huit ou dix pas après eux, on voyoit le Raulin de Mounay, ce même Prêtre qui avoit apporté au Camp la ſoumiſſion de Chambaynha. Il étoit Chef de tous les autres Prêtres, & Pontife ſuprême de la Nation. Immediatement après lui, on portoit dans une litiere *Nhay-Conatou*, fille du Roi de Pegu, que les Bramas avoient dépouillé auſſi de ſes Etats, & femme de Chambaynha. Elle avoit près d'elle quatre petits enfans, deux garçons & deux filles, dont le plus âgé n'avoit pas plus de ſept ans. Sa litiere étoit environnée de trente ou quarante femmes, le viſage panché vers la terre & les larmes aux yeux. On voyoit enſuite certains Moines du Pays, qui vont pied nud & la tête découverte. Ils tenoient en main une ſorte

(74) Nommons-les, après l'Auteur, pour faire connoître leurs titres. Le Chirka de Malaccu, le Bainha Quaindou, Seigneur de Coſmin, le Mongibray Dacoſem, le Bainha Braga, le Chaumalacur, le Nhay Vagarvu, le Xemim Anſeda, le Xemim de Catan, le Xemim Guarem, fils du Roi de Jagoma, le Bainha de Laha, le Raja Savedy, frere du Roi de Berdio, le Bainha Beſoy, le Coutalanhameydo, le Monteo de Negray, le Chirka de Coulaam, & quantité d'autres dont l'Auteur ignoroit les noms.

de chapelet ; & marchant en fort bon ordre, ils recitoient dévotement leurs prieres. Quelques-uns s'employoient aussi à consoler les Dames, & leur jettoient de l'eau sur le visage, lorsqu'elles manquoient de force. Ce spectacle, qui se renouvelloit souvent, auroit attendri des cœurs plus durs que le mien. Une garde de gens de pied venoit après les Dames & les Moines. Cinq cens Bramas suivoient à cheval, pour servir de gardes à Chambaynha, qui marchoit au milieu d'eux sur un petit elephant.

Figure & situation du Roi de Martaban.

Il avoit demandé le plus petit, comme un symbole de son mepris pour le monde, & de la pauvreté dans laquelle il se proposoit de passer le reste de sa vie. On ne voyoit aucune pompe autour lui. Il étoit vêtu d'une assez longue robbe de velours noir, pour marquer son deuil. Sa barbe, ses cheveux & ses sourcils étoient rasés ; & dans le vif sentiment de son infortune, il s'étoit fait mettre une vieille corde au cou, pour se présenter au vainqueur avec cette marque d'humiliation. Il portoit sur son visage l'impression d'une si profonde tristesse, qu'il étoit impossible de le voir sans verser des larmes. Son âge étoit d'environ soixante deux ans. Il avoit la taille haute, l'air grave & severe, & le te-

MENDEZ PINTO.

gard d'un Prince genereux (75).

Douleur de ses Peuples.

Aussi-tôt qu'il fut entré dans une grande Place, qui étoit devant la porte de la Ville, il s'éleva un si grand cri, des femmes, des enfans & des vieillards, qui s'étoient rassemblés dans ce lieu pour le voir passer, qu'on les auroit crus tous dans les plus douloureux tourmens, ou prêts à recevoir le coup de la mort. Ce bruit funeste recommença six ou sept fois. La plûpart de ces miserables se déchiroient le visage ou se frappoient à coups de pierre, avec si peu de pitié pour eux-mêmes, qu'ils en étoient tout sanglans. Les Bramas mêmes ne pouvoient retenir leurs pleurs.

Ce qui lui arrive avec la Reine sa femme.

Ce fut dans cette Place que la Reine s'évanouit deux fois. Chambaynha descendit de son elephant, pour l'encourager; & la voyant sans aucun marque de vie, quoiqu'elle ne cessât point de tenir ses enfans embrassés, il se mit à genoux près d'elle. Là, tournant ses regards vers le Ciel, il passa quelques momens en prieres. Ensuite, soit que les forces lui manquassent à lui même, ou qu'il fût emporté par la violence de sa douleur, il se laissa tomber sur le visage, près de la Reine sa femme. A

(75) Page 735.

ce ſpectacle, l'aſſemblée qui étoit ſans nombre, recommença tout d'un coup à pouſſer un ſi horrible cri, que toutes mes expreſſions ne ſont pas capables de le repréſenter (76). Chambaynha, s'étant relevé, jetta lui-même de l'eau ſur la tête de ſa femme, & lui rendit d'autres ſoins qui lui firent rappeller ſes ſens. L'ayant priſe alors entre ſes bras, il employa pour la conſoler, des des termes ſi tendres & ſi religieux, qu'on les auroit admirés dans la bouche d'un Chrétien.

MENDEZ PINTO.

Honte dont il couvre les Portugais.

On lui accorda près d'une demi-heure pour ce triſte office. Il remonta ſur ſon elephant, & la marche continua dans le même ordre. Lorſqu'étant ſorti de la Ville, il fut arrivé à l'eſpece de rue qui étoit formée par deux files de ſoldats étrangers, ſes yeux tomberent ſur les Portugais, qu'il reconnut à leurs colletins de bufle, à leurs toques garnies de plumes, & ſur-tout à leurs arquebuſes ſur l'épaule. Il découvrit au milieu d'eux, Cayero, vétu de ſatin incarnat & tenant en main une pique dorée, avec laquelle il faiſoit ouvrir le paſſage. Cette vûe le toucha

(76) Je ne change point un mot à l'expreſſion de l'Auteur. On a dû remarquer qu'il ſe donne pour temoin de tous ces évenemens.

MENDEZ PINTO.

si sensiblement (77), qu'il refusa d'aller plus loin, & que le Capitaine de la

(77) Je rejette ce détail dans une Note, & je l'aurois tout-à-fait supprimé, pour l'honneur des Portugais, si l'Auteur étoit de toute autre Nation. Il suffira de la rapporter dans ses propres termes: » Comme il reconnut Cayero, » incontinent il se laissa » cheoir sur le col de l'éléphant; & s'arrêtant » sans vouloir passer outre, il dit, les larmes » aux yeux, à ceux dont » il étoit environné: Mes » freres & bons amis, je » vous proteste que ce » m'eût une moindre douleur de faire de moi- » même ce sacrifice, que » la justice du Ciel permet » que je fasse aujourd'hui, » que de voir des hommes si ingrats & si méchans que ceux-ci. Qu'on » me tue donc, ou qu'ils » se retirent de-là; ou » bien je n'irai pas plus » avant. Cela dit, il se » tourna trois fois pour » ne nous point voir, par » le ressentiment qu'il avoit contre nous. Aussi, » le tout bien consideré, » ce ne fut peut-être pas » sans raison qu'il nous » traita de cette sorte. » Durant ce temps-là, le » Capitaine de la garde » voyant le retardement » qu'il faisoit & la cause » pour laquelle il ne vouloit pas passer outre, » sans que neanmoins il » pût s'imaginer pourquoi » il se plaignoit ainsi des » Portugais, tourna fort » à la hate son éléphant » vers Cayero, & le regardant d'un œil de travers: Passe promptement, lui dit-il, car de » si méchans hommes que » vous êtes ne meritent » pas de marcher sur la » terre qui porte du fruit: » & je prie Dieu qu'il pardonne à celui qui a mis » dans l'esprit du Roi que » vous lui pouviez être » utiles à quelque chose. » C'est pourquoi rasez vos » barbes pour ne tromper » le monde comme vous » faites, & nous aurons » des femmes, à votre » place, qui nous serviront pour notre argent. » Là-dessus, les Bramas » de la garde, commençant deja de s'irriter » contre nous, nous jetterent hors de-là avec » assez d'affront & de » blâme. Aussi, pour n'en » point mentir, jamais » rien ne me fut si sensible que cela, pour l'honneur de mes Compatriotes. *Pages* 735 & 736.

garde fut obligé de faire quitter leur poste aux Portugais.

Il se presente au Vainqueur.

On ne cessa plus de marcher jusqu'à la tente du Vainqueur, qui attendoit son captif avec une pompe royale. Chambaynha, paroissant devant lui, se prosterna d'abord à ses pieds. On s'attendoit à lui entendre prononcer quelque discours convenable à son sort, mais la douleur & la confusion lui lierent apparemment la langue. Il laissa cet office au Raulin de Mounay, qui ne se contentaut pas d'exhorter le vainqueur à la clémence, lui représenta la vicissitude des fortunes humaines, & le rappella même à l'heure de la mort, où la justice du Ciel s'exerce sur tous les hommes. Le Roi de Brama parut touché de son discours. Il ne balança point à faire esperer des graces & des bienfaits. Cependant son cœur avoit peu de part à cette promesse. Chambaynha fut mis sous une garde sûre, & la Reine sa femme ne fut pas gardée moins étroitement (78).

Le Roi de Brama trompe les Troupes étrangeres.

Entre les motifs qui avoient attiré tant d'Etrangers dans l'armée de Brama, on faisoit beaucoup valoir l'esperance du pillage, que le Roi leur avoit

(78) Page 377.

MENDEZ PINTO.

promis ſans aucune exception (79). Cependant ſous prétexte de ſe faire amener tranquillement Chambaynha, mais en effet, pour ſe donner le temps d'enlever ſes threſors, il avoit mis de fortes gardes à toutes les portes de la Ville, avec défenſe, ſous peine de la vie, d'en accorder l'entrée ſans ſa participation. Après le jour du triomphe, il trouva des prétextes pour en laiſſer paſſer deux autres, pendant leſquels il mit à couvert les principales richeſſes de Martaban; & quatre mille hommes y furent employés. Enſuite, s'étant rendu de grand matin ſur une colline qui ſe nomme *Beidao*, à deux portées de fauconneau de la Ville, il fit lever ſa défenſe aux portes. Alors un coup de canon, qui fut le dernier ſignal, livra la malheureuſe ville de Martaban à l'emportement d'un nombre infini de ſoldats, qui n'épargnerent pas plus la vie que les richeſſes des habitans. Le pillage dura trois jours & demi, après leſquels on y mit le feu, qui la conſuma juſqu'aux fondemens. On m'aſſura que le nombre des morts montoit à ſoixante mille hommes, & celui des

Pillage & ruine de Martaban.

(79) Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit la raiſon ſecrete qui avoit fait quitter aux Portugais le parti de Chambaynha.

priſonniers



T. IX. N.° IX.

prisonniers à quatre-vingt mille.

Quelques jours après, on vit paroître sur la même colline une multitude de gibets, dont vingt étoient de la même hauteur, & les autres un peu moins élevés. Ils étoient dressés sur des piles de pierre, entourées de grilles, au-dessus desquelles on avoit placé des girouettes dorées. Cent Bramas y faisoient la garde à cheval. Plusieurs tranchées, qui formoient d'autres enceintes, étoient bordées d'enseignes, tachetées de gouttes de sang. Ce nouveau spectacle paroissant annoncer quelque évenement qui n'étoit point connu de l'armée, j'eus la curiosité d'y courir avec cinq autres Portugais. Nous entendîmes d'abord un bruit extraordinaire, qui venoit du Camp des Bramas. Tandis que nous en cherchions la cause, nous vimes sortir du quartier du Roi cent élephans armés, & quantité de gens de pied, qui furent suivis de quinze cens Bramas à cheval. A cette cavalerie succeda un gros de trois mille hommes d'infanterie, armés d'arquebuses & de lances, au milieu desquels nous découvrimes cent quarante femmes, liées quatre à quatre, avec un grand nombre de Moines du Pays, qui les consoloient par leurs exhortations.

MINDEZ PINTO.

Horrible exécution de la Reine de Martaban & de ses femmes.

MENDEZ PINTO.

Toutes ces infortunées étoient femmes ou filles des principaux Capitaines de Chambaynha, & la plûpart n'étoient agées que de dix sept à vingt cinq ans (80). Nous admirames leur blancheur & leur beauté; mais elles étoient si foibles, que plusieurs tomboient évanouies presqu'à chaque pas. Derriere elles, nous vimes paroître douze Huissiers, avec leurs masses d'argent, qui précedoient Nhay-Canatou, Reine de Martaban. Quatre hommes portoient ses enfans au-tour d'elle. Après cette Princesse, marchoient deux files de soixante Moines, priant dans leurs livres, la tête baissée & les yeux baignés de larmes. Ils étoient suivis d'une procession de trois ou quatre cens petits enfans, nuds jusqu'à la ceinture, avec des cierges à la main & des cordes au cou, qui faisoient retentir l'air de leurs cris & de leurs gemissemens. On nous dit qu'ils n'étoient pas destinés au supplice, & qu'ils n'accompagnoient la Reine & ses Dames que pour invoquer le

(80) La barbarie du Roi de Brama, qui avoit deja fait la même exécution au Pegu, & les raisons qu'on lira dans la sentence, n'étoient pas ici ses seuls motifs. Pinto fait entendre qu'il étoit livré à des amours déteſtables. » Il » voulut faire sentir, dit » l'Auteur, les effets de sa » felonnie, & la haine » qu'il avoit toujours portée aux femmes, *Pag.* » 742.

Ciel en leur faveur. Cette marche étoit fermée par une autre garde d'Infanterie, & par cent elephans, armés comme les premiers (81).

MENDEZ PINTO.

Lorſque ces miſerables victimes furent entrées dans l'enceinte des échaffauts, ſix Huiſſiers à cheval publierent leur Sentence. Elle portoit » qu'étant » filles ou femmes de peres & de maris » qui avoient tué un grand nombre de » Bramas & qui avoient donné naiſſance » à cette guerre, le Roi les avoit jugées » dignes de mort. Alors, tous les Exécuteurs de la Juſtice s'étant mêlés avec les gardes, on n'entendit plus qu'un effroyable bruit. » Entre les cent quarante femmes, celles qui avoient la » force de ſe ſoutenir embraſſoient » leurs compagnes ; & jettant la vûe » ſur Nhay-Canatou, qui étoit aſſiſe à » terre, appuyée ſur les genoux d'une » vieille femme & deja preſque morte, pluſieurs lui firent leurs derniers » complimens. Mais elles furent bientôt ſaiſies par les bourreaux, & pendues » ſept à ſept par les pieds, c'eſt-à-dire » la tête en bas. Cet étrange ſupplice » nous fit entendre pendant quelque » temps leurs cris & leurs ſanglots, qui

(81) Page 743.

MENDEZ PINTO.

» furent étouffés à la fin par la chute du
» sang (82).

Alors, Nhay-Canatou fut avertie de s'avancer vers l'inſtrument de ſa mort. Le Raulin de Mounay, qui avoit ordre de l'aſſiſter particulierement, lui adreſſa quelques diſcours qu'elle parut écouter avec conſtance. Elle demanda un peu d'eau, qu'on lui apporta; & s'en étant remplie la bouche, elle en arroſa ſes enfans qu'elle tenoit entre ſes bras. Enſuite jettant les yeux ſur le bourreau, qui ſe ſaiſiſſoit d'eux, elle lui demanda, au nom du Ciel, de lui épargner le ſpectacle de leur ſupplice, en la faiſant mourir la premiere. Il parut que cette faveur lui étoit accordée; car on lui rendit ſes enfans, qu'elle embraſſa pluſieurs fois pour leur dire le dernier adieu. Mais tout-d'un-coup panchant la tête ſur les genoux de la femme qui lui ſervoit d'appui, elle expira, ſans aucune autre apparence de mouvement. Les bourreaux, qui s'en apperçurent auſſi-tôt, ſe hâterent de l'attacher au gibet qui lui étoit deſtiné. Ils y pendirent en même temps ſes quatre enfans; deux à chaque côté, & leur mere au milieu (83).

(82) Page 745.
(83) Page 746.

MENDEZ PINTO.

Sort de Chambainha Roi de Martaban.

La nuit ſuivante, Chambaynha fut jetté dans la mer, une pierre au cou, avec environ ſoixante des principaux Seigneurs du Royaume de Martaban, qui étoient peres, ou maris, ou freres des cent quarante femmes dont nous avions vû l'exécution (84).

Après cette cruelle vengeance, le Roi de Brama ne paſſa pas plus de neuf jours à la vûe des murs qu'il avoit détruits; & prenant le chemin du Pegu, avec ſon armée, il laiſſa dans le Royaume de Martaban un corps de troupes ſous la conduite de *Bainha-Chaque*, un de ſes principaux Officiers. Cayero le ſuivit avec les ſept cens Portugais. Mais il en reſta trois ou quatre, entre leſquels étoit un Gentilhomme nommé *Gonzalo Falcan*, qui ayant quitté Chambaynha pour s'attacher au Vainqueur, avoit obtenu la confiance des Bramas par divers ſervices. Dom Pedro De-Fa-

(84) Une remarque de l'Auteur jette encore ici quelque jour ſur les motifs de cette cruauté. Il dit qu'entre ces femmes, il y en avoit trois que leurs Peres *avoient refuſées* en mariage au Roi de Brama, lorſqu'il n'étoit que *ſimple Officier*; d'où il ſemble qu'on peut conclure, non ſeulement qu'il exerçoit ſa vengeance contre les Peres & leurs Filles, mais qu'il avoit uſurpé la Couronne de Brama, & qu'il étoit du nombre de ces conquerans, ou de ces fleaux du Ciel, qui ont deſolé cent fois les plus belles contrées de l'Aſie. De là vient que tous les Voyageurs n'y trouvent que des ruines.

MENDEZ PINTO.

ria m'avoit chargé d'une Lettre pour lui ; & le trouvant encore à Martaban lorsque j'y etois arrivé, je n'avois pas fait difficulté de l'informer de ma commission. Il étoit passé dans le parti du Roi de Brama, & les suites du siege avoient suspendu sa perfidie. Mais, après le départ de l'armée, le desir apparemment de s'enrichir tout d'un coup par la dépouille de mon Necoda, ou l'esperance de s'établir mieux que jamais dans la faveur des Bramas, lui fit oublier que j'étois Portugais comme lui, & chargé des interêts de notre Nation. Il apprit au nouveau Gouverneur de Martaban, que j'étois venu de Malaca pour traiter avec Chambaynha & pour lui offrir du secours. Bainha-Chaque, de concert peut-être avec lui, me fit arrêter aussi-tôt; & s'étant rendu lui-même à la Jonque qui m'avoit amené, il se saisit de toutes les marchandises. Mahmud, & cent soixante quatre hommes du bord, entre lesquels on pouvoit compter quarante Marchands fort riches, Mahometans ou Gentils, mais tous nés à Malaca, furent jettés dans une profonde prison. Dès le lendemain, ils furent condamnés à la confiscation de leurs biens, & à demeurer prisonniers du Roi, pour avoir été compli-

Trahison d'un Gentilhomme Portugais.

Elle expose l'Auteur & Mahmud à perdre la vie.

cés d'un projet de trahison contre les Bramas. De cent soixante quatre, la faim, la soif, & la puanteur d'un horrible cachot en firent perir cent dix neuf dans l'espace d'un mois. Les quarante cinq, qui resisterent à leurs souffrances, furent mis dans une mauvaise Chaloupe, sans voile & sans rames, & livrés au courant de la riviere, qui les entraîna jusqu'à la Barre; d'où le vent les poussa dans une Isle deserte, nommée *Pulo-Cumude*, qui est à vingt lieues de l'embouchure. Là, ils se fournirent de quelque provision de fruits, qu'ils trouverent dans les bois. Ensuite s'etant fait une voile de leurs habits, & deux rames de quelques branches d'arbre, ils suivirent la côte de Jonsalam, & celles d'après, jusqu'à la riviere de Parlès, au Royaume de Queda, où ils moururent presque tous de certaines apostumes contagieuses qui leur vinrent à la gorge. Enfin, n'étant arrivés que deux à Malaca, ils firent au Gouverneur l'histoire de ce triste voyage; & dans leur recit, ils parlerent de ma mort comme d'un malheur certain (85).

MENDEZ PINTO.

Nouvel esclavage de Pinto.

En effet, je n'attendois que l'heure du supplice. Après le bannissement de

(85) Pages 751 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

mes Compagnons, je fus transferé dans une prison plus éloignée, où je passai trente six jours sous le poids de plusieurs chaînes. Gonzalo renouvelloit continuellement ses accusations; & mon chagrin ou ma fierté ne me permettant pas toujours de repondre avec moderation, on me fit un nouveau crime du mépris qu'on me reprocha pour la Justice. Je fus condamné, pour expier cette offense, à recevoir le fouet par la main des Exécuteurs publics; & mes ennemis firent dégoutter dans mes plaies une gomme brûlante, qui me causa de mortelles douleurs. Cependant quelque ami de la Justice ayant representé au Gouverneur que s'il me faisoit oter la vie, cette nouvelle iroit jusqu'à Pegu, où tous les Portugais ne manqueroient pas d'en faire leurs plaintes au Roi, il se reduisit à confisquer tout ce que je possedois & à me déclarer esclave du Roi. Aussi-tôt que je fus gueri de mes blessures, je fus conduit à Pegu, dans les chaînes que je n'avois pas cessé de porter; & sur les informations de Bainha-Chaque, je fus livré à la garde du Thresorier du Roi, nommé *Diosoray*, qui étoit deja chargé de six autres Portugais, pris les armes à la main dans

MENDEZ PINTO.

un Navire de Cananor (86).

Le Roi de Brama continue ſe conquêtes.

Pendant mon eſclavage, qui dura l'eſpace de deux ans & demi, le Roi de Brama, pouſſant ſes conquêtes, attaqua *Prom*, où il exerçà les mêmes cruautés qu'à Martaban. il ruina cette Ville & détruiſit la famille Royale (87).

(86) Page 752.

(87) L'Auteur donne pluſieurs Chapitres au recit de ces guerres, & peint le Roi de Brama comme un monſtre de barbarie. On en jugera par quelques traits : Après s'être fait couronner Roi de Prom, en preſence du Roi qu'il avoit vaincu, & par lequel il prenoit plaiſir à ſe faire baiſer les pieds; » Il » ſe mit ſur un balcon qui » donnoit ſur une grande » place, où il fit apporter » tous les enfans morts, » qui avoient été tués le » même jour dans le maſ- » ſacre general des Habi- » tans Il les fit hacher » par menus morceaux, » & ainſi mêlés parmi du » ſon, du riz & des her- » bes, il demanda qu'on » les fit manger à ſes éle » phans. Enſuite de cela, » par une autre ſorte de » céremonie bien étran- » ge, & ſans doute inven- » tée pour inſpirer la ter- » reur, on amena, au ſon » des tambours & des in- » ſtrumens, plus de cent » chevaux, tous chargés » de quartiers d'hommes » & de femmes qu'il fit » couper bien menu, & » commanda tout incon- » tinent qu'on jettât le » tout dans un grand feu » qui fut allumé exprès. » Comme ces choſes fu- » rent faites, il ſe fit » amener la Reine, fille » du Roi d'Ava, la fit dé- » pouiller publiquement » toute nue, & déchirer » à coups de fouet, juſ- » qu'à ce qu'elle rendît » l'eſprit. Comme elle fut » morte, il la fit attacher » avec le Roi, ſon mari, » qui étoit encore vivant, » & ayant commandé » qu'on leur mît à tous » deux une pierre au cou, » il les fit jetter enſemble » à la riviere. Pour con- » cluſion de ces cruautés, » le lendemain il fit em- » paler tous les Gentils- » hommes qui furent pris » en vie, & qui étoient » quelque trois cens de » nombre, qui furent enco- » re jettés dans la riviere, » ainſi embrochés. *Pages* 765 & 766.

MENDEZ PINTO.

Melitay, qui fit une plus longue resistance, ne fut pas moins emportée par la violence de cet impetueux torrent. De-là il se proposoit de faire tomber le poids de ses armes sur le Roi d'Ava, qu'il vouloit punir d'avoir pensé à venger le Roi de Prom, son gendre. Mais apprenant que ce Monarque avoit fait de puissans preparatifs, & s'étoit fortifié par l'alliance de l'Empereur de *Pondaleu*, Prince redoutable, auquel on donnoit le titre de *Siamon*, il appréhenda que leurs forces réunies ne fussent capables d'arrêter sa fortune. Dans cette idée, il prit la resolution d'envoyer un Ambassadeur au *Calaminham*, autre puissant Prince, dont l'Empire occupe le centre de cette contrée dans une vaste étendue, pour l'engager par ses presens, & par l'offre de lui ceder quelques terres voisines de ses Etats, à déclarer la guerre au Siamon. *Diosoray*, entre les mains de qui j'étois encore avec sept autres Portugais, fut nommé pour cette Ambassade. Il reçut une infinité de faveurs à son départ : mais nous donnames ce nom nous-mêmes au present que le Roi lui fit de nous, pour le servir en qualité d'esclaves. Il nous avoit traités jusqu'alors avec affection. L'utilité qu'il se

promit de nos ſervices parut augmenter ce ſentiment. Il partit dans une Barque, ſuivie de douze autres Bâtimens, qui portoient trois cens hommes de cortege. Les richeſſes, dont il étoit chargé pour le Calaminham, montoient à plus d'un million d'or. Nous fumes vétus avec beaucoup de propreté; & la generoſité de ce nouveau maître pourvut liberalement à tous nos beſoins (88).

MENDEZ PINTO.

Pinto part avec un Ambaſſadeur pour la Cour du Calaminham.

Notre voyage & mes obſervations juſqu'à *Timplam*, Capitale de l'Empire du Calaminham (89), furent une diverſion aſſez agréable à mes peines. Nous partimes d'Ava au mois d'Octobre de l'année 1545, en remontant la riviere de Quetor à l'Oueſt-Sud-Eſt, & dans quelques endroits à l'Eſt, pour ſuivre les détours de l'eau. Sept jours de cette route nous firent arriver à l'entrée d'un canal, nommé *Guampano*, par lequel notre *Roban*, ou notre Pilote, nous fit paſſer ſuivant l'ordre exprès du Roi, pour éviter les terres du Siamon. Nous nous trouvames bientôt à la vue d'une grande Ville, qui ſe

Son voyage.

Riviere de Quetor.

Canal de Guampano.

(88) Page 774.

(89) *Calaminham* eſt un titre, qui ſignifie Seigneur du monde. Il ſeroit difficile de rapporter pluſieurs de ces noms à la Geographie connue

MENDEZ PINTO.

nomme *Gatalday*, où l'Ambaſſadeur s'arrêta trois jours. De-là, nous continuames d'avancer par le même canal, l'eſpace de cinq jours, pendant leſquels il ne ſe preſenta ſur les bords que de petits villages, dont les maiſons étoient couvertes de chaume, & les Habitans fort pauvres. La campagne n'en étoit pas moins remplie de beſtiaux, qui ſembloient n'avoir pas de maître; car nous en tuyons vingt & trente à la vue de ces Peuples, ſans qu'ils en paruſſent offenſés; & ſouvent ils nous les apportoient à bord, comme s'ils euſſent pris plaiſir à nous les avoir vûs tuer. En ſortant du canal, nous entrames dans une fort grande riviere, dont le nom eſt *Angeguma*. Elle a plus de trois lieues de large, &, dans certains endroits, plus de vingt braſſes de fond, avec des courans ſi impetueux, qu'ils retardoient ſouvent notre route. Nous ſuivimes ſes bords pendant ſept jours, après leſquels nous arrivames devant *Gumbim*, petite Ville bien fermée, qui appartient au Royaume de *Jangoma*, & qui eſt environnée, à cinq ou ſix lieues de diſtance, de Forêts qui produiſent du benjoin, & de plaines d'où l'on tire du laq. Auſſi ce commerce y amene-t-il quantité de Vaiſſeaux,

Ville de Gatalday.

Riviere d'Angeguma.

Gumbim.

Son commerce de Benjoin, de Lacq & de Muſc.

qui partent chargés pour diverses contrées des Indes, & pour la Mecque, Alcosser & Gedda. On trouve dans la même Ville quantité de musc, beaucoup meilleur que celui de la Chine, qui se transporte à Martaban & à Pegu, où les Portugais vont le prendre pour Narsingue, Orixa & Masulipatan. Les femmes du pays sont blanches & fort bien faites. Elles portent des robbes de soie & de cotton, des chaînons d'or & d'argent aux pieds, & de gros carquans au cou. Le terroir est d'une fertilité admirable en bled, en riz, en bestiaux, mais sur-tout en sucre, en miel & en cire. Gumbim, avec le pays d'à-l'entour, qui est d'environ dix lieues de circuit, rend chaque année au Roi de Jangoma soixante mille alcas d'or, qui font sept cens huit mille ducats de notre monnoie (90).

MENDEZ PINTO.

Ville de Catamnas.

De-là nous continuames de suivre la rive au Sud, l'espace de sept autres jours, & nous arrivames devant une grande Ville nommée Catamnas, du Domaine de Raudiva de Finhau, second fils du Calaminham. Le jour d'après, nous rencontrames vers le soir une Forteresse, nommée Campalagor, bâtie en forme d'Isle, au milieu de la riviere, &

(90) Pages 775 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

revétue de grosses pierres de taille, avec trois boulevards & deux tours de sept étages. On dit à l'Ambassadeur, que ces tours contenoient un des vingt quatre thresors que le Calaminham avoit formés dans divers endroits de ses Etats, la plûpart en lingots d'argent, qu'on faisoit monter à six mille caudins, ou vingt quatre mille quintaux (91). Pendant les treize jours suivans, nous découvrimes, des deux côtés de la riviere, plusieurs grandes Villes & de fort beaux jardins, des bois de haute futaie, des plaines fertiles, & quantité de bestiaux. La riviere même offroit un grand nombre de barques, où l'on vendoit en abondance toutes les productions de cette riche contrée. Mais, l'Ambassadeur étant tombé malade, on lui conseilla d'interrompre le voyage pour se faire guerir. Quelques Habitans du pays lui parlerent d'un fameux Hôpital, nommé *Tinagogo*, qui n'étoit éloigné que d'environ douze lieues, où les Princes & les Seigneurs alloient se faire traiter de toutes leurs maladies, par la confiance qu'ils avoient à l'habileté des Prêtres. Il prit la resolution de s'y rendre avec une petite partie de sa suite, autant pour satisfaire sa cu-

Riche contrée.

(91) Page 777.

riosité, que pour assurer sa guerison.

MENDEZ PINTO.

Pagode de Tinagogo & Hôpital de Chipanocam.

Tinagogo signifie *Dieu des mille Dieux.* C'étoit moins un Hôpital, qu'une magnifie Pagode, dédiée à la Divinité de ce nom. Mais les Prêtres qui étoient en grand nombre, avoient sous leur direction un Hôpital voisin, nommé *Chipanocam*, & composé de quarante deux corps de bâtimens, où les Grands & le peuple étoient reçus, dans leurs maladies, avec des distinctions & des soins proportionnés à leur condition. L'Ambassadeur admira l'ordre & l'abondance qui regnoient dans ce lieu. Il ne manqua rien aux témoignages de respect qu'il y reçut. La propreté, l'attention au service, les parfums, la vaisselle, le linge & les robbes, les viandes exquises, tout repondit à l'idée qu'on lui en avoit fait prendre. Il étoit visité, deux fois le jour, par de fort belles femmes qui chantoient au son des instrumens, ou qui representoient devant lui des farces très amusantes. Après y avoir passé vingt huit jours, il avoua que l'agrément d'un si beau lieu avoit servi, à son retablissement, plus que les remedes.

Description de la Pagode.

Pendant qu'il s'occupoit de sa santé, nous visitames le Temple de l'Idole, qui est un édifice fort somptueux, situé

MENDEZ PINTO.

au milieu d'une vaste campagne, sur une colline ronde, d'environ deux milles de circuit. Cette colline est escarpée à pic, par le travail des hommes, à la hauteur de quinze brasses; & ses bords sont environnés d'un mur de pierre de taille, haut de dix ou douze pieds, avec ses boulevards, ses donjons & ses tours. Dans l'intérieur, on voit regner le long du mur cent soixante hospices, dont chacun a trois cens chambres fort basses, mais extrêmement nettes, où sont reçus les Pelerins, qui viennent sous la conduite d'un chef, par caravanes plus ou moins nombreuses, suivant l'éloignement de leur pays, & qui se font reconnoître par les devises qu'ils portent à leurs banieres. Ces lieux reçoivent l'ombre d'une infinité de cedres & de cyprès, dont ils sont remplis. Au milieu de la colline, vingt quatre Monasteres de l'un & l'autre sexe, forment une espece de cercle, au milieu duquel est un beau jardin, environné de trois balustrades de laiton, avec des arcades de dix en dix brasses. C'est au centre de ce jardin qu'on a placé le Dieu Tinagogo, sous une espece de dôme, qui est doublé de plaques d'argent. Nous ne pumes distinguer si la matiere de cette Idole

MENDEZ PINTO.

eſt de l'or ou du cuivre doré. Elle eſt debout, les mains levées vers le Ciel, une riche couronne ſur la tête. Pluſieurs autres Idoles de moindre grandeur, qui ſont à genoux au-tour d'elle, paroiſſent la regarder avec admiration. Plus bas, ſont douze figures giganteſques de bronze, qui paſſent pour les Dieux de l'année. Hors du dôme, cent quarante autres Geans de fer fondu, rangés en cercle ſur deux files, avec des halebardes à la main, ſont comme les gardes de cette redoutable Divinité (92).

Superſtitions dont Pinto fut temoin.

Nous fumes temoins de pluſieurs Fêtes, qui nous firent admirer tout à la fois l'aveuglement & la pieté de ces Peuples (93). Mais après la guериſon

(92) Page 783 & précedentes.

(93) ,, Ils faiſoient tant ,, de bonnes œuvres, dit ,, l'Auteur, & ſi propres ,, aux Chrétiens plutôt ,, qu'aux Gentils, qu'il ,, me ſemble que ſi elles ,, euſſent été faites avec la ,, Foi & le Baptême, le ,, Ciel les eût agréées.... ,, Dans leurs proceſſions, ,, il y avoit des chariots ,, de quatre & cinq étages, ſur leſquels étoient ,, pour le moins deux cens ,, perſonnes, Idoles, Prêtres, Gardes, & Enfans. ,, Chacun de ces chariots ,, étoit tiré par plus de ,, trois milles perſonnes, ,, qui ſe ſervoient pour cela de cordes longes couvertes de ſoie, & gagnoient, par là, remiſſion de leurs péchés. ,, Or, afin que tout le ,, monde participât à cette abſolution, en tirant ,, les cordes, ils y portoient la main l'un après ,, l'autre & continuoient ,, juſqu'au bout, tellement que toutes les cordes étoient couvertes de ,, poings fermés ſans voir

MENDEZ PINTO.

de l'Ambaſſadeur, nous l'accompagnames au Temple, pour accomplir un

„ autre choſe. *Page* 785.
„ Cependant que les chariots paſſoient, avec un bruit effroyable de tambours & autres inſtrumens, voilà que de certaines cabanes de bois faites exprès, ſortoient tout-à-coup ſix, ſept, huit ou dix hommes, tous couverts de parfums & enveloppés de couvertures de ſoie, portant pour ornement des braſſelets d'or. Tout le Peuple leur faiſoit place auſſi-tôt; & lors, après avoir ſalué l'Idole qui étoit au plus haut du chariot, ils ſe laiſſoient cheoir par terre, ſi bien que les roues venant à paſſer ſur eux les écarteloient: & les aſſiſtans ſe mettoient à crier enſemble; *Mon ame ſoit unie à la tienne.* A l'heure même, les Prêtres deſcendoient du chariot, prenoient ces bienheureux, ou plutôt ces miſerables, qui venoient de s'immoler ainſi, & en mettoient la tête, & les boyaux, & les autres membres ainſi froiſſés, dans de grandes jattes, & les montroient enſuite au Peuple du haut du chariot, avec des exhortations à leur maniere....
„ Après ceux-ci ſuivoient d'autres Martyrs du Diable, qu'ils appelloient *Xipharnas*, qui ſe découpoient ſi impitoyablement à grands coups de raſoirs, qu'on ne pouvoit croire qu'ils ne fuſſent comme inſenſibles. Ils tranchoient de grands morceaux de leur chair, & les tenoient en haut, les montrant au bout d'une fleche, & diſant qu'ils en faiſoient preſent à Dieu pour l'ame de leur pere, de leur femme & de leurs enfans, ou de la perſonne à l'intention de laquelle ils faiſoient cette belle aumône. Au même lieu où venoit à cheoir ce morceau de chair, il y accouroit tant de gens pour le prendre, qu'il y en avoit quelquefois pluſieurs d'étouffés, car ils tenoient cela pour une très grande relique. Ceux qui mouroient, noyés dans leur ſang, ſans nez, ſans oreilles & ſans autres membres qu'ils s'étoient coupés, les Prêtres leur tranchoient la tête en diligence & la montroient au Peuple, qui ſe mettoit à genoux, & prioit les mains levées. *Pages* 777 & 778.

voeu qu'il avoit fait dans ſa maladie. C'étoit le troiſieme jour d'un Sacrifice, qui ſe célebroit à la nouvelle Lune de Décembre. Il attendit que la preſſe fût diminuée, & nous montames avec lui ſur la colline. On y voyoit, dans ſix belles & longues rues une infinité de balances, ſuſpendues à des verges de bronſe, où ſe faiſoient peſer les devots pour la remiſſion de leurs pechés; & le contrepoids que chacun mettoit dans la balance, étoit conforme à la qualité de ſes fautes. Ainſi ceux qui ſe reprochoient de la gourmandiſe, ou d'avoir paſſé l'année ſans aucune abſtinence, ſe peſoient avec du miel, du ſucre, des œufs, du beurre. Ceux qui s'étoient livrés aux plaiſirs ſenſuels, ſe peſoient avec du cotton, de la plume, du drap, des parfums & du vin. Ceux qui avoient eu peu de charité pour les pauvres, ſe peſoient avec des pieces de monnoie; les pareſſeux, avec du bois, du riz, du charbon, des beſtiaux & des fruits; les orgueilleux, avec du poiſſon ſec, des balais, & de la fiente de vache, &c. Ces aumônes, qui tournoient au profit des Prêtres, étoient en ſi grand nombre, qu'on les voyoit raſſemblées en piles. Les pauvres, qui n'avoient rien à donner, offroient leurs

MENDEZ PINTO.

Pinto viſite le Temple, un jour de Fête, avec l'Ambaſſadeur.

Balances pour la remiſſion des pechés.

MENDEZ PINTO.

Offrande des cheveux.

propres cheveux ; & plus de cent Prêtres étoient assis, avec des ciseaux à la main, pour les couper. De ces cheveux, dont on voyoit aussi de grands monceaux, plus de mille Prêtres rangés en ordre, faisoient des cordons, des tresses, des bagues & des brasselets, que les devots achetoient, pour les emporter comme de précieux gages de la faveur du Ciel. L'Ambassadeur étonné de tout ce qu'il voyoit dans ce lieu, fit diverses questions, ausquelles on repondit sans aucune marque d'embarras. On l'assura particulierement que des seuls cheveux des pauvres, on tiroit chaque année plus de cent mille pardains, qui font quatre-vingt dix mille ducats de notre monnoie (94).

Autres accompagnemens du Temple.

Du quartier des balances, nous passames successivement dans ceux des sacrifices, des aumônes, des danses, des comedies, des luttes, & des concerts de toutes sortes d'instrumes. Enfin nous arrivames au Temple, après avoir eu beaucoup de peine à percer la foule. Il étoit orné d'une infinité de cierges de cire, à dix ou douze lumignons, dans de grands chandeliers d'argent. On y brûloit, de toutes parts, des parfums d'aloès & de benjoin. L'Idole, que je

(94) Pages 793 & précedentes.

n'avois pas encore vûe de si près, étoit dans une riche tribune en forme d'Autel, environnée de plusieurs enfans vétus de violet, qui ne cessoient pas de l'encenser au son des instrumens. Sa hauteur étoit d'environ douze pieds. Elle avoit le visage fort large, les cheveux d'un Negre, les narines difformes, les levres grosses, & l'air triste ou chagrin. Sa main étoit armée d'une hache à deux têtes. On apportoit continuellement, dans de grands bassins, qui étoient au pied de la tribune, toutes sortes de richesses en aumône; de l'or, de l'argent, des diamans, des perles & des pieces de soie (95).

Grottes des Hermites, & leurs differentes Sectes.

Après avoir accompli son vœu, l'Ambassadeur se fit conduire aux grottes des Hermites ou des Penitens, qui étoient au fond d'un bois, à quelque distance de la colline du Temple. Elles étoient taillées dans le roc, à pointe de marteau, & toutes par ordre, avec tant d'habileté qu'elles sembloient l'ouvrage de la nature plûtôt que de la main des hommes. Nous en comptames cent quarante deux. Les Hermites qui habitoient les premieres avoient de longues robbes, à la maniere des Bonzes du Japon, & suivoient la Loi d'une Di-

(95) Pages 795 & 796.

MENDEZ PINTO.

vinité qui ayant passé autrefois par la condition humaine, sous le nom de *Situmpor Michay*, avoit ordonné pendant sa vie, à ses Sectateurs, de pratiquer de grandes austerités. On nous dit que leur seule nourriture étoit des herbes cuites & des fruits sauvages. Dans d'autres grottes, nous vimes des Sectateurs d'*Angemacur*, Divinité plus austere encore, qui ne vivoient que de mouches, de fourmis, de scorpions & d'araignées, assaisonnés d'un jus de certaines herbes. Ils meditent jour & nuit, les yeux vers le Ciel, & les deux poings fermés, pour exprimer le mepris qu'ils portent aux biens du monde. D'autres, passent leur vie à crier nuit & jour, dans les montagnes, *Godomem*, qui est le nom de leur Fondateur, & ne cessent qu'en perdant haleine par la mort. Enfin ceux qui se nomment *Taxilacous*, s'enferment dans des grottes fort petites; & lorsqu'ils croyent avoir achevé le temps de leur penitence, ils hâtent leur mort en faisant brûler des chardons verds & des épines, dont la fumée les étouffe (96).

Continuation du voyage.

Après nous être rassasiés de cette variété d'extravagances, nous quittames Tinagogo pour rentrer dans nos bar-

(95) Page 796.

ques; & continuant de remonter la riviere pendant neuf jours, nous nous trouvames le dixieme, entre deux grandes Villes, qui bordent les deux rives. L'une se nomme *Manaveday*, & l'autre *Singilapau*. Dans l'intervalle, la nature a placé une Isle, ou plûtôt un rocher de trente six brasses de hauteur, sur lequel on a bâti un petit Fort, avec neuf boulevards & cinq tours. Une chaîne de fer, qui s'étend des deux côtés jusqu'aux deux Villes, ferme le passage à tous les Vaisseaux. Il fut ouvert avec beaucoup d'appareil pour le nôtre. Nous approchions de la Capitale du Calaminham; & l'Ambassadeur, étant descendu dans la principale des deux Villes, qui est celle de Singilapau, y reçut toutes sortes de civilités du Gouverneur. Il y étoit attendu par une escorte de vingt barques, chargées de mille soldats, avec lesquels nous arrivames le lendemain au soir aux Douanes du Royaume, qui sont deux Châteaux très forts, situés aussi sur les deux bords de la riviere, & joints dans toute sa largeur par cinq grosses chaînes de laiton. Un Officier se présentant dans une barque fort legere, pria l'Ambassadeur de descendre à Campalagro, l'un des deux Châteaux, pour

MENDEZ PINTO.

Approches de la Capitale.

Douannes du Royaume.

MENDEZ PINTO.

faire voir si la Lettre dont il étoit chargé pour le Calaminham étoit conçue dans la forme établie. Il fallut se soumettre à cet usage. L'Ambassadeur fut conduit dans une grande salle, où trois autres Officiers, environnés d'un grand nombre de Gentilshommes, lui firent un accueil fort civil, & lui demanderent ce qui l'amenoit, comme s'ils l'eussent ignoré. Il leur repondit » qu'il » venoit de la part du Roi de Brama, Seigneur de Tangu, pour communiquer au *Saint* Calaminham des secrets d'une haute importance. Ensuite, leur ayant montré la Lettre, ils y corrigerent quelques mots, qui n'étoient pas conformes au style ordinaire. Il leur fit voir aussi les presens, dont ils admirerent la richesse; sur-tout celle d'une chaîne d'or, & d'un harnois d'elephant couvert de pierreries, que les Lapidaires estimoient plus de six mille ducats (97). Ces Officiers mirent, à toutes les pieces, des cordons de soie torse, avec trois cachets de laque, comme un témoignage que la lettre & les presens pouvoient être reçus.

Ceremonies de l'entrée.

Le même jour, nous vimes arriver un Député du premier Ministre de l'Etat, qui apportoit à l'Ambassadeur tou-

Curiosités que l'Auteur visite.

(97) Pages 800 & précedentes.

tes

tes sortes de rafraîchissemens, & qui venoit le prier de suspendre sa marche pendant neuf jours. C'étoit un intervalle dont les Officiers du Calaminham avoient besoin pour leurs préparatifs. On nous le fit employer à divers amusemens, tels que la chasse & la pêche, qui étoient suivis de grands festins, de de concerts de musique & de comedies. Cependant j'obtins de l'Ambassadeur, pour mes Compagnons & pour moi, la permission de visiter plusieurs curiosités du Pays, que les Habitans nous avoient vantées. On nous fit voir, aux environs de la riviere, des bâtimens fort antiques, des temples somptueux, de fort beaux jardins, des Châteaux bien fortifiés, & des maisons d'une structure singuliere. Notre principale admiration fut pour un Hôpital, nommé *Manicaforam*, qui servoit uniquement à loger les Pelerins. Il contenoit plus d'une lieue dans son enceinte. On y voyoit douze rues voutées, dont chacune étoit bordée de deux cens quarante maisons, c'est-à-dire, six vingt de chaque côté; toutes remplies de Pelerins étrangers, qui ne cessoient pas de se succeder pendant le cours de l'année. Ils y étoient non seulement bien logés, mais nourris fort abondamment

Manicaforam ou prison des Dieux.

MENDEZ PINTO.

pendant le jour, & servis par quatre mille Prêtres, qui vivoient dans six vingt Monasteres. Manicaforam signifie prison des dieux. Le Temple de cet Hôpital étoit fort grand. Il étoit composé de trois nefs, dont le centre étoit une Chapelle de forme ronde, environnée de trois balustres de laiton; avec deux portes, sur chacune desquelles on remarquoit un gros marteau de même metal. Cette Chapelle renfermoit quatre vingt Idoles, des deux sexes, sans y comprendre quantité d'autres petites divinités qui étoient prosternées devant les grandes. Celles-ci étoient debout, mais toutes attachées à des chaînes de fer, avec de gros colliers; & quelques-unes, avec des menottes. Les petites, qui étoient presqu'étendues par terre, étoient attachées six à six, par la ceinture, à d'autres chaînes plus deliées. Au-tour des balustrades, deux cens quarante quatre figures de bronze, rangées en trois files, avec des hallebardes & des massues sur l'épaule, sembloient servir de gardes à tous ces dieux captifs. Les Nefs étoint traversées, aux environs de la Chapelle, de plusieurs verges de fer, sur lesquelles étoient quantité de flambeaux, chacun de dix lumignons, vernissés à la maniere des

Indes, comme les murs & tous les autres ornemens du Temple, en témoignage de deuil pour la captivité des dieux (98). MENDEZ PINTO.

Dans l'étonnement de ce ſpectacle, nous en demandames l'explication aux Prêtres. Ils nous dirent qu'un Calaminham, nommé *Xixivarom Melitay*, qui avoit regné glorieuſement ſur cette Monarchie pluſieurs ſiecles auparavant (99), s'étant vû menacé par une ligue de vingt ſept Rois, les avoit vaincus dans une ſanglante bataille, & leur avoit enlevé tous leurs dieux. » C'étoit » cette multitude d'Idoles que nous pa» roiſſions admirer. Depuis cette gran» de guerre, les vingt ſept Nations » étoient demeurées tributaires des Ca» laminhams, & leurs dieux portoient » des chaînes. Il s'étoit repandu beau» coup de ſang dans un ſi long eſpace, » par les revoltes continuelles de tant » de peuples, qui ne pouvoient ſup» porter cette humiliation. Ils ne ceſ» ſoient pas d'en gemir; & chaque an» née, ils renouvelloient le vœu qu'ils » avoient fait de ne célebrer aucune » fête & de n'allumer aucune lumiere

Hiſtoire de cet établiſſement.

(98) Page 802.

(99) Il y avoit, ſuivant l'Auteur, ſept mille trois cens vingt lunes, qui font, dit-il, ſix cens dix années de la ſupputation commune.

MENDEZ PINTO.

» dans leurs Temples, jufqu'à la déli- » vrance des objets de leur culte. Cette » querelle avoit fait perir plus de trois » millions d'hommes. Ce qui n'empê- » choit pas que les Calaminhams ne » fiffent honorer les dieux qu'ils avoient » vaincus, & ne permiffent à leurs an- » ciens adorateurs de venir en peleri- » nage dans ce lieu. Nous apprimes auffi, des mêmes Prêtres, l'origine du culte que les Payens des Indes rendent à *Qúiay-Nivandel*, dieu des batailles. C'étoit dans un champ, nommé Vitau, que le Calaminham, Vainqueur des vingt fept Rois, avoit détruit toutes leurs forces. Après le combat, ce dieu s'étoit préfenté à lui, affis dans une chaife de bois, & lui avoit ordonné de le faire reconnoître pour le dieu des batailles, plus grand que tous les autres dieux du Pays. » De-là vient que dans » toutes les Indes, lorfqu'on veut per- » fuader quelque chofe qui paroît au- » deffus de la foi commune, on jure » par le Saint Quiay-Nivandel, dieu » des batailles du Champ de Vitau (1).

Temple d'Urpanefendo, & fes fales facrifices.

De ce Temple, la curiofité nous conduifit dans un autre, nommé *Urpanefendo*, qui n'eft fervi que par des femmes, toutes filles de Princes & des premiers

(1) Pages 803 & 804.

Seigneurs du Royaume. Elles y sont vouées dès l'enfance, pour y faire le sacrifice de leur honneur à l'Idole; sans quoi, elles ne trouveroient pas un homme de qualité qui voulût les épouser. Cet impur sacrifice se fait avec une dépense incroyable pour les familles. L'Idole Urpanesendo est d'argent. Elle habite une Chapelle dorée, où elle est assise sur un Autel, environné d'un grand nombre de chandeliers précieux, dont les cierges ont six lumignons. Autour de l'Autel, plusieurs belles statues de femmes paroissent adorer l'Idole, les genoux pliés & les mains levées. On nous dit que c'étoient les saintes ames de quelques jeunes filles, qui avoient fini leurs jours dans le Temple; honneur qui se repand sur leurs familles & qui passe dans le Pays pour une rare distinction. On nous assura que le revenu annuel de cette Idole montoit à trois cens mille ducats, sans y comprendre les offrandes, & les riches ornemens qui s'y accumulent à l'occasion des sacrifices. Dans la même enceinte, on voit un grand nombre de maisons, où se renferment quantité de vieilles femmes, la plûpart fort riches, qui veulent mourir au service de l'Idole, & qui lui donnent souvent tout leur

MENDEZ PINTO.

MENDEZ PINTO.

bien. On en comptoit alors plus de cinq mille (2).

Rencontre d'une femme Portugaise.

Nos guides nous firent voir ensuite plusieurs caravanes, qui venoient chaque jour en pelerinage au Temple de Manicaforam. Ces troupes d'Etrangers étoient de cent, de deux cens, & quelquefois de cinq cens personnes, qui formoient d'abord une espece de camp sur le bord de la riviere. Le hasard nous y fit rencontrer une femme Portugaise. Nous n'avions rien vû qui nous eût causé plus d'étonnement. Elle nous apprit, les larmes aux yeux, » qu'elle étoit » veuve d'un de ces pelerins Indiens, » après avoir été sa femme, l'espace de » vingt trois ans; que la crainte d'être » punie de ce mariage l'avoit empêchée » jusqu'alors de retourner parmi les » Chrétiens; mais qu'elle prioit le Ciel » de la faire arriver, avant sa mort, » dans quelque pays où son repentir » pût expier ses fautes; & que malgré » le pelerinage qu'elle avoit entrepris à » l'honneur du diable, elle ne laissoit » pas d'être toujours Chrétienne. Nous demeurames assez surpris de cette nouveauté; & chacun de nous lui ayant fait de vives exhortations, elle promit de partir avec nous pour Timplam, &

(2) Pages 805 & 806.

de nous ſuivre à Pegu, pour faire voile à Coromandel & ſe retirer à Saint-Thomé. Elle s'y engagea même par un ſerment; & nous la quittames, dans la perſuaſion qu'elle ne manqueroit pas d'ardeur pour nous rejoindre. Cependant, nous l'attendimes en vain, & nous ne fimes pas des efforts moins inutiles pour la retrouver (3).

MENDEZ PINTO.

Entrée de l'Ambaſſadeur à Timplam.

Après avoir laiſſé à l'Ambaſſadeur le temps de ſe repoſer pendant neuf jours, un des Gouverneurs de Timplam, diſtingué par le titre de *Campanogrem*, vint le prendre avec une Flotte de quatre-vingt barques, qui ſe nomment *Seros & Laulées*, remplies d'une ſuite nombreuſe & richement vétue. Nous partimes au bruit d'une infinité d'inſtrumens mal accordés, tels que des cloches, des tambours & des cornets. Cette barbare muſique ne ceſſa point juſqu'à la Ville, qui n'étoit éloignée que d'une lieue. Nous y arrivames à midi. En abordant au premier Quai, qui ſe nommoit *Campalarraja*, nous fumes reçus par une multitude innombrable d'Habitans, & par quelques troupes regulieres, ſoutenues d'un grand nombre d'élephans, avec leurs chaires & leurs panoures. On offrit, à l'Am-

(3) Page 307.

MENDEZ PINTO.

baſſadeur, un élephant équipé d'une chaire & d'un harnois d'or. Cinquante ou ſoixante Bramas & ſes neuf Portugais, qu'il choiſit pour l'accompagner, monterent ſur des chevaux qu'on leur avoit amenés. Ses chariots précedoient, remplis d'une autre partie de ſes gens, qui faiſoient retenir leurs tymbales & leurs cloches d'argent, au milieu des acclamations du Peuple. On nous conduiſit dans cet ordre par differentes rues d'une longueur extraordinaire, dont neuf étoient bordées de baluſtres de laiton, de riches arcades, de chapiteaux dorés, & de grandes cloches de métal, qui ſonnoient les heures du jour (4).

Palais du Calaminham.

Notre reception, dans la premiere Cour du Palais, eut tout l'éclat que j'ai deja repreſenté dans lesFêtes de l'Orient. Mais paſſant ſur tout ce qui ne rappelleroit que des images familieres, nous arrivames par une ſeconde Cour à la porte d'une grande ſalle, où nous fumes reçus par un oncle du Roi, & par un grand nombre de Seigneurs. *Monvagarvu*, c'eſt le nom que nous entendimes donner à ce Prince, avoit autour de lui douze enfans, vétus des plus riches étoffes, qui portoient une

(4) Page 809.

petite masse d'argent sur l'épaule, & des chaînes d'or passées deux ou trois fois sur la poitrine. Après quelques complimens, dans le style oriental, on nous fit monter un grand escalier, qui nous conduisit dans une fort longue salle. Nous la traversames, au milieu d'une nombreuse Noblesse, pour entrer dans une autre, où nous remarquames quatre Autels & differentes Idoles. De-là, nous passames dans une galerie, dont les ornemens n'étoient que des tablettes d'ébene, incrustées d'ivoire, & remplies de têtes humaines, audessous desquelles on lisoit les noms de ceux dont elles servoient à rappeller la memoire. C'étoient les têtes des grands hommes de la Nation. L'extrémité de la galerie offroit un Autel, entouré d'une triple balustrade d'argent, sur lequel on voyoit en même metal, les visages de treize Calaminhams, qui avoient le plus contribué à l'établissement de l'Empire (5).

MENDEZ PINTO.

Céremonies de la reception de l'Ambassadeur.

En sortant de cette galerie, nous passames sur un grand pont, bordé de balustres & d'arcades, où rien ne nous parut plus noble & plus majestueux que des écus d'armes semés de devises d'or, qui remplissoient le vuide de

(5) Page 812.

MENDEZ PINTO.

chaque arcade, avec de gros globes d'argent pour tymbres. Ce pont étoit terminé par un grand édifice, dont nous trouvames les portes fermées. Nous heurtames quatre fois, sans recevoir aucune reponse; céremonie à laquelle on paroissoit attacher beaucoup de grandeur. Enfin, une cloche, qu'on sonna comme à la hâte, fit ouvrir la porte par une femme d'environ cinquante ans, accompagnée de six petites filles en habits fort riches, qui portoient sur leurs épaules de petits baubriers étoilés, & de petits cimeterres tout couverts de plaques d'or. La vieille Dame ayant demandé, à Monvagarvu, pourquoi il avoit sonné, ce Prince lui repondit, avec beaucoup de respect, qu'elle voyoit un Ambassadeur du Roi de Brama, qui venoit pour traiter, avec le Calaminham, de plusieurs affaires importantes. Elle parut faire peu d'attention à cette reponse; ce qui fut d'autant plus surprenant pour nous, qu'elle devoit connoître l'oncle du Roi. Mais une des six jeunes filles qui l'accompagnoient repliqua pour elle, » qu'on alloit sçavoir si l'heure étoit commode » pour baiser les pieds du Thrône, & » pour avertir le Seigneur du monde de » l'arrivée d'un Ambassadeur étranger,

La porte fut auſſi-tôt fermée, & demeura quelques momens ſans s'ouvrir. Les ſix petites filles reparurent ſans la vieille ; mais elles amenoient à ſa place, un jeune garçon de neuf à dix ans, qui portoit ſur la tête une ſorte de mitre, & ſur l'épaule une maſſe d'or en forme de Sceptre. Il parut faire auſſi peu d'état que la vieille, de l'oncle du Roi & des Seigneurs du pays. Mais prenant l'Ambaſſadeur par la main, avec un compliment fort civil, il lui dit que le Calaminham, informé de ſon arrivée, ſouhaitoit impatiemment de le voir & de l'entendre. Monvagarvu & quelques autres Seigneurs eurent auſſi la liberté d'entrer, pendant que tout le reſte du cortege fut laiſſé dehors. L'Ambaſſadeur, ne ſe voyant ſuivi d'aucun de ſes gens, regarda pluſieurs fois derriere lui, avec quelques marques de chagrin. Alors Monvagarvu, dont nous reconnûmes au fond que le pouvoir étoit indépendant de toutes ces formalités, donna ordre que la porte fût ouverte aux étrangers. Nous entrames auſſi-tôt avec les Bramas; mais il ſe mêla parmi nous quantité d'autres perſonnes, que les Huiſſiers, quoiqu'en grand nombre, ne purent arrêter par leurs

MENDEZ PINTO.

Délicieux Jardin.

menaces & par leurs coups (6).

On nous fit traverser quelques salles, & passer de-là par le milieu d'un jardin, où les richesses de l'art & de la nature étoient repandues avec une admirable profusion. Les allées étoient bordées de balustres d'argent. Tous les parfums de l'Orient paroissoient réunis dans les arbres & les fleurs. Je n'entreprendrai point la description de l'ordre qui regnoit dans ce beau lieu, ni celle d'une varieté d'objets dont je n'eus la vue qu'un moment; mais tout fut un enchantement pour mes yeux. Plusieurs jeunes femmes, aussi éclatantes par leur beauté que par la richesse de leur parure, s'exerçoient au bord d'une fontaine, les unes à danser, d'autres à jouer des instrumens, quelques unes à faire des tresses d'or ou d'autres ouvrages (7). Nous passames, trop rapidement pour ma curiosité, dans une vaste antichambre où les premiers Seigneurs de l'Empire étoient assis, les jambes croisées, sur de superbes tapis. Ils reçurent l'Ambassadeur avec beaucoup de céremonies, quoique sans quitter leur place. Au fond de cette antichambre, six Huissiers, avec leurs

(6) Page 813.
(7) *Ibidem.*

masses d'argent, nous ouvrirent une porte dorée, par laquelle on nous introduisit dans une espece de Temple. MENDEZ PINTO.

Salle du Thrône.

C'étoit enfin la chambre du Calaminham. Nos premiers regards tomberent sur lui. Il étoit assis sur un Trône majestueux, environné de trois balustres d'or. Douze femmes d'une rare beauté, assises sur les degrés du Thrône, jouoient de diverses sortes d'instrumens, qu'elles accordoient au son de leur voix. Sur le plus haut degré, c'est-à-dire, au-tour du Monarque, douze jeunes filles étoient à genoux, avec des Sceptres d'or à la main. Une autre, qui étoit debout, le rafraichissoit d'un éventail. En bas, la chambre étoit bordée par cinquante ou soixante vieillards, qui portoient des mitres d'or sur la tête, & qui se tenoient debout contre le mur. En divers endroits, quantité de belles femmes étoient assises sur de riches tapis. Nous jugeames qu'elles n'étoient pas moins de deux cens (8). Après tant de magnifiques spectacles que j'avois vus dans l'Asie, la merveilleuse structure de cette chambre, & la majesté de tout ce qui s'y presentoit, ne laissa pas de me causer un veritable étonnement. L'Ambassadeur, discou-

(8) Page 817.

MENDEZ PINTO.

rant enſuite avec nous des merveilles de ſa reception, nous dit qu'il ſe garderoit bien de parler au Roi ſon maître de la magnificence qui environnoit la perſonne du Calaminham, dans la crainte de l'affliger, en diminuant l'idée qu'il avoit de ſa propre grandeur (9).

Comedie, jouée devant le Calaminham & l'Ambaſſadeur.

Les céremonies de la ſalutation, & celles du compliment & de la reponſe, ne m'offrirent rien dont je n'euſſe deja vû des exemples; mais il me parut tout-à-fait nouveau, qu'après une harangue de cinq ou ſix lignes, & une reponſe encore plus courte, tout le reſte de l'Audience fût employé en danſes, en concerts, & en comedies. Après quelque prélude des inſtrumens, cette fête commença par une danſe de ſix femmes âgées avec de jeunes garçons, qui fut ſuivie d'une autre danſe de ſix vieillards avec ſix petites filles; biſarrerie que je ne trouvai pas ſans agrément. Enſuite, on joua pluſieurs comedies (10), qui

(9) *Ibidem.*

(10) L'Auteur, ayant été fort attentif à la premiere Comedie, en conſerva le ſujet dans ſa memoire, & le rapporte comme un eſſai du goût des Indiens. » Elle fut » jouée, dit-il, par douze » femmes grandement bel» les. Parut ſur le théâtre » un grand monſtre de » mer, tenant en ſa gueu» le la fille d'un Roi, qu'il » engloutit publiquement: » ce que voyant les douze » femmes, les larmes leur » en vinrent aux yeux, &

furent représentées avec un appareil si riche & tant de perfection, qu'on ne

MENDEZ PINTO.

» s'en allerent en diligence en un Hermitage qui » étoit au pied d'une montagne, d'où elles retournerent avec l'Hermite, » lequel faisoit à sa mode » de grandes prieres à » *Quiay-Paturen*, Dieu de » la mer, à ce qu'il eût à » jetter ce monstre en la » plage, afin d'ensevelir » cette Demoiselle selon » que sa qualité le requeroit. Il lui fut repondu » par le dieu, que les douze femmes qui étoient-» là eussent à changer » leurs gemissemens & » leurs plaintes en concerts de musique, qui » fussent agréables à ses » oreilles, & qu'il commanderoit à la mer » qu'elle jettât incontinent le poisson sur le » rivage, qu'il leur livreroit mort entre les » mains. Alors vinrent sur » le théâtre, par maniere » d'intermede, six petits » enfans avec des aîles & » des couronnes d'or sur » la tête, de même façon » que nous avons accoutumé de peindre les Anges, & tout nuds par le » corps, qui s'étant mis » à genoux devant elles » leur donnerent trois harpes & trois violes, & » leur dirent que Quiay-Paturen leur envoyoit » du Ciel de la lune ces » instrumens, afin de s'en » servir à endormir le » poisson de la mer. Ces » douze femmes prirent » incontinent ces instrumens avec de grandes » céremonies, & commencerent d'en jouer » avec un ton si lamentable & si triste & une si » grande abondance de larmes, que quelques Seigneurs de ceux qui étoient dans la chambre » en repandirent aussi. » Là-dessus, comme elles eurent continué leur » musique environ un demi-quart d'heure, elles » virent sortir de dessous » la mer le poisson qui » avoit mangé la fille du » Roi, lequel, comme » s'il eût été étourdi, s'en » s'en vint peu à peu rendre sur la rive où étoient » ces douze belles musiciennes; ce qui fut fait » si proprement & si au » naturel, que pas un des » assistans ne pouvoit s'imaginer que ce fût une » fable, mais bien une verité. A même-temps, » une des douze portant » la main sur un poignard » qu'elle avoit à son côté, » en éventra le poisson, » & hors de son corps » elle en tira l'Infante » toute vive, qui se mit

MENDEZ PINTO.

peut rien s'imaginer de plus agréable. Vers la fin du jour, le Calaminham se retira dans ses appartemens intérieurs, accompagné seulement de ses femmes. Monvagarvu conduisit l'Ambassadeur jusqu'à la derniere salle, & le remit entre les mains du Campanogrem & des autres Officiers.

Observations de l'Auteur à Timplam.

Notre sejour à Timplam dura trente deux jours, pendant lesquels nous fumes traités avec autant de civilité que d'abondance. Le temps que mes Compagnons donnoient à leurs amusemens, je l'employois avec une satisfaction extrême à visiter de somptueux édifices, & des Temples qui me ravissoient d'admiration (11). Je n'en vis pas de plus magnifique que celui de Quiay-*Pimpocau*, Dieu des malades ; & j'ai deja fait remarquer que la piété de ces Peuples se porte en particulier au soulagement des infirmités humaines. Là servent continuellement des milliers de Prêtres, vétus de robbes grises, avec

» à danser au son des instrumens. Puis elle s'en » alla baiser la main au » Calaminham, qui la » reçut avec beaucoup » d'honnêteté & la fit seoir » près de lui. Or, on di- » soit que cette jeune fille » étoit sa niece, fille d'un » sien frere. Pour le re- » gard des douze autres, » elles étoient toutes filles » de Princes & des plus » grands Seigneurs du » pays, dont les peres & » les freres étoient là pre- » sens. *Pages* 819 & 820.

(11) Page 821.

une ſorte d'étole de damas rouge, qui ſe retrouſſe ſous le bras. Cet habillement eſt commun à tous les Prêtres de leur Secte; mais ceux du Temple de Pimpocau, paſſant pour les plus éclairés de l'Empire, ſont diſtingués par des cordons jaunes qui leur ſervent de ceinture, & par le titre de *Sigiputons*, qui ſignifie *Hommes parfaits*. L'Ambaſſadeur les viſita cinq ou ſix fois, autant pour s'inſtruire de leur doctrine, que pour admirer l'ordre & la beauté de leur Monaſtere. Il porta, au Pegu, un gros volume de leur religion, dont le Roi de Brama fut ſi ſatisfait, qu'il la fit prêcher dans tous les Temples de ſes Etats, où elle s'obſerve encore aujourd'hui (12).

(12) ,, De ce Livre, ,, dit l'Auteur, j'en apportai une verſion en ce ,, Royaume de Portugal, ,, qu'un Florentin emprunta de moi; & depuis, ,, comme je le voulus r'avoir, il me dit qu'il étoit ,, perdu. Toutefois, à ce ,, que j'ai ſçu depuis, il ,, l'emporta à Florence & ,, le preſenta au Duc de ,, Toſcane, qui commanda qu'il fût imprimé ,, ſous ce titre, *Nouvelle* ,, *croyance des Payens du* ,, *bout du monde*. Page 322. Cet Ouvrage de l'Auteur a ſans doute été publié en Italien. On apprend ici que la Religion des Sigiputons étoit à peu près celle des Juifs; c'eſt-à dire, qu'à l'exception de quelque mêlange fabuleux, ils admettoient la création depuis quatre-vingt deux mille lunes, le Paradis terreſtre, le peché originel, le déluge, & toute la doctrine de l'ancien Teſtament. Ils racontoient qu'anciennement, un homme, qui ſe nommoit *Tomé Modeliar*, avoit été mis à mort dans une autre Ré-

MENDEZ PINTO.

A l'égard du Calaminham & de ſon Empire, je donnerai d'autant moins d'étendue á mes obſervations, que je veux les reſſerrer dans les bornes de mes lumieres.

Idées des Etats du Calaminham.

Le Royaume de Pegu, qui n'a pas plus de cent quarante lieues de circuit, eſt environné par le haut (13) d'une grande chaîne de montagnes, nommées *Pangacirau*, qui ſont habitées par la Nation des Bramas, dont le pays a quatre-vingt lieues de largeur ſur environ deux cens de longueur. C'eſt au-de-là de ces montagnes, qu'il s'eſt formé deux grandes Monarchies; celle du Siamon, & celle du Calaminham. On donne à la ſeconde plus de trois cens lieues, dans les deux dimenſions de la longueur & de la largeur; & l'on prétend qu'elle eſt compoſée de vingt ſept Royaumes, dont tous les Habitans n'ont qu'un même langage. Nous y vimes pluſieurs belles Villes, & le pays nous parut extrêmement fertile. La Capita-

gion des Indes, pour avoir prêché que Dieu s'étoit fait homme, & qu'il avoit ſouffert le dernier ſupplice pour le genre humain; que cette doctrine n'avoit pas laiſſé de ſe faire un Parti dans les Etats du Calaminham; mais qu'enſuite elle avoit été reprouvée, parce qu'elle faiſoit mourir Dieu ſur une croix. *Ibidem.* Pages 826 & 827.

(13) Page 840. L'Auteur le met à ſeize degrés du Sud.

le, qui est la residence ordinaire du Calaminham, porte aux Indes le nom de Timplam. Elle est située sur une grande riviere, nommée *Bituy*. Ses fortifications consistent dans un fossé très large, qui baigne le pied d'un mur de pierre de taille, avec un Château & de hautes tours à chaque porte. Quelques Marchands nous assurerent que le nombre des maisons est d'environ quatre cens mille, mais la plûpart d'un ou de deux étages; quoique fort bien bâties, sur-tout celles de la Noblesse & des Marchands. Celles des Seigneurs sont separées par de vastes enclos, qui contiennent des jardins, des vergers, de grands étangs, & tout ce qui peut servir aux délices de la vie. On comptoit dans la Ville & dans lieux voisins, à la distance d'une lieue, deux mille six cens Pagodes, dont quelques-unes sont riches & somptueuses. Les autres, à la verité, ne sont que des petites maisons ou des Hermitages. On y distingue jusqu'à vingt quatre sortes de Prêtres, qui sont attachés à differentes doctrines, sur-tout dans les sacrifices & les céremonies (14).

(14) Lorsqu'ils éternuent, dit l'Auteur, ils font le signe de croix comme nous, en disant dans leur langue, *Le Dieu de la verité est trois & un :* d'où

MENDEZ PINTO.

Commerce de Timplan.

Le Commerce eſt conſiderable, à Timplam, & s'exerce avec beaucoup de liberté pendant les Foires. Elles attirent quantité d'Etrangers, qui apportent leurs richeſſes en échange pour celles du Pays ; & cette communication y fait trouver toutes ſortes de marchandiſes. On n'y voit point de monnoie d'or ni d'argent. Tout ſe vend ou s'achete au poids des catis, des taels, des mazes & des conderins (15).

Forces & revenus du Calaminham.

La Cour eſt faſtueuſe. La Nobleſſe, qui eſt riche & polie, ſe fait honneur de contribuer par ſa dépenſe à la grandeur du Monarque. On y voit toujours pluſieurs Capitaines étrangers, que le Calaminham s'attache par de groſſes penſions. Il n'a jamais moins de ſoixante mille chevaux & de dix mille elephans au-tour de ſa perſonne. Les vingt ſept Royaumes, dont l'Etat eſt composé, ſont gardés par un prodigieux nombre d'autres troupes, diviſées en ſept cens Compagnies, dont chacune doit être formée, ſuivant leur inſtitution, de deux mille hommes de pied, de cinq cens chevaux & de quatre-vingt elephans. Le revenu imperial

l'on peut conclure que ces Peuples ont eu quelque connoiſſance du Chriſtianiſme. *Page* 835.

(15) Page 833.

monte à vingt millions d'or, sans y comprendre les presens annuels des Princes & des Seigneurs. L'abondance est repandue dans toutes les conditions. Les Gentilshommes sont servis en vaisselle d'argent, & quelquefois d'or. Celle du Peuple est de Porcelaine ou de laiton. Tout le monde est vêtu, en Eté, de satin, de damas, & de taffetas rayés, qui viennent de Perse. En Hyver, ce sont des robbes doublées de belles peaux. Les femmes sont fort blanches, & d'un excellent naturel. En general, le caractere des Habitans est si doux, qu'ils connoissent peu les querelles & les procès. Tous leurs différends sont terminés par les Chefs de quartier; ou, s'il s'en éleve dans les conditions superieures, on s'en remet au jugement de quelques Religieux, qui s'assemblent pour former une espece de Tribunal, d'où l'unique appel est au *Queitor*, Intendant suprême de la Justice. Le gouvernement n'est pas moins simple dans les Provinces. Elles sont commandées par des Officiers de la Cour, dont chacun jouit d'une égale autorité dans son département, & juge sans appel tous les différends du Peuple (16).

MENDEZ PINTO.

(16) *Ibidem*, & pages précedentes.

MENDEZ PINTO.

Retour & route de l'Ambassadeur de Brama.

L'Ambassadeur, après avoir reçu des Lettres & des presens pour le Roi son Maître, partit de cette Cour le 3 de Novembre 1546, accompagné de quelques Seigneurs, qui avoient ordre de le conduire jusqu'à *Pridor*. Ils prirent congé de lui dans un grand festin. Dès le même jour, ayant quitté cette ville, pour nous embarquer sur la grande riviere de *Bituy*, nous allames passer la nuit dans un Monastere de *Quiay-Jarem*, *Dieu des Mariés*, qui est situé sur la rive au milieu d'une belle plaine, où l'on découvre quantité de riches édifices. De-là, continuant de descendre pendant sept jours, nous arrivames dans une Ville, nommée *Pavel*. L'Ambassadeur y fut arrêté trois jours par la richesse du commerce, qui lui donna occasion d'acheter diverses curiosités, qu'on y apporte par caravanes, de certaines contrées fort éloignées (17).

Ville de Pavel. Recits étranges de l'Auteur.

(17) Ici Pinto raconte des choses si extraordinaires, qu'elles justifieroient ses Censeurs, s'il n'avertissoit qu'il parle sur le temoignage d'autrui. Cependant comme j'ai entrepris, dans cet extrait, de faire connoître le caractere d'un si fameux Voyageur, je me crois obligé de donner place dans une Note à quelques traits de son recit, pour éviter le soupçon de l'avoir traité avec trop de faveur.

,, Quelques Marchands, ,, dit-il, nous assurerent ,, qu'ils venoient d'une ,, Province nommée *Frioucaranja*, & qu'au-de-la ,, d'icelle il y avoit certains Peuples qu'ils appelloient *Calogens* &

De Pavel, nous deſcendimes, en deux jours, au village de *Luncor*, ce-

,, *Funcaos*, hommes baſanés & grands archers, qui ont les pieds tout ronds comme des bœufs, mais les mains comme les autres hommes, ſi ce n'eſt qu'ils les ont fort velues. Ils ſont d'un naturel enclin à la cruauté; & tout au bas de l'épine du dos, ils ont une louppe de la groſſeur des deux poings. Leur demeure eſt en des montagnes fort hautes & rudes, dans leſquelles il y a de profondes foſſes, où durant les nuits d'hiver on entend quelquefois de cris & des gemiſſemens effroyables. On nous dit encore que non loin de ces Peuples, il y en avoit d'autres, nommés *Calouhos*, *Timpatez*, & *Bugems*, & d'autres auſſi plus éloignés, qui ſe nommoient *Oqueus* & *Magores*, leſquels ſe nourriſſent de la chaſſe qu'ils font des bêtes ſauvages, qu'ils mangent crues; enſemble de toutes ſortes d'animaux venimeux, comme lezards, ſerpens, & couleuvres; laquelle chaſſe ils font ordinairement, montés ſur des animaux auſſi grands que des chevaux, qui ont trois cornes ou pointes au milieu de la tête, les pieds gros & courts, & au milieu du dos un rang d'épines, ou d'arrettes, dont ils piquent quand ils s'irritent; & tout le reſte du corps eſt celui d'un grand lezard: joint qu'ils ont ſur le col, en lieu de crin, d'autres épines beaucoup plus longues & plus groſſes que celles du dos, & dans les jointures des épaules, des aîles courtes, en façon de nageoires de poiſſon, dont ils volent comme en ſautant de la longueur de vingt cinq & trente pas. Ces animaux s'appellent *Banazas*, ſur leſquels ces Peuples ſauvages ſe donnent entrée dans les terres de leurs ennemis, avec qui ils ont continuelle guerre. Quelques-uns leurs payent tribut de ſel, qui eſt ce qu'ils eſtiment le plus, à cauſe de la neceſſité qu'ils en ont, pour être fort éloignés de la mer.

,, Nous parlames encore à d'autres Marchands, nommés *Bumioens*, qui habitent en de hautes montagnes, où il y a des mines d'alun, & quantité de paſtel. De cette Nation, nous en

MENDEZ PINTO.

lebre par son benjoin, qui se transporte aux Royaumes de Pegu & de Siam. En-

» vimes une troupe qui » conduisoit plus de deux » mille bœufs, sur les-» quels ils avoient des bâts » à notre maniere, & s'en » servoient à porter leurs » marchandises. Ces hom-» mes étoient fort grands, » & avoient les yeux la » barbe à la Chinoise. » Nous en vimes d'autres » aussi qui avoient d'assez » longues barbes, le vi-» sage semé de lentilles, » les oreilles & les narines » percées ; & dans les » trous, de petits fils d'or, » faits en agrafes. Ceux-ci » s'appelloient *Gynopha-» ges*. & leur Province, » *Surobosoy*, lesquels, par » dedans les montagnes » de Lanhos, sont bornés » du Lac de Chiamnay: & » de ceux-ci, les uns sont » vétus de peaux velues, » & les autres de cuir » bronzé. Ils vont ordi-» nairement pieds nuds & » la tête découverte. On » nous dit qu'ils avoient » de grandes richesses, & » que tout leur trafic étoit » en argent, dont ils » avoient quantité. Nous » parlames encore à une » autre sorte de Mar-» chands, appellés *Tupa-» roens*, qui sont bazanés, » grands mangeurs, & fort » addonés aux voluptés » de la chair. Ils nous fi-,, rent une reception bien ,, meilleure que tous les ,, autres, & nous traite-,, rent en festin : & parce ,, qu'un des nôtres, nom-,, mé *François Temudez*, ,, leur fit un défi à boire, ,, tenant cela pour un ,, grand affront, ils firent ,, durer le festin plus long-,, temps, pour recouvrer ,, leur honneur. Mais le ,, Portugais les attaqua si ,, vettement, vingt qu'ils ,, étoient, qu'il les ren-,, versa, & lui demeura ,, fort sain. Comme ils fu-,, rent desenyvrés, leur ,, Capitaine, en la mai-,, son duquel s'étoit fait ,, le festin, appella tous ,, les siens, qui étoient ,, plus de trois cens, & ,, malgré qu'en eût le Por-,, tugais, il le fit monter ,, sur un élephant, & ,, promener par la Ville, ,, accompagné de gens qui ,, le suivoient au son des ,, instrumens & chan-,, toient ses louanges. ,, Ayant fait une quête ,, pour lui, ils amasse-,, rent plus de deux cens ,, taels en lingots d'ar-,, gent, qu'ils lui donne-,, rent.

,, Ensuite de ceux-ci ,, nous vimes d'autres ,, Marchands fort blancs, ,, nommés *Pavilans*, ,, grands archers & bons

suite,

MENDEZ PINTO.

ſuite, après neuf jours de navigation, pendant leſquels nous vimes ſur les deux rives quantité de belles Villes, nous entrames dans une autre riviere, nommée *Ventrau*, ſur laquelle nous continuames notre voyage juſqu'à *Penanchim*, premier bourg du Royaume de *Janguma*. De-là, nous arrivames le ſoir *aux Rauditens*, deux fortes Places du Prince de *Poncanor*. Cinq jours après, nous abordames au Port d'une grande Ville, nommée *Magdaleu*, d'où nous paſſames dans le détroit de Madur; & cinq jours de plus nous firent arriver à

„ hommes de cheval. „ Ceux-ci nous dirent que „ leur pays ſe nommoit „ *Binagorem*, & qu'il „ étoit éloigné de Pavel „ environ deux cens lieues „ en remontant la rivie- „ re. Ils avoient beaucoup „ d'or en poudre, d'a- „ loes, d'étain, de cui- „ vre, de ſoie, & de ci- „ re, qu'ils donnoient en „ échange pour du poi- „ vre, du gingembre, du „ ſel & du riz. Comme „ nous leur demandames „ quelle étoit leur loi, & „ quelle divinité ils ado- „ roient, ils nous repon- „ dirent que leurs dieux, „ c'étoient le Soleil, le „ Ciel & les Etoiles, parce „ que ces beaux aſtres „ produiſoient tous les „ biens de la terre; & „ qu'au reſte, l'ame de „ l'homme n'étoit qu'un „ ſouffle qui finiſſoit par „ la mort du corps, & „ qui voltigeant enſuite „ dans l'air ſe mêloit avec „ les nues, juſqu'à ce que „ venant à ſe refoudre en „ eau, il mouroit de re- „ chef, comme avoit fait „ le corps auparavant.

„ Ainſi, de la diverſité „ de ces Nations incon- „ nues que nous vimes à „ Pavel, il eſt aiſé d'infe- „ rer qu'il y a pluſieurs „ pays au monde qui ne „ ſont point encore dé- „ couverts, & dont nous „ n'avons point de con- „ noiſſance. *Ibidem*. Pa- „ ges 840 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

Mouchel, premiere place du Royaume de Pegu (18).

L'Ambassadeur est dépouillé par un Corsaire.

Mais, si près du terme, & dans un lieu de la dépendance du Roi de Brama, nous étions attendus par un malheur dont nous ne pouvions nous croire menacés. Un Corsaire, nommé *Chalagonim*, qui observoit peut-être notre retour, avec trente Seros bien équipés, nous attaqua pendant la nuit, & nous traita si mal jusqu'au jour, qu'après nous avoir tué cent quatre-vingt dix hommes, entre lesquels étoient deux Portugais, il enleva cinq de nos douze barques. L'Ambassadeur même eut le bras gauche coupé, dans ce combat, & reçut deux coups de fleches qui firent long-temps désesperer de sa vie. Nous fumes blessés aussi, presque tous; & le present du Calaminham fut enlevé dans les cinq barques, avec quantité de précieuses marchandises. Dans ce triste état, nous arrivames, trois jours après, à Martaban. L'Ambassadeur écrivit au Roi, pour lui rendre compte de son voyage & de son infortune. Ce Prince fit partir aussi-tôt une armée de six vingt Seros, qui rencontra le Corsaire, & qui le fit prisonnier, après avoir ruiné sa flotte. Cent Portugais, qui avoient

(18) Page 841.

MENDEZ PINTO.

été nommés pour cette expédition, revinrent chargés de richesses. On comptoit alors, au service du Roi de Brama, mille hommes de notre Nation, commandés par Antonio De-*Ferreira*, né à Bragance, qui recevoit du Roi douze mille ducats d'appointement.

Mort du Raulin de Mounay, & politique du Roi de Brama.

Ce fut dans cet intervalle qu'*Aixendono*, Raulin de Mounay, & comme souverain Pontife de toutes ces regions, mourut dans une vieillesse fort avancée (19). On lui fit de magnifiques funerailles, qui furent suivies de l'élec-

(19) » L'opinion qu'on „ avoit eue de sa sainteté „ fit cesser en un instant „ toutes les rejouissances „ publiques. Le Roi même se retira. Les portes „ & les fenêtres des maisons furent fermées. On „ ne vit dans les Temples „ qu'une foule de penitens, qui ne cessant de „ repandre des larmes, „ exercerent des mortifications si rigoureuses, „ que plusieurs en moururent. *Page* 844. Pinto donne plusieurs Chapitres à la description de la fête funebre & des ceremonies de l'élection. Il en couta au Roi la valeur d'un million de notre monnoie. Les Prêtres, qui assisterent au convoi du Raulin, étoient au nombre de trente mille. Six jeunes Gentilshommes se sacrifierent volontairement à l'honneur du mort, en buvant, dans un vase d'or, une liqueur jaune, qui les fit tomber sans vie avant qu'ils eussent achevé de l'avaller. Un Prêtre, oncle du Roi, ayant été choisi pour prêcher dans cette occasion, fit un discours si touchant, que le Roi pénetré de componction, jura publiquement sur les cendres d'Aixendono, que pendant tout son regne, il ne chargeroit point ses Sujets de nouveaux impôts, & qu'il leur rendroit une exacte justice. *Page* 852. L'Isle de Mounay étoit un Domaine des Prêtres, & comme le centre de la Religion. *Voyez* ci-dessus, sa situation, dans la description d'Arrakan.

MENDEZ PINTO.

tion d'un ſucceſſeur. Toutes ces ceremonies furent honorées de la préſence du Roi, qui ne regardoit pas comme un objet peu important d'établir le reſpect pour la Religion dans ſes nouvelles conquêtes.

Malheureuſe expédition des Bramas.

Les lettres qu'il avoit reçues du Calaminham lui promettant un Ambaſſadeur, qui devoit être chargé de la concluſion du Traité, il ceſſa de compter, pour le Printemps prochain, ſur la diverſion qu'il avoit eſperée, & la conquête d'Ava fut renvoyée à d'autres temps. Mais il fit partir le Chaumigrem, ſon frere, avec une armée de cent cinquante mille hommes, pour faire le ſiege de *Savadi*, Capitale d'un petit Royaume, à cent trente lieues de Pegu vers le Nord. J'étois de cette expédition, à la ſuite du grand Thréſorier, avec les ſix Portugais qui me reſtoient encore pour compagnons d'eſclavage. Elle fut ſi malheureuſe, qu'après avoir été repouſſé pluſieurs fois, le Chaumigrem, découragé par ſes diſgraces, réſolut de porter la guerre dans les autres parties de l'Etat. Dioſoray, dont nous étions les eſclaves, reçut ordre d'attaquer, avec cinq mille hommes, un bourg, nommé *Valenty*, qui avoit fourni des vivres à la Ville aſſié-

gée. Cette entreprise n'eut pas plus de succès. Nous rencontrames, en chemin, un corps de Savadis beaucoup plus nombreux, qui taillerent nos Bramas en pieces.

L'Auteur & ses Compagnons prennent la fuite après un combat.

Dans cette affreuse déroute, j'eus le bonheur d'éviter la mort avec mes compagnons. Nous primes la fuite à la faveur des tenebres, mais avec si peu de connoissance des chemins, que pendant trois jours & demi nous traversames au hasard des montagnes fort désertes. De-là nous entrames dans une plaine marécageuse, où toutes nos recherches ne nous firent pas découvrir d'autres traces que celles des tigres, des serpens, & d'autres animaux sauvages. Cependant, vers la nuit, nous apperçumes un feu, du côté de l'Est. Cette lumiere nous servit de guide jusqu'au bord du grand Lac. Quelques pauvres cabanes, que nous ne pumes distinguer avant le jour, nous inspirerent peu de confiance pour les Habitans. Ainsi, n'osant nous en approcher, nous demeurames cachés jusqu'au soir dans des herbes fort hautes, où nous fumes la proie des sangsues. La nuit nous rendit le courage de marcher jusqu'au lendemain. Nous arrivames au bord d'une grande riviere, que nous suivimes l'es-

Embarras de leur route jusqu'à la mer.

MENDEZ PINTO.

pace de cinq jours. Enfin, nous trouvames, ſur la rive, une ſorte de petit Temple, ou d'Hermitage, dans lequel nous fumes reçus avec beaucoup d'humanité. On nous y apprit que nous étions encore ſur les terres de Savady. Deux jours de repos ayant reparé nos forces, nous continuames de ſuivre la riviere, comme le chemin le plus ſûr pour nous avancer vers les côtes maritimes. Le jour d'aprés, nous découvrimes le village de *Pomiſeray*, dont les Hermites nous avoient appris le nom: mais la crainte nous retint dans un bois fort épais, où nous ne pouvions être apperçus des paſſans. A minuit, nous en ſortimes pour retourner au bord de l'eau. Ce triſte & penible voyage dura dix ſept jours (20), pendant leſquels nous fumes reduits pour toute nourriture à quelques proviſions que nous avions obtenues des Hermites. Enfin, dans l'obſcurité d'une nuit fort pluvieuſe, nous découvrimes devant nous un feu, qui ne paroiſſoit éloigné que de la portée d'un fauconeau. Nous nous crumes près de quelque ville, & cette idée nous jetta dans de nouvel-

(20) On auroit ſupprimé ce petit détail, ſi les noms & les diſtances des lieux ne méritoient d'être conſervés. C'eſt une methode qu'on a toujours ſuivie.

MENDEZ PINTO.

les allarmes. Mais, avec plus d'attention, le mouvement de ce feu nous fit juger qu'il devoit être ſur quelque vaiſſeau qui cedoit à l'agitation des flots. En effet, nous étant avancés avec beaucoup de précaution, nous apperçumes une grande barque, & neuf hommes qui en étoient ſortis pour ſe retirer ſous quelques arbres, où ils préparoient tranquillement leur ſouper. Quoiqu'ils ne fuſſent pas fort éloignés de la rive, où la barque étoit amarrée, nous comprimes que la lumiere qu'ils avoient près d'eux & qui nous les faiſoit découvrir, ne ſe repandant pas ſur nous dans les tenebres, il ne nous étoit pas impoſſible d'entrer dans la barque & de nous en ſaiſir, avant qu'ils puſſent entreprendre de s'y oppoſer. Ce deſſein ne fut pas exécuté moins promptement qu'il n'avoit été conçu. Nous nous approchames doucement de la barque, qui étoit attachée au tronc d'un arbre & fort enfoncée dans la vaſe. Nous la mimes à nage avec nos épaules; & nous y étant embarqués ſans perdre un moment, nous commençames à ramer de toutes nos forces. Le courant de l'eau & la faveur du vent nous porterent, devant le jour, à plus de dix lieues. Quelques proviſions, que nous avions

Ils ſe ſaiſiſſent adroitement d'une Barque.

MENDEZ PINTO.

Secours qu'ils trouvent dans une Pagode.

trouvées dans la barque, ne pouvoient nous suffire pour une longue route; & nous n'en étions pas moins résolus d'éviter tous les lieux habités. Mais une Pagode, qui s'offrit le matin sur la rive, nous inspira plus de confiance. Elle se nommoit *Hinarel*. Nous n'y trouvames qu'un seul homme & trente sept Religieuses, la plûpart fort âgées, qui nous reçurent avec de grandes apparences de charité. Cependant nous la primes pour l'effet de leur crainte; surtout lorsque leur ayant fait diverses questions, elles s'obstinerent à nous repondre qu'elles étoient de pauvres femmes, qui avoient renoncé aux affaires du monde, par un vœu solemnel; & qui n'avoient pas d'autre occupation que de demander à *Quiay-Ponveday*, de l'eau pour la fertilité des terres. Nous ne laissames pas de tirer d'elles, du riz, du sucre, des feves, des oignons, & de la chair fumée, dont elles étoient fort bien pourvûes. Les ayant quittées le soir, nous nous abandonnames au cours de la riviere; & pendant sept jours entiers, nous passames heureusement entre un grand nombre d'habitations, qui se présentoient sur les deux bords (21).

(21) Pagès 874 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

Ils perdent leur Barque & se sauvent à la nage.

Mais il plut au Ciel, après nous avoir conduits parmi tant de dangers, de retirer tout-d'un-coup la main qui nous avoit soutenus. Le huitieme jour, en traversant l'embouchure d'un canal, nous nous vimes attaqués par trois barques, d'où l'on fit pleuvoir sur nous une si furieuse quantité de dards, que deux de nos compagnons furent tués des premiers coups. Nous ne restions que cinq. Il n'étoit pas douteux que nos ennemis ne fussent des Corsaires, avec qui la soumission étoit inutile pour nous sauver de la mort ou de l'esclavage. Nous primes le parti de nous précipiter dans l'eau, ensanglantés comme nous l'étions de nos blessures. Le desir naturel de la vie soutint nos forces jusqu'à terre, où nous eumes encore le courage de faire quelque chemin pour nous cacher dans les bois. Mais considerant bien-tôt combien il y avoit peu d'apparence de pouvoir resister à notre situation, nous regretames de n'avoir pas fini nos malheurs dans les flots. Deux de nos compagnons étoient mortellement blessés. Loin de pouvoir les secourir, le plus vigoureux d'entre nous étoit à peine capable de marcher. Après avoir pleuré long-temps notre sort, nous nous trainames sur le bord de la

MENDEZ PINTO.

riviere ; & ne connoiſſant plus le danger ni la crainte, nous reſolumes d'y attendre du haſard les ſecours que nous ne pouvions plus eſperer de nous mêmes.

Rencontre à laquelle ils doivent la vie.

Nos ennemis avoient diſparu. Mais le lieu qu'ils avoient choiſi pour nous attaquer étoit tout-à-fait deſert. Vers la fin du jour, nous vimes d'aſſez loin un bâtiment qui deſcendoit avec le cours de l'eau. Comme notre reſſource n'étoit plus que dans l'humanité de ceux qui le conduiſoient, nous ne formames pas d'autre deſſein que d'exciter leur compaſſion par nos cris. Ils s'approcherent. Dans la confuſion des mouvemens par leſquels nous nous efforçames de les attendrir, un de nous fit quelques ſignes de croix, qui venoient peut-être moins de ſa piété que de ſa douleur. Auſſi-tôt, une femme, qui nous regardoit attentivement, s'écria d'un ton qui parvint juſqu'à nous : » Jeſus ! voilà » des Chrétiens qui ſe rencontrent de» vant mes yeux ; & preſſant les Matelots d'aborder près de nous, elle fut la premiere qui deſcendit avec ſon mari. C'étoit une *Pegouane*, qui avoit embraſſé le Chriſtianiſme, quoique femme d'un Payen, dont elle étoit aimée tendrement. Ils avoient chargé ce Vaiſ-

ſeau de cotton, pour l'aller vendre à Coſmin. Nous reçumes d'eux tous les bons offices de la charité chrétienne. Cinq jours après, étant arrivés à Coſmin, Port maritime du Pegu, ils nous accorderent un logement dans leur maiſon. Nos bleſſures y furent panſées ſoigneuſement; & dans l'eſpace de quelques ſemaines, nous nous trouvames aſſez retablis pour nous embarquer ſur un Vaiſſeau Portugais, qui partoit pour le Bengale.

L'Auteur ſe rend à Goa.

Eu arrivant au Port de Chatigam, où le commerce de notre Nation étoit bien établi, je profitai du départ d'une Fuſte marchande qui faiſoit voile à Goa. Notre navigation fut heureuſe. Je trouvai, dans cette Ville, Dom Pedro-De-Faria, mon ancien protecteur, qui avoit fini le terme de ſon adminiſtration à Malaca. Son affection fut reveillée par le recit de mes infortunes. Il ſe fit un devoir de conſcience & d'honneur, de me rendre une partie des biens que j'avois perdus à ſon ſervice (22).

Il eſt recompenſé par Dom Pedro De-Faria.

(22) Page 876.



MENDEZ PINTO.

§ VI.

Suite des Avantures de Pinto & son retour à Lisbonne.

Motifs qui l'engagent dans de nouvelles cources.

LA generosité de Dom Pedro n'ayant point assez retabli mes affaires pour m'inspirer le goût du repos, je cherchai l'occasion de faire un nouveau Voyage à la Chine, & de tenter encore une fois la fortune dans un pays où je n'avois éprouvé que son inconstance. Je m'embarquai à Goa, dans une Jonque de mon Bienfaicteur, qui alloit charger du poivre dans les Ports de la Sonde. Nous arrivames à Malaca le jour qu'on y donnoit la sepulture à Ruy-Vaz-*Pereyra*, Gouverneur de cette Ville; & remettant bien-tôt à la voile, nous mouillames, dix sept jours après, dans la rade de Bantam, où le commerce des Portugais étoit florissant. Mais le poivre, que nous avions esperé d'y trouver en abondance, étoit si rare depuis quelques mois, que nous fumes obligés d'y passer l'hiver pour attendre une plus heureuse recolte. Ce delai nous rendit témoins de plusieurs grands évenemens.

Il arrive à Bantam.

Nous vimes arriver, à la Cour, un

MENDEZ PINTO.

Ambassade exercée par une femme.

femme veuve, nommée *Pombaya*, âgée d'environ soixante ans, qui venoit avec la qualité d'Ambassadrice, de la part du Pangaram, Empereur des Isles de Java, d'Angenie, de Baly & de Madure, pour avertir *Tagaril*, Roi de Bantam, & Vassal du Pangaram, comme tous les autres Rois de cette Monarchie (23), de se rendre, dans le terme

(23) *Voyez* ci-dessus, dans la Description de l'Isle de Java, & dans plusieurs Relations, les changemens qui firent perdre au Pangaran toute son autorité. Ici Pinto fait une observation qui ne se trouve dans aucun autre Voyageur: ,, C'étoit l'usage, ,, dit-il, des Rois de cette Isle, le traiter toutes ,, les affaires d'importance par l'entremise des ,, femmes. La raison qu'en ,, apportent les Habitans, ,, c'est que Dieu a donné ,, aux femmes plus de douceur, plus d'inclination ,, à la paix, & même plus ,, d'autorité qu'aux hommes, qui sont d'humeur ,, plus severe, & par consequent moins agréables ,, à ceux vers lesquels ils ,, son envoyés. Or, c'est ,, leur opinion que chacune de ces femmes, que ,, les Rois emploient en ,, matieres de consequence, doit avoit certaines ,, qualités pour bien faire ,, une Ambassade: ils disent premierement qu'il ,, ne faut pas qu'elle soit ,, fille, de peur que l'étant ,, elle ne vienne à perdre ,, l'honneur en sortant de ,, sa maison, & parce que ,, tout ainsi qu'elle contente un chacun par sa ,, beauté, elle pourroit ,, être aussi un motif de ,, discorde & d'inquietude ,, aux choses où l'union est ,, requise. Ils ajoutent à ,, cela, qu'il faut qu'elle ,, soit mariée, ou du moins ,, veuve, après un légitime ,, mariage; que si elle a ,, eu des enfans de son mari, il faut qu'elle les ,, ait allaités de sa propre ,, mammelle, alleguant ,, là-dessus, que celle qui ,, a des enfans & ne les ,, nourrit si elle peut, est ,, plutôt une mere charnelle, voluptueuse, & deshonnête, que non pas ,, une veritable mere, &c. ,, *Page* 878.

MENDEZ PINTO.

de six semaines, à Japara, où ce Prince faisoit de grands préparatifs pour la conquête du Royaume de Passarvan. Nhay Pombaya n'eut pas plûtôt fait déclarer son arrivée, que le Roi l'étant allé recevoir jusques sur son Vaisseau, la conduisit au Palais avec une pompe extraordinaire, & lui ceda son propre appartement. Elle passa peu de jours à Bantam. Le Roi s'étant hâté de donner ses ordres équipa une Flotte de quarante Vaisseaux, sur laquelle il embarqua sept mille combattans.

Pinto assiste au siege de Passarvan.

La plûpart des Portugais le suivirent dans cette expédition; moins conduits par la gloire ou par l'avidité du butin, que par l'esperance de se procurer à l'avenir des conditions plus avantageuses pour leur commerce. Je me laissai entraîner par l'exemple. Le siege de Passarvan fut entrepris avec beaucoup de vigueur: mais la valeur des assiegés fit repentir leurs ennemis d'avoir commencé la guerre. Après un grand nombre de furieuses sorties, qui diminuerent beaucoup l'armée du Pangaram, ce Prince ne paroissoit obstiné à pousser son entreprise que par le desespoir de ses pertes; lorsqu'il perdit la vie, à nos yeux, par un accident fort tragique.

MENDEZ PINTO.
Mort funeste du Pangaram de Java.

Il avoit toujours près de lui, suivant l'usage des Indes, un Page qui lui portoit du betel dans une boete d'or. Un jour que se trouvant échauffé par les disputes du Conseil, il demanda cette espece de rafraichissement, le Page, qui étoit derriere à quelque distance, l'entendit si peu, qu'il se fit repeter plusieurs fois le même ordre. Enfin, s'étant approché avec respect, il se mit à genoux pour implorer le pardon de son Maître, autant que pour remplir son office. Le Pangaram, sans aucune marque de colere, lui donna de la main un coup leger sur la tête, & badina même de sa lenteur, en lui demandant agréablement s'il étoit sourd? Ce jeune homme, qui n'avoit pas plus de douze ou treize ans, & qui étoit fils d'un des principaux Seigneurs de la Cour, se crut deshonoré par une avanture qu'il devoit regarder comme une faveur. Après avoir passé quelques momens à gemir, il prit la resolution de se venger; & s'avançant vers son Maître, dont personne n'étoit surpris de le voir approcher librement, il le frappa au cœur, d'un petit couteau qu'il portoit à sa ceinture. Le coup fut plus prompt, que notre zele pour l'arrêter. Nous ne le fumes pas même assez pour

MENDEZ PINTO.

ſoutenir le Pangoram, qui tomba preſque mort à nos pieds. Tous les ſecours ne purent lui conſerver plus de deux heures de vie. On ſe ſaiſit du Page, qui fut mis auſſi-tôt à la queſtion : mais il repondit avec une fermeté ſurprenante, » qu'il n'avoit rien fait qu'a- » vec déliberation, & pour ſe venger » du coup que le Roi lui avoit donné » ſur la tête, ſans conſiderer qu'il étoit » fils de *Pate Pondan*, Prince de Sur- » baya. Il fut empalé vif, & cet affreux châtiment n'eut pas le pouvoir de lui faire jetter un ſoupir. Son ſupplice parut juſte ; mais on ne porta pas le même jugement du malheur de ſon pere, de ſes trois freres, & de ſoixante deux de ſes parens, qui furent condamnés au même genre de mort. Une Sentence ſi rigoureuſe donna naiſſance à quantité de troubles (24).

Comment elle eſt vengée.

Cette fatale cataſtrophe d'un des plus grands Monarques de l'Aſie, devint utile, non ſeulement au Roi de Paſſarvan, qu'elle délivra du ſiege, mais à tous les Portugais qui avoient accompagné le Roi de Bantam, par l'occaſion qu'elle leur donna de rendre, aux Seigneurs du pays, un ſervice qui leur parut important. Il étoit queſtion

Embarras ſur ſa ſépulture, dont les Portugais tirent avantage.

(24) Page 398.

du corps du Pangoram, dont la ſépulture cauſoit beaucoup d'embarras au Conſeil. L'enſevelir dans la camp, c'étoit l'expoſer aux outrages de l'ennemi. Il n'étoit pas poſſible de le tranſporter à *Dema*, Capitale de ſon Empire & tombeau de ſes ancêtres, ſans l'expoſer à la corruption ; & ſuivant la loi de Mahomet, qui étoit celle des Seigneurs Javans, l'ame d'un corps corrompu ne pouvoit prétendre aux félicités de l'autre vie. Cette difficulté ayant fait naître de vives conteſtations, nous propoſames aux Seigneurs de mettre le corps dans une caiſſe de chaux & de camphre, & de tranſporter cette eſpece de cercueil dans une Jonque remplie de terre (25). Notre Conſeil fut applaudi, & nous valut plus de dix mille ducats, comme une juſte recompenſe du ſervice que nous rendions à l'Empire.

Nous primes peu d'interêt aux cruelles diviſions qui precederent l'élection d'un nouveau Pangoram. Le temps de la navigation ne fut pas plutôt arrivé, qu'ayant obtenu du Roi de Bantam la

(25) Pinto ſe rend juſtice en ajoutant : » Encore » que la choſe ne fût pas » ſi émerveillable d'elle-» même «, ſi ne laiſſa-t-elle pas de nous être très avantageuſe. *Page* 893.

liberté de remettre à la voile, nous partimes pour la Chine, comblés des bienfaits de ce Prince. Il joignit, à l'exemption des droits pour nos marchandises, un present considerable, qui nous produisit à chacun cent ducats, & trois cens aux héritiers de quatorze des nôtres, qui avoient perdu la vie au siege de Passarvan. Il nous permit aussi d'emmener un Portugais, nommé Jean Rodriguez, natif de *Penamocor*, que diverses avantures avoient jetté dans son Isle, & qui ayant embrassé depuis vingt trois ans la Religion des Bramines, se sentit disposé à nous suivre, pour rentrer dans l'Eglise Chrétienne. Ce Penitent se rendit ensuite à Malaca, où sa conversion parut d'autant plus sincere, qu'il ne fit pas difficulté de se soumettre à la loi qui lui fut imposée, de servir l'espace d'un an dans l'Hôpital des malades incurables; & sa mort, qui arriva précisement à la fin de ce terme, sembla marquer que le Ciel étoit satisfait de son repentir (26).

Un Portugais abandonne la Religion des Bramines, qu'il avoit suivie pendant vingt trois ans.

L'Auteur se rend à la Chine.

Quatre Vaisseaux Indiens, qui entreprirent avec nous le voyage de la Chine, nous formerent comme une escorte, avec laquelle nous arrivames heureusement au Port de Chincheu. Mais

(26) Page 907.

quoique les Portugais y exerçassent librement leur commerce, nous y passames 3 mois & demi dans de continuels dangers. On n'y parloit que de revoltes & de guerre. Les Corsaires profitoient de ce desordre, pour attaquer les Vaisseaux marchands jusqu'au milieu des Ports. La crainte nous fit quitter Chincheu, pour nous rendre à Chabaquay. C'étoit nous précipiter dans les malheurs dont nous esperions de nous garantir. Six vingt Jonques, que nous y trouvames à l'ancre, nous enleverent trois de nos cinq Vaisseaux. Le nôtre s'en garantit, par un bonheur qui me causa de l'admiration. Mais les vents d'Est, qui commençoient à s'élever, nous ôtant l'esperance d'aborder dans d'autres Ports, nous nous vimes forcés de reprendre la haute mer, où nous tinmes une route incertaine, pendant vingt deux jours. La barre de Camboja, que nous reconnumes le vingt-troisieme au matin, ranima notre courage, & nous nous en approchions, dans le dessein de jetter l'ancre; lorsqu'une furieuse tempête, qui nous surprit à l'Ouest-Sud-Ouest, ouvrit notre quille de pouppe. Les plus habiles Matelots ne virent pas d'autre ressource que de couper les deux mâts & de jetter

Nouveaux malheurs qui lui surviennent.

Affreux naufrage.

toutes nos marchandises à la mer. Ce soulagement, & quelque apparence de tranquillité qui commençoit à renaître sur les flots, nous donnoient l'esperance d'avancer jusqu'à la barre. Mais la nuit, qui survint, nous ayant obligés de nous abandonner, sans mâts & sans voiles, aux vents qui souffloient encore avec un reste de fureur, nous allames échouer sur un écueil, où le premier choc nous fit perdre dans l'obscurité soixante deux personnes (27).

Ce malheur nous jetta dans une si étrange consternation, que de tous les Portugais, il n'y en eut pas un seul à qui laforce du danger fît faire le moindre mouvement pour se sauver. Nos Matelots Chinois, plus industrieux ou moins timides, employerent le reste de la nuit à rassembler des planches & des poutres, dont ils composerent un radeau, qui se trouva fini à la pointe du jour. Ils l'avoient fait si grand & si solide, qu'il pouvoit contenir facilement quarante hommes; & tel étoit à peu près leur nombre. Martin *Estevez*, Capitaine du Vaisseau, à qui la lumiere du jour apprenoit qu'il ne restoit plus d'autre esperance, pria instamment

Etrange effet du desespoir.

(27) On ne conserve du recit de ce naufrage que ce qui paroît remarquable par sa singularité.

ſes propres valets, qui s'étoient deja retirés dans cet aſyle, de le recevoir avec eux. Ils eurent l'audace de repondre qu'ils ne le pouvoient ſans danger pour leur ſûreté. Un Portugais, nommé *Ruy De-Moura*, qui entendit ce diſcours, ſentit renaître ſon courage avec ſa colere; & ſe levant, quoiqu'aſſez bleſſé, il nous repréſenta ſi vivement combien il étoit important pour notre vie de nous ſaiſir du radeau, qu'au nombre de vingt huit, comme nous étions, nous entreprimes de l'ôter aux Chinois. Ils nous oppoſerent les haches de fer qu'ils avoient à la main. Mais nous fimes une exécution ſi terrible avec nos épées, que dans l'eſpace de trois ou quatre minutes, tous nos ennemis furent abbattus à nos pieds. Cependant nous perdimes ſeize Portugais dans ce combat; ſans compter douze bleſſés, dont quatre moururent le jour d'après. Un ſi triſte ſpectacle me fit faire de reflexions ſur les miſeres de la vie humaine: il n'y avoit pas douze heures que nous nous étions tous embraſſés dans le Navire, & que nous regardant comme des freres, nous étions diſpoſés à mourir l'un pour l'autre(28).

(28) Page 911. Il faut ſuppoſer que le Vaiſſeau s'étant briſé, tous ceux qui n'avoient pas peri s'étoient raſſemblés ſur l'écueil, & que le Radeau avoit été compoſé des débris.

MENDEZ PINTO.

L'Auteur se sauve sur un Radeau.

Aussi-tôt que nous fumes en possession du radeau, qui nous avoit couté tant de sang, chacun s'empressa de s'y placer, dans l'ordre qu'Estevez jugea nécessaire pour nous soutenir contre l'agitation des vagues. Nous étions encore trente huit, en y comprenant nos valets & quelques enfans. Le radeau ne fut pas plûtôt à flot, que s'enfonçant sous le poids, nous nous trouvames dans l'eau jusqu'au cou, sans cesse obligés de nous attacher à quelque solive que nous tenions embrassée. Une vieille courte-pointe nous servoit de voile. Mais, étant sans boussole, nous flottames quatre jours entiers dans cette miserable situation. La faim, le froid, la crainte, & toutes les horreurs de notre sort, faisoient perir à chaque moment quelqu'un de nos compagnons. Plusieurs se nourrirent, pendant deux jours, du corps d'un Negre, qui étoit mort près d'eux. Nous fumes jettés enfin vers la terre; & cette vûe nous causa tant de joie, que de quinze, à qui le Ciel conservoit encore la vie, quatre la perdirent subitement. Ainsi nous ne nous trouvames qu'au nombre d'onze, sept Portugais & quatre Indiens, en abordant la terre dans une plage où notre radeau glissa heureusement sur le sable.

MENDEZ PINTO.

Ce qui lui arrive à terre.

Les premiers mouvemens de notre reconnoiſſance ſe tournerent vers le Ciel, qui nous avoit délivrés des perils de la mer : mais ce ne fut pas ſans frémir de ceux auxquels nous demeurions expoſés. Le Pays étoit deſert ; & nous vimes quelques tigres, que nous mimes en fuite par nos cris. Les elephans, qui ſe préſentoient en grand nombre, nous parurent moins dangereux ; ils ne nous empêcherent pas de raſſaſier notre faim, avec des huitres & d'autres coquillages. Nous en primes notre charge, pour traverſer les bois qui bordoient la côte ; & dans notre marche, nous eumes recours aux cris, pour éloigner les bêtes féroces. Après avoir fait quelques lieues dans un bois fort couvert, nous arrivames au bord d'une riviere d'eau douce, qui nous ſervit à ſatisfaire un de nos plus preſſans beſoins. Mais nous nous crumes à la fin de nos maux, en voyant paroître une barque plate, chargée de bois de charpente. Elle étoit conduite par huit ou neuf Negres, dont la figure nous effraya peu lorſque nous eûmes conſideré qu'un pays où l'on bâtiſſoit des édifices reguliers ne pouvoit être habité par des Barbares. Ils s'approcherent effectivement de la terre, pour nous faire diverſes

MENDEZ PINTO.

questions. Cependant, après avoir paru satisfaits de nos reponses, ils nous déclarerent que pour être reçus à bord, il falloit commencer par leur abandonner nos épées. La nécessité nous força de les jetter dans leur barque. Alors, ils nous exhorterent à nous y rendre à la nage, parce qu'ils ne pouvoient s'avancer jusqu'à terre. Nous nous disposames encore à leur obéir. Un Portugais & deux jeunes Indiens se jetterent dans l'eau, pour saisir une corde qu'on nous avoit jettée de la barque : mais à peine eurent-ils commencé à nager, qu'ils furent dévorés par trois crocodiles, sans qu'il parût d'autre reste de leur corps que des traces de sang, dont l'eau fut teinte en divers endroits.

Trois de ses Compagnons sont devorés par des Crocodiles.

J'étois deja jusqu'aux genoux dans la vase, avec mes sept autres Compagnons. Nous demeurames si troublés de ce funeste accident, qu'ayant à peine la force de nous soutenir, les Negres, qui nous virent dans cet état, sauterent à terre, nous lierent par le milieu du corps, & nous mirent dans leur barque. Ce fut pour nous y accabler d'injures & de mauvais traitemens. Ensuite ils nous menerent, à douze lieues delà, dans une Ville nommée *Cherbom*, où nous apprimes que nous étions dans

le

le pays des *Papuas*. Nous y fûmes vendus à un Marchand de l'Isle de Celebes, sous le pouvoir duquel nous demeurames près d'un mois. Il ne nous laissa manquer ni de vêtemens, ni de nourriture; mais, sans faire connoître ses motifs, il nous revendit au Roi de *Calapa*, Prince ami des Portugais, qui nous renvoya genereusement au détroit de la Sonde (29).

MENDEZ PINTO.

Il est vendu à un Marchand de Celebes, & délivré par le Roi de Calapa.

Je me trouvois plus pauvre que je ne l'avois été de ma vie, & forcé, par consequent, de m'engager dans de nouvelles avantures. Nous fumes reçus, au Port de Bantam, par Dom Jerôme Gomez Sarmento, qui commandoit trois Vaisseaux de guerre, avec lesquels il devoit faire voile à la Chine. Il nous offrit de l'emploi : mais quelle fortune pouvois-je esperer dans les armes? Deux Marchands Portugais, qui partoient pour Siam avec leurs marchandises, ayant conçu quelque affection pour moi sur le seul recit de mes infortunes, me proposerent de monter dans leur Jonque. Ils s'engageoient, non seulement à faire les frais de mon voyage, mais à me prêter même une somme d'argent, pour importuner cette inexo-

Nouvelles courses dans lesquelles il s'engage.

(29) Pages 916 & précedentes.

MENDEZ PINTO.

rable fortune, qui ſembloit ſe faire un jeu de me tromper ou de me fuir. Je n'avois rien de plus favorable à deſirer dans ma pauvreté. Nous partimes; & dans l'eſpace de vingt ſix jours, nous arrivames à Odia, Capitale de l'Empire de Sornau, que les Européens ont nommé Siam. Les Portugais y étoient ſi bien établis, que j'eus peu de peine à mettre dans le Commerce environ cinq cens ducats que mes deux amis m'avoient prêtés.

Il ſe rend à Odia, Capitale du Royaume de Siam.

Mais il n'y avoit pas plus d'un mois que j'etois dans cette Ville, lorſqu'on y reçut avis que le Roi des Tinocohos, des Laos & des Gueos, Peuples qui formoient un Etat puiſſant vers le Nord, au-deſſus de Capinper & de Paſſiloco, étoit entré ſur les terres de Siam avec une armée redoutable, & qu'il avoit deja formé le ſiege de *Quitirvam*. Cette nouvelle cauſa tant d'allarme à la Cour, que le Roi fit publier, dans ſa Capitale & dans tout l'Empire, un ordre à tous ſes Sujets, ſans autre exception que les vieillards & les eſtropiés de partir pour la guerre, ſous peine d'être brûlés vifs, avec infamie pour leurs deſcendans & confiſcation de tous leurs biens, Les Etrangers mêmes ne furent pas diſpenſés de prendre les armes, & n'ob-

Guerre où les Portugais ſont engagés.

tinrent pour alternative que la liberté de quitter l'armée de Siam dans l'espace de trois jours. Notre nation, qui jouissoit d'un si grand nombre de privileges, fut invitée particulierement à s'armer pour la défense de l'Etat, avec de grandes promesses de faveur, & surtout d'une permission de prêcher l'Evangile & de bâtir des Eglises Chrétiennes. On ajouta que le dessein du Roi étoit de nous confier la garde de sa personne, & de prendre nos conseils dans toutes ses entreprises (30).

Nous étions au nombre de cent trente. Des offres si glorieuses en déterminerent six vingt à suspendre les affaires de leur commerce, pour embrasser la querelle d'autrui. La reputation de mes avantures m'obligea d'être un des plus ardens. Nous joignimes l'armée, qui se trouva composée de quatre cens mille Sujets de l'Empire, & de soixante dix mille étrangers.

Mort funeste du Roi de Siam.

Cette guerre dura plusieurs mois, avec une grande varieté de succès. Enfin la fortune s'étant déclarée pour nous, dans une sanglante bataille, le Roi de Siam poussa ses avantages jusqu'à soumettre par les armes un Royaume

(30) Page 918.

MENDEZ PINTO.

voiſin (31), qui avoit accordé le paſſage à ſes ennemis. Il revint triomphant dans ſa Capitale. Mais après des fêtes ſomptueuſes, qui durerent quatorze jours, ſuivant les loix du pays (32), il trouva, dans ſon Palais, des perils plus redoutables que ceux qu'il avoit ſurmontés. La Reine ſa femme avoit entretenu, pendant ſon abſence, un commerce d'amour, avec un pourvoyeur de ſa maiſon, nommé *Ukomchenira*. Elle ſe trouvoit enceinte de quatre mois. La crainte du châtiment & l'eſperance de cacher ſa honte, lui firent prendre la reſolution de ſe défaire du Roi, ſon mari. Un poiſon mortel, qu'elle lui fit avaler dans une taſſe de lait, le mit au tombeau cinq jours après ſon triomphe. En mourant, il ordonna » que les cent vingt Portugais, » qui lui avoient ſervi de gardes, re» çuſſent, pour prix de leurs ſervices, » une demi-année du tribut que la Cou» ronne de Siam tiroit du Royaume de » *Tybem;* que pendant l'eſpace de trois » ans leurs marchandiſes fuſſent exem» ptés de toutes ſortes de droits, & que » leurs Prêtres euſſent la liberté de

(31) Le Royaume de *Guibem*. Il prit douze belles Villes, fortifiées à la maniere de l'Europe.

(32) Page 925.

» prêcher un Dieu fait homme pour le » salut du monde (33). Dans le premier mouvement de la douleur publique, l'article qui regardoit le tribut de Tybem fut executé si fidellement, que nous crumes nos fatigues bien recompensées. Mais il s'éleva presqu'aussi-tôt des guerres sanglantes (34), qui changerent la face de l'Etat, & qui nous mirent dans la necessité de chercher un autre asyle. Chacun ayant pris le parti qui convenoit à ses esperances, je m'embarquai avec vingt six de mes Compagnons, pour faire voile à Malaca (35).

* *

PINTO se lie dans une Ville avec Georges Alvarez, riche Marchand Portugais, & forme avec lui le dessein d'un voyage de commerce. Ils vont ensemble au Japon, d'où les troubles du

(33) Page 924.

(34) La Reine de Siam fit perir les enfans qu'elle avoit eus de son mari, & parvint à mettre son amant sur le Thrône. Ensuite elle fut assassinée avec lui dans un festin. L'Auteur rapporte tous ces évenemens, mais sans en avoir été temoin. Il y joint l'Histoire des revolutions du Pegu, & la mort du Roi de Brama, qui fut tué par un parti de rebelles. Ce recit, n'ayant point de rapport à ses propres avantures, ne demande point un extrait, quoiqu'il compose une grande partie de son ouvrage.

(35) Page 1020.

MENDEZ PINTO.

pays ne les empêchent pas de revenir avec un profit considerable (36). Dans leur retour ils relâchent à Hyamongo, Port de la Baye de Canguexuma, où ils sont temoins de la perte d'un prodigieux nombre de Jonques Chinoises, qu'une tempête, sans exemple, fait couler à fond dan sle Port. Il y perit aussi plus de vingt Bâtimens Portugais. Celui des deux Associés a le bonheur d'échapper avec dix ou douze autres: mais, ayant été poussé contre un rocher, il ne doit sa conversation qu'au secours du Ciel (37).

Service important que Pinto rend à la Religion.

Tandis qu'on s'occupoit à reparer le desordre, il arriva un de ces évenemens dans lesquels on est forcé de reconnoître une disposition sensible de la Providence, & qui paroît capable de donner seul un juste poids, à tous les recits d'un Voyageur qu'elle avoit choisi pour rendre un important service au Christianisme. C'est à lui-même qu'il faut laisser faire, dans une Note (38), le

(36) L'Auteur rapporte ces troubles avec beaucoup d'étendue. *Pages* 1022 & *suivantes*.

(37) Le dommage des Portugais fut estimé à huit cens mille ducats, & celui des Chinois à plus de deux millions d'or. *Page* 1033.

(38) » Comme nous » étions au travail, nous » vimes descendre, à la » hâte, du haut du ro- » cher, deux hommes à » cheval, qui nous firent » signe avec un mouchoir, » & crierent que nous eus- » sions à les prendre. La

recit d'une avanture qui donna un Apôtre aux Indes, & un Martyr à l'Eglise.

MENDEZ PINTO.

» nouveauté de ce fait fit naître en nous un desir de sçavoir ce que c'étoit, & nous envoyames incontinent à terre une chaloupe bien équipée. Mais d'autant que cette même nuit un mien garçon s'en étoit fui avec trois autres, je priai Georges Alvarez qu'il me permît de me mettre dans la Chaloupe, ce qu'il m'accorda aussi-tôt; de sorte que j'y entrai moi troisieme. Alors comme nous fumes à la rade, l'un des deux hommes, qui sembloit être le plus honorable, s'adressant à moi; Seigneur, me dit-il, pour ce que je suis pressé du temps, & que j'apréhende d'être joint par ceux qui me suivent, je te supplie, par la bonté de ton Dieu, que sans appréhender qu'il t'en arrive aucun mal tu me prennes avec toi. J'avoue que je me trouvai d'abord si embarrassé par ce discours, que je ne sçus me resoudre à ce qu'il falloit faire. Neanmoins, me ressouvenant d'avoir vu par deux fois à Hiamango, en la compagnie de quelques Marchands, ce même homme qui parloit à moi, cela m'émut à le prendre, & son compagnon aussi. Mais je les eus mis à peine dans la Chaloupe, que je vis paroître quatorze hommes à cheval, qui venoient après; lesquels abordant la rade avec de grands cris, *Donne-nous ces traitres*, disoient-ils, *ou bien tu es mort*. Ensuite de ceux-ci, il en vint incontinent autres neuf; si bien qu'ils se trouverent vingt trois de nombre, sans qu'il y eût aucun homme de pied. Cependant l'appréhension que j'en eus fit que je m'éloignai de la mer, de la portée d'une arbalete, & que je demandai à ces hommes ce qu'ils vouloient: sur quoi, un d'eux prenant la parole, Si tu enmene ce Japonois, me dit-il sans parler de celui qui l'accompagne, sçache que mille têtes comme la tienne porteront la peine de ce que tu fais. A ces paroles, je ne voulus pas leur faire de reponse; & me voyant avec les deux hommes à bord de notre Vaisseau, je les fis monter dedans, quoiqu'avec assez de peine. Tous deux furent

MENDEZ PINTO.

L'esprit de pieté qui ne l'abandonne jamais, semble croître dans la suite,

» assez bien pourvus, tant » par le Capitaine que par » les Portugais, de tout » ce qui leur étoit neces-» saire pour un long » voyage.

» Comme nous fumes » partis de cette Baye de » Canguexuma, le sixie-» me jour de Janvier de » l'année 1647, nous ar-» rivames en quatorze » jours à *Chincheu*, un des » plus celebres & riches » Ports de la Chine. Mais » la crainte des Corsaires, » qui tenoient la riviere » assiegée, nous fit aller » à Lamau, pour faire » provision de quelques » vivres, & nous en eu-» mes suffisance jusqu'à » Malaca. Là, nous trou-» vames le Reverend Pere » Maître *François Xavier*, » Recteur universel de la » Compagnie de Jesus, » en ces contrées des In-» des, qui depuis peu de » jours étoit arrivé des » Moluques, avec une » grande reputation de » saint homme; titre que » tous les Peuples lui don-» noient pour les grands » miracles qu'on lui voy-» oit faire. Si-tôt que ce » saint personnage eut sçu » que nous avions ces Ja-» ponois avec nous, il » nous vint chercher, » Georges Alvarez & moi, » dans la maison d'un cer-» tain Côme Rodriguez, » qui étoit là marié. Après » qu'il eut passé une par-» tie du jour avec nous, à » nous faire plusieurs de-» mandes fort curieuses, » toutes fondées sur l'ar-» dent zele qu'il avoit » pour l'honneur de Dieu, » & que nous eumes satis-» fait à son desir, nous » lui dimes, sans sçavoir » qu'il en eût deja con-» noissance, que nous » avions avec nous deux » hommes du Japon, l'un » desquels, qui paroissoit » être de qualité, étoit » fort secret, & grande-» ment bien versé aux loix » & coutumes de tout le » pays; ajoutant à cela » que sa Reverence seroit » bien aise de l'ouir. Alors » il nous temoigna qu'il » s'en rejouissoit; si bien » que nous allames incon-» tinent à notre Navire; » & amenames cet hon-» nête homme du Japon, » au pere, qui n'avoit pas » d'autre maison que l'Hô-» pital. L'ayant vû, d'a-» bord il le prit avec lui, » & l'emmena aux Indes, » où pour lors il étoit prêt » de s'en aller. Comme il » fut arrivé à Goa, il le fit » Chrétien, & lui donna « le nom de Paul de sain-» te-Foi. Là, en bien peu

lorsqu'arrivant à Malaca, il y rencontre le Pere François *Xavier*, & qu'il prend, dans son entretien, de nou-

MENDEZ PINTO. Ses liaisons avec St François Xavier.

» de temps, il apprit à lire » & écrire, ensemble tou- » te la doctrine Chrétien- » ne, conformement à » l'intention de ce bien- » heureux Pere, qui étoit » qu'aussi-tôt que la sai- » son d'Avril seroit ve- » nue, il s'en iroit en » cette Isle du Japon, prê- » cher à ces Infideles, » Jesus - Christ Fils de » Dieu vivant, attaché » en Croix pour les pe- » cheurs; paroles qu'il » avoit ordinairement à » la bouche. Par même » moyen, il faisoit des- » sein de mener avec lui » cet étranger, pour s'en » servir d'interprete en ce » pays là: comme en ef- » fet il l'y mena depuis, » ensemble son compa- » gnon, que le Pere fit » encore Chrétien, & lui » donna le nom de Jean. » Depuis ils furent gran- » dement fideles en ce qui » touchoit le service de » Dieu, pour l'amour du- » quel Paul de sainte Foi » fut banni à la Chine, » & mis à mort par des » voleurs, comme j'espe- » re déclarer ci - après, » quand je parlerai de ces » saints hommes. *Pages* » 1035 *& suivantes.*

Il est surprenant que Pinto n'explique pas mieux quelle avanture avoit forcé les deux Japonois de venir lui demander un asyle dans son Vaisseau. Mais Paul de Sainte-Foi, qui se nommoit *Angiro*, avant sa conversion, étant celebre, dans l'Histoire Ecclesiastique des Indes, par le zele avec lequel il seconda les travaux de Saint François Xavier, & par son martyre, c'est sans doute à l'Auteur, que la Religion est redevable de cet homme Apostolique. Elle lui doit aussi quantité de secours qu'il donna dans la suite à Saint Xavier même, pendant plusieurs voyages qu'il fit avec lui, & le recit d'une partie de ses miracles & de ses vertus; auquel il a joint les circonstances de sa mort, dans l'Isle de Sanciam, & celles de sa Translation à Goa. Le Pere Bouhours, & les autres Historiens de sa vie, n'ont pas cru prendre leurs memoires dans une mauvaise source, lorsqu'ils ont emprunté de Pinto une partie de ses recits, sur-tout à l'occasion des disputes de l'Apôtre des Indes, avec les Bonzes du Japon.

MENDEZ PINTO.

veaux principes de Religion & de zele. Il ſe jette dans le recit de ſes grandes actions. Il le repreſente ſuperieur à tous les Heros profanes. Enſuite, ſe retrouvant avec lui, dans un quatrieme voyage qu'il fait au Japon, il raconte pluſieurs merveilles de ſa vie, dont il eſt temoin à la Cour de Bungo, & dans quelques navigations qu'il fait ſur le même Vaiſſeau. Cette longue narration le conduit juſqu'à ſa mort. Mais, comme elle appartient moins à l'Hiſtoire des Voyages qu'à celle du Chriſtianiſme, il ſuffit d'avoir fait connoître au Lecteur le ſujet de cent vingt pages que je ſupprime. Le mien me ramene à la derniere courſe de Pinto, pour le conduire enſuite juſqu'à Liſbonne. Reprenons la methode que j'ai crue la plus propre à ſoutenir l'attention du Lecteur, dans une ſi grande varieté d'évenemens.

* *

Dernier Voyage de Pinto.

JE me trouvois à Goa en 1554, à l'arrivée du corps de l'Apôtre des Indes, qui fut celebrée avec une magnificence digne de ſes vertus. Le dernier jour de cette fête, Antonio *Ferreyra*, Marchand Portugais, que le Commerce avoit ramené du Japon, remit au

Viceroi un present fort riche, de la part du Roi de Bungo (39), avec une Lettre de ce Prince, où se plaignant de n'avoir pas revû dans ses Etats le Pere François Xavier, qui lui avoit promis d'y retourner plus promptement, il prioit les Officiers du Roi de Portugal de lui faire hâter son départ. Dom Alphonse De-Noronha, qui étoit revêtu alors de la dignité suprême, communiqua cette Lettre aux Jesuites. Le Pere Belquior, Recteur du College de Goa, s'offrit avec beaucoup de zele, pour suppléer au Saint Apôtre. Je reçus ordre de l'accompagner, & la commission de conclure un traité d'amitié & de commerce avec le Roi de Bungo, qui promettoit, dans la même Lettre, d'obéir au Roi de Portugal comme à son frere aîné (40).

MENDEZ PINTO.

Il est envoyé au Japon par le Viceroi des Indes, avec un Missionnaire Jesuite.

Quatorze jours après, c'est-à-dire, le 16 d'Avril, nous fimes voile à Malaca, où divers obstacles nous retinrent l'espace d'un an. Enfin, nous étant embarqués, le 1 d'Avril 1555, nous arrivames avec beaucoup de peine & de danger au Port de Patane, d'où nous suivimes la côte de Lugor & de Siam,

Leur route.

(39) Ce n'étoit plus celui que Pinto avoit vu dans son premier Voyage, & qu'il avoit laissé fort infirme.

(40) Page 1149.

MENDEZ PINTO.

pour nous rendre à Pulo-Cambin, & de-là aux Isles de Canton, dans le dessein d'attendre la nouvelle Lune. Mais nous fumes surpris par les vents Ouest-Sud-Ouest, qui regnent une partie de l'année sur cette côte. Ils nous forcerent, après diverses agitations, de nous jetter dans une Isle, nommée *Pulo-Timan*, où la barbarie des Habitans nous reduisit à passer cinq jours sans eau douce & sans vivres. Nous n'étions point en état de nous faire respecter par la force. Cet embarras n'auroit fait qu'augmenter, si le Ciel n'avoit amené dans la même Isle trois Navires de notre nation, qui venoient de Bantam. Nous primes l'avis des Capitaines. Ils nous conseillerent de renvoyer notre caravelle à Malaca, parce qu'elle ne leur parut pas propre à soutenir un aussi long voyage que celui du Japon. Nous passames, le Pere Belquior & moi, sur le bord de François Toscane, riche & genereux Negociant, qui se fit honneur de pourvoir à tous nos besoins. De Pulo-Timan, que nous quittames un Vendredi 7 de Juin, nous fimes voile vers le Royaume de Champa; & suivant la côte, avec des vents que nos Matelots nomment *Galernes*, nous allames mouiller, en douze jours, sous l'Isle de Cham-

peilo, dans l'anse de la Cochinchine.

MENDEZ PINTO.

Ce qu'ils voyent dans l'Isle de Champeilo.

L'eau nous manquoit. Nous en trouvames d'excellente, dans une riviere qui descendoit d'un haute montagne. Mais, en nous écartant un peu de côté du Sud, nous eumes deux spectacles fort surprenans. Le premier fut une fort belle croix, gravée sur une grande pierre de taille, avec les quatre lettres du titre Chrétien (41). Plus bas on lisoit, *Duart Coelho* 1518. Plus loin, à deux cens pas de la riviere, nous vimes soixante deux hommes pendus à divers arbres, sans en compter plusieurs autres, qui étoient étendus par terre, à demi mangés. Il ne paroissoit pas que cette exécution eût été faite depuis plus six ou sept jours. Sur un autre arbre, s'offroit un grand étendart, sur lequel on lisoit en caracteres Chinois : » Que » tout Navire ou toute Jonque, qui » abordera dans ce lieu, se hâte d'y » prendre de l'eau & de se retirer, sous » peine de recevoir le même traitement » que ces miserables, qui ont été ter» rassés par la puissante colere du fils du » Soleil. Nous jugeames, par de simples conjectures, qu'une flotte Chinoise avoit rencontré dans cette Isle quelque

(41) Apparemment *I. N. R. I.*

MENDEZ PINTO.

Vaiſſeau Corſaire, & qu'elle en avoit traité l'équipage avec cette rigueur (42).

Iſle de Sanciam. Honneurs rendus à la ſepulture de St François Xavier.

Le vent nous devint ſi favorable, que de Champeilo, nous arrivames en cinq jours à l'Iſle de Sanciam, où le Reverend Pere Xavier avoit reçu la ſepulture. Malgré l'ardeur qui nous portoit tous à viſiter ce ſaint lieu, nous attendimes juſqu'au matin, pour nous y rendre avec plus de décence. Le Pere Belquior ordonna une proceſſion ſolemnelle. Il ne fut pas aiſé de reconnoître la place du tombeau, qui étoit deja couvert de buiſſons, & qu'on ne put diſtinguer qu'à la pointe de pluſieurs croix dont il étoit environné. Mais, il fut nettoyé auſſi-tôt, avec tout l'empreſſement d'une vive piété. Nous l'entourames d'une baluſtrade de bois, & d'une autre paliſſade, à laquelle nous ajoutames une large tranchée pour troiſieme enceinte. Au centre, le Pere Belquior plaça une grande & belle croix. Il celebra la Meſſe, ſur un Autel orné de brocard, de chandeliers & de lampes d'argent. Enſuite il fit un Sermon fort touchant ſur les vertus de l'Apôtre des Indes, ſur le zele dont il avoit brûlé pour la gloire de Dieu & pour le ſalut des ames, & ſur la ſainte paſſion qu'il

(42) Page 1159.

avoit eûe d'entrer dans l'Empire de la Chine, à la vûe duquel le Ciel avoit voulu qu'il eut recueilli le fruit de ses travaux.

MENDEZ PINTO.

Isle de Lampacau, nouvel établissement des Portugais.

Ce seul devoir nous ayant fait relâcher à Sanciam, l'ancre fut levée dès le jour suivant; & nous arrivames le soir à Lampacau, Isle plus éloignée de six lieues vers le Nord, où les Portugais faisoient leur commerce avec les Chinois, depuis qu'ils avoient perdu leurs établissemens de Liampo & de Chincheu (43). Ils étoient encore dans le regret de cette perte, qu'ils avoient raison de croire inestimable. J'ajouterai à l'idée que j'ai deja fait prendre de la Colonie Portugaise de Liampo, qu'elle étoit composée de trois mille hommes, dont plus de douze cens étoient Portugais, & les autres, des Chrétiens & des esclaves de diverses Nations. Plusieurs Negocians bien informés m'assurerent, que son commerce annuel alloit au-delà de trois millions d'or, & que les deux dernieres années, la plus grande partie d'un si riche trafic se faisoit en lingots d'argent, qu'elle tiroit des Japonois pour

(43) Ils n'obtinrent qu'en 1557 le Port de Macao, à la requête des Mandarins de Canton. Macao étoit une Isle deserte, dont ils firent bien tôt un bel & riche établissement. *Voyez ci-dessus*, Tome 18 & 21.

MENDEZ PINTO.

ses marchandises (44). Les Portugais avoient, à Liampo, un Gouverneur de leur Nation, & tous les offices d'une Republique bien ordonnée (45) Les emplois les plus simples s'y vendoient jusqu'à trois mille ducats. On y comptoit environ trois cens hommes mariés à des femmes Portugaises ou Mulâtres. J'y avois admiré trois Hôpitaux, où la dépense annuelle montoit à trente mille ducats, & la Maison de Ville en avoit six mille de rente. Malgré la jalousie des Chinois, il ne s'y faisoit point d'acte qui ne fût datté dans ces termes : *En cette très noble & toujours fidelle ville de Liampo, pour le Roi notre souverain Seigneur.* En un mot, c'étoit la plus riche & la plus celebre de tous nos Colonies des Indes (46).

Ruine des Portugais de Liampo.

Je raconterai, en peu de mots, la cause de sa ruine, dont on doit me croire d'autant mieux informé que j'eus

(44) On a fait remarquer que Pinto s'attribue l'honneur d'avoir appris le chemin du Japon aux Portugais de Liampo.

(45) Un Auditeur, dit Pinto, des Juges, des Echevins; un Proviseur des morts & des orphelins; des Commissaires de Police; un Greffier de la Maison de Ville, des Quarteniers, quatre Notaires & six Greffiers.

(46) Goa même n'étoit pas encore au degré de splendeur où elle parvint à la fin du même siecle, & dont on la vit jouir jusqu'à la décadence de l'Empire Portugais dans les Indes. Elle étoit encore sans Archevêque en 1552.

la douleur d'y être present (47). Un Negociant de quelque distinction, nommée *Lancerot Pereyra*, natif de Pont-Lyma, Ville de Portugal, avoit prêté une somme considerable à quelques Chinois, qui négligerent leurs affaires jusqu'à se trouver dans l'impuissance de la restituer. Le chagrin de cette perte excita Lancerot à rassembler quinze ou vingt Portugais, aussi dereglés dans leurs mœurs que dans leur fortune, avec lesquels il prit le temps de la nuit pour se jetter dans le village de *Chipaton*, à deux lieues de la Ville. Ils y pillerent les maisons de dix ou douze Laboureurs; & s'étant saisis de leurs femmes & de leurs enfans, ils tuerent dans ce tumulte, treize Chinois qui ne les avoient jamais offensés. L'allarme fut aussi-tôt repandue dans la Province, & tous les Habitans firent retentir leurs plaintes. Le Mandarin prit des informations dans toutes les formes de la Justice. Elles furent envoyées à la Cour. Un ordre, plus prompt que toutes les mesures par lesquelles on s'étoit flatté de l'arrêter, amena au Port de Liampo

(47) Page 1160. C'étoit apparemment dans son troisieme voyage. Il ajoute que Martin Alphonse De-Souza étoit alors Vice-roi des Indes, & Ruy-Vaz-Pereyra, Gouverneur de Malaca.

MENDEZ PINTO.

trois cens Jonques, montées d'environ soixante mille hommes, qui fondirent sur notre malheureuse Colonie. » Je » fus temoin qûe dans l'espace de cinq » heures ces cruels ennemis n'y laisse- » rent pas la moindre chose à laquelle » on pût donner un nom. Tout fut brû- » lé ou démoli. Les Habitans ayant pris » le parti de se refugier dans les Navires » & les Jonques qu'ils avoient à l'an- » cre, y furent poursuivis, & la plûpart » consumés par les flammes, au nombre » de deux mille Chrétiens, entre les- » quels on comptoit huit cens Portugais. » Notre perte fut estimée à deux mil- » lions d'or. Mais ce desastre en produi- » sit un beaucoup plus grand, qui fut la » perte entiere de notre reputation & » de notre credit à la Chine (48).

Ils se rétablissent à Chincheu, mais ils en sont bien-tôt chassés.

Cependant quelques Portugais, échapés à la fureur des Chinois, ayant conçu l'esperance de se relever de leur ruine, entreprirent deux ans après, de former un nouvel établissement dans le Port de Chincheu, qui n'est qu'à cinq lieues de Liampo. Ils furent secondés par les Marchands du Pays, qui tiroient de grands avantages de notre commerce. Les Mandarins, engagés par de riches presens, promirent du-moins de

(48) Page 1163.

fermer les yeux. Cette apparence de reconciliation dura l'espace d'environ deux ans & demi, jusqu'à l'arrivée d'*Ayrez-Botelho*, qui fut envoyé à Chincheu, par Dom Simon De-Mello, Gouverneur de Malaca, avec la double qualité de Commandant & de Proviseur des Morts (49). L'avarice de ce nouvel Officier ne respectant rien, elle lui fit mettre dans ses coffres une somme de douze mille ducats, qu'un Marchand Chrétien d'Armenie, mort parmi les Portugais, avoit laissés pour les faire passer à sa famille; & sous le même prétexte, il enleva sur un Vaisseau Portugais toutes les marchandises de deux Chinois, qui devoient quelque chose à cette succession. Une injustice, qui blessoit les Sujets de l'Empire, attira bien-tôt la vengeance des Mandarins sur la nouvelle Colonie. Cent vingt grandes Jonques brûlerent treize Navires que nous avions dans le Port; & de cinq cens Portugais, il n'en échappa pas plus de trente, qui se crurent trop heureux d'acheter la vie aux depens de leur fortune.

(49) Cet emploi étoit alors d'une grande consideration parmi les Portugais, parce que dans la multitude de leurs voyages, il en mouroit un grand nombre hors de leur Patrie.

MENDEZ PINTO.

L'Auteur s'arrête près d'un an à Lampacau.

C'étoit depuis ces deux tristes évenemens, que les Marchands de notre Nation s'étoient établis dans l'Isle de Lampacau. Nous y étions arrivés avec les trois Navires qui nous avoient reçus à Pulo-Timan ; & cinq autres vaisseaux Portugais y aborderent après nous, dans le dessein de faire aussi le voyage du Japon. Mais le temps de la navigation étoit passé sur ces mers. Nous fumes contraints de suspendre notre départ jusqu'au mois de Mai de l'année suivante, c'est-à-dire, de passer dix mois entiers dans ce Port.

Le Pere Belquior, & quelques autres Missionnaires qu'il avoit à sa suite, craignirent peu l'ennui de l'oisiveté dans un lieu où leur zele pouvoit s'exercer. Pour moi, qui n'avois aucune occasion de m'employer pendant toute la durée du jour, je passai le temps dans une langueur insupportable. Il y avoit deja six mois & demi que je m'ennuyois de ma situation, lorsque je fus reveillé de cette léthargie, par les affreuses nouvelles qui nous vinrent de Canton. Le 17 du mois d'Avril 1556, nous apprimes que la Province de Chansy avoit été abîmée presqu'entierement, avec des circonstances dont le seul recit nous fit pâlir d'effroi. Le premier jour du

La Province de Chansy est abîmée.

même mois, la terre y avoit commencé à trembler vers onze heures du soir, avec beaucoup de violence, & ce mouvement avoit duré deux heures entieres. Il s'étoit renouvellé, la nuit suivante, depuis minuit jusqu'à deux heures; & la troisieme nuit, depuis une heure jusqu'à trois. Pendant que la terre trembloit, l'agitation du Ciel n'étoit pas moins terrible, par le dechainement de tous les vents, par le tonnerre, la pluie & tous les fleaux de la nature. Enfin le troisieme tremblement avoit ouvert une infinité de passages à des torrens d'eau, qui sortoient à gros bouillons du sein de la terre, avec tant d'impetuosité dans leurs ravages, qu'en peu de momens un espace de soixante lieues de tour, avoit été englouti, sans que d'une multitude infinie d'Habitans, il se fût sauvé d'autres créatures vivantes qu'un enfant de sept ans, qui fut presenté à l'Empereur comme une merveille du sort. Nous nous defiames d'abord de la verité de ce desastre, & plusieurs d'entre nous le crurent impossible. Cependant, comme il étoit confirmé par toutes les Lettres de Canton, quatorze Portugais résolurent de passer au Continent, pour s'en assurer par leurs propres yeux. Ils se rendirent,

Affreuses circonstances de cet evenement.

MENDEZ PINTO.
Atteſtation de pluſieurs temoins oculaires.

avec la permiſſion des Mandarins, dans la Province de Chanſy, où la vûe d'une révolution ſi recente ne put les tromper. Leur temoignage ne laiſſant plus aucun doute, on tira d'eux, à leur retour, une atteſtation qui fut envoyée depuis, par François Toſcane Capitaine de notre Vaiſſeau, au Roi Dom Jean De-Portugal: & pour derniere confirmation, elle fut portée à la Cour de Liſbonne, par un Prêtre, nommé *Diego Reinel*, qui avoit été du nombre des quatorze temoins (50). On nous raconta dans la ſuite, mais avec moins de certitude, quoique ce fût l'opinion commune, que pendant les trois jours du tremblement de terre, il avoit plû du ſang dans la ville de Pekin. Aumoins ne pumes-nous douter que l'Empereur & la plûpart des Habitans n'en fuſſent ſortis pour ſe refugier à Nanquin, & que ce Monarque, après avoir fait ſix cens mille ducats d'aumônes pour appaiſer la colere du Ciel, n'eût élevé un Temple ſomptueux, ſous le nom d'*Hypaticau*, qui ſignifie *Amour de Dieu*. Cinq Portugais, qui furent délivrés, à cette occaſion, de la priſon de Pocaſſer, où ils languiſſoient depuis vingt ans, nous donnerent ces infor-

(50) Pages 1167 & 1168.

mations avant notre départ (51).

MENDEZ PINTO.

L'Auteur arrive au Japon.

La ſaiſon nous permettant de remettre à la voile, nous partimes de Lampacau le 7 de Mai 1556, dans un Navire commandé par Dom François Maſcarenhas (52). Quatorze jours d'une heureuſe navigation nous firent découvrir les premieres Iſles du Japon, à l'Oueſt-Nord-Oueſt de Tanixuma. Le Pilote, qui connoiſſoit les dangers de cette route, tourna au Sud-Oueſt, pour y chercher la pointe de *Minato*. Nous paſſames devant Tanora, dans le deſſein de ſuivre la côte juſqu'au Port de Fiunga. Mais les vents qui *nordeſtent* beaucoup dans ces parages, & le courant qui étoit au Nord, nous porterent plus de ſoixante lieues au-delà de ce Port. Il fallut employer quinze jours à combattre le vent, pour retourner ſur nos traces. Enfin, nous entrames dans la Baye de Fucheo, Capitale du Royaume de Bungo, & nous mouillames tranquillement au pied des murs.

Il ſe rend à la Forteresse d'Oſqui où étoit la Cour.

On nous informa auſſi-tôt que le Roi & la famille royale étoient dans la Forteresse d'Oſqui. Maſcarenhas & le Pere Belquior, qui n'ignoroient pas que j'avois fait pluſieurs fois ce voyage, me

(51) Page 1171.
(52) Surnommé *La-Paille*.

MENDEZ PINTO.

proposerent de me rendre à la Cour ; avec les presens du Viceroi & ceux du Capitaine, pour reconnoître les dispositions du Monarque & leur ouvrir les voyes. Je descendis au rivage, accompagné de quatre Portugais, & je me rendis d'abord au Palais de Cassiandono, Amiral du Royaume & Gouverneur de Canafama, qui me reçut avec de grands témoignages d'amitié (53). Il m'offrit des chevaux & quelques Japonois, pour me conduire à Osqui. J'acceptai ses offres ; & m'étant mis en chemin le jour d'après, j'arrivai dans un lieu, qui se nomme *Fingau*, à la distance d'un quart de lieue de la Forteresse ; & de-là je députai un de mes Japonois, pour avertir Osquindono, Gouverneur de cette Place, que j'étois venu des Indes avec la qualité d'Ambassadeur. Ce Seigneur me fit dire, par son fils, que le Roi étoit dans l'Isle de Xequay, occupé à la pêche d'un poisson monstrueux, qui n'étoit pas connu au Japon, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il revint avant la nuit ; mais que cette Isle n'étant qu'à deux lieues d'Osqui, il alloit l'informer de mon arrivée.

(53) Il paroît qu'il en fut reconnu, quoiqu'il ne le dise nulle part ; & qu'il ne s'explique pas plus sur la personne du Roi ni sur ses anciennes liaisons.

vée. Je fus conduit dans une Pagode voisine, nommée *Amindanxo*, où les Bonzes me firent un festin magnifique. Mais le Roi n'eut pas plûtôt reçu l'avis d'Osquindono, qu'il m'envoya trois barques à rames, sous la conduite d'Oretandono, son Chambellan & son favori, avec une Lettre, par laquelle il me pressoit de me rendre dans l'Isle de Xequay.

MENDEZ PINTO.

Nous y arrivames en moins d'une heure, dans le temps que ce Prince, à la tête d'environ deux cens hommes armés de dards, poursuivoit une prodigieuse Baleine, qui étoit entrée dans un canal avec quantité d'autres poissons. La vûe d'un grand nombre de petits bateaux qu'il employoit à cette pêche, & l'ardeur des Japonois à se saisir d'un monstre auquel ils n'avoient jamais rien vû de semblable (54), m'offrirent un spectacle fort amusant. Le Roi même y prit tant de plaisir, qu'après avoir tué la Baleine & l'avoir admirée long-temps sur la rive, il distribua des recompenses à ceux qui lui avoient donné cet amusement. Tous les Pêcheurs furent exemptés du tribut. Quelques Gentilshommes reçurent de

Prise d'une Baleine.

Cet animal étoit inconnu aux Japonois.

(54) On a peine à comprendre que les Baleines fussent inconnues au Japon.

MENDEZ PINTO.

nouveaux titres de Nobleſſe. D'autres obtinrent des penſions ; & les Pages, une ſomme de mille taels (55). Pour moi, je fus reçu de ce bon Prince avec un viſage riant. Il me fit l'honneur de m'appeller *ſon cher ami*, & de ſe féliciter de mon retour. Son empreſſement fut extrême à me faire diverſes queſtions, & je ſatisfis ſa curioſité par mes reponſes. » *Mais, pour ſoutenir la re-» putation des Portugais, j'y ajoutai tou-» jours quelque choſe du mien.* Nous » étions alors dans une haute eſtime au » Japon ; & tous les Habitans étoient » perſuadés, que par l'étendue de ſes » terres, par ſes forces, & par la gran-» deur de ſes threſors, le Roi de Por-» tugal étoit le ſeul Prince qui pût pren-» dre la qualité de Monarque du mon-» de. C'eſt à cette opinion que nous » étions redevables du cas qu'ils fai-» ſoient de notre amitié (56).

Vanité des Portugais.

Souper du Roi avec la Reine & les Princeſſes.

On retourna le ſoir à la Forteresse d'Oſqui, où le Roi fut reçu avec autant de rejouiſſances & d'applaudiſſemens, pour avoir tué la Baleine, que s'il eût agrandi ſes Etats par des conquêtes. Après avoir congedié toute ſa ſuite, il ſe retira dans un appartement inté-

(55) Page 1175.
(56) *Ibidem.*

rieur, pour y ſouper avec la Reine & les Priceſſes ſes Filles. Ce feſtin ſe faiſant aux dépens de la Reine, il n'y devoit être ſervi que par des femmes. On me logea chez le Threſorier de la Couronne, où j'étois deja fort bien établi, lorſque je reçus ordre de me rendre au Château, avec les quatre Portugais qui m'avoient accompagné. Nous fumes conduits dans la ſalle, où le Roi étoit à table avec ſa famille. Il nous dit que pour faire plaiſir à la Reine, il nous prioit de manger devant elle avec les doigts, ſuivant l'uſage de notre Patrie (57). On couvrit auſſi-tôt une autre table, aſſez près de la ſienne. Pluſieurs belles femmes nous ſervirent des viandes fort bien apprêtées; & nous mangeames, à la maniere de l'Europe, tout ce qui nous fut offert. L'uſage étant au Japon, comme à la Chine, de manger avec deux petits bâtons, c'eſt une extrême incivilité d'y porter la main ſur les viandes. Les femmes qui nous ſervoient exercerent leur eſprit par quantité de plaiſanteries & de bons mots, qui rejouirent beaucoup le Roi & la Reine.

MENDEZ PINTO.

Pinto y eſt appellé. Raillerie qu'il y eſſuie.

Vers la fin du ſouper, une des Prin-

(57) Il faut ſuppoſer que les Portugais n'apportoient pas de fourchettes avec eux.

MENDEZ PINTO.

Comedie dont il est le

cesses, dont nous avions admiré la beauté, & qui n'avoit pas plus de quatorze ou quinze ans, demanda la permission, à la Reine sa mere, de representer, avec quelques-unes de ses compagnes, une Comedie qu'elle avoit composée depuis peu. Cette faveur lui fut accordée. Elle sortit de la salle, pour ordonner ses preparatifs; car c'étoit à l'occasion de notre souper, qu'elle avoit conçu cette idée, & nous devions être nous-mêmes le sujet du spectacle; mais il fut exécuté avec tant d'agrément, que notre vanité, quoiqu'un peu mortifiée, ne nous empêcha pas d'applaudir sincerement (58).

(58) Il seroit difficile, en faisant entrer ce recit dans le texte, de lui conserver toutes les graces de sa naïveté. Mais il peut composer une Note, d'autant plus curieuse, qu'elle fera connoître la vivacité d'esprit & d'invention des Japonois. Faites attention que c'est l'in-promptu d'une Princesse de quinze ans.

Comme nous défrayions la compagnie de rire & faisions la meilleure mine qu'il nous étoit possible parmi ces railleries, nous vimes entrer dans la chambre la jeune Princesse, déguisée en Marchand, ayant à son côté un cimetere, tout couvert de plaques d'or, & le reste de ses habits conforme au sujet qu'elle representoit. En cet équipage, s'étant mise à genoux devant le Roi son pere: » Puissant » Roi & Seigneur, lui dit» elle à peu près en ces » termes, encore que cette » mienne hardiesse soit » digne d'un grand châ» timent, pour l'inégalité » que Dieu a voulu mettre » entre Votre Grandeur & ma bassesse, » neanmoins la necessité » où je me trouve reduit » me fait fermer les yeux » à l'accident qui me

Le lendemain, je fus rappellé au Château, pour rendre compte au Roi

MENDEZ PINTO.
Retour de l'Auteur à Fucheo.

» pourroit arriver. Car » étant deja vieux, comme » je suis, & chargé de » quantité d'enfans, que » j'ai eus de plusieurs fem- » mes avec lesquelles j'ai » été marié, mon extrême » pauvreté & le desir que » j'ai, comme Pere, de » ne les point laisser de- » stitués de biens de fortu- » ne, m'ont fait recourir » à mes amis, pour les » prier de m'aider de leurs » moyens; ce qu'ils m'ont » accordé: si bien qu'ayant » employé ces deniers en » une certaine marchan- » dise que je n'ai pû ven- » dre en tout le Japon, » j'ai resolu de la donner » en échange pour quelque » chose que ce soit; de » sorte que m'étant plaint » de ceci à quelques amis » que j'ai à Meaco, ils » m'ont assuré que Votre » Majesté me pourroit fai- » re quelque bien. C'est » pourquoi, Seigneur, je » la prie qu'en consideta- » tion de ce poil blanc, » & de cette foible vieil- » lesse, ensemble de ce » que j'ai beaucoup d'en- » fans & de pauvreté, il » lui plaise m'assister en » mon besoin, pour ce » que ce sera une aumône » très bien employée, & » fort agréable aux Chin- » chicogis qui viennent » d'arriver dans leur Na- » vire: car cette mienne » marchandise les accom- » modera mieux que per- ,, sonne, à cause de la ,, grande disette où ils se ,, voient continuellement.

Durant que ce discours se fit, le Roi & la Reine ne purent s'empêcher de rire, voyant que ce vieux Marchand, qui avoit tant d'enfans & tant d'incommodités, étoit la Princesse leur fille, fort jeune & grandement belle. Cependant le Roi lui repondit, avec beaucoup de gravité, qu'il eût à montrer des échantillons de la marchandise qu'il avoit, & que si c'étoit chose qui nous accommodât, il nous prieroit de l'acheter. A ces mots le pretendu Marchand, ayant fait une grande reverence, se retira de la chambre. Pour nous, nous étions si fort embarrassés, que ne sçavions que penser, ni quel seroit l'évenement. Alors les femmes qui étoient dans la chambre, au nombre de plus de soixante, sans qu'il y eût pas un homme que nous autres cinq, se mirent toutes à se plaindre & à se pousser du coude, sans pouvoir s'empêcher de faire du bruit, & de rire sourdement entr'elles. En

MENDEZ PINTO.

de l'arrivée des Missionnaires, & des intentions du Viceroi des Indes. Cette même-temps, voilà qu'on vit rentrer dans la chambre le Marchand qui s'en étoit retiré, amenant avec lui six belles jeunes filles & richement vétues, déguisées aussi en Marchands, qui portoient les échantillons de la marchandise qu'il falloit vendre. Elles avoient, à leur côté, des dagues & des cimeterres dorés, le visage grave & la mine relevée, comme toutes filles des plus grands Seigneurs qu'elles étoient. Chacune avoit sur les épaules un paquet de taffetas verd; & toutes ensemble, feignant d'être fils de quelque Marchand, dansoient un ballet au son de deux harpes & d'une viole: & de temps en temps, elles disoient en vers, avec une voix fort douce & fort agréable, des paroles qui signifioient en substance; ,, Haut & Puissant Seigneur, par les ,, richesses que tu possedes, souviens-toi de ,, notre pauvreté, nous ,, miserables en ce pays ,, étranger, & méprisés des ,, Habitans pour être comme orphelins; ce qui ,, nous expose à de grands ,, affronts. Et partant, Seigneur, souviens-toi de ,, notre pauvreté.

Après que tous ces jeunes Marchands eurent achevé leur danse & leur concert de musique, ils se mirent tous à genoux devant le Roi; & alors le plus vieil d'entr'eux l'ayant remercié en termes pleins de fort beaux complimens, de la faveur dont il les obligeoit en lui faisant vendre cette marchandise, ils développerent tous les paquets qu'ils avoient, & laisserent cheoir emmy la chambre une grande quantité de bras de bois, tels que ceux qu'on a accoutumé d'offrir à Saint-Amand; le vieux Marchand disant, avec beaucoup de grace, ,, que puisque la nature ,, avoit assujetti les Chinchigogis à une si vilaine ,, misere qu'il falloit necessairement que nos ,, mains sentissent toujours le poisson ou la ,, chair, ou le surplus de ,, ce qu'ils avoient mangé ,, avec elles, cette marchandise nous accommodoit grandement; ,, afin que tandis que nous ,, nous servirions d'une ,, sorte de mains, on lavât ,, les autres''. Le Roi & la Reine trouverent fort bonne cette harangue, dont ils se mirent à rire; cependant que nous autres cinq en étions si honteux, que le Roi s'en appercevant nous

MENDEZ PINTO.

conference dura quatre heures, après lesquelles je reçus ordre de retourner à Fucheo, où ce Prince vouloit m'honorer d'une reception solemnelle, & se faire lire la Lettre du Viceroi avec les formalités établies, avant que d'accorder audience au Pere Belquior. Une partie de ses Sujets s'étoient soulevés contre lui & contre les Habitans de sa Capitale, depuis qu'ils avoient marqué de l'inclination pour le Christianisme (59); & divers embarras, qui subsistoient encore, l'obligeoient de garder des ménagemens. Cependant, comme il avoit resolu de donner à ma commission le nom d'affaire d'Etat, il ne fut pas plutôt à Fucheo, qu'après m'a-

Il obtient des honneurs publics.

pria de l'en excuser. A quoi nous lui fimes reponse, qu'il plût à notre Dieu payer pour nous à sa Majesté cet honneur & cette grace qu'elle nous faisoit, que nous confessions être fort grande, & que nous le publierions ainsi par tout le monde, tant que nous vivrions: de quoi le Roi & la Reine, & la Princesse encore déguisée en Marchand, nous sçurent fort bon gré, & nous en remercierent. Même la Princesse nous dit alors: ,, Si ,, votre Dieu me vouloit ,, prendre pour sa servan- ,, te, je lui ferois bien ,, d'autres farces, encore ,, meilleures, & qui lui ,, feroient plus agréables ,, que celle-ci: mais j'es- ,, pere qu'il ne m'oubliera ,, point. A ces paroles, tous prosternés à genoux devant elle, & lui baisant le bord de sa robbe, nous lui repondimes, ,, que ,, nous esperions cela ,, d'elle; & qu'en cas qu'el- ,, le se fît Chrétienne, nous ,, la verrions Reine de ,, Portugal: sur quoi le Roi & la Reine, & elle aussi, se mirent fort à rire. *Pages* 1180 *& précedentes*.

(59) Page 1172.

MENDEZ PINTO.

voir averti de ſon deſſein, il m'envoya prendre par *Quanſio Naſama*, Gouverneur de la Ville, avec un cortege des principaux Seigneurs de la Cour. Quarante Portugais, que j'avois fait deſcendre du Vaiſſeau, ſe mirent en marche devant moi. Les rues, par leſquelles on me fit paſſer, étoient fort ornées, & remplies d'une ſi grande foule de Peuple, que les *Nautarons*, ou les Huiſſiers, avec leurs bâtons ferrés, avoient beaucoup de peine à m'ouvrir le paſſage. J'étois à pied, ſuivant l'uſage du pays; mais trois Portugais à cheval portoient les preſens derriere moi; ſuivis de deux beaux *Genets* d'Eſpagne, avec des houſſes fort riches, & des armes telles qu'on les porte aux Tournois (60).

Audience éclatante qu'il reçoit.

En arrivant dans la premiere cour du Palais, j'y trouvai le Roi, ſur une eſtrade qui avoit été dreſſée pour cette fète, accompagné de tous les Seigneurs du Royaume, entre leſquels on me fit remarquer trois Ambaſſadeurs étrangers; celui du Roi des Lequios, & ceux du Roi de Cauchem & de l'Empereur de Meaco (61). Au-tour de lui, dans toute la largeur de la cour, on décou-

(60) Page 1182.
(61) *Ibidem*.

vroit plus de mille ſoldats armés d'arquebuſes, & quatre cens cavaliers bien montés, au milieu d'une multitude innombrable d'habitans de tous les ordres. Je m'avançai vers le Roi, avec toutes les ceremonies d'uſage, & je lui préſentai la Lettre du Viceroi des Indes, qu'il ne voulut recevoir que debout. Enſuite, l'ayant remiſe entre les mains d'un Secretaire, il ſe la fit lire à voix haute devant toute l'aſſemblée. Alors, il m'ordonna d'approcher, entre les Ambaſſadeurs & les Princes, pour me faire diverſes queſtions ſur l'état de l'Europe. Il me demanda particulierement combien d'hommes, équippés d'armes telles qu'il les voyoit en parade à ma ſuite, & montés ſur des chevaux auſſi-bien caparaçonés que les miens, le Roi de Portugal pouvoit mettre en campagne ? J'avoue que dans la crainte de me trahir par ma rougeur, je n'eus pas l'effronterie de haſarder un menſonge. Mais un de mes compagnons, qui étoit près de moi, repondit avec plus d'aſſurance, qu'il en pouvoit mettre cent ou ſix vingt mille. Le Roi parut ſurpris, & je ne le fus pas moins (62). Les merveilleuſes reponſes, que le même Portugais continua de faire à d'au-

MENDEZ PINTO.

Hardieſſe d'un Portugais.

(62) Page 1185.

MENDEZ PINTO.

tres questions, remplirent ce Monarque d'une admiration si vive, que se tournant vers les Princes de sa Cour, il leur dit » que pour vivre content le reste de » ses jours, il n'auroit desiré que de » voir un si puissant Monarque, dont » il avoit entendu vanter tant de fois » les thresors & les forces (63). Après l'Audience, il me fit connoître que le Pere Belquior & les Peres de sa Compagnie étoient libres de venir au Palais.

Le Pere Belquier se rend au Palais.

Je me hâtai de leur rendre compte d'une si favorable disposition, & je les exhortai même à saisir l'occasion où les Portugais étoient rassemblés, & dans leurs habits de fête. Ils suivirent ce conseil. Ainsi leur cortege fut composé, comme le mien, de quarante Portugais, tous richement vétus, leurs colliers au cou, & leurs chaînes d'or en écharpe; auxquels ils ajouterent quatre petits orphelins du Vaisseau, avec des soutanes & des chapeaux de taffetas blanc, & des croix de soie sur la poitrine (64). Comme la bienseance ne me permettoit pas de retourner si-tôt à la Cour, ils prirent Jean Fernandez pour leur servir d'Interprete. Quelques Seigneurs, qui les attendoient dans la pre-

(63) Pages 1184.
(64) *Ibidem.*

miere Cour du Palais, s'empresserent fort civilement de les conduire à la Chambre du Roi. Ce Prince prit le Pere Belquior par la main, & lui dit avec les marques d'une vive satisfaction : » Crois-moi, Pere étranger, ce jour » est le seul de ma vie que je puis nommer veritablement heureux, par le » plaisir que je prends à te voir devant » mes yeux. Je crois voir le Pere François, à qui je voulois autant de bien » qu'à moi-même (65). Ensuite, l'ayant fait asseoir près de lui, il lui laissa le temps d'expliquer les motifs de son voyage, & l'esperance qu'il avoit d'achever l'entreprise que le Pere François Xavier avoit heureusement commencée (66).

MENDEZ PINTO.

Son entretien avec le Roi.

L'ardent Missionaire en prit occasion de faire une sainte harangue, qu'il avoit preparée (67). Elle fut écoutée avec attention : mais, après de nouvelles assurances de la joie qu'on ressentoit de son arrivée, on lui repondit, » que dans la situation des affaires de » l'Etat, on ne pouvoit s'engager à rien; » qu'on l'exhortoit à se reposer des fa- » tigues auxquelles il s'étoit exposé

(65) Pages 1185.
(66) Dans le voyage que Pinto y avoit fait avec lui.
(67) page 1185.

MENDEZ PINTO.

» pour le ſervice du Ciel ; qu'on ne » retractoit point ce qu'on avoit écrit au » Viceroi des Indes, par Antonio Ferreyra, mais qu'on apprehendoit la » malignité des Bonzes & l'inconſtance » du peuple ; qu'on ne faiſoit que ſortir des plus dangereux troubles, & » qu'on s'étoit vû forcés de faire exécuter, dans un même jour, treize » des principaux Seigneurs du Royaume, avec ſeize mille coupables de » leur faction : mais que ſi l'on obtenoit jamais du Ciel ce qu'on lui demandoit pour unique grace, on ſe » conformeroit volontiers aux deſirs du » Viceroi. Le Pere Belquior témoigna beaucoup de ſatiſfaction de ce qu'il venoit d'entendre. Cependant il pria le Roi de ſe ſouvenir que les hommes ſont mortels : » & l'heure de leur mort » n'étant point entre leurs mains, que » deviedroit l'ame d'un ſi bon Prince, » s'il mouroit ſans avoir exécuté ſes » propres deſirs ? *Dieu le ſçait*, dit le » Roi en ſouriant (68).

Il ceſſe de compter ſur ſes diſpoſition.

C'étoit faire trop entendre qu'il ne falloit eſperer de lui que de vains diſcours. Le Miſſionnaire diſſimula ſes ſentimens ; & faiſant tomber l'entretien ſur un ſujet plus agreable, il paſſa

(68) Page 1186.

une partie de la nuit à ſatisfaire ſa curioſité, qui étoit beaucoup plus vive que ſa Religion. Deux mois de ſejour à Fucheo mirent ſi peu de changement dans nos eſperances, que Maſcarenhas ayant eu le temps de ſe deſaire des marchandiſes, nous primes la réſolution de retourner à Goa. Je demandai reponſe à la Lettre que j'avois apportée. Elle étoit prête, & le Roi l'avoit écrite de ſa propre main. Il y faiſoit un hommage formel au Roi de Portugal (69); mais ſans parler du Pere Belquior, ni du Chriſtianiſme. Ainſi ce voyage, dont nous avions eſperé tant de fruit pour la propagation de l'Evangile, n'eut pas d'autre effet que d'ouvrir une nouvelle porte au commerce, & de procurer au Viceroi des Indes quelques armes fort riches, que je reçus en échange pour ſes preſens. Notre Navire étoit à l'ancre au Port de Xequay. Le Pere Belquior, qui étoit rappellé dans d'autres lieux par ſon zele, s'étant deja rendu à bord avec tous ſes compagnons, j'y retournai auſſi, le 13 de Novembre 1556, & le lendemain nous remimes à la voile.

Retour de Pinto en Portugal.

Les vents du Nord nous étoient favorables dans cette ſaiſon. Nous arri-

(69) L'Auteur rapporte cette Lettre.

MENDEZ PINTO.

vames le 4 de Decembre, au port de Lampacau, d'où la crainte de perdre le temps de la navigation nous fit partir le 26 ; & nous mouillames à Goa le 17 de Fevrier. François Baratto, qui avoit ſuccedé, dans cet intervalle, au Gouvernement general des Indes, parut moins ſenſible à l'interêt de la Religion qu'au plaiſir de recevoir une Lettre & des preſens, par leſquels il ſe flatta de faire avantageuſement ſa cour au Roi de Portugal. » J'eſtime ce que vous » m'apportez, me dit-il en les recevant, plus que l'emploi dont je ſuis » revétu ; & j'eſpere que ce preſent & » cette Lettre ſerviront à me garantir » de l'écueil de Liſbonne, où la plûpart » de ceux qui ont gouverné les Indes » ne vont mettre pied à terre que pour » ſe perdre (70).

Meſures qu'il prend pour s'aſſurer des recompenſes.

Dans la reconnoiſſance qu'il eut pour un ſervice, qui me coutoit une partie de mon bien, il me fit des offres que d'autres vûes ne me permirent pas d'accepter. Ma fortune, quoique fort éloignée de l'opulence, commençoit à borner mes deſirs ; & l'ennui du travail s'étant fortifié dans mon cœur à meſure que j'avois acquis le pouvoir d'y renoncer, je n'avois plus d'impatience que pour

(70) page 1191.

aller jouir, dans ma patrie, d'un repos que j'avois acheté si cher. Cependant je profitai de la disposition du Viceroi pour verifier devant lui, par des attestations & des actes, combien de fois j'étois tombé dans l'esclavage pour le service du Roi ou de la Nation, & combien de fois j'avois été dépouillé de mes marchandises. Je m'imaginois qu'avec cette précaution, les recompenses ne pouvoient me manquer à Lisbonne. Dom François Baretto joignit à toutes ces pieces une Lettre au Roi, dans laquelle il rendoit un témoignage fort honorable de ma conduite & de mes services. Enfin, je m'embarquai pour l'Europe, si content de mes papiers, que je les regardois comme une meilleure partie de mon bien (71).

MENDEZ PINTO.

Une heureuse navigation me fit arriver à Lisbonne le 22 de Septembre 1558, dans un temps où le Royaume jouissoit d'une profonde paix sous le Gouvernement de la Reine Catherine. Après avoir remis, à Sa Majesté, la Lettre du Viceroi, j'eus l'honneur de lui expliquer tout ce qu'une longue experience m'avoit fait recueillir d'important pour l'utilité de ses affaires, & je n'oubliai pas de lui representer les

Il arrive à Lisbonne.

(71) page 1192.

MENDEZ PINTO.

miennes. Elle me renvoya au Ministre, qui me donna les plus hautes esperances. Mais, oubliant aussi-tôt ses promesses, il garda mes papiers l'espace de quatre ou cinq ans, à la fin desquels je n'en tirai pas d'autre fruit que l'ennui d'un nouveau genre de servitude, dans mon assiduité continuelle à la Cour, & dans une infinité de vaines sollicitations, qui me devinrent plus insupportables que toutes mes ancienes fatigues. Enfin, je pris le parti d'abandonner ce procès à la Justice divine, & de me reduire à la petite fortune que j'avois apportée des Indes, & dont je n'avois obligation qu'à moi-même (72).

(72) Page 1193. L'Auteur finit avec autant de Noblesse que de Religion : ,, Si je n'ai pas été mieux ,, recompensé de vingt & ,, un ans de services, pendant lesquels j'ai été treize fois esclave, & vendu seize fois, je ne l'attribue qu'à la Justice divine, qui ne peut faillir, & qui dispose de tout pour le mieux. C'est pourquoi je rends une infinité de graces au Roi du Ciel, dont la volonté s'est accomplie par cette voie, & ne me plains pas des Rois de la terre, puisque mes pechés m'ont rendu indigne d'en obtenir davantage. *Ibid*,

Fin du XXXVe Volume.





